LA VOIX INTÉRIEURE DE MAURICE BARRÈS

D'APRÈS SES CAHIERS

Je me suis constamment penché sur mes voix intérieures », disait Maurice Barrès. Cette voix intérieure, nous voulions la dégager de son œuvre dont elle fait la vie secrète, à la veille de la cérémonie qui, dans quelques jours, se déroulera sur la Colline inspirée. Avec une amitié dont nous la remercions, Mme Maurice Barrès nous a confié les cinquante *Cahiers* où l'écrivain enregistrait, au jour le jour, les réactions de son cœur et de son esprit devant tout ce qui le saisissait : individus, événements, paysages et livres. Ils composent une manière de Somme d'émotions, d'images et de pensées réunies par la nécessité intime de se délivrer. Qu'on se reporte à ces croquis d'atlas où ne sont dessinées que des cimes : voilà les *Cahiers*. Précieux jaillissements, extrêmes pointes de confidences qui nous renseignent, avec une netteté et une certitude incomparables, sur la psychologie de Barrès. Dès lors, c'est eux seuls que nous avons interrogés...

A vingt ans, Barrès écrivait dans *la Jeune France*. « Regarde autour de toi et sens ! N'écris qu'au jour où tu souffrirais du silence et alors, sans préoccupation d'école, crache sur le papier ta sincérité. Le talent, vois-tu, c'est la sincérité. » Ainsi a-t-il fait dans les *Cahiers* qui commencent en janvier 1896 pour se terminer en novembre 1922. Il comptait, sur la fin de ses jours, les utiliser pour ses *Mémoires*. Le lecteur jugera, d'après les quelques fragments que nous donnons ici, de ce que ces *Mémoires* eussent ajouté au trésor littéraire du XXe siècle.

LES PRÉPARATIONS ANCESTRALES

Antique capitale de la Haute-Auvergne, cité tout ensemble militaire, religieuse et rurale, la sombre Saint-Flour, juchée sur son promontoire de noir basalte, apparaît comme une humble Tolède janséniste. Les tours carrées de sa cathédrale trapue, postées au bord du précipice, font le guet au-dessus des âpres maisons, serrées les unes contre les autres ainsi qu'une phalange de paysans se donnant le bras pour mieux barrer la route à qui voudrait passer. La pauvreté de la Planèze cantalienne qu'elle commande, l'aigre bise qui la fouette éternellement sur sa hauteur dénudée, les nuées vagabondes qui font glisser dans son ciel une image de l'inquiétude, achèvent de lui donner un caractère de force et de sévérité. Elle est posée là comme le sceau emblématique de l'opiniâtre et triste Auvergne.

C'est à Saint-Flour qu'est pour la première fois signalé dans l'histoire le nom de Barrès. Un Pierre-Maurice Barrès y était son capitaine, lors de la guerre de Cent ans, fut trois fois son consul et mérita d'être inscrit dans les annales de la cité pour les sentiments patriotiques et civiques dont il fit preuve en face des Anglais et en face de Jean de Berry, frère de Charles V. Lorsqu'il mourut, en 1417, la ville lui fit, à ses frais, des funérailles solennelles. Receveurs des finances, notaires ou médecins, la lignée de ce consul persiste à Saint-Flour jusqu'au XVI[e] siècle. Une partie de leurs terres qui s'appela longtemps *Champ de Barrès* porte aujourd'hui, au delà des remparts, le cimetière, un calvaire et une chapelle d'où la vue s'étend largement sur toute la Planèze cernée, non sans grandeur, à l'horizon, par le Plomb du Cantal et les monts de la Margeride. Voilà, nous semble-t-il, déjà quelques traces de prédestination pour le Maurice Barrès que nous avons connu.

Ces Barrès provenaient du *pays de Barrès*, au sud-ouest de Saint-Flour, que se partageaient la Haute-Auvergne et le Languedoc. Ses torrents descendent vers le Lot; certaines de ses localités Mur-de-Barrez et la Croix-Barrès sont de l'arrondissement d'Espalion, si d'autres, Murat-de-Barrès, La Capelle Barrès sont encore de celui de Saint-Flour. *Barrès*, *barrez* ou *bâré*, en dialecte auvergnat, signifie une enceinte de fortification, une sorte de bastion clos de pieux et de barres de bois.

Bref, un barrage militaire. Ce *pagus barrensis* serait donc un bastion avancé de l'Auvergne vers le Midi. On peut se plaire à voir là encore une trace de prédestination. Notons aussi qu'un courant continu d'émigration saisonnière relie, depuis le moyen âge, ces pays cantaliens à l'Espagne et à Paris.

Des infiltrations ibériques, voire sarrasines, y sont signalées. Florus, le premier évangélisateur de Saint-Flour, passe pour avoir été arabe. Aujourd'hui encore son écusson blasonne la façade de la cathédrale. Il porte les trois A d'Arabia. Maurice Barrès, sans prétendre, comme Lamartine, s'attribuer des origines orientales, prenait plaisir à rappeler ces traits du pays de ses lointains ancêtres.

Au XVI[e] siècle, une branche de ces Barrès est installée plus au nord de la Haute-Auvergne, à Blesle.

Blesle est une petite ville montagnarde, sise dans la solitude d'une vallée dont le torrent se jette dans l'Alagnon. Elle tasse ses rudes maisons autour d'une église abbatiale, dernier reste d'une antique abbaye. Des tours se dressent çà et là en sentinelles parmi les toits ou sur les contreforts qui les dominent. Des champs précaires, méticuleusement soutenus par des murets, indiquent sur les versants de la vallée l'ingratitude du site et l'énergie des autochtones. Ils sont fréquemment boursouflés de roches volcaniques et les crêtes de la montagne s'aplanissent en sombres tables de basalte.

Pendant la Révolution, le chef de la famille Barrès est Jean-François, maître-chirurgien. Il fut maire et conseiller général de Blesle. Après Fructidor, les anciens terroristes du département, le trouvant trop libéral pour les prêtres réfractaires, obtinrent sa révocation. On connaît sa protestation auprès de François de Neufchâteau, l'un des directeurs. Fierté civique, humour, droiture, brusquerie du ton dans l'apostrophe, on croit entendre l'accent qui réapparut, marqué du génie, chez son arrière-petit-fils.

« Quand j'ai reçu cet arrêté (contre les prêtres réfractaires), qu'ai-je fait? Je l'ai fait proclamer et afficher. Je l'ai envoyé aux agents et adjoints en fonctions. J'ai adressé une réquisition à la gendarmerie pour arrêter ces prêtres et les conduire dans les prisons du département. Voilà, je crois, l'esprit de la loi et de la Constitution. Eh! bien, citoyen ministre, ils croient que j'aurais dû faire arrêter ces prêtres avant de faire publier

l'arrêté et que cette publication les aura fait évader. A la bonne heure, l'esprit de la loi sera rempli, ils ne pervertiront plus les simples! Mais vouloir que je fasse exécuter un arrêté avant qu'il soit connu, frapper le coup en cachant la loi qui l'ordonne, c'est le type de 93 et c'est ce que j'appelle aller hors la loi, et j'ai juré haine à l'anarchie ainsi qu'à la royauté. Soit en fonctions, soit hors de fonctions, j'y serai toujours fidèle. »

Passionné de son petit pays, Jean-François s'occupait, en marge de son métier et de ses fonctions, d'histoire naturelle et d'agronomie. Il publia même une *Description topographique du canton de Blesle*. Il repose aujourd'hui dans le caveau familial, sous les sapins qui enténèbrent le cimetière. Derrière sa stèle s'élève, au bord du torrent, une chapelle dédiée à Notre-Dame. Lorsqu'il venait à Blesle revoir son cousin, le docteur Gabriel Barrès, le grand écrivain allait tout de suite au champ des morts se recueillir devant la tombe de son aïeul. Sous la dalle où est inscrit *Magna quies in magna spe* repose depuis la guerre son neveu et filleul, interne des hôpitaux de Paris, dont les traits, caractéristiques du type auvergnat, n'étaient pas sans rappeler les siens. Et l'on sait le thème qu'il a tiré de la chapelle au bord de l'eau courante.

D'un premier mariage, Jean-François Barrès eut trois enfants. L'aîné de ce premier lit fut le chef de la branche des Barrès demeurée à Blesle, que représente encore aujourd'hui le docteur Gabriel Barrès. Les deux autres furent l'une religieuse de Saint-Vincent de Paul et l'autre vicaire général de l'archidiocèse de Bordeaux, après avoir été, au cours de la tourmente révolutionnaire, professeur de belles-lettres à l'École centrale et secrétaire général de la Préfecture de la Haute-Loire.

D'un second mariage Jean-François eut six enfants dont le cinquième, Jean-Baptiste Auguste, après s'être engagé dans les vélites de la Garde, prit sa retraite en 1835, comme chef de bataillon, à Charmes-sur-Moselle où il s'était marié. Il est le chef de la branche lorraine des Barrès : il a laissé des *Souvenirs*, que son petit-fils a publiés ici même en 1922, en les faisant précéder d'une magnifique et grave préface quasi testamentaire.

De son mariage avec une Lorraine, Jean-Baptiste Barrès eut un fils, Auguste, qui, après être sorti de l'École centrale, se retira de bonne heure à Charmes où il épousa Mlle Luxer, issue d'une très ancienne famille lorraine. Homme méditatif et grave,

il aimait la terre, les fleurs, les bêtes, — et le latin, — à la passion, si bien que, mécréant, il lisait quand même, pour le goût de la belle frappe, les psaumes du Bréviaire romain. Il devait transmettre ces multiples inclinations à son fils. Sa femme, fort jolie, était, au contraire, très sociable, mondaine, élégante. Maurice Barrès trouva en elle une conseillère pour ses premières lectures romanesques (Walter Scott), et un appui pour sa vocation d'écrivain ambitieux d'aller à Paris conquérir la gloire.

C'est à Charmes que, le 19 août 1862, devait naître Maurice Barrès. C'est à Charmes qu'il devait jusqu'au terme de sa vie puiser les images de l'univers dont il reconnaissait l'accord avec ses inconscientes forces de songe.

Charmes est une petite ville simple appuyée à de molles collines. Devant elle s'étendent la Moselle et son canal, et de grandes prairies où paît un joli bétail, sous le bruissement d'innombrables carolins. L'aspect est flamand avec moins d'opulence et plus de finesse. Barrès goûtait le caractère frais et chaste, le ton reposant de cette campagne. Mais, non loin de Charmes, c'est vers le vaste paysage de la plaine lorraine qu'il aimait aller pour sentir s'éveiller en lui des voix plus profondes. Le paysage y est d'une incontestable grandeur. C'est là que la colline de Sion émerge de l'immensité d'un site tout agricole, tel un vaisseau de haut bord à l'échouage, battu d'une longue houle monotone. Sion, comme toute la Lorraine, n'emprunte pas sa grandeur à la majesté des monts et de la mer, ni à la transfiguration par un ciel privilégié ; elle la compose, au contraire, d'éléments simples, de l'immanence des plus humbles choses de la terre, mais qui atteignent au style par le dépouillement et une économie souveraine. Ondulations des champs nus, striés en tous sens des rais de la charrue, thalwegs où se pelotonnent les villages, pareils à des caravanes qui auraient aux points d'eau dételé pour les siècles, en dressant commo hampe de la tribu le clocher, routes rectilignes où la courbure des peupliers inscrit la force des courants aériens, quelques bois, un ciel illimité, c'est tout. Beauté sans morgue, de ton uni, un peu austère, pareille à la rhétorique des Messieurs de Port-Royal. Si Barrès fut toujours si profondément épris de ce paysage, c'est peut-être qu'au delà de sa réserve lorraine cette gravité un jeu janséniste touchait en lui une sensibilité auvergnate.

Quoi qu'il en soit, Maurice Barrès trouva dans son hérédité

deux nappes, deux courants. Mais tous deux s'accordaient dans la force, plus âpre et contractée du côté de l'Auvergne, plus aérée, plus élégante du côté de la Lorraine. Il tenait de naissance les ressources de deux vieux pays d'énergie. Ne doit-il pas plus qu'on ne l'a dit à la province de ses pères? La question est d'importance pour tout artiste, mais surtout pour celui qui n'a voulu être que la conscience chantante de sa terre et de ses morts, pour celui qui proclamait qu'il vivait en eux depuis les commencements de l'être et que des conditions qui avaient soutenu sa vie obscure à travers les siècles le renseignaient mieux sur lui-même que les expériences où il avait pu s'aventurer durant son bref espace de vie, pour celui qui confiait à ses *Cahiers* intimes : « Je n'ai jamais écrit qu'un livre et fait qu'une sorte d'oraison : remerciement à ceux de qui j'héritai quelque chose. Je me suis constamment penché sur mes voix intérieures. »

Un de ses intimes nous disait que sa part d'élégance et de gentillesse lui venait de sa mère ; sa part de gravité et de solidité, son goût de la solitude et de la méditation profonde, il la tenait de son père. Il écrit lui-même dans ses *Cahiers* : « Conception romantique que ma mère se faisait de la vie (plaire, gloire). Mon père détestait la fortune ; il rêvait d'une petite maison, d'une situation modeste. J'ai pensé depuis que cela nous venait des moines de Brioude. » Et ceci, en fin de juillet 1909, après la messe anniversaire pour l'âme de sa mère : « Elle avait ses supériorités que je n'ai pas et nous avions en commun quelques-uns de mes défauts. » D'après leurs portraits, son père est manifestement, comme le grand père, du type auvergnat. Et lui-même, Barrès? Ne ressemblait-il pas beaucoup à Pascal? Sa forme de tête, ses traits, son teint semblent être un héritage arverne plus que lorrain. Toutefois, sa haute stature, son port de tête, sa finesse princière lui venaient sans doute de son grand père maternel, M. Luxer, maire de Charmes en 1870, qui ressemblait étonnamment à Lamartine.

Ce qui est certain, c'est qu'il a toujours beaucoup aimé « les graves paysages d'Auvergne où, à partir de cinq heures, on a le cœur serré ». Il trouvait étrange une certaine manie de railler l'Auvergnat. Il visitait presque chaque année l'antique province de ses pères. Il s'y sentait comme dans un moyen âge perpétuel. Il a rangé le Puy-de-Dôme, à côté de

Sion et de Sainte-Odile, parmi les trois sommets de sa pensée française. Il s'émeut sur l'historique plateau de Gergovie. « La France, écrit-il, est la fleur qui naquit sur cette table de basalte d'un double charnier de héros... Cette Auvergne puissante, avec ses basaltes noirs, bosselée de volcans, vernie par un brûlant soleil, elle est féconde en arbres et en hommes de la grande espèce. C'est par un grand soleil d'août qu'il faut admirer ces magnifiques pétrissures du monde. Riches mouvements de cette terre surchargée de vignes, de blés et de vergers. C'est en plus grand (et l'Auvergne au lieu de la Lorraine) Sion. » Son grand ami ce fut M. Paul Bourget, dont l'Auvergne imprégna la jeunesse, et dans le passé toute sa ferveur se concentrait autour de l'auvergnat Blaise Pascal. Il y joignait l'auvergnat saint Odilon, abbé de Cluny, auquel l'on doit la Trêve de Dieu et la fête de la Commémoration des Morts. « Chaque année, en Auvergne, confie-t-il à son *Cahier*, je pense à cette terre en panthéiste ; je m'y abandonne, je vais à son centre, sa pierre noire, ses noyers, sa chaîne des Dômes. De tout cela surgit Pascal. La figure humaine sanctifie ce paysage où je me perdrais. De Pascal je passe à saint Odilon. Je coïncide de mieux en mieux avec ce pays. »

Lui qui aimait aller aux origines de tout, aux mères, comme disait Gœthe, aux génératrices, comme disait Taine, il goûtait surtout dans la géographie le domaine géologique. « Il y a bien des manières d'envisager Dieu depuis la bonne femme qui le prie en marmottant son chapelet, mais la meilleure et qui n'y contredit pas, c'est la géologie. » En Auvergne, c'est le feu central qui l'attirait. « Si les chefs de toute poésie me donnaient à choisir mon domaine littéraire dans tout l'univers, je ne voudrais déposséder aucun des maîtres qui règnent sur l'Océan, dans les plaines, auprès des lacs et parmi les bois. Je leur abandonne ces beautés. De toutes les formes de la Nature, la plus puissante, la plus émouvante, celle que je voudrais étudier et traduire, c'est le mystérieux, le brûlant, le stérile volcan. De cette fureur, de cette splendeur, de ce secret, de cette aridité, j'aimerais être le poète. Quel livre sous-humain, quel hymne antérieur je rapporterais, je le sens, de mes voyages aux volcans ! »

Lorsqu'il s'agit pour lui d'adopter une discipline, il hésita longtemps. La pathétique et sombre Auvergne le tentait. Il

choisit enfin délibérément la Lorraine, lorsqu'il y eut les tombeaux de ses parents. Ce fut là son point de fixité. Son amour de la Lorraine ne fut pas tout spontané. Il *voulut* y enclore sa vie, mais, au début, dit-il, il ne l'aimait pas. Ses sentiments lorrains décisifs ont essaimé de ses tombes de Charmes. Il avoue que, très certainement, par divers côtés il n'est pas lorrain. Et lorsqu'enfin il se décida, il a pour la terre de ses ancêtres paternels cet émouvant soupir de nostalgie : « La Lorraine et moi, quoi que je pense d'elle, nous avons le même secret. *Et toi, pays de mon père, Auvergne...* »

S'il se redisait souvent la phrase d'un rouleau d'Égypte « O cœur qui me viens de ma mère! » il consignait aussi cette pensée qui va loin : « Dans son livre sur la femme Michelet n'a pas répondu à grand chose; il n'a pas répondu à Eschyle, à Apollon plutôt, dans les *Euménides*, quand il dit : « Ce n'est pas la mère qui engendre ce qu'on appelle son enfant; elle n'est que la nourrice du germe versé dans son sein. Celui qui engendre, c'est le père : la mère reçoit ce germe et elle le conserve, s'il plaît aux dieux. » Anaxagore l'a dit avant lui, et ensuite Euripide dans *Oreste*. »

Pour notre part, il nous apparaît qu'en analysant la nature profonde de Maurice Barrès, il faut reconnaître sous ses pensées et son activité lorraines une large part de tempérament auvergnat. Son énergie pleine de feu, tenace, utilisant tout de la vie, parfois courbée, toujours redressée, l'acerbe de son humeur, sa gravité sombre, son goût du Midi et de l'Espagne, l'ardeur enfin de son sens religieux il les tient, croyons-nous, de la terre de Pascal.

Nous avons vu autrefois un portrait de Barrès par Zuloaga, tout de bitume et de sépia, se détachant sur le décor âpre et hautain de Tolède. Bien mieux, Barrès s'est peint lui-même, il a voulu s'inscrire dans le paysage de la colline de Sion. « On ne pourra plus y aller sans me retrouver », écrit-il fièrement dans ses *Cahiers*. Mais si l'on donnait pour fond de tableau à son masque puissant et triste les sévères horizons de l'Auvergne, avec leurs graves églises romanes et leurs villes sinistres bâties de noir basalte, — quelque Saint-Flour, par exemple, campée comme Tolède sur sa roche, — les confidences mêmes de Barrès nous assurent qu'il n'y faudrait pas contredire.

Au temps de l'affaire Dreyfus, Lucien Herr, bibliothécaire de

l'École normale, croyait flétrir Barrès, déserteur du camp des dilettantes et des humanitaires, en le définissant comme le produit typique des petites villes françaises. « J'ai le bonheur d'être cela », répondait Barrès avec un orgueil paisible. Il fut exactement la fleur d'une forte bourgeoisie terrienne enracinée dans nos deux vieilles provinces d'Auvergne et de Lorraine.

UNE ENFANCE SOLITAIRE

A l'égard de son enfance, Barrès se montre sévère. Il se traite de « petite brute boudeuse ». Ses camarades de collège devaient le surnommer plus tard *le Corbeau*, parce qu'il était « un petit garçon noir de cheveux, grave et isolé ». Ses portraits d'enfant légitiment ces jugements. Mais il n'était pas seulement boudeur, il était aussi rêveur. Il commençait de recueillir les trésors secrets de songerie que l'écrivain devait plus tard utiliser. On trouve dans les *Cahiers* les éléments des confidences enregistrées dans *Sous l'œil des Barbares* et *les Amitiés françaises*.

Des séjours d'été dans une vallée alsacienne où sa mère allait se reposer, sous les ruines du château d'Andlau et du Spesbourg, commencent à le pourvoir d'images romantiques. « Surexcité par la solitude, le silence et le désastre des ogives », l'enfant hypersensible, en qui le poète s'éveille, néglige les mûres aux ronces pour s'enfoncer déjà dans « un double songe sur l'espace et sur le passé ». Ainsi commençait cet apprentissage qui devait le mener plus tard à la maîtrise dans la peinture intellectuelle et morale, autant que pittoresque, des grands paysages historiques. Comme celui qu'il devait appeler un moment son cher Jean-Jacques, le petit Barrès était déjà un promeneur et un rêveur solitaires.

Il avait huit ans lorsqu'il reçut le choc de 1870 : la déclaration de guerre, le passage des troupes françaises à Charmes, leur retour après les défaites d'Alsace, puis l'arrivée des Prussiens, leurs exactions. Le petit Barrès ressentit de ces spectacles tragiques une impression d'angoisse et d'humiliation ineffaçable. Il nous l'a restituée dans une page fameuse des *Amitiés* dont le rythme est tel qu'on y sent passer sur le cœur en tumulte d'un enfant toutes les péripéties de la déroute. Mais dans ce livre ni ailleurs il n'a tout dit. Pour ses *Mémoires* sans doute, qu'il pré-

parait, Barrès a rédigé quelques pages de ses cahiers égales aux plus belles qu'il ait écrites. Elles sont dignes d'être versées au trésor des Lettres françaises. Barrès les intitule : *l'Éducation d'un enfant*.

« J'avais huit ans lors des événements de 1870. Aucune des passions qui agitaient le pays n'avait pénétré en moi qui étais une petite brute boudeuse; ma seule émotion sociale était ma haine de Hudson-Lowe que je n'ai pas perdue. Sans les spectacles que j'eus en 70-71, — il faut y ajouter quelques visites que je fis plus tard dans des ateliers de nuit, — peut-être n'eussé-je compris que les douleurs romanesques; c'est à ces circonstances que je rapporte ce que je puis avoir de sensibilité vraiment humaine et bellement grossière.

« Il m'est impossible de rien rapporter d'utile et de général sur la guerre. Dans cette épouvantable bagarre, j'étais un petit chiffon négligeable. La nouvelle de la déclaration de la guerre est associée pour moi aux griseries des soirées d'été dans une campagne mélancolique où chantaient des grenouilles. On me donna des images éclatantes où des turcos et des mitrailleurs épouvantaient des Prussiens ridicules. Dans ma petite ville, tous les soirs, des voix dont je sens encore le vin et la crapule, criaient « A Berlin ! » Puis, j'allais, dans une bousculade et une chaleur terribles, porter du vin, du café froid aux trains incessants qui emmenaient des milliers et des milliers d'êtres jeunes et sains et trop gais vers la frontière. Ces spectacles sinistres et grandioses me remplissaient d'une douleur immense. Chaque jour aussi on arrêtait des espions suppliants, souillés et demi-assommés. Je crus longtemps que nous étions vainqueurs et je voyais le petit prince courir sur les champs de bataille et ramasser les balles. Comme nous allions nous mettre à table, on apprit Sedan et l'Empereur prisonnier et, dans le grand silence qu'on fit, il me sembla que j'étais perdu, comme si on venait de souffleter « une grande personne », non pas moi ou un camarade, mais la grande personne que j'eusse respectée et honorée le plus.

« Je vis ensuite pendant vingt-quatre heures défiler le troupeau pêle-mêle qu'on appelait « la retraite du général Failly ». Je me rappelle comment ils couchaient dans la boue, jetaient leurs armes, et que quelques-uns pleuraient de froid et de misère.

« Le surlendemain, par un soir d'hiver, les Prussiens arrivèrent et ils assassinèrent des personnes que j'aimais. Mais je ne vis pas l'assassinat et je ne retrouve dans ma mémoire que les pleurs et la fureur désarmée de ceux qui le racontaient devant moi.

« Ce que j'ai dans les yeux comme une chose de honte affreuse et ineffaçable, c'est un convoi de mobiles prisonniers et blessés, mangés de vermine, de misère, d'humiliation, que des Prussiens emmenaient sur des voitures à échelles réquisitionnées aux paysans et décorées, par provocation, de drapeaux français. Ils passèrent sur la route pleine de neige, vêtus de l'uniforme qui avait été pour mon imagination de petit garçon une chose joyeuse, et on les humilia d'une façon que je ne puis pas dire. Nous étions à les regarder par une porte entrebâillée, mais un vieil homme, que nous n'avions jamais vu, nous ordonna de nous retirer, car cela ne convenait pas que des Français fussent témoins de leur propre honte, et il se mit à pleurer avec nous.

« Cette journée-là reste comme les assises de mon sentiment de la patrie. J'aime la France, non pas pour sa belle histoire et son charme, — peut-être lui préférerais-je l'Italie, — mais pour ces inconnus que j'ai vus avilis et rangés comme des animaux aux bords d'une route affreuse de neige, tandis que des brutes, enveloppées de fourrures, ricanaient et offensaient en eux la dignité humaine. On n'aime rien tant que ceux qu'on a vus humiliés. Ce n'est pas la France à plumet, la France un peu fanfaronne que j'ai près du cœur, mais d'avoir vu ceux qui parlaient ma langue traités comme des bêtes par des insolents, cela, chaque fois que j'y pense, me fait le frère, le vrai frère du plus misérable d'entre nous et l'amant passionné de l'autonomie française. »

Il faut se reporter à cette douloureuse impression d'enfant pour comprendre quelle prudence manifesta toujours le philosophe du nationalisme français. On ne le vit jamais pousser hors de raison à la revanche. Elle était dans le fil des destins franco-allemands, il ne le savait que trop. Bon gré, mal gré, l'heure en viendrait, c'était fatal. Qu'alors nous fussions bien prêts ! Se souvenant de notre défaite justifiée de 1870 et de notre « fureur désarmée », Barrès sera toujours l'opiniâtre avocat des soldats et de l'État-major. « Ah ! non, qu'on ne touche pas à nos défenseurs ! Nous sommes gens

de l'Est ; nous ne voulons pas revoir les Prussiens ! » Lorsque le drame à nouveau éclaterait, il ne fallait pas revoir l'impréparation et le désordre de 1870. Quand Barrès en parlait, c'était toujours avec un haut-le-cœur. « Non, non, ne dites pas *gloria victis!* » Il ne pouvait souffrir qu'on évoquât devant lui avec enthousiasme l'effort désespéré de la défense nationale après Sedan et Metz. Il écrit dans ses *Cahiers* : « On a dit : *ils ont sauvé l'honneur*. L'honneur leur commandait de faire tuer les armées de Faidherbe, de Bourbaki ! En sommes-nous tombés à ce bas degré théâtral? L'honneur commandait de céder, de se refaire et de se revancher. Mais en cela on a fait semblant ; ces zélés gens de l'honneur ont simulé la revanche. Gambetta a choisi l'intérêt de son parti. Il leur fallait cette lutte, il leur fallait que la jeune République se confondît avec la Défense nationale. Ils ne voulaient débuter par signer tout droit le traité de paix. » Aussi en marge d'un article de Jaurès sur Gambetta, lors d'une cérémonie commémorative aux Jardies, Barrès écrivait, avec une ironie où gronde la colère : « Sagesse, raison, science, on vous invoque! »

Une seconde catastrophe, — d'un tout autre ordre, certes, — devait assombrir cet enfant nerveux, taciturne et fier : l'entrée au collège. C'était pourtant un charmant collège que le château de la Malgrange, près de Nancy! Le petit Barrès aurait dû se sentir privilégié de n'être pas incarcéré, comme d'autres, dans de sombres pensions tenant à la fois du couvent et de la caserne. Cependant là devait commencer cette enfance rétractée et humiliée de collégien qu'il déclare avoir été « si malheureuse ». De cette première oppression a germé l'idée d'échapper aux Barbares, d'être un homme libre, en préservant à tout prix son *moi*.

« Le culte du *moi*, écrit en effet Barrès dans ses *Cahiers*, je m'y acheminai le jour où mes parents me laissèrent en culotte courte, à élastique au-dessus du mollet, âgé de dix ans, près des cygnes, au milieu des enfants méchants, dans la cour d'honneur de la Malgrange. Dans cette méchanceté, dans cette misère, dans cet hiver, dans cette nuit, seul, pas encore assez seul puisque ces enfants et ces professeurs qui m'épouvantaient étaient là, *je me suis mis à me replier sur moi-même et à m'encourager à vivre quand même.* »

Certes, voilà un collégien qui prend les choses au tragique. C'est de tout qu'il souffrira. Il lui faudra le ressort d'une farouche énergie pour ne pas succomber aux premières graves contrariétés du sort. De ce froissement Barrès se souvient encore à cinquante ans. Le malaise de l'enfant de dix ans fut sérieux.

« Au seuil de ma vie, au premier temps de mon enfance, je vois dans le brouillard quelques formes émouvantes, des choses qui se prolongent en musique, du romanesque, des nuées intéressantes, des fées, des images d'or et d'argent, du plaisir. (Sans doute les rêveries dans le jardin de Charmes et les vallées alsaciennes). Tout cela s'arrête brutalement au premier jour si déchirant où l'on me conduisit et m'abandonna près du bassin chargé de cygnes du château de la Malgrange dont j'avais aimé le nom, la perspective, l'inconnu, et qui fut le début des grandes platitudes de la vie. Quels tristes chemins j'ai suivis, poussiéreux, brutalement éclairés, sans rêves ni sonorités! Je cherchais dans tous les sens, avec une fatigue extrême, à retrouver ces espaces profonds, cette musique exaltante et douce. Vainement! Et puis, un jour, j'ai su qu'il n'était que d'écarter les autres et d'écouter paisiblement en moi. C'est le silence et c'est l'oubli qui me ramassent sur moi-même et me permettent de me dépasser. Il faut que le silence glisse et s'étende, que tout s'éteigne par degrés : c'est la nuit grave, et moi je puis enfin renaître comme une flamme qui s'épanouit dans les ténèbres. J'avais un rêve que j'ai perdu au contact des gens à dix ans; je le retrouve à cinquante ans, lorsque je me libère des gens. »

Tel fut le collégien, tel fut plus tard aussi le lycéen replié dont le cœur amassa une immense âcreté mécontente contre les abominables imbéciles et les futurs goujats avec lesquels il faisait sa première expérience de la vie. Il fut le petit maltraité qui s'isolait en pleurant contre le poteau de gauche, sous le hangar, au fond de la cour, et qui se fortifiait contre l'angoisse et sa puérile dépression, en répétant ce serment des enfants qu'on humilie : « Ils verront bien un jour. » De ces pénibles heures date, en même temps que le culte du Moi, l'ambition de Maurice Barrès. Il réagit déjà comme une intelligence virile.

« Dans cette cour de récréation, écrit-il, se forma en moi

le désir de cesser d'être le personnage que j'étais pour devenir un autre personnage connu, célèbre, pour qui on éprouverait les sentiments indéfinis que j'éprouvais moi-même devant les grands modèles. Je jugeais que je menais une vie médiocre et monotone, qu'il était de mon honneur d'en sortir et de livrer un certain nombre de batailles, d'accomplir de grands efforts et de me contraindre, voire de souffrir, pour conquérir quelque chose que je ne me représentais pas nettement, *mais que je désirais avec une volonté que rien ne ferait courber.* »

Dès ce temps-là, l'écolier ambitieux de passer maître un jour se donnait des sujets à composer, pour s'entraîner. Mais tout cela provenait de l'extérieur, ressemblait trop à ses devoirs de classe. Un jour de vacances d'été, à Charmes, l'inspiration s'empara enfin de lui. C'était la première fois qu'il faisait « une part à l'involontaire dans ce qui était le plus haut effort de sa volonté ». Une énergie, une voix inconnue venait de se faire entendre dans son âme. Le morceau s'appelait *le Départ pour la vie*. Il en est resté sans doute quelque parcelle dans *le Départ inquiet* du premier chapitre de *Sous l'œil des Barbares*. « C'était, je m'en souviens, rapporte-t-il, une sorte d'invitation au voyage, la confidence d'un enfant heureux de quitter son lycée, sa famille, son canton, un milieu devenu trop étroit, pour gagner une colline d'où il embrassera, *bien en vue lui-même*, de plus larges horizons. » Étouffant dans la cellule de son école et de sa maison, le petit prisonnier avide et rêveur, humilié et dédaigneux, réclame de l'air et la pleine liberté de mener sa vie. Le soir venu, il est si content de ce premier éveil d'une voix intérieure qu'il s'échappe près de la rivière que teintait un admirable couchant. Et le jeune écrivain fit là un ouvrage d'art, comme un enfant sur la plage, avec le sable, les cailloux et l'eau de la Moselle. C'était vraiment un jeune écrivain ! Anxieux, il s'interrogeait : « Aurai-je du talent? Si j'ai le temps de compter jusqu'à vingt, avant que l'eau ait renversé mon barrage, ce que je veux réussira... » Évidemment le petit Barrès put compter bien au delà de vingt. Tels sont les débuts de la carrière d'un Maître.

Plus tard, Barrès, jugeant cette pensée d'orgueil et d'évasion de sa vie familiale qui préluda à sa volonté d'écrire, dira : « Cette journée où je ne pensais qu'à m'affranchir de tout lien venait d'assurer mes premiers pas dans la voie au bout de

laquelle je devais retrouver avec amour les images de tout ce que fuyait mon ingrate jeunesse. »

Cet enfant, Barrès ne l'a jamais dédaigné. Il continua même de survivre dans le maître devenu vieux qui reconnaissait en lui la première germination de son *moi*. Dans *Sous l'œil des Barbares*, à la prière finale, il donne sa pleine approbation au gamin trop sensible et trop raisonneur qui méprisait les cuistres et s'isolait sous le hangar de la cour des petits. Il ne sait rien qu'il aime autant ni qui le touche davantage; rien de ses émotions ne lui paraît léger. Homme, il a les mêmes nerfs; seul, son raisonnement s'est fortifié. Dans *le Mystère en pleine lumière*, il note avec complaisance ses minces souvenirs, pourtant si fiévreux, de garçonnet : les chevaux de bois, leur musique, les paillettes des écuyères, ses petites amies, une journée de pêche sur la Moselle, les coucous du printemps, les colchiques d'automne, les libellules qu'il chassait avec son filet à papillons. Homme mûr et vaincu provisoirement dans la bataille politique, c'est vers le garçon de seize ans qu'il se reporte, vers le jeune malade qui, faisant une promenade avec sa mère dans la campagne lorraine, s'asseyait sur l'herbe de la prairie et déballait un goûter d'écolier, du pain, des fruits, une raie de chocolat. Ces enfantillages, disait-il, demeuraient à la racine de toutes ses pensées. Un bénédictin auvergnat qui fut ami intime de Barrès, lorsqu'on lui demande son impression, répond ce mot stupéfiant au premier abord : « C'était une âme d'enfant. » Oui, jusqu'à la fin, Barrès le grave, Barrès l'humoriste, Barrès le batailleur sut conserver dans son cœur, dans son regard, dans sa rêverie, dans ses manières la gentillesse, la fraîcheur d'âme et la spontanéité de l'enfant. Cette délicatesse, cette chasteté puériles et, peut-on dire, franciscaines, ce fut une des belles sources d'intarissable poésie que le philosophe et le combattant de la mêlée publique, en bâtissant leur virile expérience, surent toujours préserver, parce que là persistaient les secrets de la terre mêlés aux reflets du ciel.

Toutefois, on l'a vu, l'enfant était aussi d'une susceptibilité et d'une superbe précoces. On pouvait prévoir combien la vie le froisserait. Il fut heureux pour lui que sous une hyperesthésie qui exagérait et assombrissait tout si aisément, la double lignée vigoureuse de ses ancêtres auvergnats et lorrains lui eût constitué une réserve d'irréductible énergie.

L'INTOXICATION PAR LES LIVRES

Cet enfant tourmenté devait trébucher, jeune homme, dans la philosophie et la poésie les plus noires. « Je n'ai jamais aimé, déclare-t-il, que les métaphysiciens et les poètes. » Au lycée de Nancy, avec Burdeau et Lagneau, il se jette à esprit perdu dans l'histoire des philosophies : il s'y heurte au bonhomme Système sur la bourrique Pessimisme. C'est un fait, ce qui chez d'autres provoqua l'éclat de rire, ce défilé de tous les systèmes, — tel un guignol idéologique, où l'on voit chaque penseur exagérer une part du réel pour avoir son tableau de l'univers bien à soi et dont on parlera sous l'étiquette de son nom, — a suscité chez le jeune Barrès la plus authentique détresse. Il paraît incroyable que ce jeune intellectuel si intelligent se fît ferrer au premier hameçon, comme un poisson trop avide. Cela fut pourtant. Ne le raillons pas. M. Louis Bertrand vient de nous conter dans *la Nouvelle éducation sentimentale* que lui aussi, au sortir de sa classe de philosophie, en était arrivé à considérer comme le fin du fin de la métaphysique le suicide de l'humanité par l'arrêt bien délibéré de la propagation de l'espèce.

Qu'on se reporte au premier chapitre des *Déracinés*. Barrès constate combien il fut enivré d'une poésie semblable à de l'épouvante par les leçons d'une métaphysique désolée. « Un homme d'une grande éloquence communiquait à ces jeunes garçons le plus âpre sentiment du néant, d'où l'on ne peut se dégager au cours de la vie qu'en s'interdisant d'y songer et par la multitude des petits soucis d'une action. Dans l'âge où il serait bon d'adopter les raisons d'agir les plus simples et les plus nettes, il leur proposait toutes les antinomies, toutes les insurmontables difficultés reconnues par une longue suite d'esprits infiniment subtils, qui, voulant atteindre une certitude, ne découvrirent partout que le cercle de leurs épaisses ténèbres. Ces lointains parfums orientaux de la mort, filtrés par le réseau des penseurs allemands, ne vont-ils pas troubler ces novices? *La dose trop forte pourrait jeter chacun d'eux dans une affirmation désespérée de soi-même; ils se composeraient une sorte de nihilisme cruel.* » Et plus tard il dira : « J'ai sur les lèvres une petite amertume. Est-ce le livre de Schopenhauer que ce pauvre Burdeau m'a donné quand j'étais à dix-sept ans son élève? »

Déraciné de toute certitude, il sera emporté par le courant du scepticisme absolu, contre quoi l'impératif catégorique de Kant sera sans force.

Telle fut la dévastation produite dans l'esprit du jeune lycéen par l'évolutionnisme, le criticisme kantien et aussi le fatalisme déterministe de la science. Le grave, c'est que chez ce jeune être doué d'une prodigieuse sensibilité intellectuelle, ce nihilisme mental se transforme en nihilisme moral. Ainsi qu'il le dit, « à dix-huit ans, il était gorgé des plus audacieux paradoxes de la pensée humaine, mais *il s'en faisait de la substance sentimentale* ». Toute la courbe spirituelle de Barrès consistera à se redresser, à remonter de ce puits noir où le précipitèrent les connaissances systématiquement pessimistes de sa classe de philosophie. Dès cette époque, il a renoncé à toute certitude et perdu toute foi. Il sait de science sûre, croit-il, que le destin de l'homme est de se poser tous les problèmes et de ne pouvoir en résoudre aucun. Nous sommes condamnés à un éternel *ignorabimus*. Le travail de toute sa vie sera pourtant de se refaire une certitude et une croyance.

Le jeune Barrès sort du lycée et fait vaguement son droit à Nancy. Dans un pavillon de la rue de la Ravinelle, avec son ami Stanislas de Guaita, il poursuit l'éducation de son esprit en s'intoxiquant de poésie. Ils lisent Gautier, Flaubert, Baudelaire, tous les romantiques, et atteignent enfin « les extrémités de la culture idéaliste ». Il faut lire dans *Amori* les pages consacrées à Guaita pour connaître ce que le jeune Barrès boit de désespérance et de nostalgie au fond de ces coupes enchantées. Il avoue que ces poètes ont mis dans ses veines un ferment si fort que ce fut un poison ; ils l'ont prédisposé à l'impuissance, ils l'ont vidé de toute solidité où s'attacher pour comprendre, supporter et développer la vie. Mais il ressent aussi « la nécessité de se soustraire au vague mortel et décidément insoutenable de la contemplation nihiliste ».

Ce chapitre d'*Amori* où Barrès, jugeant sa jeunesse d'élève, diagnostique le mal de l'instruction moderne, sans frein ni orientation, est l'un des plus forts et des plus tragiques qu'il ait écrits. Il complète le fameux premier chapitre des *Déracinés*. Il illustre le réquisitoire de Taine contre l'*École*, dans le *Régime moderne*, où l'historien-philosophe reproche à notre enseignement, par sa disconvenance croissante avec la vie, de

disqualifier la jeunesse pour sa condition prochaine et définitive, et de la lancer dans le monde, déséquilibrée, meurtrie, froissée, parfois estropiée à demeure. On n'a pas mieux confirmé le vieux mythe sacré qui, au premier jardin des hommes, opposait déjà à l'arbre de vie l'arbre de la connaissance avec ses fruits mortels.

On s'explique la vigueur avec laquelle Barrès plus tard, au nom de sa douloureuse expérience, interviendra à la tribune de la Chambre pour rectifier les données de l'enseignement universitaire. En plaignant le petit suicidé du lycée de Clermont, comme les sept Lorrains du lycée de Nancy, c'est à lui-même qu'il songera. Il aurait pu, lui aussi, « infortuné farouche », ne pas supporter le désert où il se voyait; il aurait pu, lui aussi, « avec un rien de plus accusé, être étendu, annulé avant l'heure ». Il n'avait, en effet, qu'à se souvenir de l'état de mélancolie anxieuse où l'avait plongé le pessimisme philosophique agissant sur un jeune homme nerveux. Ses *Cahiers* sont pleins de ses angoisses, surtout à la montée du crépuscule, et il les ressent parfois jusqu'à frôler l'idée du suicide.

Arrive-t-il un soir vers neuf heures, dans la nuit la plus profonde, à Clermont-en-Argonne, il écrit : « Dans ce petit village qu'aucun chemin de fer ne relie au monde, et serré plus étroitement que jamais par les pressentiments de la mort, j'ai peur de la vie, des catastrophes physiques, des horribles souffrances. N'ayant ni revolver, ni chloroforme, je me sens désarmé contre les méchancetés du destin. »

Ailleurs, il écrit cette confidence qui rappelle *Werther*, *René* ou *Oberman* : « Je ne pouvais plus supporter la solitude. Comme une mouche qu'on chasse et qui revient dix fois, ou plutôt comme ces terribles idées fixes qui assaillent les pauvres malades dans leurs longues nuits, le même problème toujours s'imposait à mon esprit. En même temps, une sorte de peur, de détresse m'assombrissait. J'aurais voulu fuir, échapper à cet inconnu que j'attendais avec une réelle terreur. Au milieu de tous les divertissements et jusque dans les phrases que je prononçais sur les sujets les plus indifférents, cette inquiétude soudaine se dressait devant moi, comme le spectre des légendes *et m'accablait d'un découragement qui, poussé plus loin, m'eût contraint au suicide*. J'ai quelquefois fait des lieues d'un pas rapide sans pouvoir me détourner de ces obsessions, sans pou-

voir regarder le ciel, la terre, les arbres; je laissais passer les heures d'affectueuse intimité sans en jouir et je souffrais de les méconnaître. J'attendais le moment de me réfugier dans l'obscurité, dans le sommeil qui bientôt était coupé par des idées devenues des cauchemars. Quelques optimistes bruyants, affirmatifs me relevaient. »

Pour se sauver d'angoisses aggravées par un pessimisme absolu, le jeune Barrès se cramponna à la seule certitude qui lui restât : son *moi*. En face d'un fatalisme aveugle et désolant, il réagit comme Michelet qui s'écriait devant les conclusions du mécanisme de Taine : « Mon *moi!* il me prend mon *moi!* » Le *moi* de Barrès, c'est sa bouée de sauvetage, c'est son épave opportune, c'est son radeau de la Méduse sur ce noir océan universel que lui a suggéré la philosophie scientifique de l'Allemagne.

Il s'accroche à son *moi*, non pour jouir de la vie, mais pour la vivre, pour en faire quelque chose d'intéressant et de grand. Il ne s'est pas plus arrêté à l'idée de jouissance qu'à l'idée de suicide. Pourquoi ? Privilège d'une âme bien née, de l'enfant d'une honnête et forte race. « Je n'avais pas su trouver, écrit-il, une matière intellectuelle, une matière pour mon activité dans mon milieu de famille, dans mes impressions déjà accumulées; j'attendais tout de demain et d'un nouveau milieu. Allais-je dès lors tomber dans la licence? Quelles influences matérielles et morales l'empêcheraient? Le sentiment de l'honneur seul, je crois, valait en moi... »

C'était son réduit. Il devait exprimer plus tard cette même pensée d'une autre manière. « J'aurai vécu pour réveiller les poèmes que j'avais dans mon cœur, les poèmes que j'ai reçus. Chez nous, il n'y avait poème de la fortune, ni de la puissance, ni de l'amitié, ni de l'amour. Il y avait poème de l'honneur. »

Mais qu'entend-il par l'honneur? Il le dira dans les *Amitiés françaises:* le noble entêtement, *l'honneur de vouloir*.

Ainsi, la vie de Barrès va être une tentative de réaction volontaire, énergique, pour retrouver la lumière qu'appellent son intelligence et son cœur, un effort méthodique pour persévérer dans l'être, pour épanouir son être, la seule réalité. Au dehors, rien que platitude ou hostilité; au dedans, la certitude du néant de tout, sauf du *moi*. C'est le fil mince qui le rattache encore à l'existence. Quoi d'étonnant que de ce

moi il ait pris un sentiment forcené, exaspéré? Pascal ne le désapprouverait pas. « L'ordre de la pensée est de commencer par soi... Il faut se connaître soi-même. Quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste. »

Afin de faire triompher ce *moi*, ou du moins de le nourrir, de l'exalter à la conquête de la gloire, Barrès obtient de sa mère de quitter Nancy et de partir pour Paris. C'est un héros de Balzac et de Stendhal qui abandonne Charmes et la Lorraine, à vingt ans; c'est un élève de Bonaparte qui s'en va prendre possession de la vie, poussé par le démon de son individualité.

Ce forcené qu'il fut alors, Barrès lui aura plus tard de l'indulgence. Tout est sorti de lui, de son ambition, de son énergie. Rien de grand sans un puissant instinct.

« Delacroix, écrit-il, n'aimait pas les enfants et avait coutume de dire : « Je me souviens fort bien que, lorsque j'étais enfant, j'étais un monstre. » Je ne me représente pas ainsi l'enfance et je dirais plutôt avec Sully-Prudhomme que les enfants sont des héros. Mais je reprends le mot de Delacroix pour les jeunes gens. Et je répète avec lui : « La connaissance du devoir ne s'acquiert que très lentement; ce n'est que par la douleur, le châtiment, et par l'exercice progressif de la raison que l'homme diminue peu à peu sa méchanceté naturelle. » Oui, les jeunes gens sont des monstres, et s'ils ne le sont pas, il n'y a rien à en faire. Il faut qu'ils aient un puissant péché originel, une puissante animalité. Quels que soient la conception de l'univers et le système politique auquel un jeune esprit adhère, il faut qu'il vive toutes les saisons de la vie, il faut qu'il soit ardent et qu'il dépense à vingt ans, fût-ce pour l'ordre, la fougue des révolutionnaires. Quand je vois une génération qui, dans l'âge où le plus souvent on est révolutionnaire, professe la doctrine de l'ordre, j'ai peur d'abord que cette sagesse ne s'accompagne de froideur et qu'en coupant au court, en évitant notre long chemin d'erreurs, des enfants ne se privent de parcourir le chemin du printemps. »

Le bon vin est d'abord vert; il n'arrive à l'excellence qu'en se dépouillant. « Quand j'étais jeune, ajoute Barrès, il y avait en moi quelque chose de diabolique, un élan joyeux et impitoyable. Je ne demandais et ne faisais de merci à personne. Et méprisant et les hommes et les êtres, je vivais dans les

abstractions, dans les images, les chimères, dans les études, les rêves et la gloire. Ma vie était si forte que je ne croyais pas à l'existence des autres. Quand je voyais passer à ma portée un bel objet, je tâchais de le saisir par sa chevelure flottante. Avec quel sentiment? De ne pas me faire de mal. »

Tel est l'ambitieux, le volontaire, l'égotiste effréné, libéré de toute croyance et de toute certitude, qui, à vingt ans, arrive à Paris pour conquérir la gloire, certes, mais d'abord une raison de vivre.

RÉACTION DU MOI PROFOND

« L'important, c'est soi... »

« N'oublie jamais ce conseil d'un sage : ne s'attacher qu'à soi... »

« Tout est vain, tout est futile, hors ce qui touche à notre *moi*... »

« Il faut être haut et dur, de bronze et au-dessus de tout. Sans quoi on est un chien que tous crottent du pied... »

« Mon moindre désir, j'espère bien que la vie le comblera... »

« C'est en m'aimant infiniment, c'est en m'embrassant que j'embrasserai les choses et les redresserai selon mon rêve... »

« Frémissant jusqu'à serrer les poings du désir de dominer la vie, je veux posséder les ressorts de mon âme, comme un capitaine possède sa compagnie... »

Voilà quelques formules du jeune Barrès que de vieilles gens qui l'ont alors connu jugeaient parfaitement insupportable. C'est qu'on ne se défait pas sans violence de la courbature nihiliste; c'est que l'on ne conquiert pas la gloire sans jouer des pieds, des mains et des coudes.

Lorsqu'il arrive à Paris, il a déjà envoyé de Charmes quelques articles à *la Jeune France*. Il aime Paul de Saint-Victor, ardent et brillanté. Il a le culte de Hugo, dont il ne mésestime pas le goût du contraste et de l'antithèse. C'est que lui-même pense en trois temps : thèse, antithèse, synthèse. Son génie, — c'est celui de l'Auvergne comme de la Lorraine, pays de marche-frontière, l'un vers les Latins, l'autre vers les Germains, — sera de composer des contrastes et même des contraires.

Ses premiers essais sont encore un peu scolaires. Toute-

fois, dès qu'il oublie les livres et aborde l'univers, lorsqu'il le regarde sans auteur intercepté, il le traduira avec un charme déjà original. On pressent qu'il sera quelqu'un, lorsque crevant tous les paravents de papier, il embrassera le monde d'une prise directe.

Dans un article de l'adolescent, nous découvrons un paysage, pareil à une bouffée d'air frais, qui annonce le mouvement libérateur de *l'Homme libre*, ce jour que Barrès, laissant la bibliothèque de son ermitage, à Saint-Germain, se mettra à parcourir et contempler la campagne lorraine.

« Vous connaissez ces matins de printemps. D'abord on met le nez à sa fenêtre, puis à la porte ; on hasarde un pied dehors ; rien qu'un petit tour, simplement pour prendre l'air, en pantoufles. Mais on rencontre tant d'oiseaux, on s'arrête à tant de fleurs, l'air est si parfumé, l'herbe est si tentante avec sa verdure à demi ressuyée et piquée de bleu, de jaune, de violet, que, sans y prendre garde, bien innocemment, on s'attarde ; les heures passent : on a fait une grande promenade. »

C'est le début de cette méthode de plein air que Barrès préféra toujours à celle du cabinet. Quand il avait rêvé, médité, un bel après-midi, dans un paysage signifiant, quand il s'était chargé de pollen comme une abeille, il rentrait près de ses livres et de ses dictionnaires en disant : « Ah ! j'ai bien travaillé ! » Ce n'est pas de ses paysages comme de ceux d'Anatole France qu'on pourra dire qu'ils sont vus à travers une vitre. Ils sont vus à travers un cœur qui sent, une intelligence qui sonde et une imagination qui transpose.

Nous devinons un des biais par quoi le nihiliste se sauvera : l'amour de la nature. En effet, plus tard Barrès placera la nature à côté de l'honneur et de l'amour, comme l'une des trois déesses qui lui permettront d'élever un chant de confiance en la triste vie, « inventrice jamais lasse de douleurs ».

A Paris, il commence de mener une existence âpre pour subsister d'abord et forcer ensuite la notoriété. Articles dans maints journaux et revues de jeunes. Barrès suit la filière de la plupart des débutants, mais avec une intelligence, une audace humoristique et une énergie qui émerveillent. En fait, il sera le plus vite « arrivé » des écrivains de sa génération et, pour une fois, il y faudra applaudir. Le génie aura la première place.

De Victor Hugo dont il gardera le goût de la grandeur et du

lyrisme, Barrès évolue vers Anatole France ou la finesse psychologique. Une étude sur ce jeune maître, son aîné, le fait remarquer des lettrés. Le jeune Barrès y donne une subtile vue d'ensemble de la littérature du XIXe siècle et prend parti pour la primauté de la vie intérieure. « Sans trop hésiter, élaguons donc toute description purement décorative et que le monde extérieur n'intervienne plus dans l'expression de l'idée que pour lui aider, pour doubler le sentiment de la sensation. » Il prend aussi position contre le scepticisme et n'admet le dilettantisme intelligent et souriant de France que pour assagir les passionnés vainqueurs ou les recueillir vaincus. Barrès n'a que vingt ans, mais il sait ce qu'il veut et semble bien se connaître. Dans cette précieuse petite brochure il a dessiné déjà les traits principaux de son éthique et de son esthétique. Il sera pour l'enthousiasme et le lyrisme intelligents.

Il se hasarde à fonder à lui seul une revue : *les Taches d'encre*. Octobre 1884. Il a vingt-deux ans.

En passant, on y trouve une défense de l'intellectualité allemande en même temps que l'affirmation vigoureuse du sentiment et de l'honneur français; on y trouve la pensée que le culte des morts est « la brève et vaine lueur qui tremblote encore dans le fond de la nature humaine où l'allumèrent de lointains ancêtres » et que « dans vingt ans, nous tendrons les bras à quelque catholicisme un peu modifié »; on y trouve une défense du cœur et de la passion contre une primauté trop exclusive de la raison.

Déjà y est annoncé le retour à « *la grande tradition classique, appropriée sans doute à l'esprit moderne* mais dédaigneuse des viles couleurs éclatantes et de toutes les sauvageries plastiques, convaincue que l'intellectuel s'honore d'être discret, et rêvant d'exprimer en termes clairs et nuancés des choses obscures et toutes les subtilités intimes. »

Les chapitres les plus intéressants, ce sont les essais critiques. Ils ressemblent beaucoup aux *Essais de psychologie contemporaine* de M. Paul Bourget; mais un tempérament différent s'y révèle, plus nerveux, plus sensible, plus morbide. Barrès s'attache aux écrivains de la sensation, du sentiment et de l'idée. Lesquels ont raison ?

Tout de suite il donne sa réponse, celle de l'art, qui sera

celle de toute sa vie : composer, concilier, bref, ne rien négliger, comme disait Poussin pour rendre compte de son génie.

« Ils ne seraient pas de vrais artistes s'ils ne fécondaient la sensation, en sorte qu'elle suggérât la pensée, pas plus que des penseurs, s'ils n'intéressaient les sens à la pensée, s'ils ne rendaient l'idée sensible...

« Sorti de la sensation, un poème est-il moins haut qu'une œuvre inspirée par la raison? Cette querelle n'existe pas entre artistes. »

C'est de ce temps-là qu'il faut dater le mot fameux de Barrès : « Même en art, il y a intérêt à n'être pas un imbécile. »

L'artiste des *Déracinés*, de *Du Sang* et de *La grande pitié des églises* révèle dans ces lignes de jeune homme toute sa méthode d'écrivain et aussi d'homme politique. Il sera un conciliateur souverainement intelligent, dès qu'il aura bien pris connaissance de soi-même.

Le fait saillant, à l'examen des *Taches d'encre*, c'est que le nihilisme, le pessimisme du lycéen et de l'étudiant se sont encore accentués. La culture intellectuelle que Barrès poursuit l'enfonce dans cet enfer spirituel. Le premier livre de critique qu'il annonce et qui ne paraîtra jamais, c'est *le Nihilisme contemporain*. Il sonde Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, Rimbaud, Rollinat, Huysmans, — les étranges, les morbides, les fous, « les monstres ». Il constate, avec une nuance de mépris dans son intelligente pitié, cette souffrance de tous en cette fin de siècle où la vie dédaigne ses buts anciens. Glissement général vers le désespoir et un nirvana plus ou moins réel.

Parmi ces nihilistes toutefois, il salue un maître auquel il va s'attacher, Leconte de Lisle, « génie grave et quasi oriental, poète de la grande race, esprit de la famille des Taine et des Renan », qui a su exprimer le sentiment moderne né des plus récentes hypothèses sur l'univers et l'homme. Barrès juge qu'une des formes du désenchantement moderne a reçu de ces poèmes son expression définitive.

Le finale du jeune écrivain n'est pas sans grandeur ; il nous paraît très suggestif par l'éclair dont il illumine les deux solutions-types adoptées par l'esprit humain pour le problème de la destinée : luciférienne ou chrétienne.

« Après avoir réfléchi sur cet idéal, fait de l'orgueil d'être homme et de la passion de comprendre, nous conclurons que

cet artiste hautain fournit *le plus mémorable effort de ce siècle pour fixer notre révolte de roseau pensant contre la nécessité.*

« Et je n'évoque pas sans à-propos le souvenir de Pascal.

« Le violent et superbe artiste de Port-Royal avait, en commun avec le poète athée, une âme hautaine et facile au mépris de la vie, avec l'amour de la force pour sa beauté écrasante. Et celui qui essaya d'une telle poigne d'agenouiller la raison humaine était bien un intellectuel de même race que celui qui exalte l'anéantissement dans le bouddhisme et déclame la honte de vivre.

« Leconte de Lisle, avec son siècle, n'hésite pas à s'élever contre une puissance extérieure ; il combat les conceptions monothéistes avec un acharnement que la génération plus jeune, oublieuse des luttes qu'on lui fit inutiles, ne connaît guère. Mais il est homme toujours et divinise son idéal, et s'il souffre, c'est de ne pouvoir le réaliser.

« *Cet orgueil par quoi, ne pouvant modeler l'univers sur sa conception, il préfère cesser de penser ou mourir plutôt que d'accepter les fugitives réalités,* fait sa grande douleur et toute sa dignité. Il n'est pas d'œuvre plus haute. Il n'attend rien, il n'espère rien, mais il n'admet pas que son idéal se trompe, il ne fera aucune concession à ce qui est. Il se raidit, il s'efforce vers l'impassibilité. Dans cet austère dédain gît une amertume autrement poignante que toutes les lamentations d'un Musset. Ce n'est pas un homme qui souffre, c'est l'intelligence, je veux dire la seule chose qui puisse nous intéresser dans la tourbe à face humaine.

« L'intelligence souffre et elle le sait. Il est une satisfaction déchirante à regarder ses plaies et à les mépriser. Nous voyons de vastes charniers où les martyrs dorment auprès des bourreaux, et c'est toute la vie du passé ; nous savons l'impossibilité de ne plus sentir et nous savons ce que vaut le présent, encore qu'il ne soit qu'une illusion ; nous aspirons à la mort et nous la dédaignons parce qu'elle est facile et qu'elle viendra toujours. L'ennui bâille sur ce monde décoloré par les savants. Tous les dieux sont morts et trop lointains ; pas plus qu'eux notre idéal ne vivra. Une profonde indifférence nous envahit. La souffrance s'émousse. Chacun suit son chemin, sans espoir, le dégoût aux lèvres, dans un piétinement sur place, banal et toujours pareil, du cri douloureux de la naissance au râle

déchirant de l'agonie, — dernière incertitude ouverte sur toutes les incertitudes. »

On sait que Barrès dans *Amori* devait rendre un éclatant témoignage à Leconte de Lisle. L'homme mûr ne reniait pas les admirations de sa vingtième année. C'est par ce pessimisme fondamental que le poète avait prise sur sa pensée. Il est curieux de confronter ces pages d'*Amori* à celles des *Taches d'encre*. Le désespoir de l'intelligence moderne y est marqué à l'eau-forte. C'est du Rembrandt. La vue d'ensemble de l'histoire n'est que tragique nihilisme; la vie manque de but; nul chemin tracé; l'espérance ne sait où se prendre; pas la moindre trace d'un programme de la pensée divine ni d'une marche en avant; ni Providence, ni Progrès, ni Justice immanente. « L'esprit souffle où il veut, nul ne sait d'où il vient, où il va. »

Leconte de Lisle et Pascal, la ténébreuse poésie de l'athéisme savant et la poésie plus lumineuse du christianisme savant, le pessimisme sans espérance et avec espérance, l'esprit de sombre révolte et celui, traversé de clarté, de l'acceptation, dès vingt ans, Barrès a posé dans les *Taches d'encre* les deux bornes entre lesquelles il évoluera. Son effort intellectuel consistera à éclairer de douceur et d'amour la philosophie de l'aveugle déterminisme scientifique, à accepter, à aimer la nécessité qui nous opprime et à entrevoir une pensée de bonté dominant et réglant la fatalité universelle. Ainsi auront quelque sens l'univers et chaque vie individuelle. Parti de Leconte de Lisle, Barrès mourra tout proche de Pascal.

De ce noir philosophique son *moi* de vingt ans se divertit d'abord par quelques voyages. Avant l'Italie où sa famille devra l'envoyer, en 1887, pour qu'il s'y repose d'un surmenage cérébral, c'est en Bretagne qu'il se rend avec son ami Le Goffic, son compagnon des *Chroniques* (1886). De ce premier voyage nous avons retrouvé une page d'impressions où, pour la première fois, Barrès se révèle avec la marque de son originalité. Elle est postérieure à la célèbre *Vierge assassinée* (*Toujours triste*, *Amaryllis...*) donnée communément comme son acte de naissance à la littérature, mais trop imprégnée, à notre goût, de Leconte de Lisle et d'Anatole France. Son « souvenir » breton paraît dégagé de toute imitation. Il pourrait figurer sans déshonneur dans une anthologie et souffrir un parallèle avec les belles pages de Renan sur *Emma Kosilis* et

les femmes bretonnes. Elle est adressée au directeur de *Nancy-Artiste* en juillet 1887, mais avait paru déjà au *Voltaire*, le 21 août 1886.

LES FILLES DE BRETAGNE

En Bretagne, les filles sont douces et passives. Elles ont de grands fronts dégagés de cheveux et lisses, des yeux profonds qui cherchent à plaire et qui sont timides. Elles savent sourire sans malice. Elles possèdent encore pour nous séduire mille coiffures ingénieuses et simples...

« Ces coiffes charmantes, où les filles de Bretagne qui aiment tant à danser mettent leur rivalité quand elles sont à l'âge d'aimer, font aussi l'orgueil des divers cantons. Jadis comme aujourd'hui, les aïeules, étant jeunes et désirées, les portèrent. Ce sont exactement les cornettes de l'ancienne France. Et ces Bretonnes qui, dans leurs parures frivoles, conservent ainsi la tradition et comme le charme mystérieux de la patrie, ont d'ailleurs, avec toute leur franche allure, jusque dans les derniers bourgs, une délicieuse réserve virginale. Elles plaisent et ne sont pas coquettes.

« Elles ont les seins petits, la taille souple et forte sans corset, des pieds grands et superbes, de longues jambes, une marche libre. On aime dès l'abord leur front et leurs yeux; mais ce n'est pas du premier jour qu'on pense à leurs lèvres...

« Entrez dans une des mille auberges semées à chaque cent pas sur les routes de ce rude sol breton, auberges où l'on boit de pleines tasses d'un cidre pas mauvais, salles basses où Renan qui passe là-bas ses étés s'en va parfois avec son ami, le savant Luzel, écouter les mélancoliques chansons des aïeux, entrez et nous ne verrons plus que des meubles neufs et toutes les armoires de pacotille : les vieux panneaux, les choses familières d'art local depuis longtemps embellissent les hôtels parisiens. Ici sont au mur de faibles chromos qui ornaient jadis un sac de chicorée, ou pis encore, d'ineptes caricatures à légende dont toute la verve s'emploie à nous retracer des caporaux, des conseillers municipaux, quelques pompiers dérisoires parmi des troupeaux de porcs : grossièretés, imaginations imbéciles qui encombrent aujourd'hui les campagnes et rendraient idiots dans le sein de leur mère des Claude Lorrain eux-mêmes. Mais,

sur la marche de l'âtre, dans ces cabarets bretons, une petite fille vêtue de noir ou de violet, d'un air bien sage et confiant, pareille à une infante, demeure pour ennoblir cette misère et pour que ce soit la Bretagne malgré tout.

« La Bretagne pittoresque s'émiette chaque jour. Dans ses rochers, sur ses plages, on taille les bordures de nos trottoirs. Hier des bateaux emportaient ses pierres saintes pour relever de granit le théâtre de Bordeaux. A deux pas de moi étaient accroupis d'excellents impressionnistes, car ces chapelles dans ces bruyères ne sont plus que des points de vue. Mais il est encore des filles bretonnes. Elles demeurent, après tout, pour témoigner de ce que fut cette terre émouvante où les korrigans dans le brouillard toujours dansèrent sur des ruines.

Mais les filles de Bretagne étant belles s'en viennent parfois à Paris. Elles y apprennent une vie nouvelle que je ne louerai pas. Douces et passives, elles sont extrêmes en toute chose. Elles s'abandonnent aux aventures, insouciantes du lendemain, belles, bonnes et dépensières, comme leurs frères les matelots qui sont jusqu'à la vieillesse de grands enfants. Les filles de cette race sont telles que nul ne peut s'empêcher de les aimer; c'est ce qui fait leur vice. Elles s'abîment alors de toutes façons. Mystiques et patients, ces Bretons boivent, jouent et font l'amour, à l'occasion, comme des païens.

« A Paris (c'était au quartier latin, des notaires y songeront longtemps), une d'elles, Marie Pasco, fut populaire. Superbe de race, de franche allure, très brune, la taille pliante, ardente et douce et d'humeur changeante, elle menait sans calcul sa santé et les amours de toute cette jeunesse. Avec sa fraîcheur de dix-huit ans, elle avait de l'esprit pour tous. Il paraît bien qu'elle ne comprit jamais aucune sagesse. Partant elle aimait à pleins bras, sans plus distinguer, le droit, la médecine et la Roumanie; elle écartait seulement ceux de Bretagne. Pour les Bretons, chose surprenante, elle n'eut jamais que des dédains et de merveilleux regards de mépris; s'ils lui répondaient dans la langue du pays, elle s'indignait jusqu'à pleurer.

« Avait-elle honte? Dans son petit cerveau si vague, songeait-elle que le lien était tranché entre sa jeunesse prodigue et le grave pays des bruyères, du ciel bas et de l'océan éternel? Quelques-uns le crurent. C'est une question qui m'intéresse. Mais il ne

faut pas généraliser l'humeur de Marie Pasco. Je dis seulement que ces filles ont l'âme extrême, un air noble et qu'en elles, de la démarche jusqu'au baiser, rien n'est vulgaire. »

En adressant cette page fine et profonde à son compatriote nancéien, le jeune Barrès ajoutait qu'il avait parcouru la Bretagne avec le parti pris de s'enthousiasmer le plus possible.

Ce voyage, cette analyse de la race et du pays bretons, ce fut sa première sortie hors du *moi*. Ces sorties devaient alterner par la suite fréquemment avec les coups de forage de l'introspection. Barrès sera tout entier dans ces alternances jusqu'au jour où il saura concilier ses deux exigences. Car, on ne l'a pas assez remarqué, il a eu tôt fait de reconnaître que la rétraction sur le *moi* pur ne lui devait procurer que tourment, dissolution, sécheresse.

« Toujours par-dessus tout, note-t-il dans un *Cahier* de jeunesse, mon sentiment de la mort et ce grouillement des vers dans un cadavre qui est toute ma vie secrète, mon agitation sentimentale... Haine de la vie, c'est le principe de mon agitation qui ne fut jamais une course vers quelque chose, mais une fuite vers ailleurs. Destruction de moi-même, c'est l'autre secret de cet apôtre du développement, de l'augmentation individuelle. »

C'est alors qu'il rassemblait les notations qui, à la fin de 1887, allaient lui fournir *Sous l'œil des Barbares*.

Ce premier livre, à l'enseigne du *Culte du moi*, rendra Barrès célèbre et déjà pourtant ce livre rejette le *moi* pour son insuffisance. Que parle-t-il d'un culte dont il renverse déjà l'idole ? La position du *moi* y est dépassée, comme inapte à satisfaire l'âme humaine. Si l'on s'en était mieux aperçu, il n'y aurait jamais eu de méprise sur Barrès et nul n'aurait pu s'étonner de son évolution, nul ne lui eût reproché de se contredire par la suite. *Sous l'œil des Barbares* consacre déjà et même explicitement la faillite du Moi, l'inanité et la malfaisance de l'égotisme. Le vrai égoïsme se moque de l'égoïsme. Le livre s'achève, après un départ inquiet vers la vie, sur un chapitre *Affaissement*. Barrès cherche un dieu, un enthousiasme pour « fondre la sécheresse, cette reine écrasante et désolée qui s'assied sur le cœur des fanatiques qui ont abusé de la vie intérieure ». Il aspire à retrouver cet absolu dont ses études philosophiques, historiques et poétiques lui avaient appris le

néant; et il note que lui-même « tenait trop de place en soi pour qu'y pût entrer l'Absolu ». Très justement Barrès a marqué plus tard que la génération qui précéda la sienne, celle des Taine, des Renan, des Leconte de Lisle, se caractérisa par le passage de l'absolu au relatif. Lui était d'une autre qui, par souci de conserver la valeur morale, voulait se refaire des certitudes, en constatant « la difficulté de se passer d'un absolu moral ».

C'est à ce point de lucidité et d'aridité que Barrès, tels Descartes et Pascal, eut sa nuit d'illumination intellectuelle. Ce fut, dit-il, un soir de sécheresse où le problème de la vie se présenta à lui avec une grande clarté. L'effort égoïste et âpre l'a stérilisé. Il se sent vidé de toute énergie. Le dégoût l'engloutit sous sa nappe sans fond. Il crie au secours vers une raison de vivre, vers un maître, — axiome, religion ou prince des hommes, — qu'il voudrait aimer, servir, en qui se remettre pour accomplir sa destinée.

Cette prière finale de *Sous l'œil des Barbares* est à juste titre fameuse. Elle est la veilleuse qui diffuse sa palpitation de clarté dans toute l'œuvre de Barrès. Le Barrès dont l'histoire gardera le souvenir, il est né, ce soir-là, de cette ardente et lucide invocation d'un *moi* qui abdique, reconnaît son insuffisance, donc ses limites, et, pour se sauver, aspire à se jeter hors de soi-même et du cachot de l'égotisme. « Livre d'individualisme révolté », a-t-il dit. Contre son milieu, contre l'insuffisante réalité, certes. Mais plus profondément aussi contre l'impossibilité de soi-même à s'accomplir sans le secours d'un appui, d'un objet qui dépasse et commande le sujet. « La dernière phrase des *Barbares*, écrit-il dans ses *Cahiers*, « je veux un maître, axiome ou prince des hommes » annonce *l'Appel au soldat* et toute mon obsession de toute ma vie, pour ce qui multiplie les forces de l'âme. »

Puisqu'il se livre à la recherche de cet absolu qui assure à l'âme sa plénitude, Barrès devra dire un jour la phrase de son maître Michelet : « Je ne peux me passer de Dieu. » C'est la prévision de M. Paul Bourget, découvrant au public l'étoile nouvelle qui monte sur le ciel français.

Parti de la prière de *Sous l'œil des Barbares*, après un stade dans le relatif religieux de sa terre et de ses morts, Barrès parviendra à entrevoir l'absolu de la divinité.

UN DÉPART ENIVRÉ POUR LA VIE

En attendant, ce *moi*, la seule réalité dans le néant de tout, et dont cependant l'insuffisance tourmente, on commencera par le divertir. C'est un turbulent, un gêneur : qu'on l'occupe ! Mieux, c'est une personnalité ardente et bouillonnante qui veut jouer son rôle dans le monde. Une occasion se présente : l'action politique. Elle est nécessaire à Barrès d'abord comme dérivatif. Elle est son « sport » qui le sauve de la folie où le menait une débauche d'analyse. Elle lui fournit un terrain d'exercice plus sain pour sa pensée qui risquait de se détruire dans le noir et l'abstrait ; elle le raccroche, elle l'attache au réel et lui permet de ne pas « glisser sous la vie ».

« Oui, écrit-il, j'ai failli être fou. Je ne sais plus ce qui me sauva. Si, je le sais : la politique. Pourquoi j'aime la politique ? *D'abord*, je lui dois la vie. J'avais rêvé d'être un homme libre. Par orgueil de jeunesse, par réaction contre Burdeau, contre les basses tâches. Taine, après avoir lu l'*Homme libre*, me prédisait la folie, comme il appert d'une lettre qu'il écrivit à Bourget au sujet du *Disciple*, et que celui-ci n'a laissé publier qu'en supprimant ce trait. »

Plus profondément le mène aussi le besoin de se trouver complètement soi-même, en se remettant, pour l'aimer et le servir, à un objet digne d'occuper ses forces de sentiment, de pensée et d'action. Ne vient-il pas d'écrire *Un homme libre* qui marque la découverte qu'il a faite de son pays lorrain ?

A Venise où il fait retraite lui parviennent les rumeurs de l'émeute boulangiste et il écrit à la *Revue indépendante* : « J'aurai beaucoup agi si je fais savoir qu'à côté de moi plusieurs de ceux qui seront une des forces de la France prochaine supportent impatiemment le tumulte parlementaire et aspirent à trouver l'homme fort qui ouvrira les fenêtres par où les bavards seront précipités et l'atmosphère renouvelée... C'est joyeusement, dans cette Revue où je porte toute la responsabilité de ma pensée, c'est avec joie et avec haine que j'écris mon dégoût des institutions parlementaires, car je me sens porté par toute la jeunesse, par l'élite française. »

De retour en France, Barrès se rend à Nancy. Il se jette dans la mêlée ; il est élu député boulangiste — 1889 — après une campagne électorale énergique et brillante.

Ce triomphe trop prompt l'enivre et l'égare, mais il y trouvera cependant de sérieux éléments d'augmentation : le sens des réalités nationales et l'amour de l'inconscient populaire. Ce sport, dit-il aussi, lui a donné parfois une âme de soldat, et il s'en réjouit. Il s'affirme déjà ce qu'il restera jusqu'à la fin de ses jours : « Je ne peux vivre dans une société sans drapeau. Je suis plébéien, mais je proteste contre la démocratie si elle veut faire de mon pays une étable à porcs. J'aime la République, mais armée, glorieuse, organisée. »

Lorsque, le soir du scrutin, il parcourt les vieilles rues de Nancy, ayant déjà recueilli des présages de son élection, il avoue qu'il a le pressentiment de vivre une des minutes heureuses de sa vie. Il en sent la précarité, d'ailleurs, à cause de ce qu'elle présente de précoce et d'inespéré. Il se voit entraîné par un flot qui le roule plus précipitamment qu'il ne le voudrait.

« Il croisait, dit-il d'un héros qui le représente, de jeunes garçons qui, le sac scolaire au dos, remontaient joyeusement dans leur famille, et soit qu'il se rappelât ces paisibles années dont il était encore peu éloigné, soit par la seule influence du tableau d'une famille paisible, il éprouvait quelque chose de ce que disent les poètes d'une maison parée de roses entrevue d'un train qui s'arrête une minute et qui continue. Il avait une impression poétique de se sentir emporté dans une aventure. »

Il se laissa emporter; lui-même en fit l'aveu plus tard. C'est qu'il n'avait pas encore pris possession de son *moi;* il n'était pas encore maître de sa pensée fondamentale. Il venait d'écrire *Un homme libre*. Il y avait bien découvert la Lorraine, mais c'était pour en constater l'échec historique. A ce miroir lorrain de lui-même, il donne un baiser et s'en va. Il s'enfuit vers des Venises de rêve. Il se refuse à ses instincts ataviques, pour ne pas diminuer le beau destin qui l'attend. Il veut être étranger à son passé et « couper derrière lui » pour que, chaque matin, la vie apparaisse neuve et que toutes choses lui soient un début. Il prétend même déranger les projets de la Providence. C'est ce Barrès un peu forcené qui écrira que ce n'est pas assez de « supprimer la misère », qu'il faut encore « supprimer les morts qui nous empêchent d'être nous-mêmes ». C'est ce Barrès qui lancera le blasphème fameux de l'*Ennemi des lois* : « Les morts ! ils nous empoisonnent.

Ah! quand nous les descendons au caveau, que ne pouvons-nous placer dans leurs bras glacés les dangereux trésors que leurs mains viennent de laisser choir? » c'est-à-dire cet ordre social qu'ils nous ont imposé, que nous n'avons pas choisi nous-mêmes. Cet affranchi un peu ivre et qui inquiétait Taine, — ce Taine dont il trouve, à cette époque, la doctrine de l'acceptation bien trop serve, — est alors l'ennemi des liens héréditaires. Il n'aspire qu'à être une sorte de Robinson dans son île.

Aussi, après un *Homme libre* où il considère la Lorraine comme une chose finie, est-ce vers Aigues-Mortes avec la charmante Bérénice que Barrès nous entraîne. La prière du soir de sécheresse serait-elle si vite oubliée? N'était-ce qu'une effusion passagère et superficielle? Non, mais il fallait que passe l'insolence de la jeunesse et du triomphe.

Dans l'*Homme libre* et le *Jardin de Bérénice*, Barrès a tout de même noté des découvertes qui feront, sa fièvre de croissance tombée, l'essentiel de sa vie et de son inspiration. Il n'en a pas senti toute la valeur dans la griserie de ses précoces succès littéraires et politiques. Il faut laisser au temps et aux circonstances leur besogne accoutumée. Le chant de certaines phrases de ces livres fait qu'on ne s'y trompe pas : sous le Barrès agité, vagabond, veille un autre Barrès qui est plus sensible encore à la beauté du stable et du permanent. Il s'est ému dans l'église où il entre chaque jour, parmi les tombes qui l'entourent et dans les champs où la population peine sur des labeurs héréditaires. Il reconnaît que son être sort de ces campagnes lorraines; il entrevoit au fond de soi des traits singuliers qui lui viennent des vieux laboureurs et, dans son patrimoine de mélancolie, quelque parcelle des inquiétudes que ses ancêtres ont ressenties dans cet horizon. En faisant sonner les dalles de ces églises où les vieux gisants sont ses pères, il a réveillé des morts dans sa conscience, des morts qui lui ont bâti sa sensibilité. Et il jette en passant la pensée qui sera bientôt toute sa philosophie : « L'individu est mené par la même loi que sa race. » Ce premier contact avec sa province lui a même procuré de l'enchantement, puisqu'il avoue que les vieilles choses de Lorraine en huit jours avaient réveillé des belles-au-bois qui sommeillaient dans son âme. Il a rencontré aussi la Vierge de Sion vers laquelle, il est vrai, il n'élève

encore qu'une prière sans foi ni espérance. Le Maître est deviné qui fondra toute sécheresse, qu'il pourra aimer, servir, comme il le demandait en désespéré au terme de son premier livre. Et dans *Bérénice*, que de phrases au son plein, grave et nostalgique qui présagent le grand Barrès! « J'avais le culte de ce qui est en moi d'éternel... Ce que je veux, c'est collaborer à quelque chose qui me survive... Je suis un jardin où fleurissent des émotions sitôt déracinées. Je suis perdu dans le vagabondage, ne sachant où retrouver l'unité de ma vie. Pourquoi ne puis-je, comme l'Océan, pousser la vague qui naît dans la voie de la vague qui meurt et, comme lui, me donner la puissance et la paix ? »

Pour que ces sentiments, qui lui touchent l'âme provisoirement, l'envahissent un jour tout à fait et deviennent sa plénitude, il y faudra l'échec et le malheur qui n'ont pas encore frappé le jeune Barrès triomphant : il lui manque l'éducation par la faute et la douleur qui transforma Faust.

Ces profonds avertisseurs ne vont pas tarder. Barrès, qui est des amis du général Boulanger, voit ses rêves de gloire et de pouvoir s'effondrer avec l'exil et la mort de cet infortuné soldat sentimental. Lui-même, en 1893, n'est pas réélu député de Nancy. Son beau départ dans la vie politique n'aura été qu'un faux départ. Le *moi* s'est heurté à l'adversaire.

FRANÇOIS DUHOURCAU.

(A suivre.)

DU VIEIL ALGER ROMANTIQUE A FEZ LA MYSTÉRIEUSE

II [1]

PAYSAGES DU SUD — LA GRENADE AFRICAINE

Il est entendu, en Algérie, que le Sud commence à Boghar et que Médéa en est la clé, — Médéa qui, du haut de sa citadelle, commande, d'un côté, les défilés et les vallées de la Chiffa et, de l'autre, par delà les rampes du Mont Gorno, la plaine aride du Chélif. Le Sud !... mot prestigieux qui, voilà trente-cinq ans, m'entraînait derrière les charrettes des rouliers espagnols, jusqu'aux oasis de Laghouat et de Ghardaïa. Je voulais donc revoir ce pays si splendide pour mon imagination juvénile, où j'avais pénétré avec des ravissements ingénus et un appétit un peu fou de vie libre et aventureuse, au grand soleil, — du moins je voulais en revoir les régions qui m'avaient le plus émerveillé en ces temps lointains et, si c'était possible, retrouver la fraîcheur de l'impression première, l'ivresse virginale du premier contact. Chemin faisant, je m'arrêterais à Médéa, qui m'avait laissé le souvenir d'une petite ville amène et fraîche, environnée d'une ceinture verdoyante, dans un admirable paysage de montagnes... Et puis Médéa évoque quelques hauts-faits d'armes et quelques figures romantiques du temps de la Conquête. C'était la capitale des beys de Tittéri. J'espérais y retrouver les

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre.

traces de ce Mustapha-Bey, surnommé Boumezrag (l'Homme à l'Épée) qui, à Sidi-Ferruch, livra bataille à l'armée française et auquel le général de Bourmont songea un instant à donner la régence d'Alger, après la destitution du dey Hussein...

Au milieu de ses vergers et de ses eaux courantes, Médéa ne me déçoit point. Dès le seuil, elle m'éblouit par un véritable feu d'artifice végétal. Nous sommes au printemps. Les glycines sont épanouies. Elles foisonnent dans le Jardin public, que nous traversons pour gagner les remparts. Dans certaines allées, elles semblent vouloir tout recouvrir. Du haut en bas, les grappes mauves tapissent les pergolas, se suspendent aux branches des grands arbres qu'elles enlacent de leurs lianes, atteignent le sommet des cèdres où elles jaillissent comme des fusées, pour retomber en banderoles flottantes et s'accrocher en guirlandes d'un arbre à l'autre. On a l'impression d'une exubérance extraordinaire, qui peut-être paraîtrait pauvre dans un de nos jardins de France. Sans doute, c'est l'aridité avoisinante qui produit cette illusion. Et pourtant les essences du Nord ne manquent pas ici : les peupliers, les frênes et les hêtres revêtus de lierres et de plantes grimpantes. Il y a même des boules de neige dans les plates-bandes et, partout, on entend le murmure de l'eau, on éprouve une sensation de fraîcheur un peu vive... Mais non ! Nous sommes bien dans le Midi, — et un Midi très africain. Les ficus, les arbres de Judée, les lauriers-roses, les cyprès et les pins nous l'attestent. Et voici que, çà et là, le long des allées, j'aperçois des chapiteaux et des fûts de colonnes, dont quelques-unes sont très probablement romaines. En ce pays, l'Afrique latine ne se laisse pas longtemps oublier. Médéa, devenue aujourd'hui une petite ville coloniale française, s'appelait autrefois Lambdia. C'était sans doute une enceinte de refuge et un de ces postes fortifiés comme les Romains en avaient élevé tout le long de l'Atlas.

Maintenant encore Médéa est une enceinte de refuge et un poste fortifié. Des murailles percées de meurtrières la protègent sur tout son périmètre. C'est toujours le petit municipe colonial. Construite, en grande partie, au lendemain de la Conquête, elle est presque toute européenne d'aspect. Et cet aspect ne s'est guère modifié depuis trente ans. Sa population n'a pas augmenté : elle aurait même plutôt diminué. On me dit que l'élément

français et européen émigre de plus en plus vers les grandes villes. Et ainsi ce sont les Musulmans et les Juifs indigènes qui prennent l'avantage. Je ne retrouve plus les vieilles familles que j'ai connues autrefois et j'erre, un peu désemparé, sur la grande place, où je contemple, un instant, la maison natale de Jean Richepin, — une inscription commémore ce fils glorieux autant qu'imprévu de l'antique Lambdia, — et c'est sans enthousiasme que je parcours ces petites rues quelconques, qui s'appellent : rue des Droits de l'homme, rue Rabelais, rue Étienne Dolet... Qu'est-ce que ces noms viennent faire ici ? J'ai l'impression de quelque chose de factice, de dépaysé et d'un peu ridicule, — quelque chose qui n'est pas solide, qui est en train de se défaire. Et ainsi Médéa, en dépit de l'accueil plus que cordial que j'y reçois, m'inspire un sentiment mélancolique...



Je me laisse conduire chez un riche indigène, descendant d'une vieille famille d'origine turque, — un lettré, me dit-on, et un érudit, très versé dans l'histoire locale et qui, peut-être, pourra m'apprendre quelque chose sur l'illustre Boumezrag. Pour ménager sa modestie, nous l'appellerons provisoirement Si Ismaïl Z. C'est un notable de la ville, un conseiller général, parfaitement familiarisé avec notre langue, très écouté et très respecté dans la région. Si Ismaïl habite, en dehors de la ville, tout près des portes, une maison neuve construite par ses soins et aménagée selon les règles du confort européen, sans rien sacrifier toutefois des justes exigences ni du pittoresque ou des agréments de la vie musulmane.

Notre hôte qui, pour nous recevoir, s'avance jusqu'au seuil de son jardin, a, dans son extérieur et ses manières, quelque chose de patriarcal. Drapée dans un burnous immaculé, sa haute taille paraît encore plus majestueuse. Il est très affable, très au courant de nos formules de politesse, auxquelles il mêle quelques-unes des formules laudatives de l'hospitalité arabe, ce qui fait un mélange original. Et avec cela, très simple, d'une simplicité de vieux propriétaire terrien, qui surveille lui-même ses champs et ses troupeaux. On tisse chez lui la laine de ses brebis. Il nous en montre des écheveaux, que des petites filles et des jeunes garçons apportent par brassées et disposent sur les dalles du patio. Ces fillettes et ces jeunes

garçons sont les pupilles de Si Ismaïl. Sans enfants, il adopte des orphelins ou des abandonnés, qu'il élève sous son toit, qu'il marie et qu'il établit ensuite : bel exemple de bienfaisance musulmane. Dès ses premières paroles, on sent en lui non seulement une âme religieuse, mais un esprit très fin, très délié, qui doit être très habile en affaires autant que redoutable dans la discussion et la défense de ses intérêts, enfin des habitudes polies et courtoises de vieux civilisé. Tout de suite, je suis conquis par l'accueil de Si Ismaïl.

Nous prenons place sur des fauteuils et des canapés dans un joli salon très clair, décoré d'un lustre aux ampoules électriques, et, tandis que notre hôte s'installe sur ses coussins, dans les blanches draperies de son burnous, je songe, en le regardant, au sage vieillard de *Candide*, qui, dans sa petite maison des bords du Bosphore, reçoit l'amant ingénu de la belle Cunégonde avec le philosophe Martin. Une odalisque du logis (imagination naïve du patriarche de Ferney) s'empresse autour des nobles étrangers et, après avoir parfumé leurs barbes, leur sert de délicieux sorbets à la neige. On ne nous servit point de sorbets à la neige et on ne parfuma point nos barbes. Mais les pupilles de Si Ismaïl nous présentèrent des sucreries et des pâtisseries exquises et enfin une confiture de roses, où les jardins épanouis de Médéa semblaient avoir exprimé leurs parfums les plus subtils et les plus délectables. Tout en dégustant cette ambroisie, j'écoute le maître du logis nous parler du dernier bey de Tittéri et, comme font les vieillards, passer d'un souvenir à l'autre...

J'avoue que je suis un peu déçu : la tradition n'a pas conservé grand chose de ces époques troublées. Il en est sans doute pour les indigènes comme pour nous-mêmes : personne ne veut se rappeler les débuts pénibles de notre conquête. Toutefois Si Ismaïl nous cite quelques faits sanglants du dernier siège de Médéa, celui de 1840, — et il y ajoute quelques traditions de famille. Quant à Boumezrag, sa trace est à peu près perdue pour l'historien. Tout ce que je puis apprendre, c'est qu'il avait une résidence en ville et une autre à la campagne, sur une de ces éminences ombragées qui environnent Médéa. Et ainsi il ne me restera de ma visite que le souvenir parfumé de la confiture de roses et celui d'une hospitalité pleine de noblesse et du plus beau style.

Toutefois, par acquit de conscience, je crois devoir donner un coup d'œil à la maison des champs de Boumezrag et à sa résidence urbaine, laquelle est devenue l'hôtel de la subdivision militaire. Est-ce l'aménagement européen qui a ainsi banalisé cette vieille maison mauresque ? Mais elle me paraît tout à fait misérable et quelconque, malgré son patio à colonnettes et à jet d'eau et une petite chambre à niches et à stucages, qui passe pour avoir été l'oratoire ou la chambre à coucher d'Abd-el-Kader. De la maison des champs il ne reste pour ainsi dire plus rien. C'est aujourd'hui une grande exploitation coloniale, où l'on retrouve pourtant sans trop de peine le plan primitif de l'ancienne maison rustique berbère : agglomération de bâtisses à la fois agricoles et militaires, juxtaposées au mépris de toute symétrie, avec des cours intérieures sur lesquelles s'ouvrent des écuries et des chambrées pour les soldats du beylick. Les actuels propriétaires ont aussi gardé le souvenir d'une salle de bains depuis longtemps disparue et dont je crois que la perte ne saurait être considérée comme un désastre. Ce qu'il y a de mieux, en cet endroit, c'est la vue, qui, par delà quelques parterres fleuris et un rideau de cyprès, s'étend sur un splendide horizon de montagnes...

Je me doutais bien que la grande beauté de Médéa, c'est son extraordinaire paysage montagneux. Pour cela pas de désillusion possible! D'avance, je me fais une fête de contempler, au pied des remparts de la ville, un coucher de soleil sur l'Atlas.

Pour cette contemplation, Si Ismaïl veut bien me prêter son jardin, qui s'élève en pente douce vers les murs de la citadelle.

Par bonheur, le ciel est pur, d'un bleu mat, qui annonce le sirocco. Sur ce fond d'émail, les moindres vapeurs se détachent comme des figures pompéiennes sur un fond monochrome, les contours s'avivent comme sous la pointe appuyée d'un crayon. Je regarde, j'essaie d'embrasser d'un regard cette étendue tourmentée et bleuâtre : c'est bien l'immense horizon montagneux que j'espérais. Les divers plans sont nets et tranchés. Quelques profils paraissent minces comme des découpures de marbre. D'autres, d'apparence légère, ont l'air de portants de théâtre aux formes anguleuses ou arrondies. Sous leur végéta-

tion printanière, les collines les plus proches semblent taillées dans du jade. Plus loin, on dirait des plaques de bronze vert enchâssées dans les noirceurs de murailles très hautes. Mais toutes ces duretés s'adoucissent et se fondent dans les suavités nébuleuses des arrière-plans.

A droite, à une très grande distance, sur le bord du ciel pâle, je reconnais la lourde coupole onduleuse du Zaccar. A gauche, bornant l'autre extrémité de l'horizon, c'est le massif colossal de l'Ouarsenis, un chaos de pics et de pitons, de mamelons et de cônes aplatis, au milieu desquels s'ébauchent d'étranges architectures. Dans la fantasmagorie du couchant, je considère ces formes pétrifiées et qui pourtant semblent mouvantes comme des édifices de nuages, — et je vois se dessiner un gigantesque fantôme de mosquée, quelque chose comme une Sainte-Sophie de Constantinople avec ses pesantes murailles arc-boutées de contreforts, sa coupole écrasée, et, tout autour, les silhouettes imprécises de minarets et de koubas, pareilles à celles qui couronnent les marabouts du pays. Cette image hallucinante s'enlève sur des bleus évanescents, de plus en plus opalins. Puis les lignes se vaporisent, une buée fine et translucide comme une mousseline frange les arêtes opaques de tous ces plans successifs et s'étend peu à peu sur cette mer de formes figées... Et c'est la grande féerie crépusculaire. Une longue coulée d'or se répand derrière le Zaccar, une bande vermeille, d'un jaune métallique, qui bientôt se dissout dans l'incendie du couchant. Le ciel embrasé devient rose, d'un rose-laque, sur lequel de petits nuages plus foncés glissent comme de petits bouquets de roses sur une robe de soie rose. Le fleuve de feu emporte ces pétales et ces duvets flottants, et, sur les profondeurs empourprées de l'énorme brasier qui va s'éteindre, on voit resplendir, avec une netteté de plus en plus hallucinante, entre ses minarets et ses koubas, la mosquée de rêve de l'Ouarsenis... Et puis le ciel blémi devient comme un visage d'agonisant. L'Ouarsenis n'est plus qu'un prodigieux amas de décombres.

Et je reste là, cherchant les vestiges de la mosquée disparue, jusqu'au moment où les opales vaporeuses, qui déferlent de tous les coins de l'horizon, ont fini par submerger la houle des monts...

Nous ne demanderons pas davantage à Médéa. Qu'il lui suffise d'être un balcon ouvert sur les plus belles montagnes peut-être de toute l'Afrique, — un balcon sur l'Atlas... Et maintenant j'ai hâte d'arriver à Boghari, porte du Sud.

Autrefois, — de mon temps, — on quittait le chemin de fer à Médéa. Aujourd'hui, c'est en chemin de fer que je descends sur Boghari. La ligne s'arrête à Djelfa, en attendant qu'on la prolonge jusqu'à Laghouat et jusqu'à Ghardaïa. Ce seul détail m'avertit que je vais trouver un « Sud » bien différent de celui que j'ai connu.

Me voici en gare de Boghari : trente minutes d'arrêt, buffet ! J'apprends qu'il y a un hôtel transatlantique à Boghari, la citadelle qui domine toute cette région montagneuse. Boghari lui-même a bien changé : c'est devenu une petite ville qui ne cesse de s'accroître. Le Ksar, d'apparence saharienne, dont les maisons, en forme de cubes blanchâtres, s'étagent au-dessus de la petite ville européenne, s'est, il me semble, modernisé. Il est plein de juifs et même de chrétiens, pour lesquels on a construit de nouveaux logis, des écoles et des dispensaires. A Boghari même, je ne reconnais plus l'antique auberge de rouliers, où je m'arrêtais lors de mes voyages à Laghouat et qui s'appelait déjà pompeusement : Hôtel Baptistin. A présent, c'est l'Hôtel des Hespérides. La littérature s'y met. Tout y a été bouleversé pour satisfaire les goûts d'une clientèle nouvelle : chauffeurs, mécaniciens, employés de chemins de fer, électriciens, alfatiers et ouvriers agricoles. Dans la salle commune, le gramophone fait rage. Tous les soirs, jazzband jusqu'à une heure avancée. L'atmosphère, comme le local, a pris quelque chose d'américain. Et dans le vacarme des musiques barbares, les allées et venues perpétuelles, la promiscuité du public, cet américanisme africain m'inquiète et me gêne.

Le plus pénible pour moi, c'est de constater que la steppe désertique qui commence aux portes de Boghari est transformée de fond en comble. On m'a saboté ma plaine de Bougzoul, cette immense plaine nue comme la main, coupée d'oueds et de lacs desséchés, qui, pendant vingt-cinq lieues, se développe uniformément jusqu'au pied des montagnes de Guelt-es-Stel. Elle avait autrefois un caractère d'âpre solitude et une couleur sauvage,

qui avaient vivement frappé et enchanté Fromentin. C'était — en été surtout, quand le soleil a brûlé jusqu'aux dernières traces de végétation — un véritable désert, d'aspect plus saharien peut-être que le Sahara lui-même, parce qu'il répond davantage à l'idée conventionnelle que nous nous faisons du désert : un infini de platitude et de stérilité. Maintenant, le chemin de fer le traverse de part en part. Des poteaux conducteurs de l'énergie électrique jalonnent la voie, et çà et là, de petites stations flanquées de leurs réservoirs d'eau et de leurs hangars aux marchandises. Les antiques caravansérails qui, de distance en distance, s'élevaient aux abords de la piste, sont détruits ou affectés à d'autres usages. A Bougzoul, il ne reste plus que le portail d'un de ces vieux caravansérails : de loin, on dirait une ruine romaine. C'était peut-être le plus ancien de toute la route. Autant qu'il me souvienne, il datait de 1853. Je vois encore le millésime inscrit au-dessus de la porte. On avait dû en commencer la construction presque immédiatement après la prise de Laghouat. Le bâtiment rectangulaire avait la forme d'une redoute : de grands murs nus, percés de meurtrières, ainsi qu'il convient dans une région peu sûre. De mon temps, la sécurité était parfaite, de sorte que ce caravansérail fortifié était déjà un anachronisme...

Et je me souviens aussi qu'à cette époque il était encore habité par un personnage légendaire, dont les exploits avaient fait grand bruit dans toute la contrée : le père Juan, surnommé le Lion du Sud, un vieux roulier mahonnais, qui, au lendemain de l'occupation française, dirigeait les convois de ravitaillement pour la troupe et qui avait fait le coup de feu contre les dissidents ou les réguliers d'Abd-el-Kader. Il vivait retranché dans son caravansérail romantique, où personne n'entrait plus, — tel un seigneur féodal dans son donjon croulant. Veuf, on le soupçonnait d'entretenir un harem derrière les hautes murailles aveugles de son repaire, au milieu de ses serviteurs indigènes, de ses filles cloîtrées et voilées à la manière musulmane. On l'admirait comme un héros et on le redoutait un peu comme un bandit, très capable, pour un oui ou pour un non, de décrocher son fusil et de supprimer un voisin gênant ou un passant indésirable... A présent, le Lion du Sud et son caravansérail ne sont même plus un souvenir. Je suis peut-être seul à savoir que ce personnage presque historique a existé et que

ce portail perdu dans les sables s'ouvrait sur une bâtisse militaire, construite par le génie, en un temps où le voyage de Laghouat n'était pas précisément une partie de plaisir...

Quelque cent mètres plus haut, en venant de Boghari, on s'arrêtait, il y a trente ou trente-cinq ans, dans une auberge où l'on savait que l'eau était saumâtre : ce qui n'empêchait pas le voyageur mourant de soif et écrasé par la chaleur d'y boire une absinthe qui paraissait délicieuse. J'y ai couché maintes fois, j'y ai même fait un séjour en plein mois d'août, à seule fin de m'y griser d'espace, de chaleur et de lumière, d'assister aux phases de l'aube et du crépuscule, aux féeries des mirages dans toute l'ardeur diurne, car la plaine de Bougzoul est une terre de mirages... Et je me rappelle qu'alors j'étais fou de vers symbolistes et notamment d'un poète, aujourd'hui injustement oublié : Emmanuel Signoret. Et, pendant toute ma journée de Bougzoul, devant la désolation splendide de la steppe haletant sous le soleil, je me répétais cette strophe, que je retrouve toute vive au fond de ma mémoire :

Et c'est depuis ce temps que votre cœur ruisselle
Et que vous parfumez nos toits et nos sillons,
Roses luisantes, vous fontaines d'étincelles
Où s'abreuvent des vols tremblants de papillons...

Pourquoi la hantise de cette strophe, à Bougzoul? Pourquoi ces roses et ces fontaines d'étincelles? Peut-être uniquement parce que les gens de l'auberge m'avaient montré d'étranges coquillages ramassés dans la vase des lacs taris et qu'on appelle des « roses des sables ». Ce seul mot avait fait jaillir dans mon cerveau halluciné l'hymne aux roses du poète symboliste... Peut-être aussi, suggestionné par cette sécheresse ardente, cette nudité implacable de la steppe, voulais-je y projeter et y faire épanouir des roses de mirages, d'immenses parterres de roses pour en voiler, un instant, cette aridité et pour m'adoucir l'éclat blessant de cette lumière caniculaire.

Je retrouve l'auberge en ruines, — des ruines qui s'élèvent encore assez haut au-dessus du sol, comme celles de Timgad ou des autres Villes d'or, et qui permettent de reconstituer la disposition du logis et des principales pièces. Je reconnais même, non sans une petite émotion, la chambre où j'ai dormi, et, derrière la clôture en pierres sèches, le puits et les bords de

l'oued desséché où j'ai placé une scène du *Sang des races*...

Plus loin, les bouleversements sont peut-être plus complets: à El-Krechem, à Aïn-Oussera, à Bou-Cedraïa, à Guelt-es-Stel, — ce mystérieux Guelt-es-Stel, dont, avant de l'avoir vu, j'aimais le nom bruissant comme un sistre antique et scintillant comme une étoile. Les traces mêmes des masures ont disparu. Les alfatiers ont tout transformé. Aïn-Oussera, où il n'y avait, autrefois, qu'un caravansérail au bord d'une mare, est une agglomération mi-indigène mi-européenne, qui promet de devenir prochainement une ville. Des rues s'ébauchent, de grandes bâtisses ont surgi du sol. Des automobiles sillonnent continuellement la région... Hélas! pour moi, tout le charme de ces lieux est évanoui.

Ce qui me captivait, c'était la solitude et l'aridité de ce désert, son aspect farouche, ses terrains rugueux et fendillés. Fromentin a comparé ces grandes étendues fauves à une peau de lion. Et c'est tout à fait cela, du moins en été, quand ce pays torride est complètement dévasté et brûlé. Ce que j'aimais surtout, c'était, en sortant de Boghari, avant d'arriver aux roches rougeâtres d'Aïn-Sba, les bords désolés du Chéliff : entre de hautes berges abruptes, sans verdure, sans un brin d'herbe, profondément encaissé, un lit vaseux et craquelé par la chaleur, donnant l'impression d'un carrelage d'argile. Une platitude, une tristesse infinie, — un fleuve au pays des morts. Un fleuve mort, — et pourtant brûlant comme une fournaise, ardent et splendide comme une coulée d'or. Mais, les matins d'été, en contraste avec cette mort et cette désolation, la féerie mauve sur la steppe, les grands voiles lilas et bleus qui ondulaient sur les terres déjà vibrantes au choc du soleil, qui enveloppaient doucement les roches voisines arrondies comme des coupoles de porcelaine blonde, ou écrasées comme des mastabats égyptiens. Ces formes rudes devenaient suaves, prenaient des colorations toutes féminines, des reflets lustrés de vieilles soies où les nuances s'effacent, des déroulements d'écharpes et de molles mousselines, pailletées et scintillantes... Et, dans les extrêmes lointains, comme pour fasciner le voyageur, irriter les nostalgies du chercheur de chimères, — les montagnes bleues de Guelt-es-Stel, voile de Tanit flottant à l'horizon, pour s'évanouir à mesure qu'on s'approche et faire place à d'autres montagnes bleues, à d'autres voiles enchantés qui, à leur

tour, disparaissent et s'évanouissent. Et ainsi sans fin, jusqu'aux profondeurs vermeilles, jusqu'au terrible pays de la soif...

Dans l'auto qui m'emmène, je regarde cette plaine de Bougzoul, maintenant désenchantée pour moi. Autrefois, j'y voyageais à pied. Pourtant, j'ai voulu faire pédestrement le court trajet qui sépare Boghari des berges du Chéliff. J'ai franchi la Porte du Sud, ces deux roches qui semblent deux pylônes bâtis de main d'homme et qui ont la forme des anciens chapeaux de gendarmes. Cela rappelle tout à fait la Porte d'Or d'El-Kantara, moins les magnificences végétales de l'oasis. Par une échancrure des roches, en me retournant, je vois luire les murs blancs du Ksar de Boghari et, dans ces amoncellements de pierres plates au flanc d'une des roches, je reconnais des tombes et toute l'affreuse tristesse anonyme d'un cimetière musulman... Dans le lointain, voici les montagnes de Guelt-es-Stel, toujours bleues, toujours fascinatrices et, dépassant la crête de ces montagnes, les pitons qu'on appelle les Sept-Têtes et qui ont l'apparence de koubas sur de gigantesques marabouts. Mais l'éclairage manque. Le temps est pluvieux et froid. La terre est verte. Au lieu de l'aridité fauve des mois brûlants, c'est une mer d'alfa. Et puis le silence, la solitude de ces lieux sont perdus à tout jamais, — cette solitude qui vous donnait l'illusion d'être le maître de la terre. Et je songe, avec mélancolie, à ce mot qui me fut dit, il y a trente-cinq ans, tout au bout de cette plaine alors déserte, par un berger nomade : « Ici, il n'y a que Dieu qui te voit !... »



Je me laisse entraîner jusqu'à Chellala, à la limite du Sersou, cette région des hauts-plateaux, autrefois complètement stérile et qui, aujourd'hui, est devenue si prospère. Tristesse et monotonie de ces immenses espaces, où l'alfa ondule au souffle chaud du vent du Sud. Dans le lointain, les monts des Ouled-Naÿls et ce Djebel Amour, dont le seul nom déchiffré sur une carte de géographie enfiévrait mon imagination de lycéen. Là-bas, dans ce pays bleu, qui semble inaccessible et inconsistant comme un rêve de poète, habitent les Naÿlias, danseuses et courtisanes, — dames de beauté, dont le métier des plus lucra-

tifs est fort considéré et dont le costume et les ornements barbares symbolisent presque tout le pittoresque saharien. Ces dames de beauté, elles sont la parure et la consolation des petites villes et des postes lointains du Sud. Nos troupiers, en leur langage facétieux, appellent ces filles éclatantes des Ouled-Naÿls : « alouettes naïves ». Pas si naïves que cela ! Ils le savent bien. Mais quoi ! C'est le moins qu'on plaisante qui vous plume... Ces « alouettes naïves » ont, paraît-il, colonisé un quartier de Chellala...

Nous y voici ! Une agglomération quelconque au pied d'une montagne noire, haute et nue comme une muraille. On a l'impression d'une limite ultime, d'une fin de monde. Alentour, à perte de vue, toujours ces grands espaces mornes et incolores. Je n'aurais rien à en dire, si je n'y avais reçu l'accueil le plus aimable et si je n'y avais vu un essaim bigarré de jeunes beautés. C'était à l'école franco-arabe, où l'on apprend à tisser des tapis aux jeunes filles et aux jeunes femmes de la ville et des environs. Un atelier qui ressemble à une volière de jeunes perruches : des robes de cotonnade rose, jaune, verte, de toutes les couleurs, avec des boucles de ceinture, des bracelets à cabochons, des colliers, des pendeloques. Leurs joues tatouées s'encadrent entre de grosses tresses, en forme de roues, sous des mouchoirs à franges. Elles tissent de fort beaux tapis, mais sous la surveillance de maîtresses françaises qui surveillent les écarts de leurs goûts et les maintiennent dans la prudente imitation des modèles anciens, sagement adaptés à l'esthétique européenne. Autrement, livrées à elles-mêmes, elles se laisseraient aller, me dit-on, à des inspirations fâcheuses, copiant pêle-mêle tout ce que la pacotille moderne peut mettre sous leurs yeux. D'ailleurs, elles n'ont pas l'air de se passionner follement pour leur travail. On m'assure qu'il faut user de pression pour les décider à venir à l'école. Les parents et les maris ne tiennent guère à ce que leurs filles ou leurs femmes travaillent. Ils n'ont pas grands besoins. Au temps des figues de Barbarie, ou des artichauts sauvages, le problème de la nourriture se simplifie pour eux. Ils disent : « Quand je veux un burnous, je le fais fabriquer par ma femme... et en voilà pour longtemps ! » Et puis il y a l'exemple contagieux des dames de beauté, dont le travail est si facile et si rémunérateur.

Les « alouettes naïves » font une concurrence trop inégale aux ateliers de tapis.

Et cependant on m'affirme qu'ailleurs ces tentatives donnent des résultats appréciables. Il y a lieu de s'en réjouir. Rien de plus louable que d'essayer de faire travailler la femme indigène, de développer en elle des instincts industrieux ou même artistiques. Cela permet aussi d'inscrire au budget de la colonie des traitements de monitrices, de directrices, d'inspectrices du travail féminin. Tout cela est bel et bon, mais peut-être un peu artificiel. De lui-même, l'indigène n'éprouve aucun besoin de ces belles choses. La vérité, tout au moins, c'est qu'ils ne savent plus exécuter ce que faisaient leurs pères, en copiant des modèles venus on ne se souvient plus d'où, — et qu'il faut leur rapprendre leurs anciens métiers. Pourquoi, au fait, les rapprendraient-ils, sinon par un dilettantisme esthétique qui ne leur est point naturel ? On leur apporte une camelote à bon marché, qui leur donne beaucoup moins de peine à acquérir et qui satisfait tous leurs goûts de luxe ou de magnificence.



Pour clôturer cette randonnée à travers les marches du Sud, je vais rendre visite à la zaouïa de Sidi Ben Azouz, qui est blottie dans la montagne, tout au fond de la steppe de Bougzoul.

Non point que cette zaouïa ait, en soi, quelque chose d'extraordinaire. Comme tous les établissements de ce genre, c'est une maison hospitalière qui tient du couvent et de l'école coranique et qui est aussi un lieu de pèlerinage, où l'on vient vénérer le tombeau du fondateur, pieux marabout, mort en odeur de sainteté. Celle-ci a pour elle d'être située dans un paysage extraordinaire, loin de toutes les voies fréquentées, au flanc des montagnes de Guelt-es-Stel.

Elle est très loin, beaucoup plus loin que je ne pensais, — et cette impression d'éloignement s'augmente par la monotonie de la route. Des terres plates à l'infini, tantôt couvertes d'alfa, tantôt pelées et crevassées, vastes étendues brunâtres où l'on n'aperçoit, pareilles à des éponges végétales, que les boules vertes du *betun* et, de loin en loin, un jujubier ou un pistachier au feuillage maigre et à l'écorce monstrueuse. On dirait des plaques de lèpre rongeant le sol corrodé... Et puis, à mesure

qu'on se rapproche des montagnes, le paysage devient de plus en plus étrange : ce sont les Monts de la Lune, avec leurs cratères éteints et leurs lacs taris, des monts tout noirs, qui semblent faits d'une matière cendreuse et friable et qui pourtant sont hérissés de choses aiguës et dures, d'aiguilles, de blocs erratiques, de toute espèce d'éboulis rocheux... De loin, on a l'illusion d'une stérilité absolue. Mais, en réalité, il y a là une végétation malingre, si brûlée par le soleil, si déchiquetée par les vents qu'elle se confond avec la pierraille, non moins enragée à vivre que les pierres à tout recouvrir...

Enfin, un minaret se détache sur le fond gris-noir de la paroi rocheuse qui barre tout l'horizon, puis des murailles, des corps de bâtiments : un balcon, une terrasse suspendue au bord de la montagne... Ce nid humain, ces bâtisses perdues dans ce désert pétré font ressortir davantage la sauvagerie et la solitude du lieu. Cela me rappelle les ermitages des moines grecs, véritables nids de guêpes accrochés aux flancs du Wadi-el-Kelt, ce long couloir montagneux qui, de Jérusalem, descend vers Jéricho... On est obligé de contourner la zaouïa pendant assez longtemps avant d'arriver au sommet de l'éperon où elle est campée. Quand nous y arrivons, le sirocco, qui, depuis le matin, menace, se déchaîne brusquement en tempête. Nous sommes assaillis par des rafales de sable, asphyxiés par une chaleur de four. Je dois fermer les yeux, et me cramponner aux murailles pour ne pas être aveuglé ou emporté. Ce vent africain est atroce et irrésistible. Je n'en avais plus idée. Pourtant je tiens bon, je m'obstine à lutter contre lui et, dans les courtes pauses de l'ouragan, du haut de la terrasse abrupte, j'entrevois l'immense plaine que je viens de parcourir d'un bout à l'autre : belvédère admirable, d'où l'on domine cent kilomètres de steppe, — vastes espaces à peu près plans, où le vent se déchaîne avec un bruit d'orchestre formidable, où les nappes ondulantes des champs d'alfa battent le pied des roches comme une mer démontée, tandis que, dans le lointain, des vagues de poussière explosent et que des fumées sulfureuses envahissent le ciel. A l'extrémité opposée de la steppe, les montagnes de Boghar ont disparu dans la furie des sables et les nuages de pluie qui s'avancent en lourds escadrons noirâtres. Et, devant cette nature hostile, ennemie de l'humain, à deux pas de cette zaouïa farouchement retranchée au milieu de ses murailles tran-

chantes, j'ai l'intuition brusque d'un Islam africain, anéanti dans la poussière, devant une Majesté tellement inaccessible, tellement éloignée de l'homme, que c'est à en crier de détresse...



Il faut bien donner au moins un regard à la mosquée, qui est une bâtisse quelconque, à la fois lourde et prétentieuse. Elle est l'œuvre, me dit-on, d'un maçon italien, un vague anarchiste qui se prétend converti à l'Islam et qui, pour ce motif, est employé par les indigènes, travaillant à sa guise et à ses heures et achetant ainsi le droit de vivre, par intermittence, d'une vie de paresse et de misère. Je m'incline avec respect devant le tombeau du marabout, qui occupe un angle de la mosquée et je passe de là dans « la bibliothèque », petite pièce nue comme un caveau, où il y a une petite armoire, laquelle renferme une centaine de volumes, commentaires du Coran, imprimés à Leipzig... Puis, à l'autre bout de la cour, dans un bâtiment séparé, par un escalier en colimaçon très raide, nous gagnons la salle des hôtes, où nous sommes reçus le plus correctement du monde par les trois fils du marabout. On m'avertit qu'ils sont de trois mères différentes. Aussi leurs types sont-ils fort dissemblables. Le cadet, drapé dans un burnous bleu de ciel, montre un très noble et très fin visage, tout empreint de spiritualité.

Sur une table européenne, au milieu des matelas qui encombrent cette pièce, nous buvons le thé à la menthe et nous écrasons entre nos doigts les lourds et savoureux gâteaux indigènes, mélanges de semoule, de dattes, d'amandes et de noisettes pilées. Tout en grignotant ces pâtisseries africaines, devant l'étroite fenêtre, d'où j'aperçois la plaine bouleversée par le sirocco, avec ses colonnes de poussière et de fumée, sa mer d'alfa houleuse, je crois me retrouver dans un caravansérail de l'ancien temps, en plein cœur de ce Sud, alors à peu près inviolé... Mais, au beau milieu de ma rêverie, on vient m'annoncer que l'automobile de « ces messieurs » m'attend. Ces messieurs, ce sont les trois fils du marabout... Je descends dans la cour. Un garage ouvert à deux battants expose à mes yeux une magnifique limousine déjà ronflante et prête à gagner le large. Une main de Fatma, en métal nickelé, trépide à l'avant du véhicule...

L'un de ces messieurs m'engage à monter : on n'est pas plus courtois. J'abandonne momentanément les hôtes qui m'ont amené, et nous voilà partis, à fond de train, à travers la plaine. Ce n'est pas du tout le désert que je m'étais figuré d'abord. Aux entours de la zaouïa, il y a des jardins, des vergers, avec des prises d'eau, des norias, des instruments de culture. Au loin, du côté de la voie ferrée, j'entends le sifflet d'un train... Je me rencogne sur mes coussins et, dans la somptueuse automobile des marabouts, je médite tristement. Où trouver la solitude, si elle est chassée d'ici? Hélas! des jours vont venir, où on ne pourra plus la trouver qu'en soi-même. Et pour la garder, pour défendre ce droit sacré, ce seront des luttes et des souffrances, auprès desquelles pâliront les supplices des anciens martyrs...

LA GRENADE AFRICAINE

Me voici en route vers ce Maroc que je ne connais pas, à travers une région que je connais mal, cette Oranie que je n'ai jamais fait que parcourir en chemin de fer. Ici, plus de Villes d'or! On dirait que la civilisation romaine n'a pas franchi les confins de la Maurétanie césarienne. Pourtant les vestiges en sont bien plus abondants qu'on ne le croit. Ils ne sont pas rares, même en Tingitane : Volubilis le prouve. Mais ce sont les grands monuments qui manquent, les travaux d'art et de magnificence, comme à Timgad ou à Tébessa. De plus, le paysage est assez ingrat, du moins à partir d'Orléansville : une interminable plaine agricole ou pastorale, qui serait tout à fait désolante sans les beaux profils de montagnes qui s'aperçoivent ou qui se devinent à l'extrémité de l'horizon.

Ce qui me frappe aux abords de la voie ferrée, c'est la multiplication des « marabouts », ces blancs édicules surmontés d'une kouba qui abritent le mausolée ou le cénotaphe d'un pieux personnage. Autrefois, on en voyait un, de loin en loin. Aujourd'hui, il y en a de tout neufs qui surgissent tous les quatre ou cinq kilomètres : ce qui prouve non seulement que la foi musulmane est toujours vivace, mais que les indigènes se sont bien enrichis, puisqu'ils ont le moyen de prodiguer ces dévotes constructions. Et puis surtout ce qui me frappe, c'est la prospérité de ces grosses agglomérations rurales ou urbaines, qui s'ap-

pellent Perrégaux, Saint-Denis-du-Sig, Saint-Cyprien, Sainte-Barbe-du-Tlélat... Et cela va continuer ainsi jusqu'à Tlemcen. Assurément il n'y a rien là pour les amateurs de couleur locale, pour ceux qui conçoivent un pays d'Islam comme un carnaval perpétuel, ou un décor d'exposition universelle. Moi ce qui m'émerveille et ce qui m'émeut, c'est de retrouver la France dans ces villages africains, — les vignes et les chais de notre Midi, la petite église et le coq du clocher, la mairie, l'école, la place avec son abreuvoir et sa fontaine. Et quand je songe à ce qu'il a fallu de peine, de persévérance et d'intelligence pour créer tout cela, pour le faire durer et prospérer, je me fonds en reconnaissance et en admiration, — et j'envoie promener la pouillerie et le misérable clinquant du Bédouin ou du Maure, les haillons et les bijouteries de nègre qui font pâmer le touriste ignorant ou badaud. J'éprouve devant cette œuvre des nôtres une émotion que toutes les fantasias, ou toutes les mosquées du Moghreb ne m'ont jamais donnée...

La plupart de ces villages algériens portent des noms de France, noms de grands hommes, — militaires, écrivains ou savants. Je veux bien qu'on perpétue, en ces contrées, le souvenir des grands Africains : rien de plus naturel ni de plus juste. Et, par exemple, devant ce village vinicole, ces chais et ces vignes, je ne m'étonne nullement d'entendre crier le nom de Lamoricière : ce vieux soldat d'Afrique, c'est presque un enfant du pays. Mais que viennent faire, dans ce bled, Descartes, Taine ou Renan? Il y a tel cas où cela est tout à fait absurde et ridicule. La Maçonnerie a introduit partout ses grands hommes, dont la liste canonique a été réglée et arrêtée une fois pour toutes. De Dunkerque à Laghouat et à El-Goléah, on peut être assuré de tomber sur une avenue Gambetta et un boulevard Victor Hugo, sans préjudice de la rue Michelet, Edgard Quinet, Raspail, Blanqui, etc. A Médéa, nous nous sommes déjà promenés dans la rue Rabelais et la rue Étienne Dolet. A Oran ils ont une place de la Bastille : qui saura jamais pourquoi? C'est bien la peine de passer l'eau pour retrouver ici M. Homais...

Le paysage, qui devient de plus en plus montagneux et pittoresque, me fait oublier toutes ces platitudes. Nous nous rapprochons de l'Atlas. Nous voici en pleines montagnes. Partout

des cascades et des eaux jaillissantes. La montagne qui domine Tlemcen donne l'impression d'un énorme château d'eau. Et puis, au sortir des tunnels, un vaste cirque se déploie, d'un caractère très africain : dunes, pitons, mamelons sablonneux. Et tout de suite, au milieu de cette nature aride, l'oasis de Tlemcen avec ses verdures, ses arbres du Nord, ses peupliers géants. Ce pays est très vert et très arrosé : j'apprends dans mon guide que Tlemcen veut dire « poches d'eau ». Aussi les gens d'Alger et d'Oran y viennent-ils villégiaturer pendant la saison chaude.

J'ajoute d'ailleurs, que le premier aspect est des plus séduisants et même que cela ne manque pas d'une certaine grandeur de style. Du jardin de l'hôtel où je suis descendu aux portes de la ville, je regarde et j'ai l'illusion d'avoir sous les yeux une Grenade africaine. Derrière leur ceinture de platanes, ces remparts crénelés et ces tours du temps des Almoravides, n'est-ce pas l'Alhambra, au milieu des ormes et des eaux murmurantes de son alameda? Et, là-bas, cette tache blanche parmi les pins, ce minaret, cette coupole et ces terrasses, n'est-ce point le Généralife étagé au-dessus de l'Alhambra?... Ou bien est-ce l'enceinte moyenâgeuse de Tlemcen et la mosquée de Sidi-Bou-Médine, flanquée de sa médersa?... Dans ce jardin où je suis, l'illusion est tellement attirante que je m'y abandonne. Entre leurs rangées de cyprès et leurs carrés de roses, voici l'étroit canal tapissé de faïences bleuâtres, le bassin et le jet d'eau grenadins, le kiosque avec ses colonnettes et ses arcatures légères, et tout au fond de l'horizon, par-dessus les blancheurs de Sidi-Bou-Médine, les pentes neigeuses de la Sierra-Nevada...

Je sais bien qu'il ne faut pas mêler ses impressions de voyage. Mais je ne veux pas mêler, je veux seulement rapprocher et mettre ceci bien en lumière : si Grenade a conservé une empreinte mauresque indélébile, Tlemcen a un caractère espagnol qui saisit tout de suite. On devine que ce sont les mêmes gens qui, ici et là, ont élevé ces architectures...



Ce beau paysage de montagnes, avec ses massifs de verdure et ses eaux courantes, m'enchante si bien que je ne demande plus autre chose. A présent, Tlemcen peut bien être quelconque : je me tiens pour satisfait. Mais elle n'est pas du tout quelconque, il s'en faut de beaucoup...

Avouons d'abord que les Français l'ont fort mutilée. Il en a été pour Tlemcen comme pour Alger. Les mêmes nécessités, au temps de la conquête, ont pesé sur l'armée d'occupation. Essayons de nous mettre à la place de ces militaires campés dans un pays peu sûr. Avant de faire de l'esthétique, il fallait défendre sa peau. Ils se sont installés, comme ils ont pu, à l'abri des vieux remparts turcs. Ajoutons d'ailleurs, à leur décharge, que les indigènes eussent encore plus abîmé la ville que nous ne l'avons fait. Nous, du moins, nous avons sauvé tout ce qui en valait la peine, nous avons conservé les vieux murs et les vieux logis de la citadelle, qui s'appelle, ici, le *Méchouar*, comme au Maroc, — nous avons restauré les plus belles mosquées. Sans nous, tout serait en ruines, aujourd'hui, — ou remplacé par d'affreuses bâtisses modernes, des bousillages de maçon italien ou espagnol.

Prenons donc Tlemcen telle qu'elle se présente, sans vains regrets rétrospectifs. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle a beaucoup de caractère. Tlemcen est déjà une vieille ville coloniale. Elle aura bientôt cent ans : ce qui est un bel âge pour une ville algérienne. Avec ses fontaines, ses admirables platanes, ses cafés aux terrasses encombrées et débordantes, elle rappelle certaines vieilles localités provençales. On se croirait à Gardanne, à Vence, ou à Fréjus, voir même à Aix, sur le Cours, à l'heure de l'apéritif. Cela est surtout sensible aux environs du Méchouar, où il y a de beaux ombrages, des vasques d'eaux murmurantes et de vieux remparts turcs, qui évoquent le castel féodal dans ces petites villes de Provence. Mais ce n'est qu'une rapide impression bientôt contredite par l'aspect marocain de Tlemcen et aussi par certaines réminiscences espagnoles. La coiffure des femmes, en particulier, ce long voile blanc qui se dresse au sommet du chignon, sur la pointe d'une ou de deux grandes aiguilles, fait songer à la mantille des Andalouses drapée sur le haut peigne d'écaille...

L'Espagne est encore très discernable ici. Elle y a régné assez longtemps par ses Califes musulmans et, pendant les premières années du XVIe siècle, elle imposa sa suzeraineté à Tlemcen, qui dépendit, pendant quelque temps, des gouverneurs espagnols d'Oran. On a cru même y retrouver l'épitaphe de Boabdil, le roi détrôné de Grenade. En tout cas, étant donné les rapports constants qui existèrent entre les deux pays, tant

que dura, en Espagne, la domination musulmane, il est infiniment probable que l'influence de Grenade et de Cordoue fut profonde sur toute cette partie du Moghreb, très inférieur en civilisation, — et que la plupart des monuments remarquables en cette région ont été construits par des Andalous islamisés ou renégats.

A Tlemcen commencent les belles mosquées et les beaux minarets. Ici, comme dans tout le Maroc, ces minarets ont un caractère monumental. Ils sont très nombreux à Tlemcen, qui est bien une ville-musée, une chose vraiment unique dans toute l'Algérie. D'un bout à l'autre de l'enceinte, et même à l'extérieur, les mosquées et les minarets foisonnent, — sans parler de Bou-Médine et du grand minaret de Mansoura, qui est le plus haut de tous.

L'avouerai-je? Ces gros blocs de maçonnerie, souvent trapus et lourds, me séduisent médiocrement. Même les plus élancés ont quelque chose de mastoc, que les lanternes les plus élégantes n'atténuent point, et je suis toujours surpris de leur pauvreté ornementale, Peu ou point d'invention. Ce sont éternellement les mêmes motifs : stucages, arabesques, revêtements de faïences émaillées, arcatures ou losanges en relief, coupés de petites fenêtres. La seule différence consiste dans les dimensions, les proportions plus ou moins heureuses, la richesse plus ou moins grande de la décoration. Pareillement pour les mosquées, avec leurs mihrabs, leurs gros piliers, leurs arcs en fer à cheval, leurs cours des ablutions et leurs annexes : c'est toujours la même chose. Rien de la variété architecturale ou sculpturale qui distingue si profondément nos cathédrales les unes des autres, qui donne à chacune sa physionomie propre et inoubliable. Mais à quoi bon se mettre en frais? Dans un pays comme celui-ci, sous ce beau ciel, avec des surfaces blanches rehaussées de faïences peintes, des pavés de marbre (le marbre est commun en Algérie), des vasques, des bassins entourés d'azulejos, et, çà et là, un arbuste ou une plante grimpante, on est toujours sûr de faire un ensemble joyeux, agréable à l'œil, quelquefois charmant...

Ce qui m'a le plus charmé à Tlemcen, ce sont les stucages du mihrab dans l'ancienne mosquée de Sidi Bel-Hassen, dont on a fait un musée d'art indigène. Là, en dépit de toutes mes préventions, l'arabesque de plâtre s'est imposée à moi comme une

véritable œuvre d'art. J'en avais vu d'autres échantillons en Espagne, à Alcala de Henarès, à Cordoue, à Séville, à Tolède, mais si retouchées, si refaites, que je n'osais pas me livrer franchement à mon admiration. Ici, on peut être sûr qu'on est devant un chef-d'œuvre authentique du genre. Ce sont des morceaux de dentelles et de guipures appliqués contre des murs nus. Je n'aurai pas l'impertinence de recourir aux comparaisons dont se sert Théophile Gautier pour exprimer son émoi devant les plâtres de l'Alhambra : « Les truelles à poisson, dit-il, les broderies de papier frappées à l'emporte-pièce, dont les confiseurs couvrent leurs dragées, peuvent seules en donner une idée... » Il y a bien quelque chose de cela. Mais cela ne va pas sans une certaine banalité, tandis que ces antiques arabesques de Tlemcen ont une distinction, une fraîcheur de nouveauté et d'invention, enfin un caractère d'art que j'ai rencontré rarement ailleurs. Autant que l'art du brodeur peut être du grand art, c'est réellement admirable. Ce léger tissu, ajouré et fleuri des plus invraisemblables complications linéaires, encadre la niche à stalactites et l'arc en fer à cheval du mihrab, lequel repose sur de sveltes colonnes d'onyx. Au-dessus, trois petites fenêtres en plein-cintre, également stuquées et fleuries d'arabesques, laissent passer un demi-jour mystérieux et voluptueux à travers les lentilles de verre polychromes qui y sont enchâssées. Ces petits vitraux d'Orient, qu'on retrouve à peu près les mêmes dans tous les pays d'Islam, ne sont pas grand chose en eux-mêmes : quelques morceaux de verroterie transfigurés par la vive lumière du dehors et noyés dans les blancheurs du stuc, comme des fleurs lumineuses dans une coupe de lait, il n'en faut pas davantage pour créer un enchantement et ouvrir une porte de rêve dans la pénombre lourde des mosquées et des alcôves musulmanes.

A Sidi Bel-Hassen les broderies blanches des arabesques se détachent sur un fond de couleurs évanescentes : des roses, des bleus pâles, d'une extrême délicatesse. L'effet est on ne peut plus joli. Je me demande si, à l'état neuf, ces colorations étaient aussi discrètes. On m'assure que, primitivement, il en était ainsi et que les décorateurs maugrebins avaient un goût parfait. Je le veux bien, mais je songe à l'amour des méridionaux quels qu'ils soient, — aussi bien les anciens Égyptiens que les anciens Hellènes, aussi bien les peintres de nos cathédrales que

ceux des mosquées, — pour les couleurs violentes. Et ce qui semble me donner raison, c'est qu'à la grande mosquée des Coulouglis, les stucages du mihrab, qui sont charmants aussi, quoique d'une moindre distinction, s'enlèvent sur des fonds beaucoup plus crus. Mais il n'y a pas à chicaner. On a beau se dire que tout cela n'est que du plâtras : comme décoration, c'est d'une richesse éblouissante, — et, il faut bien en revenir à ce mot, car il n'y en a pas d'autre, — d'un charme aussi prenant qu'inexplicable. L'écueil du genre est la monotonie, cette monotonie qui fait qu'ayant vu une de ces arabesques, on n'a pas grande envie d'en voir d'autres. Ces travaux d'abeille exécutés par de très patients et très habiles artisans semblent se répéter à l'infini, d'une manière en quelque sorte mécanique.

Et pourtant cela n'est pas exact. Pour peu qu'on y regarde de près, on constate une très grande variété, une complication extraordinaire dans ces bizarres entrelacs qui ressemblent à des écheveaux embrouillés, — un prodigieux effort d'invention dans l'irréel et, avec cela, une discipline méticuleuse, presque mathématique de la fantaisie. Mais, pour nous autres Européens, cette variété se noie dans une identique apparence de fouillis et de difficulté vaincue. Cela amuse l'œil, un instant, ou le repose. Mais cela ne dit rien à l'esprit, c'est complètement hors de la vie. Je sais bien que, dans ces arabesques, il y a des inscriptions, que les érudits peuvent s'amuser à déchiffrer, mais qui, pour nous profanes, sont lettres closes. Cela nous gêne même un peu, comme le vain bruit d'une langue étrangère autour de nous...



Après les arabesques des mosquées, l'autre chose que j'ai vraiment admirée, à Tlemcen, c'est le parfait ensemble que forment le mausolée, la mosquée et la médersa de Sidi Bou-Médine. Les stucs et les azulejos y sont presque aussi beaux que dans les grands sanctuaires tlemcéniens. Mais il s'en dégage un charme réellement à part : d'abord cette jolie route montante qui y conduit, entre des haies d'aubépine et de glycine en fleurs, cette route qui passe devant un antique cimetière musulman, dont on entrevoit les stèles peintes de dorures et de couleurs vives, les kiosques couverts de tuiles vertes émaillées, entre les cyprès et les cactus de la clôture, — et qui aboutit

enfin à ce petit village aérien, aux terrasses et aux coupoles blanches, perdues dans la verdure. Et puis les dimensions à la fois monumentales et gracieusement restreintes des édifices : ce mausolée de Sidi Bou-Médine, le saint personnage que l'on vénère ici, ce tombeau, dont l'entrée avec son auvent de bois, sa lanterne, ses revêtements de faïences aux tons harmonieux et chauds, évoque l'idée d'un bain maure particulièrement somptueux, — ce logis funéraire où l'on descend par un étroit escalier très raide et très glissant sous son dallage de carreaux émaillés et fleuris, — avec ses petits réduits mystérieux, à droite et à gauche de la descente, enfin, la crypte, très étroite aussi et très obscure, où l'on distingue, parmi des cierges, des lustres et des œufs d'autruche suspendus, le catafalque du pieux marabout, enseveli sous un amas d'étoffes précieuses, de vieilles soies brodées et chamarrées d'or...

Cette maison du mort, elle semble puérile et amusante comme une maison de poupée, où l'on va faire la dînette sur de moelleux coussins de cuir ou de velours, ou bien s'émerveiller à tourner les feuillets de vélin d'un antique manuscrit aux calligraphies admirables et aux enluminures éclatantes comme un ciel de vitrail. Pour éprouver là une grande émotion, il faudrait avoir la foi du pèlerin musulman, sa vénération pour le marabout qui repose ici, sous ces dorures et ces broderies amoncelées, ce Sidi Bou-Médine dont je voudrais me faire une image aussi ressemblante que possible au vivant qu'il fut. Mais il est tout transfiguré par la légende. Les quelques données positives que nous ayons sur lui suggèrent plutôt l'idée d'un aimable épicurien que d'un ascète. C'était d'ailleurs un Espagnol, — non un Africain, — fort suspect d'hérésie, au point que le sultan du Maroc dut le mander à Fez pour s'expliquer devant les ulémas. Sidi Bou-Médine qui, alors, habitait Bougie, se mit donc en route vers la capitale du Moghreb et, chemin faisant, il s'arrêta, pour camper, sur ces hauteurs voisines de Tlemcen. Séduit par la beauté et la fraîcheur du lieu, il se serait écrié : « Quel délicieux endroit pour y dormir son dernier sommeil ! » Le soir même il y mourait, par une grâce spéciale et non équivoque d'Allah très clément et très miséricordieux...

C'est poursuivi par le souvenir de ce vœu plus profane et plus voluptueux que dévot, que je pénètre dans la mosquée propre-

ment dite, dont le porche monumental se déploie juste en face du petit mausolée lambrissé de faïences. Avec son bel escalier de marbre, ses panneaux et ses bandeaux de mosaïques, ses stucages, sa cour des ablutions, sa salle de prière, — avec sa vasque et son jet d'eau, ses nattes, ses lampes de cuivre ciselées, ses arcades surbaissées et ses coins d'ombre, elle me donne encore une fois l'impression d'un mystérieux retrait plus fait pour l'amour que pour la prière. On y ressent un peu de ce charme étrange et inexplicable, mais incontestable aussi, qui s'attache à certaines choses et à certains lieux que l'Islam a marqués de son empreinte : survivance probable du vieux paganisme en ces terres de volupté. Mais on n'a pas le temps de s'abandonner à ce charme. Il faut passer très vite dans ces lieux sacrés : il y a toujours là des dévots en oraison ou en lecture. On a peur de troubler une méditation, de blesser la foi d'une âme religieuse.

Je passe donc rapidement, avec le regret de ne pouvoir m'arrêter et me recueillir dans cette pénombre si propice au rêve et à l'oraison, sous les lampes ciselées et les joailleries lumineuses des vitraux.

Après cela, je n'aurai pas le courage de rien décrire de la médersa voisine, école de théologie adossée à la mosquée, comme autrefois, chez nous, les universités ou les écoles de clercs adossées aux églises et aux cathédrales. Non, je n'ose plus parler de cette médersa, ni de sa cour aux ablutions, ni de ses cellules d'étudiants, ni de sa salle de prière, ni de son mihrab, ni de ses stucages à demi effacés : ce sont les éternelles redites de l'architecture religieuse musulmane. De nouveau, je songe à nos cathédrales, si variées en leur décoration et même en leur plan et dont pas une ne se ressemble. Mais à quoi bon comparer des choses si complètement inconciliables?... Jouissons plutôt du merveilleux spectacle qui s'offre à nous sur le palier de la médersa, véritable terrasse d'où l'on domine d'immenses étendues de pays. A peine y sommes-nous en contemplation que l'imam de la mosquée vient nous offrir une rose quelque peu défraîchie par le sirocco et qu'il a cueillie je ne sais où. Mais peu importe la fleur ; c'est le geste qui est aimable et gracieux, qui s'accorde subtilement avec l'image que je me fais de Sidi Bou-Médine, ce savant marabout, mystique et voluptueux, qui voulut mourir devant un beau paysage...

Ce paysage est vraiment très beau : devant nous, à perte de vue, le vaste cirque de montagnes, qui environne Tlemcen et, plus près du regard, la *vega*, ceinture de jardins, de vergers et de champs cultivés autour de la ville, toute une zone fertile, sillonnée d'eaux vives, où foisonnent les arbres fruitiers, les cerisiers principalement, qui donnent de petites cerises dures comme des balles. Les Anglais en sont, paraît-il, très friands. On en exporte en Angleterre de quoi fabriquer une foule de *cherrys* nationaux. Au milieu de ces arbres, les murailles crénelées du méchouar et les minarets des petites mosquées suburbaines, avec leurs nids de cigognes émergeant des verdures. Dans les extrêmes lointains, à travers une déchirure des montagnes, la mer, à peine distincte du ciel, s'entrevoit... La chose merveilleuse, c'est cette immensité embrassée d'un coup d'œil et aussi la divine symphonie de nuances des crépuscules africains. Ici, sur ces hauteurs, où Sidi Bou-Médine, le mystique voyageur, souhaita de dormir son dernier sommeil, on a le paradis, au moins deux fois par jour. En cette minute, des voiles lilas et roses adoucissent les verts déjà brûlés des terrains les plus proches, tandis que des vapeurs mauves, des reflets d'améthyste baignent les durs contours des pitons et des cônes étagés aux arrière-plans de l'horizon. Et puis tout s'éteint sous les cendres bleues du crépuscule, où triomphe seul, dans un morceau de ciel invraisemblablement pur, le croissant de Tanit...



Autour de Tlemcen, il y a toute une banlieue peuplée de souvenirs et encombrée de ruines islamiques. A quelque cent mètres des portes, sur la route de Fez, Mansoura, la ville morte des Mérinides, déploie des kilomètres de remparts crénelés, que domine le plus haut et le plus fastueux minaret de toute la région. De loin, en longeant ces remparts au profil romain ou byzantin, qui ont pris une belle couleur vermeille, je songe aux ruines antiques et aux villes fortifiées de la Numidie et de la Proconsulaire, — et j'ai l'illusion de contempler la dernière Ville d'or.

Mais ce n'est qu'une illusion. Il n'y a rien derrière ces interminables remparts, aucun débris monumental, sauf, à de grandes distances, ceux de la mosquée attenant au minaret et

ceux d'une vaste construction qui s'appelle le « Palais de la victoire », le tout dans un tel état de destruction que mieux vaudrait l'anéantissement total. Les remparts eux-mêmes, percés d'une multitude de trous, qui ont l'air de barbacanes pour les archers, ces remparts n'ont même pas pour eux la beauté de la matière : ils sont en pisé, il est vrai d'un pisé tellement dur et résistant qu'il a, comme la pierre, défié les siècles. C'est une assez monotone promenade que de longer pendant des kilomètres ces murailles toutes pareilles et qui semblent faites au moule, mais qui n'en constituaient pas moins un formidable appareil de défense. Les historiens nous disent que Mansoura fut construite sur l'emplacement du camp qu'occupait le sultan mérinide de Fez, lorsqu'il assiégea Tlemcen : siège qui dura huit ans. Une autre ville neuve s'amplifia avec les années, — comme nous l'allons voir au Maroc, — de façon à servir de refuge, en cas d'alerte ou d'attaque brusquée, aux populations avoisinantes, de sorte que Mansoura était moins une ville qu'un vaste camp retranché : de là la rareté des ruines dans ces immenses périmètres fortifiés.

Cela donne une triste idée de la sécurité qui régnait en ces pays sous la domination arabe. A tout instant, il fallait s'aller réfugier avec armes et bagages, avec le bétail, les provisions et les instruments de labour, derrière les murailles en pisé du Sultan. Ce seul détail nous avertit du changement qui s'était produit depuis l'arrivée des nouveaux maîtres. Les citadelles romaines étaient de dimensions restreintes, — juste le nécessaire pour les besoins et la défense d'une petite garnison. Les camps fortifiés des Arabes englobaient de véritables contrées. La paix d'autrefois, — la *pax romana*, — n'était même plus un souvenir...

LOUIS BERTRAND.

(A suivre.)

LES BOUCHES CLOSES

TROISIÈME PARTIE (1)

VIII

— Si mon capitaine veut bien attendre quelques minutes... Le colonel achève de s'habiller.

Le jour glissait dans l'ombre. Le valet de chambre alluma deux lampes et disparut sur la pointe des pieds. André resta figé au milieu du salon, la tête en feu, un martèlement aux tempes. Comme un naufragé à bout de forces, il était venu pour appeler à l'aide.

Depuis deux jours, il perdait pied. Comment réagir, à quel espoir se raccrocher quand chaque tentative échoue, quand chaque effort se brise, comme ces verreries de luxe qui se volatilisent au moindre contact? En vain avait-il cherché autour de lui. Cet emprunt urgent, nécessaire, qui le lui consentirait? Des visages avaient passé dans son esprit, des noms s'étaient précisés, mais il avait dû les écarter l'un après l'autre. De celui-ci il appréhendait le coup d'œil étonné, le sourire narquois, suivis d'un « impossible, mon cher », enveloppé de fleurs. De cet autre au cœur sûr, tout prêt à ouvrir sa bourse, il se refusait à envisager les privations, la gêne, conséquences inévitables de la somme prêtée. Seul Feugères, l'ami fidèle, avait un moment retenu son attention, mais Feugères ne disposait pas de sa fortune. Ses parents, fort riches et qu'il adorait, lui versaient une pension relativement modeste que

(1) Voyez la *Revue* des 15 août et 1er septembre.

son train de vie absorbait en entier. André avait dû renoncer à ce seul espoir. Pas une porte où frapper.

Or, le temps pressait. Le médecin-major Gaulay, l'avant-veille, avait déclaré que l'enfant pouvait supporter le voyage et que le départ s'imposait. Lucienne n'avait rien dit. Elle n'avait demandé à son mari aucun compte de ses démarches, mais à chaque instant son regard chargé de reproches se posait sur le sien. Ah! que ce silence était cruel! Il poursuivait André comme une malédiction et, pour y échapper, il eût donné sa vie. D'heure en heure, il sentait s'accroître son besoin d'en finir. Mais comment? Toutes les recherches de Lebouq avaient échoué et il en arrivait à douter de les voir jamais aboutir.

Alors il se sentait enserré par des ennemis invisibles qui ligotaient sa volonté, usaient sa résistance. Petit à petit leurs forces liguées l'entraînaient, malgré sa révolte, vers la solution proposée par Lucienne. Entre deux devoirs, le plus impérieux n'était-il pas le bonheur et le salut des siens? En vérité, c'était choisir le chemin semé d'épines. Il l'avait accepté ce jour-là.

Cependant, avant de prononcer le mot définitif, il avait senti la nécessité d'un conseil, d'un appui, voire d'un encouragement. Seul, il se sentait trop faible pour franchir le pas. Et il venait les demander à son colonel.

Au regard du commun, Château-Chabas pouvait passer pour un personnage falot, saturé de préjugés, obstiné dans son aveuglement. Mais sous un aspect désuet et parfois presque risible, il cachait une grande jeunesse de cœur, des idées chevaleresques et un amour de la droiture poussé jusqu'à l'idée fixe. La plupart de ses officiers ne s'y trompaient pas.

Au fond du salon une porte s'ouvrit. Dans le rectangle lumineux la silhouette étonnamment jeune du colonel s'encadra. Il était en smoking, prêt à aller dîner en ville. Son visage offrait un aspect comique. Il était très long, fripé, égayé d'un inséparable monocle et coupé de longues moustaches à la gauloise, mais il souriait de toutes ses rides, donnant la sensation d'une bonté naïve et sans apprêt.

Château-Chabas tendit sa main d'un geste vif :

— Bonsoir, Geslain. Entrez...

Sans lâcher la main du capitaine, il entraînait celui-ci dans son bureau.

— Et mettez-vous là.

Il le força à s'asseoir dans un grand fauteuil de cuir, puis alla fermer la porte. Le cabinet de travail du colonel de Château-Chabas était vaste, confortable. Les murs étaient tapissés d'aquarelles sportives et de photographies alternant avec des armes anciennes et des trophées de chasse; un des panneaux disparaissait sous les flots de rubans, souvenirs d'innombrables succès hippiques, accrochés en rangs serrés avec, au-dessus de chacun d'eux, une date et le nom du prix remporté.

— Une cigarette?

André refusa. En vérité, l'instant lui semblait trop solennel pour distraire aucune parcelle de sa lucidité. Château-Chabas n'insista pas, prit lui-même une cigarette dans le coffret, l'alluma, puis, toujours debout et fixant l'officier de ses petits yeux gris pâle :

— Alors? fit-il.

André répondit d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme :

— Mon colonel, je suis sur le point de prendre une décision d'une gravité exceptionnelle. Avant de donner le coup de hache qui séparera ma vie en deux, j'ai voulu, mon colonel, chercher auprès de vous un conseil et au besoin une aide.

Château-Chabas leva les sourcils. Le ton tragique d'André l'étonnait.

— Allons, dit-il avec bonhomie, parlez, mon ami. Un colonel est un confesseur. Je vous guiderai de mon mieux et quoi qu'il arrive tout ce qui sera dit ici restera mon secret.

Alors André parla. L'entière possession de soi lui était revenue : il exposa son angoisse avec une clarté et une simplicité pathétiques. Il sut dépeindre en traits exacts les difficultés qui l'accablaient, la maladie de son enfant, le conflit surgi entre sa femme et lui. De la proposition de Fauvarques il ne souffla pas mot : s'il se décidait à chercher un nouvel emploi de ses facultés, ce ne serait pas chez l'ennemi. Mais il ne cacha pas la seule issue qu'il envisageait à cette situation : son départ de l'armée. Il s'agissait de sauver son bonheur. Son colonel l'approuvait-il?

Château-Chabas l'avait écouté sans l'interrompre et sans que son visage laissât deviner ses impressions successives. Ce fut à peine si deux ou trois fois quelques rides plissèrent son front.

Quand André se tut, le colonel laissa tomber son monocle

qui heurta un bouton de son gilet d'un petit choc cristallin. Il fit quelques pas, tête basse, puis se plantant de nouveau devant l'officier, les jambes écartées, il rajusta son monocle, croisa ses mains derrière son dos et dit presque bas :

— Ce que vous venez de me dire me bouleverse, Geslain.

Sa voix était devenue étrangère, lointaine. On y percevait tant de tristesse, tant de regret qu'André, gagné par l'émotion, dut refouler un sanglot. Jamais il n'avait ressenti avec cette intensité le lien qui unit deux soldats accoutumés à servir côte à côte et le déchirement de leur séparation. Il se dressa d'un bond.

— Mon colonel!... s'écria-t-il.

Et puis il ne sut plus que dire et dut obéir à Château-Chabas qui, avec douceur, le forçait à se rasseoir.

— Excusez-moi, Geslain, je suis une vieille bête. Comment ai-je pu flancher ainsi, à un moment où la froide raison seule est de mise? Que voulez-vous? Depuis huit ans que je commande le régiment, il est devenu comme la chair de ma chair. Qui le frappe me frappe. Chaque officier, chaque troupier fait partie de ma famille. Mais voyez-vous, Geslain, il est rare qu'un père aime ses enfants d'un amour strictement égal. Il y a toujours les privilégiés...

Il hocha la tête et, dans son trouble, secoua la cendre de sa cigarette sur le tapis. Puis il poursuivit :

— Il en est que je chéris plus étroitement parce que je les sens mieux de ma race. Ils sont, ceux-là, les poutres maîtresses de l'édifice. Retirez-en une et la charpente oscille. Un Geslain, cela ne se remplace plus de nos jours. Et voilà que, sans crier gare, vous m'annoncez votre départ !

André essaya en vain de protester. Château-Chabas ne lui en laissa pas le temps :

— Ta, ta, ta, ta... Vous venez faire appel à moi, je vous dois mon avis sans détour. Ah ! Geslain, à des moments pareils, comme nous sentons bien les deux êtres qui coexistent en nous ! Le soldat n'y est jamais seul ; il est doublé par un homme et cet homme est semblable à tous ceux qui composent l'immense troupeau humain. Il en a les tendresses et les faiblesses. Sous l'uniforme nous oublions notre double, mais vienne une de ces crises où le cœur est atteint, l'armure s'écroule et nous nous trouvons sans défense devant un cri de souffrance. C'est au

colonel que vous vous adressez, mais c'est l'ami qui vous répond. Geslain, en conscience, si vous voyez la possibilité d'améliorer le sort des vôtres hors du métier militaire, n'hésitez pas... Allez-vous en.

— Non, dit André d'une voix sourde, non, mon colonel, c'est au chef que je m'adresse, à lui seul, car lui seul a le droit et le pouvoir de dissiper le doute qui me dévore. Mon colonel, un tel départ dans les circonstances actuelles... n'est-ce pas une désertion?

Château-Chabas baissa la tête.

— Vous me désespérez, fit-il.

Ils se turent. A la même seconde l'un et l'autre se sentaient entraînés par une force supérieure à leur volonté, comme le cheval rétif est emporté dans la charge du peloton. Ils n'avaient pas en vain, durant des années, plié leur corps aux durs travaux guerriers, obéi aux mêmes serments, élevé leur âme vers le même idéal et respiré le même parfum de gloire et de misère. Ils étaient rivés à la même chaîne.

Château-Chabas se redressa.

— Votre colonel!... le colonel... Comment voulez-vous que le colonel vous conseille d'abandonner le régiment? Vous seriez un officier comme tant d'autres, je l'aurais pu... à la rigueur. Mais, vous, Geslain?... Ce serait pour le 32e dragons une perte irréparable.

Avec un soupir il répéta :

— Irréparable!...

Puis, après un instant de silence, il ajouta :

— Vous le savez, mon ami, cette parole dans ma bouche est désintéressée, puisque dans deux mois je ne serai plus à votre tête. Nous partirions à la même heure, ou presque, mais je ne pense pas à moi, je pense au régiment...

Au régiment! Il eût dit ma femme, mon père, mon fils que le mot n'eût pas vibré à leurs oreilles avec plus de douceur. Dans le pâle regard de Château-Chabas une étincelle s'alluma soudain.

— Attention, Geslain! Nous sommes dans la position d'une troupe rangée en bataille dans la nuit et menacée de tous côtés. D'où viendra le coup mortel? Nous n'en savons rien et, dans le doute, nous n'avons qu'une chance de salut : serrer les rangs.

André laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit-il.

Mais Château-Chabas ne semblait plus le voir ni l'entendre. Il poursuivit d'une voix ardente :

— On nous harcèle de toutes parts et toute flèche est bonne contre nous : désarmement, détresse financière, paix à tout prix, démocratie... leur sale démocratie ! Autant de fétiches invoqués, adorés... Et c'est au nom de ces dieux de bois qu'on nous attache au poteau, qu'on nous tire le sang, tantôt ici, tantôt là. Quand il ne restera que la peau et les os, on jettera à la voirie ces restes inutiles. Seule notre volonté de vivre nous a préservés jusqu'ici. Elle diminue chaque jour. L'armée se meurt, mais il y a encore de l'espoir tant que son âme palpite. Sauvons-la. Peut-être, avant la fin, s'apercevront-ils de leur démence; peut-être quelque réveil sanglant leur ouvrira-t-il les yeux. Mais pour cela il faut durer. Et chaque fois qu'un officier comme vous renonce, notre force de résistance diminue. Voilà ce que le colonel est obligé de vous dire, Geslain, puisque vous refusez d'écouter l'ami.

André se leva et dit :

— Mon colonel, ces paroles que vous venez de prononcer... je les avais déjà entendues. Ma conscience de soldat me les avait dictées, mais les soucis mortels dont je suis assailli me les voilaient comme un nuage. Vous venez de balayer ce nuage. Je reste.

— Mon ami, mon cher ami...

Le vieux colonel avait saisi le capitaine à pleins bras et l'étreignait. Puis lui prenant la main, la serrant avec force :

— Je vous retrouve, dit-il. Courage. Regardez haut et loin. Il n'est pas possible que vous n'arriviez pas à sortir de cette mauvaise passe. Je puis d'ailleurs vous confier un secret. Vous allez être proposé pour le tableau avec le numéro 1 de la division. J'ai la promesse écrite du général. Vous serez chef d'escadrons dans huit mois. Voilà une amélioration qui ne sera pas à dédaigner.

— Mon parti était pris sans cela. Il y a danger. Je reste.

— Cher, cher Geslain...

Ils s'étreignirent encore. Comme André se retirait, Château-Chabas le rappela.

— J'oubliais... On vient de me communiquer un ordre de la Place. Merlin, des batteries à cheval, est sérieusement

malade. Vous le remplacerez au conseil de guerre du 18, celui où sera jugé ce misérable fantassin qui abandonna son poste. Triste devoir, mais devoir tout de même. Là encore, vous serez à votre place.

— Bien, mon colonel.

André sortit, gagna la rue.

La nuit était venue. Dans la ville où rôdait une mauvaise fièvre, les passants étaient rares et parlaient bas. L'officier ne les voyait pas, il se sentait l'âme légère ; le calme, la fierté, le soulevaient de leur souffle. Comment avait-il pu songer à renier son idéal ? Grâce au ciel, la route était déblayée, droite. Il ne la quitterait plus.

IX

A l'heure même où André, sous le regard attendri du vieux Château-Chabas, renouvelait son serment à la carrière des armes, Lucienne frappait à la porte de Fauvarques.

Fauvarques lui avait dit : « Chaque jour où vous viendrez ici, je vous attendrai dans mon bureau, après votre leçon. Vous avez besoin d'un guide ; je veux être ce guide pour votre bien et pour celui des vôtres. Un jour votre mari me remerciera de ce que j'aurai fait pour lui, malgré lui. »

Cela fut dit le lendemain de la manifestation à la salle Ferrer. Lucienne, d'abord cabrée, n'avait pas dit non cependant. Elle ne s'illusionnait pourtant pas : cette joie, cette exaltation de Fauvarques à son approche avaient quelque chose de trouble. D'où venaient donc le soulagement et l'apaisement qu'elle éprouvait à l'issue de leurs entrevues et l'impression de sécurité qu'elle ressentait à constater chaque fois l'accroissement de son pouvoir sur lui ? Dans le désarroi de son âme, elle s'était souvent posé ces questions sans y trouver de réponses précises. Mais, forte de sa confiance en elle-même, elle décida d'accepter. Seul cet homme pouvait l'arracher à l'enlisement de son bonheur.

Le premier soir toutefois, au moment de pénétrer dans le cabinet de Fauvarques, elle fut sur le point de renoncer et de fuir. Elle était oppressée comme sous le poids d'une faute et pourtant elle se refusait à se juger coupable. Sa raison l'absolvait, au moment même où son instinct lui donnait l'appréhen-

sion d'un péril. Huit années de vie conjugale illuminées d'amour l'avaient marquée de leur empreinte et lui avaient donné le goût de la netteté. Ici, elle le discernait clairement, cette netteté n'existait pas, mais Lucienne cherchait vainement à s'expliquer la cause de son incertitude. Toutefois son hésitation fut vite dissipée et le souvenir du but poursuivi balaya ses scrupules. Elle passa outre.

Ah! elle se souviendrait toujours du visage de Fauvarques quand elle parut. Il semblait en proie à une joie enfantine mêlée à une sorte d'exaltation mystique, et elle ne put réprimer un fugitif sentiment d'orgueil. Pourtant elle ne lui accordait ni amitié ni estime, mais il y avait entre eux ce fait : il était le seul homme qu'elle pût prendre pour confident de son désir et de ses craintes. Pourquoi tous les autres, son mari, Feugères, leurs camarades, refusaient-ils de lui tendre la main pour l'arracher à sa prison de misère?...

Elle était revenue chaque fois et chaque fois Fauvarques l'accueillait avec le même élan. Ils passaient en tête-à-tête un quart d'heure, vingt minutes, parfois davantage. Par une singulière pudeur et afin d'éviter de prononcer le nom du capitaine Geslain, ils se taisaient l'un et l'autre sur le seul sujet qui tînt au cœur de la jeune femme à ce moment. Et, situation paradoxale, tandis que leurs esprits s'évadaient du présent et rôdaient, chacun pour son compte, autour du désir caressé, leurs lèvres parlaient d'art, de poésie, de musique surtout. Elle s'étonnait de son goût très sûr, de sa prédilection pour les grands classiques et d'une érudition qui la confondait. Comment un être d'une sensibilité aussi aiguë, d'une culture aussi complète, pouvait-il être l'homme sans scrupules qu'on lui avait décrit? Elle en était arrivée à douter de tout et d'elle-même. Tant de faux jugements, colportés de bonne foi, s'attaquent à la vie privée des hommes publics!

Ce soir-là, la porte du cabinet de Fauvarques s'ouvrit avant même qu'elle eût frappé, et il l'entraîna aussitôt dans le coin où avait eu lieu leur première entrevue. C'était un rite auquel ils n'avaient jamais manqué à chacun de leurs tête-à-tête. Elle prit place dans le même fauteuil, près d'une grosse lampe voilée de rose qui teintait son visage devenu plus blanc par l'encadrement des crêpes; il s'assit en face d'elle, presque à la toucher, et inclina son étrange visage de prince hindou. Dans

ses yeux dardés sur elle se succédaient en touches rapides des lueurs et des ombres.

Il vit tout de suite qu'elle était tourmentée.

— Qu'avez-vous? demanda-t-il d'un ton où perçait l'inquiétude.

D'une entente tacite ils avaient, comme s'ils eussent été de vieux amis, supprimé entre eux les termes de monsieur et de madame. Ils n'étaient pas amis, certes, mais complices, complices dans le projet d'évasion qui libérerait Lucienne.

Elle lui raconta la maladie de son fils et l'ordre impératif du médecin, les promesses de son mari et son silence obstiné depuis; son affolement, à elle, depuis la fuite du temps, devant la crainte de voir ces mots tracés à jamais sous ses yeux, comme un reproche : trop tard.

— Ah! dit-elle, comme vous avez raison, et quelle folie pour un homme de repousser le bonheur et de s'acharner à poursuivre une utopie!

Un éclair avait passé dans l'œil de Fauvarques.

— Inutile de récriminer, fit-il avec vivacité. Allons au plus pressé. Le salut de votre fils. Que vous faut-il? Quinze mille, vingt mille francs?... Ils sont à votre disposition. Votre mari me remboursera plus tard, quand il aura accepté mes offres... car il les acceptera.

Un cri de reconnaissance montait aux lèvres de Lucienne; elle le retint à temps. Elle comprenait qu'une telle générosité, acceptée sans contre-partie, allait restreindre son indépendance en créant d'elle à lui un lien de gratitude, et un lien d'autant plus difficile à briser qu'elle devrait le garder secret.

Pour se donner le temps de la réflexion, elle prit le mode ironique.

— Comme cela, tout simplement?... dit-elle avec un sourire contraint. Vous me voyez apportant à mon mari une liasse de billets prêtés par vous?

— Je parle sérieusement, reprit Fauvarques d'une voix un peu sèche. Il n'est pas question de me mettre en avant; vous trouveriez facilement un ami ou une amie qui consentirait à servir de prête-nom.

Lucienne encore hésitante restait silencieuse. Elle était tiraillée par deux sentiments adverses : d'un côté, l'appel du passé la retenait; de l'autre, la tendresse maternelle la poussait

à accepter. Sauver Guy : en vérité tout le reste ne devait-il pas s'effacer devant cet ordre de son cœur? Comment hésitait-elle? Ceux qui jusqu'ici l'avaient entourée d'affection et d'estime la laissaient se débattre seule dans le déroulement de ce drame, et elle ne trouvait pour la soutenir que la main de l'homme, objet de leur mépris et de leur haine. Que la pensée de celui-ci ne fût pas absolument pure, elle le savait, mais n'était-ce point là le fait de la faiblesse masculine? En vérité, Fauvarques ne pouvait avoir aucune illusion, aucun espoir, et son offre n'en était que plus généreuse. Ainsi raisonnait-elle en hâte, bousculant ses propres scrupules et se frayant une voie vers le but entrevu.

Elle murmura gauchement :

— Vous êtes très bon pour moi.

— Non, dit-il, je suis père tout simplement. Nous avons des fibres identiques et je ressens toutes vos angoisses. Je serais le plus heureux des hommes, s'il m'était donné de vous rendre ce petit service.

Elle crut devoir dire :

— Je réfléchirai, je chercherai... Si je ne puis faire autrement, peut-être...

Déjà, l'âme bouleversée de confusion et d'espoir, elle avait hâte d'être seule. Elle se leva et se dirigea vers la porte, mais Fauvarques l'arrêta sur le seuil.

— Je voudrais vous poser une question...

Lucienne, tout de suite inquiète, l'interrogea du regard.

— Si vous me jugez indiscret, ne répondez pas.

— Parlez.

— Voilà. J'aurais grand intérêt à savoir quelle sera l'attitude du capitaine Geslain au conseil de guerre du 18...

Elle redressa la tête et le fixa d'un œil hostile. Elle s'attendait à une attaque contre André et d'instinct se rangeait à son côté.

— Je ne comprends pas, dit-elle. Mon mari n'a rien à voir dans cette affaire.

Cela fut dit d'un tel ton, que Fauvarques blêmit comme frappé d'un coup invisible. Il s'efforça de sourire et poursuivit :

— Vous n'êtes pas au courant, je le vois.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Le capitaine Geslain sera juge au conseil de guerre ce jour-là.

Ce fut au tour de Lucienue de pâlir. Elle avait l'intuition de quelque nouveau danger, et elle était froissée d'apprendre cette nouvelle par Fauvarques, alors que son mari, sans aucun doute, n'en était pas même informé. Elle baissa les paupières pour cacher son trouble.

— Vous voyez, continua Fauvarques, je suis bien renseigné et ma situation me fait un devoir de l'être. Si je me suis permis de m'inquiéter des intentions du capitaine Geslain, c'est que la sentence rendue le 18 aura une répercussion formidable dans le milieu ouvrier. Une maladresse, et tous nos efforts pour dominer la situation sont réduits à néant. Ce serait le feu aux poudres.

— Je ne sais rien de l'affaire, répondit Lucienne d'un ton agressif; je puis vous dire seulement ceci : rien ne pourra influencer la conscience de mon mari; si le soldat est coupable, André votera la condamnation.

Fauvarques hocha la tête.

— Ce sera une faute, murmura-t-il.

— Qu'en savez-vous?

— Nous vivons une minute tragique. D'immenses intérêts sont en jeu, intérêt du capital et d'une société branlante, intérêt de la démocratie dont toutes les bases peuvent s'écrouler. Peut-être le vieux monde va-t-il sombrer à ce tournant fatidique. Le cataclysme est certain si ceux qui persistent à s'enfermer dans des traditions périmées ne consentent pas à s'allier à nous, républicains hardis et clairvoyants. Le peuple a trop souffert et trop appris. Il ne s'agit pas de lutter contre lui. Attirons-le à nous; accordons-lui au moins les satisfactions d'amour-propre qui l'apaiseront; sinon, il se joindra à ceux qui l'exhortent à les suivre la torche à la main. Sacrifions la face pour sauver le fond. Risquer de déchaîner la tempête pour une peccadille, quelle folie !

Lucienne l'avait écouté avec stupeur. Par un de ces retours subits dont sont coutumières les natures féminines, elle était bien près de haïr Fauvarques. Il portait une main sacrilège sur tout ce qu'André lui avait appris à respecter et à chérir, et c'était l'outrager elle-même dans ses croyances et dans ses sentiments les plus profonds. Elle s'écria :

— Une peccadille? Vous voulez dire un crime !

Fauvarques haussa les épaules.

— Affaire d'espèce, fit-il. L'indulgence porte souvent plus

de fruit que la rigueur. Qu'était le soldat dont il s'agit? Un ouvrier. Se figurer qu'un ouvrier change d'esprit et de cœur parce qu'on lui met un uniforme sur le dos, quel enfantillage! En lui donnant un numéro matricule on ne raye pas tout son passé.

— Je suis mauvais juge en la matière, repartit Lucienne sèchement, mais mon mari n'a besoin d'aucun conseil. Adieu! On m'attend chez moi.

Fauvarques s'inclina plus bas que de coutume. Son visage était voilé par une sorte de mélancolie, et Lucienne y vit une marque de regret.

— Sans rancune, j'espère? demanda-t-il faiblement.

Elle sourit, déjà rassérénée.

— Je ne puis vous en vouloir. Il est des points où nous ne pourrons jamais nous rencontrer. Évitons-les désormais, voulez-vous?

Et elle lui tendit la main.

X

Dès que l'aube se glissa dans la chambre, André sortit du lit avec mille précautions pour ne pas éveiller Lucienne. Il gagna la salle de bains, en ferma la porte sans bruit et, debout devant la fenêtre ouverte, aspira l'air frais à grands traits. Dans le jardin voisin, sur un ciel en velours cramoisi, les arbres tendaient l'entrelacement de leurs branches noires où des oiseaux, à peine éveillés, se cherchaient avec des cris pointus. Journée maussade, sans doute, avec, peut-être, la pluie à midi. Il fallait jouir de la matinée propice, emmener l'escadron galoper dans la rosée et le dégourdir de la journée précédente où les ordres de la place l'avaient tenu enfermé.

Comme André se dirigeait vers le lavabo, il entendit un frôlement contre la porte, puis un heurt léger, enfin la voix étouffée de son ordonnance :

— Mon capitaine...

— Hein? Qu'y a-t-il?

— Mon capitaine, c'est le cycliste... Le général de division est au quartier. Il demande les officiers supérieurs et les capitaines commandants à la salle du rapport tout de suite... Paraît que des troupes sont parties pour Paris cette nuit.

— C'est bon. Selle Tiburce en vitesse. Je descends dans cinq minutes.

André fit jaillir l'eau glacée et s'y plongea le visage. En moins de temps qu'il ne l'avait dit, il fut botté, habillé. Ce faisant, son esprit n'avait pas chômé et avait embrassé toutes les éventualités possibles.

Le général Bedeau de Bélières, brave homme et brave soldat, n'avait rien d'un Jules de Benoît. L'improviste était contraire à son tempérament. Il était incapable, par fantaisie, d'infliger au régiment un exercice d'alerte.La guerre l'avait laissé désenchanté et perdu dans ùn monde désaxé. Il subissait les bouleversements infligés à la cavalerie sans en saisir le but et avec la sensation d'être victime d'un cauchemar. Ne pouvant s'opposer au démolissement, il le souffrait avec des désespoirs silencieux et aurait cru pécher en ajoutant aux tracas de toute sorte subis par les troupes sous ses ordres.

Quel motif pouvait donc l'amener au quartier dès l'aurore ? André murmura :

— Du nouveau ici, sûrement. Arrivons-nous au jour de la grande mêlée ?... A la grâce de Dieu !

Et il descendit sur la pointe des pieds, attentif à épargner tout émoi à sa femme. Il sauta en selle et, par les rues endormies, gagna le quartier d'un temps de trot.

Dans le petit jour les dragons sellaient leurs chevaux pour le travail habituel, mais les sous-officiers, rassemblés par groupes, discutaient à voix basse, sans geste, et leurs regards ne quittaient pas un bâtiment situé en bordure de la grille devant lequel des chevaux d'officiers attendaient, tenus en main. Aucun signe extraordinaire n'apparaissait et pourtant une atmosphère tragique s'était abattue sur le vaste quadrilatère que formait, à la limite de la ville, le quartier Kellermann.

André sauta à terre, jeta la bride de Tiburce au garde d'écurie et, sans attendre son adjudant qui accourait, pénétra dans la salle du rapport.

Il comprit tout de suite que la situation s'était aggravée pendant la nuit. On touchait à une de ces heures où se joue le sort d'un pays. Debout devant la grande table, le général Bedeau de Bélières était en conférence avec le colonel de Château-Chabas, le lieutenant-colonel de Seive et le commandant Nicaise, son chef d'état-major. Son visage avait la teinte poussiéreuse

que donnent les nuits sans sommeil et il cherchait en vain à dissimuler son abattement; ses traits étaient tendus et ses rides creusaient dans sa face des sillons noirs. Pour la première fois il apparaissait écrasé par son âge et dégoûté de l'effort.

Près de la fenêtre, réunis en un autre groupe, le chef d'escadrons Le Corbennois et les capitaines chuchotaient entre eux. On n'attendait plus que le commandant Chauveau.

André serra les mains et questionna : que savait-on? quelles étaient les causes de cette réunion insolite? Aucune réponse ne le satisfit. Les journaux locaux n'avaient pas encore paru et les bruits les plus contradictoires couraient. Le jeune capitaine du 1er escadron, Benoît-Grégy, le lorgnon étincelant, l'œil dardé, grinça entre ses dents :

— Il y a eu de la casse à Paris, dit-on; on parle de nous y envoyer. Jolie perspective... Autant nous faire tous passer gendarmes en bloc... Et notre métier? Et l'instruction?... Ah! c'est du propre!

Le capitaine Le Béheuc de la Grèverie, court et trapu, le visage brique sous ses cheveux de neige, prétendit que c'était impossible :

— Nous avons mieux à faire ici. Avez-vous lu l'affiche apposée cette nuit?... La police la lacère à cette heure, mais le lieutenant-colonel l'a lue. Il paraît...

Le capitaine de Sinteau l'interrompit :

— Ces messieurs m'ont fait l'honneur d'en coller un exemplaire sur le mur de mon écurie. Je l'ai moi-même arrachée.

Il sortit de sa poche des lambeaux de papier rouge, les accola de son mieux et lut à demi-voix :

« Si les soudards auxquels un gouvernement d'assassins a remis le jugement de notre camarade Combarlot ont l'audace de le déclarer coupable, la classe ouvrière saura relever le défi.

« Prolétaires, employés, petits fonctionnaires, vous tous, camarades d'esclavage et de misère, préparez-vous!

« La condamnation de Combarlot par la caste galonnée serait un soufflet à la face du peuple ouvrier et paysan. Répondez-y par l'insurrection.

« Que la journée de demain soit la première de la république universelle soviétique, une et indivisible.

« Vive Combarlot! Vive la révolution sociale. »

— Et c'est signé : Pour le Comité d'initiative révolutionnaire, Kaminski, Mayer, Antonelli.

André, le cœur soulevé de dégoût, haussa les épaules :

— Et ils s'imaginent influencer notre verdict, les misérables, les imbéciles !

Le commandant Chauveau fit son entrée. Le masque blafard et triste, comme de coutume, son corps maigre flottant dans une vareuse décolorée à force de nettoyages, il salua gauchement et s'adossa à la muraille sans mot dire. Le général Bedeau de Bélières jeta un coup d'œil circulaire et d'un signe autorisa les officiers à s'asseoir. Lui seul resta debout. Chacun put distinguer l'effort qu'il faisait pour déguiser sa lassitude et reprendre son visage de chef. Il parla à voix presque basse.

— Messieurs, je m'excuse de vous avoir appelés à cette heure indue, mais ce que j'ai à vous dire ne souffre aucun retard. J'ai préféré venir directement en descendant du train. Car, messieurs, je suis allé cette nuit à N... assister à l'embarquement pour Paris de la brigade de cuirassiers. L'autre brigade la suivra cet après-midi. Vous autres, messieurs...

Il s'arrêta comme s'il avait perdu le fil de sa pensée et passa la main par deux fois sur son crâne. On l'eût dit à bout de forces et l'écroulement de cet homme, si alerte d'habitude malgré ses soixante et un ans, avait une tristesse de glas. Le silence était tel dans la salle qu'on entendait distinctement le crissement d'un balai de bouleau allant et venant sous la fenêtre.

Le général se redressa et poursuivit en forçant la voix :

— Vous autres, messieurs, je vous garde ici. Le ministère a été renversé cette nuit sur une interpellation au sujet des grèves et de l'affaire Combarlot. Mais sa succession est difficile. En attendant, il reste chargé des affaires courantes et semble décidé, maintenant qu'il n'a plus rien à perdre, à faire preuve d'énergie. Pourra-t-il persévérer ? On peut en douter. Toujours est-il que, sur un ordre télégraphique, le maire Fauvarques a été dessaisi des pouvoirs de police et que le préfet en est chargé.

Le général prit un papier des mains de son chef d'état-major et poursuivit :

— Messieurs, je vais vous donner lecture de l'ordre que m'a remis, à ma descente du train, un fonctionnaire de la préfecture.

Il déplia la feuille et lut :

« Au nom du Peuple français.

« Nous, préfet du département de... requérons en vertu de la loi M. le général commandant d'armes de R... et commandant la... ...ème subdivision, de prêter le secours des troupes de ligne nécessaires pour réprimer tout mouvement révolutionnaire susceptible de se reproduire dans l'étendue de ladite place. La présente réquisition est valable jusqu'à la journée qui suivra la séance du Conseil de guerre du 18 courant et pourra être prolongée sur simple avis de l'autorité requérante. Elle commencera dès sa réception par l'autorité requise.

« Et pour la garantie dudit commandant, nous apposons notre signature.

« Fait à R... le 17 mai 192...
« Le préfet du département de...
« JEAN-LOUIS PÉZELET. »

— Vous le voyez, la situation est nette. Dès à présent, messieurs, je consigne toutes les troupes de la garnison et vous voudrez bien, Château-Chabas, prévenir vos officiers qu'ils aient à prendre leurs dispositions pour coucher au quartier ce soir. Je suis convoqué à la préfecture à dix heures avec le major de la garnison, les chefs de la police et de la gendarmerie. Je vous communiquerai aussitôt mes instructions de détail.

Le général Bedeau de Bélières baissa la tête comme pour se recueillir. Quand il la releva, ses yeux avaient pris de l'éclat et il parla avec un léger tremblement dans la voix.

— Vous vous demandez sans doute la raison de ma présence ici. J'aurais pu, comme aux autres corps de la garnison, vous faire parvenir mes ordres par la voie ordinaire.

Il se tut et son regard fit lentement le tour de l'assistance comme s'il cherchait les âmes dans les yeux. Ah ! comme il devina tout de suite le don total de chacun ! En cet instant, comme toujours, comme partout, tous étaient prêts au sacrifice. Un peu de rose vint colorer les pommettes du vieux soldat.

— C'est que je mets toute ma confiance en vous, cavaliers. Mon cœur se serre à vous avouer ceci : je ne me servirai du régiment d'infanterie qu'à la dernière extrémité.

Un silence suivit où chacun entendit les battements de son cœur. Le péril était effrovable. Si le faisceau se rompait, com-

ment tenir tête à l'émeute? Était-il possible que des frères d'armes puissent hésiter devant les ordres? Le général de Bélières sentit le poids de l'angoisse commune. Il reprit vivement :

— J'ai la plus grande estime pour le colonel Leubert dont la haute valeur morale est unanimement reconnue et la plupart de ses officiers sont également des hommes de devoir. Malheureusement la troupe a été l'objet d'une propagande abominable dont l'affaire Combarlot est une des résultantes. Vous savez également comme moi que certains officiers subalternes, aigris par la crise que subit l'avancement, subissent une sorte de dépression morale peu propre à développer leurs qualités de chefs. Enfin deux lieutenants et plusieurs sous-officiers, — je rougis de le dire, — sont soupçonnés de faire partie des cellules communistes qui exercent leurs ravages dans les bataillons. On n'en possède, hélas! aucune preuve matérielle, mais la police l'affirme. Dans ces conditions, l'emploi d'une troupe est pleine de dangers. La moindre défaillance peut être fatale. Qu'une étincelle mette le feu ici et l'incendie peut s'étendre à toute la France. Vous sentez, messieurs, l'atroce responsabilité que j'assume et vous devinez pourquoi je viens en personne vous demander de m'aider de toutes vos forces.

Alors une voix s'éleva du fond de la salle. C'était celle de Le Corbennois.

— On a tout fait pour rendre la bataille inévitable et pour ébrécher nos armes. Maintenant on nous appelle ; on nous crie : « Tirez, faites des cadavres, faites-vous tuer pour nous défendre. » Quand, avec un peu de virilité, on eût pu éviter ce malheur épouvantable...

Il y eut un moment de stupeur. Certes, en prononçant ces paroles, Le Corbennois traduisait la pensée unanime des officiers réunis là ; cependant à cette minute aucun n'eût osé l'exprimer. Mais le chef d'escadrons avait la tête dure et nul ne pouvait l'empêcher d'en sortir ce qu'elle contenait quand il le jugeait utile.

Le général feignit de ne pas avoir entendu.

— Ne discutons pas, dit-il, ne murmurons pas. Ne songeons qu'au Devoir. Messieurs les commandants d'escadron, je pense que vous êtes tous sûrs de vos hommes?

Les capitaines s'inclinèrent et le colonel répondit en leur nom :

— Mon général, vous pouvez compter sur le régiment, quoi qu'il arrive.

— J'en étais sûr, Château-Chabas, et ce m'est une consolation dans cette heure tragique d'avoir affaire à des soldats tels que vous.

Il se retourna alors vers le commandant des autos-mitrailleuses.

— Et vous, Feugères, pouvez-vous me donner la même assurance ?

Le jeune officier se leva, et, le corps raidi dans la position militaire, fixant son chef de ses yeux brillants, il répondit sans hésiter :

— Mon général, je connais mes hommes. Il y a bien parmi eux quelques mauvaises caboches, mais je puis répondre de ceux qui marcheront. Vous connaissez, mon général, l'état pitoyable de mon matériel. Il date de 1918. J'ai en ce moment quatre voitures sur onze en réparation. Cela me permettra du moins de choisir mon personnel. D'ailleurs je prendrai place moi-même sur une voiture de combat et serai là où vous le jugerez utile.

Le général Bedeau de Bélières inclina sa tête chauve :

— Messieurs, dit-il, je me résume. Considérons-nous dès maintenant en état de guerre civile. Servons cette fois encore, servons de toutes nos forces et en même temps avec tout le sang-froid, toute la prudence possibles. Tâchons de réduire la catastrophe au minimum et ayons sans cesse présente à l'esprit notre raison d'être : le salut du pays.

Chacun maintenant avait hâte de s'échapper pour donner ses ordres et aller s'équiper. Mais le général fit un signe.

— Messieurs, dit-il, encore un mot. Il faut que vous sachiez ceci. Hier soir j'ai reçu la visite du lieutenant-colonel Combette qui préside le Conseil de guerre de demain. Il venait de recevoir une lettre anonyme et me l'apportait... Les misérables !... Pour essayer d'influencer la décision des juges de Combarlot, ils avertissaient le colonel Combette que si ce Combarlot n'était pas acquitté et relâché le soir même, non seulement lui-même mais sa femme, mais sa fillette paieraient de leur vie la condamnation prononcée. Voilà à quel degré d'infa-

mie sont descendus les gens contre lesquels nous sommes appelés à lutter. J'ai remis cette lettre au procureur de la République et, sur mon conseil, le colonel expédie ce matin sa famille chez sa sœur, au Mans.

André n'écoutait plus. Après les angoisses au milieu desquelles il se débattait, les paroles de Bedeau de Bélières lui avaient donné le coup de grâce. Elles venaient de lui révéler qu'une nouvelle menace planait sur les siens. En vérité, il atteignait le sommet de son calvaire. Sous le coup, il perdit conscience de ce qui l'entourait. Dans une minute d'hallucination, une scène hideuse se dressa devant ses yeux. Il ne voyait plus le rectangle dénudé de la salle du rapport, mais un décor familier, délicatement orné, celui de son foyer. Là, par les portes renversées, une horde surgissait. Faces noires, yeux de flamme, bouches hurlantes, ou crispées d'un rictus sadique, mains gantées de sang, armes brandies, tout cela était projeté, tendu vers un groupe pitoyable écroulé de terreur à l'autre extrémité de la pièce : sa femme et ses enfants. Oh! le regard de Lucienne, quelle effroyable somme de reproches il contenait! Et c'était vers lui qu'il se tournait. André souffrait tellement, se jugeant coupable, qu'il eut envie de crier.

Le bruit des chaises remuées le rappela à la vie. Il se leva machinalement et suivit les officiers qui sortaient. Un bras se glissa sous le sien. C'était celui de Feugères et il se sentit réchauffé par cette marque d'affection. Le jeune officier questionna :

— Et toi, André, n'as-tu rien reçu?

André répondit d'une voix altérée :

— Rien hier, mais je n'ai pas encore vu mon courrier d'aujourd'hui.

— Allons voir.

Ils se dirigèrent rapidement vers le bureau du vaguemestre. Le sous-officier arrivait justement de la poste et posait sur la table sa sacoche lourdement chargée. Il prit le paquet des officiers, coupa la ficelle et se mit à regarder les enveloppes une à une en bredouillant les suscriptions. Sa lenteur exaspérait André. Il battait sa botte de sa cravache pour vaincre la tentation d'arracher la liasse des mains de ce lambin et d'y fouiller lui-même. Enfin le vaguemestre en retira trois plis et les lui remit.

André les saisit et entraîna Feugères. Il mit tout de suite,

sans les ouvrir, deux des lettres dans sa poche et en garda une troisième, une simple enveloppe jaune portant, tapés à la machine, son nom, son grade et le numéro du régiment. Les deux amis se regardèrent.

— Peut-être,... fit simplement Feugères en désignant la lettre d'un geste du menton.

André, brusquement, déchira l'enveloppe. Tous deux se penchèrent et ils lurent ensemble ces lignes, également dactylographiées :

« Lis attentivement ceci et médite-le. Demain, contrairement à toute justice, tu jugeras notre camarade Combarlot. Nous ne ferons pas appel à ta pitié. Ce serait peine perdue et d'ailleurs indigne d'hommes qui sont à la veille de libérer leurs frères. Nous te donnons un simple avertissement. Il faut que demain Combarlot soit acquitté et libéré. A toi de faire le nécessaire. Si Combarlot est condamné, — quelle que soit d'ailleurs cette condamnation, — non seulement ta propre vie, mais celles de ta femme et de tes deux enfants paieront le crime que tu auras commis. Nous sommes quelques-uns à avoir juré cette œuvre de justice révolutionnaire et nous tiendrons parole. A bon entendeur, salut. »

André plia lentement la lettre et la mit dans son portefeuille. Par une contradiction étrange, cette lecture venait de lui rendre tout son calme. Avoir laissé percer sa détresse était une faiblesse indigne de lui et il s'accusait d'ailleurs d'avoir fait preuve d'un manque total de perspicacité.

— Chantage ! fit-il en haussant les épaules, simple manœuvre pour forcer nos consciences. Les malheureux !...

Feugères ne partageait pas sa quiétude.

— A ta place, dit-il, j'expédierais tout de suite ma femme et mes enfants dans quelque campagne bien paisible...

— Sois tranquille, je vais examiner la question avec Lucienne. A tout à l'heure, mon vieux. Je rentre rapidement chez moi pour prendre mes dispositions. Nous reparlerons de tout cela.

A ses officiers accourus il expliqua les événements en quelques mots, donna ses ordres pour l'établissement de la situation de l'escadron et pour que celui-ci fût prêt à seller dès huit heures. Puis il monta à cheval et, au trot allongé, se dirigea vers la rue François-Villon.

Les rues, contrairement à l'habitude, étaient presque vides et les fers de son cheval, dans cette solitude, résonnaient d'une façon bizarre. De porte à porte les gens s'interpellaient, mais sans s'éloigner de leur maison, comme s'ils appréhendaient le déchaînement de quelque cataclysme. Il croisa une patrouille de gendarmes à cheval et d'agents cyclistes.

Mais André ne prêtait aucune attention à la vie extérieure. Il réfléchissait aux événements et se confirmait dans son nouvel état d'esprit. Quel enfantillage de s'être alarmé si vite! Une lettre anonyme! La ficelle était trop grosse, il ne donnerait pas dans le piège.

— Tout de même, murmura-t-il, il conviendrait de prendre quelques précautions.

Il passa au pas pour franchir le Pont-Vieux. Une forte escouade de police le gardait. Il répondit avec complaisance au salut du gradé qui la commandait. Tout allait pour le mieux. Montrer les dents était le plus sûr moyen d'étouffer le germe de la révolte. Ayant reconquis son humeur habituelle, André reprit le trot jusqu'au seuil de sa demeure.

Là il donna ses ordres à son ordonnance pour qu'il changeât le harnachement de Tiburce, puis il entra dans le pavillon.

Lucienne, en peignoir, l'attendait au haut de l'escalier. Il fut surpris de voir son visage angoissé.

— Alors?... questionna-t-elle.

— Tranquillise-toi, répondit André en souriant. La corvée prévue! Le régiment est consigné en prévision de troubles possibles. Toujours l'affaire Combarlot. Cela me vaudra une nuit loin de toi, ma pauvre chérie.

Prenant sa femme par la taille, il l'entraîna vers la salle à manger en affectant de plaisanter.

— On nous a promis une litière de paille dans la salle d'armes. Dame! Je regretterai notre grand lit et ma petite Lucienne. Mais cela ne durera pas, j'en suis certain.

Il l'embrassa et dit :

— Fais-moi servir une tasse de café, veux-tu? Pendant ce temps, je vais revêtir mon harnais de guerre.

Quand il revint, son déjeuner était servi à la place accoutumée et Lucienne s'était assise en face. Accoudée à la table, elle le fixait sans desserrer les lèvres. Évidemment, elle attendait une explication. André, persuadé qu'elle ne pouvait con-

naître encore l'existence de la lettre infâme, évita de la questionner. Il n'en éprouvait pas moins une vague appréhension en face de ce masque énigmatique sans cesse tourné vers lui. Tout en buvant à petits coups son café brûlant, il continua à feindre la gaieté.

— Crois-tu? Quel métier!... Benoît-Grégy, tout à l'heure, proposait de faire une demande collective pour passer tous ensemble dans la gendarmerie... Il plaisantait, mais, en fait, cela n'est pas si ridicule... Toute instruction devient impossible... Quelle vie!

— André!... fit Lucienne d'un ton de reproche.

Il posa sa tasse.

— Qu'as-tu? interrogea-t-il avec crainte.

— Voyons? Pourquoi feins-tu d'ignorer le danger qui menace nos chéris?

Qui l'avait instruite?... André jugea préférable de ne pas la questionner à ce moment, mais se promit d'en avoir le cœur net dans la suite. Il quitta son air enjoué et parla posément, avec gravité, mais sans laisser percer le moindre trouble. Il ne fallait rien prendre au tragique. Oui, il y avait eu des menaces, mais c'était chose courante en ces sortes d'affaires. Simple tentative pour intimider les juges. Toutefois la prudence s'imposait. Il avait l'intention de demander à la Grèverie de donner l'hospitalité à Lucienne et à ses deux enfants. La vaste maison que le capitaine du 2e escadron habitait près du quartier le lui permettant sans peine, Mme de la Grèverie serait heureuse de leur rendre ce service. Elle leur prêterait volontiers leur chambre d'ami et, au besoin, serrerait un peu ses quatre enfants.

— Ne t'inquiète pas, conclut-il. Je vais arranger cela avec la Grèverie et t'enverrai un mot. Prépare à tout hasard quelque linge et vos objets de toilette. Il n'y a rien à craindre avant demain.

Lucienne, les lèvres pincées, l'écouta sans l'interrompre jusqu'au bout, mais à chaque phrase de son mari elle secouait lentement la tête. Quand il se tut:

— Est-ce toi qui parles ainsi? dit-elle. Est-ce le père de Guy et de Geneviève?

— Que veux-tu dire? demanda André.

Il était douloureusement froissé de l'hostilité qu'il devi-

nait en Lucienne. Celle-ci poursuivit d'une voix pathétique :

— Je ne te reconnais plus. Est-ce que nos petits courront moins de dangers là-bas qu'ici? Non, non. Je veux partir. Je veux partir, les emmener loin de cette ville maudite.

— Lucienne!

André s'était levé; il aurait voulu trouver des mots capables de faire sentir à sa femme son injustice et sa cruauté, mais ce fut en vain. Dans son esprit une autre préoccupation surgissait, annihilant la première. Était-ce donc vrai? Était-il coupable envers les siens? Et il restait debout, indécis et gauche, ne sachant comment s'évader de ce dilemme.

Mais Lucienne s'était levée aussi. Son visage portait la marque d'une détermination virilement prise.

— Ne t'occupe de rien, dit-elle avec une douceur soudaine. Tu as, je le comprends, bien d'autres soucis à cette heure. Obéis à ton devoir de soldat. Ce qu'il convient de faire ici me regarde. Sois tranquille, aie confiance en moi. J'agirai au mieux pour la sécurité de nos enfants.

Vainement il tenta de lui expliquer l'inanité de ses craintes. Elle restait muette, le regard ailleurs, poursuivant quelque pensée secrète. Alors il la supplia de patienter. Il consulterait ses chefs, ses camarades et lui écrirait du quartier, avant midi, pour la mettre au courant des événements et du résultat de ses conversations. Il prit le silence de sa femme pour un acquiescement.

— Il faut que je parte, dit-il. On m'attend là-bas.

Il la prit dans ses bras.

— Sois bien raisonnable, Lucienne chérie, et attends ma lettre. Il ne faut jamais se décider avec trop de hâte. Nous avons toute la journée d'aujourd'hui. Va, je me charge de tout. A bientôt.

Il voulut lui baiser les lèvres, mais elle détourna la tête et ne lui offrit que sa joue. André l'embrassa à plusieurs reprises, espérant un mot de pardon, d'encouragement. Mais Lucienne restait inerte, comme absente. Pressé par l'heure il dut s'éloigner.

Dès que le pas de son cheval eut retenti sous la voûte, la jeune femme se rendit dans sa chambre et s'y enferma. Elle tira les rideaux encore baissés et le grand jour inonda la pièce. Elle s'assit sur le lit en désordre, tendit le bras, fouilla sous le traversin et en sortit un billet froissé. Sa main tremblante en

lissa les feuillets et, penchée sur eux, elle relut cette missive qu'elle avait hâtivement parcourue avant l'arrivée de son mari.

« Laissez-moi vous écrire avec toute mon amitié en alarme. Il vous faut partir sur-le-champ, vous et vos enfants. Votre vie, qui m'est devenue si précieuse, est en danger. Croyez-en un homme qui s'est juré de faire votre bonheur. Or, ce n'est plus de votre bonheur qu'il s'agit à cette minute, mais de votre existence même et de celle des petits êtres que vous adorez. Depuis notre conversation de l'autre jour, il ne m'est plus permis de douter de la condamnation de Combarlot. C'est vous, ce sont vos enfants que des hommes capables de tout ont juré d'immoler en représailles de cette sentence. Ne doutez pas de ma parole. Ma police est bien faite et je ne prononcerais pas une parole inutile à une heure où je risque moi-même ma propre vie. Votre salut m'est plus cher que le mien.

« Venez tout de suite. Je serai probablement à l'Hôtel de Ville, mais ma secrétaire a des ordres. Elle vous remettra une enveloppe cachetée. Vous y trouverez l'adresse d'une maison située en Savoie, à l'altitude convenable et dans une admirable forêt de pins. Elle est retenue depuis hier à votre nom. Dans la même enveloppe j'ai mis la somme nécessaire pour que vous viviez là-bas en toute quiétude jusqu'à l'hiver : simple avance sur le traitement futur de votre mari. Pas de vains scrupules. Refuser serait peut-être vouer vos enfants à une mort atroce. Vous n'avez pas le droit d'hésiter. « FAUVARQUES. »

Très pâle, Lucienne se leva et sonna.

La vieille domestique accourut.

— Amélie, je m'habille tout de suite et je sors. Je serai absente pendant une heure environ. Je vous confie la garde des enfants. Que personne ne pénètre ici avant mon retour.

— Madame peut compter sur moi.

Et la vieille femme se retira, encore tout éberluée du visage tragique de sa maîtresse. Un quart d'heure plus tard, Lucienne franchissait le seuil du pavillon.

XI

Le déjeuner s'achevait dans un tumulte plein de cordialité. Vins et liqueurs avaient échauffé les esprits et le diapason des voix s'était enflé en proportion. L'atmosphère, alourdie par la

fumée des cigarettes et des pipes, ajoutait à l'excitation des convives. Les hautes fenêtres, noyées dans un brouillard, apparaissaient à peine et on ne distinguait plus guère sur les murailles les rangées de fleurets soigneusement alignés et les deux fresques naïvement brossées représentant, l'une le combat singulier du maréchal des logis Guindey et du prince Louis de Prusse à Saalfeld, l'autre, le combat de Heilsberg et Lasalle sauvant la vie à Murat.

M[me] Lortion, la cantinière, s'était surpassée. Elle avait installé des tables de fortune dans la salle d'armes et confectionné un repas digne de Pantagruel. Les officiers du 32e dragons y avaient fait honneur.

Le colonel de Château-Chabas présidait. Dans ces agapes militaires il se sentait comme poisson dans l'eau. C'était un des rares instants qui lui rappelaient sa jeunesse et les cavaliers d'autrefois, mauvais sujets, mais fameux soldats, aimant le cheval, le vin, les femmes et la gloire, et sachant néanmoins concilier le bien du service avec le plaisir. « Tandis qu'au jour d'aujourd'hui... »

Sous un faisceau de sabres courbes, dardés en rayons autour d'un casque à bandeau de peau de tigre, il jouissait de ses souvenirs et de la minute présente. Derrière le monocle, son regard clignotait en se posant sur les tables réservées aux lieutenants et sous-lieutenants d'où les rires déferlaient. La trentaine d'officiers réunis là, — dragons et auto-mitrailleurs, — avaient effectivement oublié la tragique raison de ce repas de corps. Insouciance inhérente au métier.

Quelle que soit la situation, réunissez autour d'une table les officiers d'un même régiment et vous y mettez la belle humeur, la jeunesse, l'esprit gaulois. Une condition cependant : un colonel resté gaillard et ayant l'intuition de la camaraderie militaire. Tel était le cas du 32e dragons.

Sans doute, les nouvelles de l'extérieur avaient contribué à détendre les nerfs. Toutes les demi-heures, le capitaine-adjoint Bouquetot se rendait au téléphone pour se mettre en rapport avec la Place. Quand il revenait, l'assemblée instantanément se figeait. On écoutait le messager avec avidité. Or, les renseignements successifs n'avaient pas été défavorables. Les différents groupes et comités révolutionnaires devaient, il est vrai, se réunir dans l'après-midi et dans la soirée, mais avec la

consigne de ne créer aucun incident. Toutes leurs préoccupations allaient à la journée du lendemain. Les chefs du mouvement semblaient décidés à y jouer le tout pour le tout et la préparaient en conséquence. Mais dans le jour même la police ne prévoyait aucun désordre. Allez donc demander à des officiers, la plupart jeunes, insouciants, de s'inquiéter des événements vingt-quatre heures à l'avance. Ceux du 32e dragons s'en gardaient bien. *Carpe diem.*

Le colonel de Château-Chabas écrasa sur sa soucoupe l'extrémité de son cigare, puis essuya son monocle avec soin. Il voulait embrasser l'assemblée d'un dernier regard. Ayant exécuté ces différents actes avec lenteur et comme à regret, il se leva, repoussa sa chaise.

— Messieurs, vous êtes libres, dit-il.

Tous les officiers s'étaient levés : Château-Chabas leur adressa un sourire et un salut de la main, traversa la salle à petits pas et se retira, suivi de l'inséparable Bouquetot.

Dès que la porte fut refermée, les conversations reprirent dans un calme relatif. Seuls s'éloignèrent les lieutenants qui pouvaient disposer des manèges ou de la carrière pour faire monter leurs hommes à cheval.

André était placé entre son ami Feugères et le capitaine de la Grèverie. Durant tout le déjeuner, ils avaient envisagé les conséquences possibles de la lettre anonyme. Déjà, avant le repas, le capitaine Geslain en avait parlé à ses chefs et à ses camarades. Tous avaient donné un avis identique : cette lettre n'était qu'une méprisable tentative d'intimidation. Par précaution, Château-Chabas avait expédié le papier au général de Bélières. Quant à la Grèverie, il avait de lui-même offert deux chambres pour Lucienne et ses enfants dans la vaste maison qu'il habitait rue Vieille-du-Rempart, à deux pas du quartier Kellermann. Cette unanimité avait finalement modifié l'opinion de Feugères. Lui aussi, maintenant, admettait la part de *buff* contenue dans ces menaces. André, tout à fait rassuré, ne désespérait pas de faire partager sa quiétude à Lucienne.

— Je vous laisse, dit-il. Je vais à la bibliothèque écrire à ma femme. La Grèverie, merci encore de votre gentillesse.

La Grèverie, la face et le cou écarlates sous sa couronne de cheveux d'argent, protesta :

— Voulez-vous bien vous taire. Mme Geslain !... mais c'est

tout le charme, toute la grâce du régiment. C'est nous qui serons en reste à son égard... et au vôtre, mon cher.

— Bravo, bravo, approuvèrent les voix alentour.

André s'éloigna, rayonnant. Feugères, à son tour, s'excusa auprès de ses voisins. Une mauvaise migraine, disait-il, le forçait à prendre l'air. En réalité, il voulait échapper au gros lieutenant-colonel de Seive qui manœuvrait pour l'entraîner dans un bridge.

Il sortit. La grande cour du quartier Kellermann présentait un aspect plus animé que de coutume. Sur la piste bordée d'arbres, lieutenants et sous-lieutenants, faute de liberté, galopaient et sautaient des obstacles. En file indienne, tirant leurs chevaux par la figure, des cavaliers sortaient du manège Montbrun. Ici et là, des escouades s'évertuaient aux classes à pied. Chaque commandant d'escadron, obéissant aux prescriptions du colonel, s'était efforcé d'occuper son monde au mieux et toute cette activité, enfermée dans un si petit espace, donnait à la cour l'apparence d'une place un jour de fête. Seule ombre au tableau, les sept autos-mitrailleuses rangées en bataille paraissaient des monstres ramassés sur eux-mêmes et prêts à bondir.

Feugères se dirigeait vers elles à pas lents, lorsqu'il fut rejoint par le trompette de garde. Un individu porteur d'une lettre le demandait au poste de police. Il ne voulait remettre cette lettre qu'au capitaine Feugères en personne.

Devant la porte du corps de garde, un commissionnaire à plaque de cuivre l'attendait en effet. Dès que l'officier se fut fait connaître, l'homme lui remit une grande enveloppe bordée de noir.

— Y a-t-il une réponse?

— Non, j'ai l'ordre de vous remettre ceci, simplement.

C'était l'écriture de Lucienne. Il fut d'abord saisi de stupéfaction, puis d'une sorte d'épouvante. D'elle à lui cette lettre envoyée en secret, alors qu'André, — elle ne pouvait l'ignorer, — se trouvait à ses côtés, c'était en vérité une incompréhensible maladresse. Pourtant une femme comme Lucienne ne pouvait l'avoir commise sans une excuse valable et un motif impérieux. Soudain, sans raison précise, il se sentit rougir et cacha la lettre dans sa poche. Il se rendit compte qu'il avait hâte d'être seul pour savoir ce que contenait l'enveloppe mystérieuse et il en éprouvait une honte presque aussi violente que son désir.

Il tendit une pièce de monnaie à l'homme, et s'éloigna. Il eût voulu courir mais se contraignit à marcher avec calme pour se réfugier au bureau de l'escadron Maintenant son cœur vibrait comme une enclume sous les coups du forgeron. Joie ou épouvante? Il n'aurait pu le dire. Il ne cherchait même pas à s'imaginer quel pouvait être le sujet de cette lettre en un pareil moment. Une seule pensée l'éblouissait et anéantissait le reste. Lucienne, par cette missive envoyée à l'insu de son mari, venait de créer entre eux un état nouveau, inattendu et aux lendemains indéchiffrables. Quelle douceur, mais aussi quel tourment!

Le bureau était vide. Il s'approcha de la fenêtre et mit l'enveloppe en pièces. La feuille portait quelques lignes seulement, tracées de façon désordonnée. Il mit du temps avant de pouvoir les comprendre, car il essayait de lire la fin tout en déchiffrant les premiers mots. Enfin, il y parvint.

« Je vous en supplie, mon ami, venez à mon secours. Arrangez-vous pour vous échapper, ne fût-ce qu'une minute. Demain il serait trop tard. Ne venez pas à la maison. Vous saurez pourquoi. Je serai chez vous à six heures et vous attendrai tant qu'il faudra. Par pitié, venez.

« LUCIENNE. »

Trois fois il relut la lettre sans en comprendre exactement le sens. Que voulait dire cet appel? De quel danger était-il question? Pourquoi Lucienne s'adressait-elle à lui, Feugères, et non à son protecteur naturel, à son mari? Et il resta agacé devant la situation trouble où cette lettre le plaçait à l'égard d'André.

Lucienne ne pouvait ignorer leur claustration actuelle, égale et semblable pour tous deux. Par cette missive elle avouait nettement sa volonté d'agir en dehors de son mari. Comment se prêter à un tel jeu, sans manquer à une amitié dont la perfection illuminait sa vie? D'ailleurs, toute manœuvre oblique révoltait sa loyauté. Il écarta celle-ci avec horreur, comme il eût repoussé une ordure de sa route.

Sa décision prise, il déchira la lettre et réfléchit à la manière de sortir proprement de ce mauvais pas. Il médita longtemps, envisagea mille procédés, les rejeta comme grotesques ou impraticables. La tête en feu, les nerfs crispés, il lui semblait que son cerveau décrivait dans son crâne une ronde infernale.

Et, tout à coup, il ressentit un grand abattement. Il se heurtait à l'impossibilité absolue de manquer au rendez-vous. Un appel au secours, venant d'une femme comme Lucienne, ne pouvait être une feinte. Le danger existait. Puisque Lucienne s'était confiée à lui, il était contraint au silence envers son mari. Il n'avait pas davantage le droit d'abandonner la jeune femme, puisque celle-ci avait mis sa foi en lui. Peut-être, d'ailleurs, ce péril ne la menaçait pas elle-même mais André; peut-être était-ce pour en préserver celui-ci qu'elle s'adressait à son ami. Le jeune officier se raccrocha à cet espoir. Son devoir dès lors était limpide. Trouver un prétexte pour s'échapper, rejoindre Mme Geslain. Et il ne se rendait pas compte que l'amour seul lui dictait ces déductions et le faisait céder à l'ivresse d'un tête-à-tête inespéré.

Dès qu'il fut certain d'avoir reconquis son calme, Feugères se rendit auprès du colonel de Château-Chabas et n'eut aucune peine à obtenir la permission de s'absenter une demi-heure à la fin de la journée. Grâce à son auto, la distance importait peu. Il irait chercher à son domicile une pièce oubliée et serait revenu pour le dîner.

Il attendit six heures dans un état d'exaltation qui lui donnait la fièvre. Son trouble était tel qu'il le rendait incapable d'ajuster deux idées et, conscient de son état, il n'eut plus qu'une préoccupation : échapper aux importuns, éviter toute conversation. L'éventualité d'une rencontre avec André le terrifiait. Caché dans la pénombre du bureau, il fuma deux paquets de cigarettes sans quitter des yeux la fenêtre par laquelle il pouvait guetter les visiteurs éventuels. Il souffrait d'être réduit à pareille attitude, mais mieux valait se cacher que d'avoir à dissimuler sa pensée en face de son ami.

Quand l'aiguille de l'horloge marqua six heures moins cinq il sortit en courant et sans lever les yeux, sauta dans sa voiture rangée devant la porte et démarra à toute vitesse. Il traversa la cour en trombe au milieu des officiers stupéfaits, franchit la grille comme un bolide et respira seulement en se lançant à corps perdu dans l'avenue ouverte devant lui.

Que lui importait la torpeur de la ville, l'aspect funèbre des rues aux boutiques closes, la course des camelots hurlant les dernières nouvelles, la sortie craintive des petites gens, leur ruée sur les éditions spéciales et ce silence incompréhensible,

immense, planant sur la cité jadis vivante, bruyante, éclatante de prospérité. Il fonçait, rasant les trottoirs aux tournants, frôlant les rares véhicules, risquant de culbuter les piétons affolés par ce projectile à peine entrevu, évanoui aussitôt dans un tumulte de canonnade. On eût dit qu'un aimant gigantesque l'avait happé, lui et sa torpédo, et allait l'engloutir dans le fleuve.

Feugères habitait quai Rollon une petite maison tapie au fond d'un jardin et dont les dépendances, cachées derrière un treillage garni de lierre, contenaient écurie, garage et salle de gymnastique. La porte cochère était close. Le jeune officier sauta de sa voiture, l'abandonna sur place et, passant par la porte latérale, pénétra dans le jardin.

Un homme y ratissait paisiblement les allées. C'était une ancienne ordonnance demeurée au service de Feugères et lui tenant lieu de valet de chambre, de chauffeur et d'homme d'écurie. Retirant sa pipe de sa bouche, il dit avec un sourire en coin :

— Il y a là une dame...

— Où l'as-tu fait entrer ?

— Dans le salon, comme de juste, mon capitaine.

Feugères sauta les trois marches du perron, pénétra dans le vestibule et jeta son képi à la volée. Déjà il avait la main sur le loquet mais il n'ouvrit pas. Une sorte de crainte le paralysait devant l'étrangeté et l'incertitude de cette situation et il s'efforçait à rattraper son souffle en tumulte. Faisant appel à sa raison, il se jugea d'une sottise impardonnable et parvint à se composer un visage de circonstance : Lucienne ne devait voir en lui qu'un homme irrité, décidé à mettre fin sur-le-champ à un dangereux enfantillage. Il entra.

Lucienne était blottie dans un antique fauteuil à oreilles où il avait coutume de rêvasser. Elle était toute mince et très pâle dans ses vêtements de deuil. Elle se leva d'un mouvement vif :

— Ah ! dit-elle, comme je vous suis reconnaissante d'être venu !

Elle s'était approchée de lui et le regardait avec inquiétude.

— Qu'avez-vous ? fit-elle, subitement effrayée devant ce visage hostile.

— Ce que j'ai ?... dit-il en passant devant elle avec brusquerie. J'ai que votre conduite est insensée et que vous me mettez à l'égard d'André dans une situation intolérable. Jamais je n'aurais dû vous obéir.

Il lui parlait sans la regarder, mais au silence de la jeune femme il comprit combien il l'avait blessée, et il ne savait s'il devait se féliciter de son propre courage ou se blâmer de sa brutalité. Au bout d'un instant, elle dit d'une voix où il devina le tremblement des larmes retenues :

— Pourquoi me condamnez-vous sans m'entendre?

Son accent le bouleversa. Vraiment cette suite d'événements, avec leurs rebondissements inattendus, lui faisait perdre le contrôle de ses actes. A une vitesse cinématographique son cœur et sa raison parlaient tour à tour, sans qu'il pût les accorder et donner à chacun sa juste part.

Il la prit par la main et avec douceur la força à s'asseoir dans le fauteuil.

— Je vous demande pardon, dit-il, et j'invoque une excuse. Votre lettre m'a troublé la cervelle. En me substituant à André, je l'offense. Comment n'avez-vous pas compris cela?

— Et vous, Feugères, comment ne comprenez-vous pas que, si j'ai agi de la sorte, c'est qu'il m'était impossible d'agir autrement? Vous seul, mon ami, pouvez m'aider à arracher mes chers petits à l'effroyable péril qui les menace.

Feugères ne put retenir un geste de protestation. C'était donc pour une aussi piètre raison qu'elle avait risqué cette folle entreprise? Sans oser se préciser l'appel secret de son cœur, il espérait et redoutait autre chose et sa désillusion était totale. Il chercha cependant à apaiser les craintes de Lucienne. Ces menaces anonymes ne méritaient pas d'être prises au sérieux. Des mesures de prudence s'imposaient, il est vrai, mais celles qu'avait préconisées André paraissaient suffisantes. Lucienne l'interrompit.

— Vous aussi, s'écria-t-elle, vous cherchez à endormir mon amour maternel. Mais mon cœur parle, lui. Il a d'autres accents que les vôtres. Il ne s'encombre pas de « peut-être » et de « si ». Depuis cinq mois je suis saturée de privations, de soucis domestiques. Soit! je les accepte avec courage. Mais je veux défendre la seule joie qui me reste : mes enfants. N'y eût-il pour eux qu'un millième des risques envisagés, je jure de les en arracher.

— Soit, dit Feugères avec calme. Mais enfin, qu'ai-je à voir là dedans?

La gêne de Lucienne, à cette interrogation posée avec froi-

deur, n'échappa point à l'officier. La jeune femme demeura un instant immobile, les yeux fixés sur le tapis, puis, redressant vivement la tête, regardant le jeune homme droit dans les yeux, elle se mit à parler avec netteté, récitant comme une leçon les phrases qu'elle avait arrangées dans sa tête et qu'elle répétait sans relâche depuis le matin.

Le péril n'existait pas seulement dans le présent mais dans l'avenir immédiat. Guy était très malade et le médecin ordonnait de le mener dans la montagne. Elle était décidée à tout pour guérir son fils coûte que coûte. Elle avait cherché, avisé. Et puisqu'il lui fallait une grosse somme d'argent qu'André ne pouvait lui donner, elle avait décidé de se la procurer à tout prix.

Elle ajouta, d'un ton bref :

— Cet argent... je l'ai emprunté.

Ayant lâché le mot, elle se tut. Feugères, inquiet, sentait se dessiner l'attaque sans en distinguer le but exact.

— Alors ? fit-il.

— Alors, reprit Lucienne avec feu, alors je vais partir avec Guy et Geneviève. Et je vous ai appelé pour que vous me facilitiez ce départ.

— Je ne comprends pas, dit l'officier de plus en plus hostile.

— Je vais vous éclairer, Feugères. Mon ami, je vous en supplie, ne faites pas cette figure de juge d'instruction. Certes, j'aurais préféré avoir recours à d'autres expédients, par exemple vous demander de m'avancer cette somme, mais je sais que vous ne le pouvez pas, pour l'instant du moins. Alors voici ce que je vous prie de faire. Rejoignez André, dites-lui que vous m'avez rencontrée, que je vous ai supplié de nous aider à quitter la ville et que, pris de pitié, vous m'avez prêté... — inventez n'importe quoi pour expliquer la possession de cette somme, — vous m'avez prêté vingt mille francs.

Mais Feugères demeurait sur ses gardes.

— Je ne comprends toujours pas, dit-il. J'aurais pu me procurer ces vingt billets, si vous m'aviez accordé quelque délai. Pourquoi irais-je faire figure de prêteur, alors que vous avez préféré vous adresser ailleurs ?

Lucienne, les mains jointes et crispées sur les genoux, les bras raidis, semblait à bout de force.

— Pourquoi me torturez-vous ainsi ? fit-elle.

— C'est à moi de vous demander : pourquoi me cachez-vous la vérité ?

— Je ne veux rien vous cacher, Feugères, mais vous manquez vraiment de patience... et de charité. Si nous ne nous sommes pas adressés à vous, c'est parce qu'André ne le voulait à aucun prix. Il préférait tergiverser, poursuivre des chimères, et il me laissait me consumer d'angoisse. J'ai dû agir moi-même. Ah ! ce ne fut pas sans déchirement, mais il le fallait, il le fallait... Alors il s'est trouvé un homme, celui sur lequel j'eusse dû le moins compter, qui s'est penché avec bonté sur ma détresse. Cet homme, c'est Fauvarques.

— Fauvarques !

Un éclair avait déchiré l'ombre où Feugères se débattait. Deux visages lui étaient apparus nettement, celui d'André, masque pâle couronné de cheveux gris, regard limpide et droit, longues moustaches de guerrier franc ; celui de Fauvarques, joues glabres et sans muscles, haut front dominé par la chevelure de laque noire, prunelles d'un éclat inquiétant entre des cils trop longs et trop épais, regard de serpent guettant une proie. Le désintéressement de Fauvarques ! sa pitié ! quelle aberration ! Un Fauvarques ne prête pas, ni ne donne ; il achète. Un instant la jalousie élargit la blessure de Feugères et il souffrit furieusement. Mais il se ressaisit aussitôt. Lucienne capable d'une félonie ? Allons donc ! Le danger pourtant existait. Entre les griffes de Fauvarques une femme courait tous les risques.

Il dit sans colère :

— J'aurais tout supposé, sauf cela.

— Oh ! je sais... L'égoïsme des hommes... quelle tare effroyable ! Quand ils ne sont pas directement touchés, ils préfèrent l'abandon au hasard, l'attente du miracle, l'enlizement, et quand nous, les épouses, les mères, nous agissons à leur place, ils se cabrent, invoquent leur dignité, leur honneur. En vain j'ai lutté pour arracher André à son engourdissement. Il est trop tard. Mon parti est pris et rien ne m'en détournera.

Feugères ne l'écoutait pas.

Maintenant ses scrupules ne lui pesaient plus et il se félicitait même d'avoir répondu à l'appel de Lucienne. Le danger n'était pas imaginaire, mais il ne venait pas d'où elle croyait. Il venait de Fauvarques. Il ne menaçait pas la vie de Lucienne

ni celle de ses enfants, il planait sur le merveilleux amour de Lucienne et d'André. La moindre maladresse, étant donné le caractère de celui-ci, briserait ce ménage jusque-là si uni. Et cela, il fallait l'éviter à tout prix.

— Je ne vous blâmerai pas, dit-il. Tout amour rend aveugle, même celui d'une mère pour ses enfants, et c'est lui qui vous a guidée vers une voie sans issue. Il faut vous en évader coûte que coûte.

— Non, non, s'écria Lucienne, non, je partirai.

— Au nom du ciel, laissez-moi parler. Vous ne doutez pas de mon amitié, n'est-ce pas? Écoutez ce qu'elle me dicte. Après, agissez à votre guise, mais il faut que je vous fasse toucher du doigt le bord du gouffre.

Il prit une chaise, s'assit en face d'elle genoux contre genoux, tandis que le regard de Lucienne fuyait le sien comme si elle refusait de se laisser convaincre.

Le jeune homme reprit :

— Pas d'amour-propre déplacé. Examinons la situation de sang-froid. Nous aboutissons à cette impasse : André, inévitablement, connaîtra le nom de votre prêteur, car personne n'acceptera de jouer la comédie que vous me demandez. Imaginez sa stupeur, sa colère. A ses yeux vous ne serez plus vous-même, il aura une autre femme devant lui, la femme qui aura accepté de l'argent de Fauvarques. Fauvarques! le jouisseur, le démagogue, le personnage symbolique de la corruption actuelle, l'individu dont tout honnête homme se détourne avec dégoût. Non, André ne pourra supporter cela. Et alors?...

Lucienne, le regard fixe, semblait suivre des images invisibles. Feugères puisa dans son silence une parcelle d'espoir. Il poursuivit :

— Comprenez-moi. Fauvarques cherche à tuer l'amour d'André pour vous. Quel est son but? Je vous le laisse à deviner. Vous connaissant, je ne doute pas de son échec auprès de vous, mais qu'importe si le mal est fait, s'il a accompli la première partie de son dessein. Et il y parviendra certainement si vous ne brisez pas tout de suite les liens dont il vous enserre.

La voix de Feugères s'était transformée. Il y mettait une chaleur, une force de persuasion dont il se serait cru incapable une minute plus tôt. Maintenant, c'était le salut du ménage qu'il édifiait. Il mettait à plaider la cause d'André une exalta-

tion, à laquelle sa propre détresse donnait un aliment nouveau. Car il luttait aussi pour son amour. Si Lucienne obéissait à Fauvarques, elle déchirait deux cœurs du même coup. Sa douleur lui dictait le mot juste et y mettait un accent pathétique. Il voyait Lucienne baisser la tête peu à peu ; elle ne se révoltait plus ; peut-être touchait-il au but.

L'officier insista :

— Voyons, reprenez-vous, élevez-vous au-dessus d'une situation passagère... André souffre cruellement, lui aussi, mais il puise sa force dans son honneur de soldat qu'il place bien haut, plus haut que tout. Imitez-le.

Lucienne eut un geste de désespoir. Elle voulut parler, mais un sanglot l'arrêta. Feugères sentait la partie gagnée. Il insista :

— Votre droiture vous a empêchée de deviner certaines bassesses, mais maintenant vous êtes avertie et votre avenir est tout entier entre vos mains. Courage. Nous allons ensemble aviser, chercher, trouver... Je vous en supplie de toute la force de mon cœur.

— Oh ! Feugères, Feugères...

Maintenant, un coude sur le genou, elle pleurait doucement. Un instant passa ainsi et Feugères laissait couler ces larmes comme le seul apaisement possible.

Il ne put se retenir de saisir la main de la jeune femme. Jamais celle-ci ne la lui avait abandonnée comme elle le faisait en ce moment. Il en goûtait avec délice la peau tiède et satinée et son contact le bouleversait comme une caresse. De la nuque inclinée tout près de lui montait un parfum respiré pour la première fois et sous la robe légère il distinguait la ligne harmonieuse de l'épaule que les sanglots faisaient palpiter. Visiblement la jeune femme, à bout de forces, était incapable de réagir. Feugères eut la sensation de disposer d'elle. Machinalement son doigt caressa le fin poignet veiné de bleu et elle n'eut pas un frisson de révolte.

Il eut une seconde de vertige où son instinct le domina totalement. Que diable ! Il ne l'avait pas sollicité, ce tête-à-tête dans sa garçonnière ; elle avait mis à l'organiser une ingéniosité, une duplicité excusant tout de sa part, à lui. Il n'avait qu'à laisser glisser sa main le long de ce bras, à enlacer cette taille, à renverser ce visage sous ses lèvres, il ne rencontrerait nulle résistance.

Oui, mais André...

D'un sursaut, il se dressa, s'éloigna vivement de quelques pas. Dans la glace son visage lui parut horrible, avec ses joues crispées et livides, ses yeux de dément Il posa avec force ses mains brûlantes sur le marbre de la cheminée, et fermant les paupières, attendit.

— Vous avez raison, dit Lucienne d'une voix tremblante.

Il se retourna. Elle était debout, très droite, les yeux encore mouillés de pleurs. Il s'approcha d'elle lentement avec un reste de crainte.

— Ah! fit-il, je suis heureux, heureux...

— J'allais commettre une folie. Vous m'avez arrêtée à temps. Merci. Dès demain, je rapporterai cet argent.

— Croyez-moi. Ne soyez pas brave à demi. Rompez complètement avec cet homme.

— Je vous le promets, mon ami. Mais, hélas! que deviendront nos petits dans cette misère, sans aucun appui ?...

— Ne blasphémez pas. Ne vous l'ai-je pas promis? Nous chercherons ensemble, je chercherai et je trouverai. Il fallait sauver l'essentiel : votre amour. Grâce à Dieu, c'est fait.

Il s'enivrait de son propre sacrifice et se sentait la force de réaliser des prodiges pour achever son œuvre, arracher à leur détresse et Lucienne et André.

La jeune femme maintenant le contemplait de ses grands yeux où il devinait tendresse, admiration, gratitude.

— Vous avez un cœur exquis, dit-elle.

Feugères eut un sourire amer.

— Courageux, simplement, fit-il. On n'a pas grand mérite à aider les deux êtres qu'on aime le mieux au monde.

Lucienne baissa les yeux et une légère rougeur teinta ses joues. Feugères ajouta avec vivacité :

— Preste! il faut vous sauver d'ici et que cette visite demeure ignorée de tous. Je vais vous devancer et m'assurer qu'il n'y a sur le quai aucune figure de connaissance.

Ils sortirent et marchèrent côte à côte dans le jardin. Sur le gravier leurs pas crissaient d'un rythme lent. Inconsciemment, ils retardaient la séparation. Ils ne se parlaient plus et jouissaient de l'apaisement de leur cœur.

— Attendez, dit Feugères.

Il entrebâilla la porte et jeta un regard au dehors.

— Personne. Adieu, fuyez vite. Et courage! Je vais m'occuper de vous aussitôt que possible.

Ils se serrèrent la main avec force.

Feugères demeura sur le pas de la porte, caressant du regard la fine silhouette noire. Elle avait disparu et il attendait encore, les yeux fixés sur l'angle de la rue, jouissant avec âpreté de sa tristesse et de ses regrets. Soudain une angoisse s'éleva, précise, dans la brume de ses pensées. Lucienne avait-elle surpris son secret?

Il n'eut pas le temps de chercher une réponse. Une troupe de camelots débouchait d'une rue dans une galopade d'espadrilles et un concert de hurlements :

— Demandez!... *Le Réveil du Peuple*... Édition spéciale... La dernière infamie des bourgeois alliés aux prêtres... Demandez!...

Il tendit une pièce et saisit la feuille fraîchement imprimée. Tout de suite son regard fut attiré par un passage composé en caractères gras :

« *Dernière heure.*

« *L'Infamie suprême.*

« Les représentants du cartel de la grosse industrie se sont réunis à 14 heures à l'Hôtel de Ville sous la férule de leur président, le maire voleur et assassin Fauvarques. Sur la proposition de celui-ci, à l'unanimité des vingt-sept membres présents, l'assemblée a refusé d'accepter le chiffre de salaires minimum proposé par la commission d'arbitrage. Non content de ce succès, le même Fauvarques a fait décider le maintien intégral du lock-out et de la fermeture des ateliers et usines... Peuple, on veut te dompter par la faim!... Camarades, l'heure est venue de passer des paroles aux actes... »

Feugères ne lut pas plus avant.

— Bigre! fit-il, cela se gâte. Il est temps de regagner notre poste.

Et, jetant le journal, il sauta dans son auto et démarra dans un grondement de tonnerre.

MARCEL DUPONT.

(La dernière partie au prochain numéro.)

VOLTAIRE ET CASANOVA

Il a mal dormi, car il dort mal. Il dort mal parce qu'il a les nerfs irritables et l'esprit dans un mouvement continuel. Sans compter qu'il est de petite santé. Aussi arrive-t-il parfois que son corps refuse service et se révolte contre ce que l'on exige de lui. Sa machine à vivre a des mutineries et notre homme les supporte impatiemment. La patience n'est pas son fort. Il est tyrannique ; il s'en veut de ne pas être le maître de sa guenille et de ne pouvoir régenter à son gré sa carcasse. Le dépit qu'il en a l'atteint en son orgueil, car étant orgueilleux il est susceptible. J'ai dit qu'il a les nerfs irritables, et il s'irrite. Il met à s'irriter tout l'esprit qu'il a, et il y trouve maintes raisons à ne se pas retenir de l'être.

Est-il donc admissible, quand on a sous le bonnet une cervelle comme la sienne, c'est-à-dire de la meilleure qualité, quand on a dans son escarcelle autant d'écus qu'il en faut pour tenir le meilleur rang dans le monde, quand autour de ce bonnet on peut ajouter une couronne de laurier, et quand parmi ces écus se trouve mêlée une médaille à l'effigie de la gloire, est-il juste, quand on est le prince des philosophes, la coqueluche des Muses, l'idole des peuples et l'ami des Rois, l'oracle du goût et l'arbitre de l'Europe, en un mot quand on est M. de Voltaire, qu'on ne puisse imposer silence aux tiraillements de ses entrailles et aux agitations de son cœur ? Est-il convenable, quand on est le champion de la raison, le flambeau et l'honneur de son siècle, d'être sujet à la colique ou en proie

à la goutte, que le temps vous fasse sentir ses atteintes, vous décharne les os, vous attaque les nerfs, vous creuse le visage, vous blanchisse le poil, vous ride la peau, fasse de vous l'ombre amaigrie de vous-même, vous soumette au sort commun et vous confonde avec la foule ordinaire des vivants, et qu'à un mortel qui a su ranger sous sa loi les idées et les mots, faire taire un Jean-Jacques Rousseau, mâter un abbé Desfontaines, le sommeil, ce vil faquin, ose refuser l'obéissance ? Croirait-on qu'un de ces hommes que les dieux inventeraient s'ils n'existaient pas, n'ait pas le pouvoir, d'un seul froncement de sourcils, de mettre en fuite la hideuse insomnie et de la reléguer au fond des Enfers et qu'elle y crève ?

Ah ! la gueuse, la coquine ! Ah ! la peste ! Mais à quoi bon ? elle se rit de l'invective et de l'exorcisme. Rien n'y fait, pas plus le goupillon du prêtre que la plume du philosophe. Rien ne peut l'empêcher de tourmenter les victimes qu'elle a choisies et de s'asseoir à leur chevet, qu'elles soient étendues sur un lit de parade ou allongées sur un grabat. Elle n'épargne pas plus l'Empereur du Cathay que le plus humble des derviches. Elle s'en prend aux riches comme aux pauvres, aux malades comme aux bien portants. La couronne ne lui en impose pas plus que le bonnet de nuit et si elle l'eût voulu, elle eût eu raison des Sept Dormants d'Éphèse et de la Belle au Bois dormant. C'est pourquoi M. de Voltaire a mal dormi, ce qui lui arrive trop souvent.

Cependant qui aurait plus de droit au sommeil que M. de Voltaire ? Ses journées sont assez remplies pour qu'elles lui méritent quelque repos. M. de Voltaire ne les emploie-t-il pas d'ailleurs au bien et au divertissement de l'humanité et au profit de ses concitoyens en particulier ? N'est-ce pour eux qu'il consent à vivre ? A peine levé, et dès qu'il est sûr que Morphée lui refusera jusqu'au bout ses pavots, le voici à sa tâche. Il la commence par les affaires qui le concernent, non par égoïsme, mais plutôt pour se faire la main. Il donne donc ses premiers instants à ses intérêts privés. M. de Voltaire en a un légitime souci. Il n'est point bon, à son estime, qu'un poète illustre et le plus célèbre des écrivains soit réduit à un petit état de médiocrité, de gêne ou pire peut-être. On a vu trop d'exemples de ces humiliantes et déplorables misères. Pour ce qui est de son fait, M. de Voltaire y a mis ordre et ses

affaires sont dans le meilleur. Il en prend soin et sait compter. Il sait l'étendue de ses revenus, leur sécurité, leurs rentrées; il en règle l'emploi et veille à en user dignement. Il entend vivre avec convenance, mais il a l'horreur d'être dupé. Il ne se refuse pas d'être charitable, mais répugne à ce qu'on fasse abus de ses bontés. Il est régulier dans ses payements, mais obstiné à réclamer son dû. Il oblige volontiers, mais il sied que l'argent prêté rentre à terme et que les sommes à revenir soient encaissées à leur jour. C'est cette entente de ses intérêts qui lui permet de tenir son rang. M. de Voltaire est homme de qualité autant qu'homme de lettres et que philosophe. Cela paraît en ses façons et en son état. Il a des rentes. Il entretient sa maison sur un bon pied. Ses *Délices* en témoignent.

Il aime à y recevoir compagnie. Genève et Lausanne lui en fournissent de la meilleure et de la plus agréable. Gens d'esprit et jolies femmes se pressent chez lui et les admirateurs n'y manquent pas. La France n'est pas ingrate à cet illustre exilé, ses moindres actions y sont commentées, ses moindres propos rapportés. Ses écrits y sont lus avec une avide curiosité et l'auteur y est vite reconnu sous l'anonymat par lequel il se dérobe souvent. Les visiteurs de marque savent le chemin de ses « ermitages ». Que de carrosses s'arrêtent à sa porte et il en est qui viennent de loin, car, de toutes les parties de l'Europe, on accourt pour lui rendre hommage. Ces hommages ne lui déplaisent pas. M. de Voltaire ne dédaigne pas l'odeur de l'encens, surtout quand l'encensoir est balancé d'une main flatteuse. M. de Voltaire accepte volontiers tous les témoignages qui sont une marque de sa gloire. Elle lui arrive aussi sous forme de lettres auxquelles il répond ponctuellement. La correspondance qu'il entretient est énorme et il tire copie de ses réponses.

Par là, il est au fait de chacun et de tous. Rien n'échappe à son infinie curiosité. Il est au courant de ce qui se dit et de ce qui s'imprime. Tout ce qui se publie lui parvient, livres et gazettes. Il est grand lecteur. Toutes les feuilles où l'on parle de lui lui passent sous les yeux. Il est sensible à la louange, mais ce n'est pas toujours la louange que lui prodiguent les folliculaires. M. de Voltaire a des ennemis. Il en a beaucoup et il n'hésite pas à s'en faire davantage, tant il a peine à retenir un bon mot ou une moquerie, même si l'offensé est en mesure de

représailles. D'ailleurs les mécontents et les adversaires trouvent à qui parler. M. de Voltaire rend coup pour coup et aussi volontiers il attaque qu'il riposte. Il excelle à la défensive comme à l'assaut. Il s'anime au combat jusqu'à la fureur. Toutes les armes lui sont bonnes, l'ironie, le sarcasme, la raillerie, la feinte, le mensonge, la calomnie, la finesse, la grossièreté. Il mêle à son encre de la boue et du poison. Tant pis s'il s'en tache et s'en éclabousse! Il est admirable en ses fureurs, mais les fureurs ne lui valent rien. Elles irritent ses nerfs aisément irritables et cette irritation n'est pas propre à lui procurer de bonnes nuits. Il s'y épuise, d'autant qu'il n'a pas la santé de son esprit toujours agile, actif, prêt au travail et à tous les exercices du génie. Son corps a ses infirmités. M. de Voltaire craint le froid, se bourre de remèdes, de drogues. A certains jours le voilà valétudinaire, enveloppé de robes de chambre fourrées, grelottant auprès de son poêle, toussant, crachant, gémissant. A d'autres, le voici qui a fait toilette, bel habit, ample perruque, haute canne à pomme d'or. Il reçoit, parle, plaisante, rit. Il est ressuscité. Il est tout de feu et de flamme. L'urne attendra encore sa cendre. M. de Voltaire vivra vieux quoiqu'il dorme mal.

Il a du temps pour tout, ce diable d'homme, mais il en donne le meilleur à l'entretien de sa gloire et cette gloire il la doit à ses écrits. C'est par eux qu'il touche et qu'il émeut, qu'il séduit, qu'il convainc, qu'il conquiert, qu'il étend sa renommée. Elle est universelle comme ses talents. Il est souverain dans tous les genres et dans tous les tons, du badin au sublime, de l'épigramme au poème épique. Tragédie, comédie, tout lui est bon. Il est conteur et moraliste. Il est historien et philosophe. Il traite l'histoire et la philosophie en polémiste, qu'il est par nature et par circonstance. Il s'élève contre les préjugés, se dresse contre la superstition et la poursuit dans les mœurs et dans les religions. Sa plume infatigable suffit à tout, de même que lui n'est étranger à rien, pas plus à la mathématique qu'à la physique. Il passe de la métaphysique à la scatologie avec aisance. Il a des facilités pour tout. Son aptitude au travail est merveilleuse et il l'excite par l'abus du café. Il en absorbe tasse sur tasse... Cela rend l'esprit lucide, mais il ne dormira pas la nuit; bast! l'insomnie, après tout, c'est de la journée prolongée.

La sienne n'est jamais assez longue pour tout ce qu'il a à faire, car il aime tout, se passionne pour tout. Rien de ce qui se passe dans la République des Lettres ne le laisse indifférent. Il en connaît les plus illustres représentants et les plus infimes grimauds. Il surveille les faits et gestes du plus vil gratte-papier aussi bien que les perturbations du globe. Les querelles des pédants l'occupent autant que les tremblements de terre. Il s'intéresse au sort de la planète, à la composition de l'univers et aux pauvres atomes que nous sommes. Il s'inquiète du présent et du futur de leurs destinées. Il souhaite le règne de la justice et le bonheur des peuples, dussent-ils le trouver dans les croyances les plus absurdes, mais il a foi dans la science pour amener le triomphe de la raison. Il y travaille de toutes ses forces et ses forces prennent toutes les formes. Parfois cependant il éprouve le besoin de se distraire et d'oublier les intérêts du genre humain pour celui de son plaisir et il le demande à la société et à la conversation. Il n'en est pas de plus brillante que la sienne. Il y passe avec une merveilleuse aisance du sérieux au plaisant, car il plaisante volontiers, mais il ne supporte guère qu'on lui rende la pareille. Il est susceptible et pointilleux en tout ce qui touche à son rôle de grand homme et de philosophe. Ce rôle ne l'empêche pas d'en accepter d'autres, car il adore le théâtre et ne dédaigne pas de monter sur le tréteau, de revêtir la robe asiatique d'Orosmane ou le manteau en poil de chameau de Mahomet. Il est le metteur en scène le plus exigeant. Il s'emporte, se fâche, va, vient, se démène, reprend, corrige, se dépense, s'échauffe, tombe anéanti, se relève avec un bon mot, puis s'affaisse de nouveau, déclare qu'il est mourant, qu'il est mort et que l'abbé Desfontaines va en être bien content. Il boit une tasse de café, le voilà revenu à la vie, à la tirade interrompue, à la réplique en suspens. Le voilà ressuscité, mais il ne dormira pas cette nuit.

Il n'a pas dormi en effet, malgré les tisanes, les potions, les gouttes et les drogues calmantes dont il a auprès de lui tout un attirail, mais le sommeil ne s'enferme pas dans une fiole et ne s'emprisonne pas dans un flacon, comme les esprits dans les contes arabes. Il ne viendra donc jamais d'Orient un enchanteur qui le délivrera de l'insomnie, se mettra au service de M. de Voltaire? Mais non! sous les couvertures, il s'agite. Son

vieux corps décharné se tourne et se retourne. Il tousse, il a la fièvre. Il se tâte le pouls. Ah! la mauvaise nuit! Demain il ne se lèvera pas et passera la journée au lit, rideaux fermés. Il ne recevra personne, sauf sa nièce, Mme Denis, et son Jésuite, le Père Adam. Il se soignera; il ne veut pas mourir. Le drôle serait trop content d'avoir l'honneur de lui administrer l'Extrême-Onction. Il a encore de quoi occuper deux ou trois vies. Tel procès n'a pas encore été jugé; cet argent prêté n'est pas encore rentré. Qu'on ne sache pas surtout qu'il est malade! Tous les rimeurs d'épitaphes et tous les bavards d'oraisons funèbres entreraient en jeu. D'ailleurs, est-il donc tellement âgé? Il a encore du temps devant lui, non qu'il prétende atteindre l'âge de Mathusalem. Que d'absurdités dans cette Bible! Cependant, il se sent las. Il a toujours été sujet à mille incommodités, même lorsqu'il était jeune, à l'époque où La Tour le représentait dans le pastel qui est là, pendu au mur de la chambre et qu'il entrevoit à la lueur de sa veilleuse. Il s'y retrouve tel qu'il était alors, avec son bel habit, sa perruque bien peignée, sa figure maigre, longue et fine, sa bouche serrée et malicieuse, son long nez, au bout gros et frémissant, à l'arête osseuse, son front haut et sans rides, et ses yeux, ses yeux au regard aigu, pétillant et sur tout le visage cet air d'esprit qu'il a gardé en dépit du temps. Mais que se passe-t-il? On dirait que ces yeux, là-bas, se ferment. Est-ce que les portraits s'endorment? Ah! qu'il ferait bon faire comme eux!...



Il s'est assoupi. Tout est silencieux dans la chambre. M. de Voltaire sommeille, mais des images traversent sa somnolence. Elles lui rappellent des minutes de sa vie et parfois le ramènent à ses plus lointains souvenirs. Il se revoit le petit François Arouet, enfant malingre et chétif, mais vif et intelligent. Il n'a guère connu sa mère. A dix ans, son père l'envoie au collège Louis-le-Grand; il y est sous la férule des pères Tournemine et Poirée. Ils ont du bon, ces Jésuites. Il leur doit beaucoup. S'ils n'ont fait de leur écolier qu'un médiocre chrétien, ils l'ont rendu bon latiniste et lui ont donné le goût des belles-lettres. C'est en mémoire d'eux qu'il s'est attaché ce Père Adam qui n'est certes pas « le premier des hommes ». C'est une plai-

santerie que M. de Voltaire ne se prive pas de répéter; malgré quoi, il est demeuré reconnaissant à ses maîtres de jeunesse, non moins qu'à l'excellent abbé de Chateauneuf qui le conduisit chez Ninon de Lenclos. Elle avait bien de l'esprit en son libertinage, mais elle était vieille et ne valait pas cette charmante Pimpette dont il fut amoureux en Hollande, qu'il voulait enlever dans des habits d'homme et qu'il n'enleva pas, mais à qui il songeait tout en grossoyant à l'étude de M[e] Alain. Heureusement il ne s'y morfondit pas longtemps. Il était plus fait pour la société du Temple et de Sceaux que pour les travaux de basoche. A Sceaux, au Temple, il fréquente des grands seigneurs libertins, de jolies femmes, de gentils rimeurs. Ses petits vers y étaient goûtés et ils lui valurent sa première Bastille.

Il en sort pour prendre pied à la Cour et, du coup, d'Arouet il devient Voltaire. Que faut-il pour cela ? De la belle humeur, de l'audace, de l'esprit et de la chance. Il en a, mais il a aussi du bon sens et le désir de réussir. Ce n'est pas assez d'être un aimable amuseur, il y a mieux et le voici auteur d'*Œdipe* et du poème de *la Ligue*. C'est fort bien, mais ce n'est pas tout. Trop de poètes sont des gueux ou de pauvres diables aux gages de libraires. Lui, il ne fera pas partie de cette engeance. Il n'a pas l'étoffe d'un crève-la-faim. Les faveurs des grands, les pensions et autres menues aubaines ne suffisent pas à mettre un homme d'esprit au-dessus du besoin. Il y a d'autres moyens à se pourvoir d'indépendance. La spéculation n'est-elle pas faite pour assurer aux talents une aisance prudemment dorée? Les opérations de banque et de commerce ne sont pas à dédaigner. La plume ne déroge pas à aligner des chiffres. Les financiers sont gens de bon conseil et il n'est point interdit au sage de faire fortune. La poule au pot peut être une poule aux œufs d'or. Qui joue s'expose aux pertes, mais les pertes se réparent. L'argent est un bon viatique et aide à faire son chemin. Les routes de la gloire ne sont pas plus sûres que celle de la fortune. On y est exposé à maints accidents et on y rencontre la banqueroute ou les affronts, un Médina ou un Dumoulin qui vous volent, un Beauregard ou un chevalier de Rohan qui vous bâtonnent ou vous font bâtonner. On leur demande raison, le public rit et vous voilà derechef à la Bastille... La Bastille. Il a cru entendre le bruit des verrous. Il s'agite dans

son lit. Il est tout à fait réveillé ; il ne se rendormira plus et il aura tout le temps jusqu'au matin de ressasser ses colères et ses griefs.

Il en est tout frémissant. Il a simultanément dans l'esprit tout ce qu'il a à reprocher à chacun, et la liste des torts que l'on a eus envers lui est interminable. Cela l'entoure comme une nuée de guêpes bourdonnantes. Furieux, il s'agite au milieu de cet essaim. Il s'y débat. Il ressent comme d'aujourd'hui la cuisson des vieilles piqûres. Il est l'homme des rancunes sans pardon. Ah ! ses ennemis, qu'il voudrait donc les avoir là à sa portée ! Quelle belle correction il leur infligerait ! Comme il leur ferait rentrer dans la gorge le venin ! De quelles injures il les accablerait ! Et voici qu'il les prend à parti en lui-même. Son œil brille, sa bouche ricane. Les sarcasmes, les traits cruels en jaillissent. Celui-là l'a calomnié, celui-là l'a vilipendé, celui-là l'a décrié ! A son tour il les décrie, les vilipende et les calomnie. Ces faquins trouvent en lui leur maître. On ne se relève pas d'une raillerie de M. de Voltaire. Elle pique comme une aiguille et transperce comme un dard. Ils n'en ont pas fini avec lui. Tout vieux et cacochyme qu'il est, il a encore des armes. La nuit prochaine, il ne se laissera pas démanger par cette gale. Il dormira ; il prendra moins de café et il priera le Père Adam de lui faire la lecture de quelque bon auteur bien soporifique.

Il dormait mieux au temps de Cirey et de Mme du Châtelet. Il revoit le tranquille château, la petite rivière la Blaise qui court dans la prairie, le bois, les jardins, la longue allée où il se promenait en philosophant, la porte où il avait fait sculpter des devises et des emblèmes. Il revoit la belle Émilie partagée entre l'amour et les mathématiques. Il se revoit devant ses fourneaux et ses cornues faisant des expériences de physique, ou bien, à sa table, auprès de son poêle, écrivant *Alzire*, *Mahomet*, *Mérope*, distrait un instant par les objets de la Chine et des Indes dont il aimait à s'entourer, montant aux combles où était installé le théâtre ou montrant aux visiteurs la lanterne magique. C'est à Cirey qu'il a reçu les premières avances du prince royal de Prusse. Pourquoi les a-t-il écoutées ? La vie était agréable à Cirey. On y était en sûreté. On y pouvait disputer à coups de brocards avec un Jean-Baptiste Rousseau et y barbouiller de ridicule un cuistre comme l'abbé Desfontaines,

laisser *Mahomet* faire scandale à Paris. Il est vrai que l'on s'y ennuyait un peu parfois et que la belle Émilie était bien mathématique ! Et puis ce prince royal de Prusse était devenu le roi de Prusse, le conquérant de la Silésie ! Il savait flatter. Quelle différence entre ses caresses et l'indifférence polie d'un Louis XV qui jugeait qu'une pension était suffisante pour s'attacher un Voltaire ! Mieux valait encore Lunéville et Commercy et le bon roi Stanislas !

Il ne dormira pas, cette nuit. Il ne dormait guère non plus à Potsdam après les soirées de tabagie, de propos orduriers et de conversations philosophiques, parmi les soucis et les tracas de toutes sortes. Et pourtant, cela avait bien commencé ! Cela avait commencé par l'amitié, par l'admiration, par l'Opéra, par les honneurs, par les cajoleries, par les petits soins, mais cela avait continué par les déceptions, les dépits, les bouderies, les brouilleries, les jalousies, les raccommodements. Ce Frédéric ! un cynique, un brutal, un avare, un fourbe, un menteur ! Qu'il reprenne sa clé de chambellan, son ordre, ses pensions ! Ces servitudes ne sont pas faites pour un philosophe. Qu'on lui rende la liberté ! Quand on a un Voltaire chez soi, si roi qu'on puisse être, on le traite autrement. On ne le met pas aux arrêts ; on ne place pas des sentinelles à sa porte ; on ne fouille pas ses bagages. Au diable Berlin et le Frédéric ! Et pourtant, comment ne pas conserver bon souvenir de ces soupers où l'on disait tout, où la politique, la religion et la morale se jouaient cartes sur table avec toutes les libertés de l'esprit, tandis que les domestiques, éreintés d'être restés debout, s'endormaient de fatigue, le dos à la boiserie ? Heureux drôles, il voudrait bien faire comme eux, mais la nuit s'achève et déjà le jour pointe entre les rideaux. La vie va reprendre et M. de Voltaire regarde sur le coin d'un meuble l'ample robe de chambre où il s'enveloppera tout à l'heure et qu'il drapera autour de son maigre corps desséché. Déjà il songe à tout ce qui composera la journée qui va commencer, aux lettres qu'il a à écrire, à la page qu'il a à dicter, aux gens qu'il a à recevoir. N'est-ce pas aujourd'hui qu'il attend la visite de cet aventurier italien qui se fait appeler le chevalier de Seingalt et qui l'amusera, lui a-t-on dit, par sa mine et sa faconde ? Fort bien, mais tout cela ne fait pas que M. de Voltaire soit de bonne humeur. M. de Voltaire a mal dormi...

Il a bien dormi, car il dort bien. Il dort bien parce que la nature l'a doué d'un magnifique pouvoir de sommeil et a fait de lui un de ses ouvrages les plus solides et les plus accomplis. Elle lui a donné le teint africain, des cheveux touffus, un nez aux narines largement ouvertes, une bouche avide, un souffle puissant, des yeux à l'affût sous des sourcils épais, un corps de bonne taille, des membres bien ajustés, des muscles et des nerfs capables de résister à toutes les fatigues. Elle l'a muni de toutes les forces dont elle peut disposer en faveur de ses fils les plus choyés et a doué celui-là d'un tempérament de feu, propre à tous les excès et en particulier à ceux de l'amour. Ainsi fait et pourvu, de par un décret des puissances divines, Giacomo Casanova, dit le chevalier de Seingalt, a consacré sa vie au plaisir; aussi le goût des femmes l'a-t-il conduit à maintes aventures. Il n'a refusé aucune de celles qui se présentaient à lui et les a poursuivies avec une infatigable ardeur et avec un bonheur singulier. Ce penchant aventureux l'a mené loin de son pays qui est Venise, à travers toutes les parties de l'Europe. Son existence vagabonde est un véritable roman. Ce chevalier errant a dormi en bien des lieux différents et en bien des lits divers et il y dort toujours bien.

M. Casanova dort bien, et, cette nuit, il a fort bien dormi. Cet hôtel des Balances où il est descendu à Genève mérite sa réputation. A peine couché, il a sagement fermé les yeux et s'est prélassé dans toute l'étendue des draps. C'est aux songes, à défaut d'autre compagnie, qu'il demandera d'embellir sa solitude nocturne. Les songes ne lui refusent guère leur assistance et ils lui représentent volontiers les épisodes les plus plaisants de sa vie. Ce n'est pas d'ailleurs seulement aux songes qu'il a recours pour se les remettre en mémoire. Son ardeur et son appétit à vivre ne l'empêchent pas de se souvenir de ce qu'il a vécu. Certes, l'aventure l'attire vers les nouveautés, mais il ne dédaigne pas les retours en arrière. N'est-ce pas jouir doublement de la vie que d'en anticiper les promesses et d'en évaluer les dons? Les bonheurs que l'on se rappelle ne sont pas moins précieux que les bonheurs qu'on imagine.

C'est pour le bonheur qu'il se sent fait et c'est à ceux qui lui sont arrivés qu'il pense avec le plus de plaisir. Être heu-

reux lui semble dû par la nature. Il parle bien en philosophe de la misérable condition humaine, mais, au fond de lui-même, il ne trouve pas l'existence si mauvaise. La sienne, sans doute, n'a pas été toute de roses et il en a senti parfois les épines, mais il est moins sensible aux piqûres de la tige qu'au parfum des pétales. Des fleurs de la vie, il en a respiré de fort belles, du moins, qui le lui semblaient. Il se tient donc pour un mortel fortuné. N'en est-on pas un, quand la fortune ne vous maltraite pas par trop et que les femmes vous font bonne mine? Ne serait-ce donc pas manquer de reconnaissance envers la Providence que de ne pas lui savoir gré de ses bienfaits et de s'appesantir sur les désagréments qu'elle n'a pas jugé opportun de nous épargner et auxquels, quand ils nous concernent, nous donnons volontiers le nom de malheurs? Pourquoi lui en faire des reproches que nous nous adresserions plus justement à nous-mêmes, car n'est-ce pas de nous que nous viennent les principaux inconvénients dont nous nous plaignons? Ne l'accusons donc pas de nos torts et ne la rendons pas responsable de nos fautes.

Ces fautes, et les conséquences qu'il en a encourues, M. Casanova ne répugne pas à se les avouer. Fier et intraitable envers autrui, il ne l'est pas vis-à-vis de lui-même. Ne pousse-t-il pas la franchise que se doit un honnête homme jusqu'à consigner sur ses tablettes ses erreurs et le mal qui en est résulté tant pour lui-même que pour les autres? Il ne se le dissimule pas et en tient fidèlement registre... Il est rare qu'il ne note point ce qui lui est arrivé. Plus tard, quand les années auront pesé sur lui, il se retrouvera dans ces notes qui l'aideront à reconstituer l'image de ce qu'il aura été. Il y retrouvera aussi le souvenir des plaisirs dont il a joui et ce souvenir l'aidera à en supporter la perte. Il aura plus tard ainsi satisfaction, tout chenu qu'il sera alors, à se revoir dans toute sa force au temps où les visages lui souriaient et où les aventures se pressaient sur ses pas. D'ailleurs, il aime à griffonner et à coucher par écrit sur le papier ses idées sur toutes choses. Il va même jusqu'à en composer des brochures. Ajoutez à ces occupations qu'il est grand épistolier, car il a beaucoup d'amis et de connaissances et qui sont dispersés aux quatre coins de l'Europe. Il a tant couru les chemins et vu tant de pays et de gens! ce qui ne l'a pas empêché d'être grand lecteur, car il a

du temps pour tout et il est pour que chaque chose se fasse en son temps et comme elle doit être faite, que ce soit un bon repas, une belle partie de campagne ou de jeu, ou tel autre divertissement. Il est d'avis qu'il est un temps pour les affaires, comme il en est un pour l'amitié, comme il en est un pour l'amour. Grâce à cette heureuse disposition et aux admirables forces de corps et d'esprit dont la nature l'a pourvu, il suffit à tout, mais quand il a bien rempli sa journée et qu'il s'y est donné tout entier à l'étude ou au plaisir, il aime qu'elle s'achève par un bon sommeil, où il n'emporte rien qui le puisse troubler et d'où il s'éveillera dispos, les membres assouplis, et prêt à vivre...

Il a déjà beaucoup vécu, M. Casanova, et quand il consulte ses fameuses tablettes, il s'aperçoit qu'il lui est arrivé bien des aventures dont la première a été de naître à Venise. Où peut-on mieux prendre le goût de la vie que dans cette cité illustre où la vie est faite de tous les plaisirs, dans la ville des sérénades et des gondoles, dans la ville des marquis et du carnaval où les intrigues se nouent et se dénouent au hasard des rencontres et selon les caprices du cœur et des sens? C'est à Venise, en effet, qu'il a vu le jour. Fils d'une femme de théâtre, ses premiers pas sur la scène du monde semblent le disposer à des fortunes diverses. Que de figures différentes il y fait! Ne fut-il pas étudiant à l'Université de Padoue, petit abbé, coadjuteur d'un évêque calabrais, secrétaire à Rome du cardinal Acquaviva, enseigne de vaisseau à Corfou, violon à l'orchestre de San Samuele, emprisonné au Fort Saint-André? Ne fut-ce pas à son retour de Constantinople que lui advint une des circonstances les plus favorables de sa vie, puisqu'elle lui valut la protection du bon sénateur Bragadin. Il est en brillante passe et dans tout le feu de la jeunesse. Il aime le jeu à la folie et les femmes avec passion. L'avenir ne l'inquiète guère. N'en perce-t-il pas les secrets, car il est bon cabaliste et même un peu sorcier. Surtout c'est un parfait mauvais sujet et la police a l'œil sur lui. Il est temps de changer d'air. A Mantoue, à Milan, il exerce ses talents. A Césène, il s'improvise magicien et découvreur de trésors. N'en est-ce pas un que cette charmante et mystérieuse Henriette qui court l'Italie en habit d'officier? Mais Paris l'attire et ne le retient pas, malgré l'amitié de l'illustre comédienne Sylvia. Il visite successivement

la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, et il revient à Venise. Il y partage avec l'abbé de Bernis les charmes de la galante nonne de Murano, et y reçoit sous les Plombs du Palais ducal, l'hospitalité de la Sérénissime République.

Mais il n'y a ni clés ni verrous qui puissent retenir un Casanova, et par la plus hardie des évasions, il fausse compagnie à ses geôliers. L'en voilà du coup célèbre, et c'est à Paris qu'il vient jouir de cette célébrité, mais il entend en tirer profit. Il n'est pas seulement né pour les plaisirs, il est né aussi pour les affaires. Il fonde une loterie royale et une manufacture de toiles peintes. Il remplit en Hollande une mission financière dont le résultat pour lui le plus clair est la rencontre de la marquise d'Urfé à qui il promet, par opérations cabalistiques et magiques, le rajeunissement. Pour l'obtenir, elle ne regarde pas à la dépense. M. le chevalier de Seingalt a maintenant sa « grande trésorière ». C'est fort commode, aussi est-ce en bon équipage que le voici à Genève dans cet hôtel des Balances où rien ne manque au voyageur qui peut payer bel écot et où il vient de s'éveiller d'excellente humeur, car il a bien dormi. M. Casanova dort bien.

Il s'est levé en chantonnant et, à peine debout, il a esquissé quelques ronds de jambe. Il aime la danse et il n'a pas oublié qu'il fut beau danseur de furlane et qu'il la dansait jusqu'à l'épuisement. Il serait d'ailleurs fort capable de renouveler ces exploits. Il est dans toute la force de l'âge, et constate à son miroir que le temps ne s'est encore permis à son égard aucun outrage. Ainsi fait, il y a encore plaisir à se parer. Il en trouvera certainement le moyen dans sa garde-robe qui est des mieux fournies. Qu'y choisira-t-il aujourd'hui pour paraître sous un aspect avantageux ? Sera-ce son habit bleu doublé d'hermines avec veste de satin blanc brodé ou son habit de velours de quatre couleurs ? Pour sa chemise, il la prendra de mousseline garnie à petites manchettes de dentelle. Quelle pierre gravée mettra-t-il à son doigt ? Celle où figure Hercule ou celle où est représenté un *biga* romain ? Ce qu'il n'oubliera pas, certes, ce sera sa breloque d'or figurant deux jambes. Ainsi paré, il aura belle façon, car, quoiqu'il ne s'agisse pas ici d'un rendez-vous de femme, M. le chevalier de Seingalt entend bien ne rien négliger de ce qui peut prévenir en sa faveur. N'est-ce pas aujourd'hui que M. de Villars-Chandieu va

le conduire aux *Délices* rendre visite à M. de Voltaire!... Certes, M. de Voltaire est un grand homme, et cela vaut bien qu'on se mette en frais pour lui, mais, un grand homme, après tout, n'est qu'un homme et n'y a-t-il pas entre les hommes une égalité que tous les respects du monde ne sauraient empêcher qu'elle existât ?... Un Casanova n'a rien d'un flagorneur et M. de Voltaire s'en apercevra bien...



M. de Voltaire, par l'entremise du banquier Tronchin, a fait, en février 1755, l'acquisition des *Délices*. A son arrivée en Suisse, en 1754, il s'est installé d'abord au château de Prangins, puis il a loué, à Montriond sur Lausanne, une agréable maison bien abritée des vents du nord. Il a passé à Lausanne les années 1756, 1757 et 1758, tant à Montriond qu'au Grand-Chêne, demeure d'été embellie par de beaux jardins. Tout d'abord, Lausanne lui a plu infiniment. Il y a trouvé une charmante société et y a donné de brillantes réceptions. Rien à Lausanne ne rappelait les mœurs rigides de Genève. Elles y étaient empreintes de simplicité et de bonhomie. Les plaisirs du théâtre y étaient fort goûtés. Or M. de Voltaire aime passionnément ce divertissement et il prend part volontiers à la représentation de ses pièces. Il a trouvé pour les interpréter de véritables étoiles : c'est Mme de Gentil-Langalerie, M. et Mme de Constant d'Hermenches ; mais M. de Voltaire est un auteur exigeant et un metteur en scène qui ne se prive pas de gronderies. Et puis il est inconstant. Il s'est détaché de Lausanne et a pris séjour aux *Délices*. Il s'y plaît mieux que dans ses « ermitages », ses « petites cabanes » de Montriond et du Grand-Chêne. Aux *Délices*, il est chez lui. Il y plante, il y jardine, mais à Lausanne on n'a pas oublié le passage du philosophe, et le souvenir qu'il y a laissé n'est point tout à son avantage. Son départ a provoqué un peu de mauvaise humeur et une petite rancune.

M. Casanova s'en est aperçu, car, à Lausanne, il a entendu parler de M. de Voltaire. La Suisse est fière de cet hôte illustre, mais tracassier, qui est venu chercher refuge sur le sol libre des Cantons. On y admire fort l'auteur de tant de beaux ouvrages, mais on y redoute son esprit satirique. Il court sur lui maintes anecdotes et M. Casanova en a retenu quelques-unes. Il a ren-

contré l'un ou l'autre des acteurs et des actrices improvisés qui ont eu à subir ses gronderies de coulisses, ses vacarmes pour un vers estropié ou mal prononcé, ses rebuffades et ses colères. Si le grand homme peut être enjoué et charmant, il n'est pas toujours d'humeur égale. Cependant, M. Casanova est bien décidé à ne pas quitter le pays avant d'avoir salué ce fameux Voltaire dont on ne cesse de l'entretenir et pour qui on lui propose de toute part des lettres d'introduction; mais le meilleur passeport auprès de l'auteur de *l'Écossaise* n'est-il pas d'avoir joué le rôle de Murray dans la représentation donnée de cette comédie à Soleure, chez l'ambassadeur de France, M. de Chavigny?

Ce Murray est l'amoureux de la pièce; aussi est-ce l'amour qui a conduit M. le chevalier de Seingalt à Soleure. Il ne s'amusait pas fort à Zurich, en cet hôtel de l'Épée où il était descendu venant d'Allemagne. Il s'y amusait si peu que, dans un accès de mélancolie, il lui avait pris l'idée de se mettre désormais à l'abri des vicissitudes de la fortune. Or, quel refuge contre les erreurs de sa vie passée plus sûr que la pieuse solitude du monastère de Notre-Dame des Ermites à Einsiedeln? La Providence ne l'aurait pas mené en vain au seuil de cette sainte retraite. Il s'était ouvert de son projet à l'abbé qui, tout en approuvant le dessein de ce futur novice, lui avait imposé un délai de réflexion. Mais la Providence, dépitée sans doute de ces lenteurs, en avait décidé autrement et n'avait pas tenu compte de son bon propos. Elle avait placé sur sa route la pierre d'achoppement où s'était brisée sa vocation. Une voiture à quatre chevaux arrêtée devant l'auberge de l'Épée; dans cette voiture une jeune brune élégante, vêtue en amazone et coiffée d'un bonnet de satin bleu avec une houppe en argent qui lui tombait sur l'oreille, il n'en avait pas fallu davantage pour mettre fin à ses bonnes résolutions. Le soir, déguisé en sommelier, il avait assumé le service de la belle voyageuse qui s'était fort bien aperçue du stratagème et, quelques jours après, il était venu à Soleure où, muni d'une introduction auprès de M. de Chavigny, il avait joué le rôle de Murray dans *l'Écossaise* et retrouvé sa belle inconnue dont il n'avait d'ailleurs pas obtenu grand chose d'autre qu'un rendez-vous nocturne dont il avait gardé mauvais souvenir, une rivale astucieuse s'étant substituée à l'Enchanteresse et ayant profité d'une méprise due aux illusions des ténèbres.

Heureusement que l'amour lui a réservé des compensations en la personne de cette charmante Dubois que M. de Chavigny lui avait donnée pour « gouvernante ». C'est une fine mouche que cette Dubois! Elle a quelque peu couru le monde au service de Lady Montague et, non seulement elle sait tenir une maison, mais aussi y être d'agréable compagnie. M. Casanova emporta de Soleure une lettre de M. de Chavigny qui le recommande à M. de Muralt, avoyer de Thoune et qui est un personnage considérable de la république de Berne. Il est déjà d'un certain âge et un des sages du gouvernement, ce qui ne l'a pas empêché d'aller prendre M. Casanova à son hôtel pour lui faire tout d'abord les honneurs de la bibliothèque et le mettre ensuite en relations avec la meilleure société du lieu qui n'en manque point d'excellente, bien que sérieuse.

C'est à un dîner chez M. de Muralt que M. Casanova en a eu les premiers aperçus. Il y a vu quatre ou cinq des femmes qui ont le plus de réputation et en a été fort content. Il a goûté leur air aisé, la gaîté de leurs propos et la décence de leur habillement, car, à Berne, les lois interdisent certains luxes, tel que celui, par exemple, de se parer de perles ou de diamants véritables et de garnir les robes de broderies d'or ou d'argent Il a fait aussi connaissance, grâce à M. de Muralt, avec plusieurs des hauts magistrats bernois. Là, pas de frivolité. Les discours traitent de droit public, d'intérêts d'État, de commerce, d'économie, de spéculation. Tout cela est fort bien, mais après ces graves rencontres, il n'est pas mauvais de retrouver cette charmante Dubois qu'il était bien résolu à établir avant de s'en séparer, mais il attendrait d'être à Lausanne pour mener à bien ce beau projet. Avant de s'y rendre, il a tenu à faire visite à l'illustre Albert de Haller, en sa résidence de Roche, au bailliage d'Aigle.

C'est un grand homme comme le grand Voltaire, que le grand Haller et, sans égaler la renommée du philosophe, celle du savant se place haut dans l'admiration du siècle. Il a traité des matières les plus diverses, théologie, médecine, histoire, beaux arts. Il a cinquante-deux ans. Il est en relations épistolaires avec les savants du monde entier et correspond avec Morgagni et Pontedera qui professent à l'Université de Padoue et dont M. Casanova a été l'élève. Cela lui a valu une invitation à dîner. Or, on dîne fort bien chez M. de Haller. La table y

est bonne et abondante et la conversation n'y chôme pas. Naturellement, il y a été question de M. de Voltaire. Entre le châtelain des *Délices* et le bailli bernois, les relations manquent de cordialité. Les opinions irréligieuses de Voltaire, ses plaisanteries sont profondément antipathiques à M. de Haller qui lui reproche également ses inexactitudes historiques. M. de Haller a refusé de prendre parti pour M. de Voltaire dans ses querelles avec le libraire Grasset et il n'admire que médiocrement *Zaïre*. « M. de Voltaire, dit-il, est un homme qui mérite d'être connu, quoique, malgré les lois de la physique, bien des gens l'aient trouvé plus grand de loin que de près. » M. le chevalier de Seingalt a enregistré le jugement, mais il a réservé le sien et, tout en réfléchissant à ce qu'il a entendu, il a pris la route de Lausanne pour y retrouver sa chère Dubois.

Elle l'y avait précédé et y habitait avec sa mère. Sa chère Dubois allait faire une fin. Lebel, le maître d'hôtel de M. de Chavigny, lui proposait de l'épouser. C'était un honnête homme, et cette demande en mariage s'accordait avec les plans d'établissement que M. Casanova avait formés pour son aimable gouvernante. Il avait demandé un délai de dix jours avant de donner son consentement à cette union. Ces soins ne l'avaient pas empêché d'aller remettre ses lettres de recommandation. Elles lui avaient valu fort bon accueil de la part de la société lausannoise et cet accueil lui avait fait négliger quelque peu sa chère Dubois. Lebel, retourné à Soleure, insistait pour connaître son sort, et le sort en était jeté. Lebel rappelé de Soleure était venu prendre possession du doux présent que lui faisait M. Casanova. Les adieux devaient se faire à une auberge qui était à deux lieues sur la route de Genève. On s'était séparé tendrement. Dès lors, rien ne l'avait plus retenu à Lausanne, et il était venu à Genève à l'hôtel des Balances. M. de Voltaire ne se doutait guère dans quels plateaux on l'allait peser tout à l'heure!



Laissons M. le chevalier de Seingalt pénétrer aux *Délices* sous la conduite de M. de Villars-Chandieu et ne prenons pas la peine d'écouter à la porte ce qui s'est dit en cette entrevue fameuse. Notre chevalier se chargera lui-même de nous rap-

porter les propos qui s'y tinrent et nous a laissé le récit des cinq entretiens qui eurent lieu entre lui et l'illustre vieillard. Chaque soir des cinq journées qu'il passa aux *Délices*, M. Casanova en nota soigneusement tous les détails et, plus tard, il en composa un des chapitres les plus curieux et les plus vivants de ses *Mémoires*. Inutile de dire qu'il s'y donna figure avantageuse. Ne fit-il pas pleurer le grand Voltaire, en lui récitant un chant de l'Arioste et n'eut-il pas l'audace de le contredire et de lui tenir tête sur certains points? Néanmoins fut il si satisfait de ce tournoi et n'en emporta-t-il pas quelque rancune et une certaine déception ? Aussi pourquoi M. de Voltaire ne lui demanda-t-il pas de lui faire le récit de la célèbre fuite des Plombs, récit où il excellait et qui durait plusieurs heures? Il faut mettre les gens que l'on reçoit en état de se montrer dans leur plus beau. C'est à quoi manqua M. de Voltaire et ce que Casanova ne lui pardonna sans doute point. N'eût-il pas mieux valu entendre notre aventurier conter la plus belle et la plus extraordinaire de ses aventures, que de discuter avec lui de Merlin Coccaie et des vers martelliens et de le chicaner au sujet des superstitions et du gouvernement de Venise? Aussi Casanova ne trouva-t-il pas Voltaire « sublime en tout ». Ne nous en plaignons pas. Le portrait que trace de lui Casanova n'en est que plus vivant.

HENRI DE RÉGNIER.

LES SOVIETS DEVANT UNE NOUVELLE CRISE ÉCONOMIQUE

Au cours de l'exercice 1927-1928, des événements se sont produits, d'où il ressort avec évidence que le gouvernement soviétique se voit forcé de reconnaître comment le régime instauré par lui l'a fatalement conduit à une impasse dans le domaine agricole aussi bien que dans le domaine industriel. Les mesures auxquelles il a actuellement recours, — efforts pour transformer la production agricole individuelle en production collective ou production d'État, manœuvre pour convaincre le prolétariat russe, par le moyen d'un procès monstrueux accompagné de sanglantes exécutions, que son échec dans l'industrie est l'œuvre d'un sabotage contre-révolutionnaire, — sont autant d'aveux d'impuissance, autant d'indices de l'inquiétude qui l'envahit.

Or, pendant cette période, il ne s'est trouvé aux prises avec aucun facteur défavorable au développement de la vie économique. L'opposition provoquée dans le parti communiste par la politique de Staline est brisée, ou tout au moins s'est terrée et ne se manifeste plus pour le moment; aucun pays, quelle que soit son appréhension du régime soviétique, ne lui cherche querelle et ne songe à provoquer la guerre. Enfin, — fait rare dans l'histoire agricole de la Russie, — après deux bonnes récoltes qui se sont suivies en 1926 et 1927, voici pour 1928 une récolte au-dessus de la moyenne. Sous l'ancien régime, une pareille succession de bonnes récoltes aurait provoqué, dans toutes les branches de l'économie, un superbe essor. Sous le gouvernement soviétique, voici la situation :

graves difficultés pour constituer des stocks de céréales, crise alimentaire dans les villes et réapparition des queues interminables d'acheteurs devant les boutiques de produits alimentaires; arrêt de l'exportation des céréales; achats importants de grains par les Soviets sur les principaux marchés du monde.

LE PROBLÈME AGRICOLE

Avant d'examiner les mesures que le pouvoir soviétique a imaginées pour conjurer la crise, recherchons-en les origines. Et d'abord est-il vrai que le pouvoir soviétique ait ramené l'agriculture russe à son niveau d'avant-guerre?

Comme toujours, nous emploierons uniquement des documents d'origine soviétique. Ce sont eux qui établissent à quel point une telle affirmation est inexacte, — pour ne pas dire plus, — même abstraction faite de la forte augmentation de la population, même si l'on opère non pas avec des moyennes, mais avec les chiffres absolus des dernières récoltes, qui présentent, comme nous venons de le dire, une série exceptionnelle de rendements élevés.

La *Revue économique* publiée par l'institution suprême de l'Union, le Conseil du travail et de la défense, contient dans sa livraison de juin dernier, un article où M. P. Lyastchenko donne sur la production agricole de l'U. R. S. S. en 1927 les renseignements suivants. En 1927, la surface ensemencée de céréales a été d'environ 95,6 millions d'hectares contre 98,7 millions d'hectares en 1909-1913 (1) : elle n'a par conséquent pas encore atteint la surface ensemencée d'avant-guerre. Il faut remarquer que M. Lyastchenko compare la surface ensemencée d'une seule année 1927 avec la moyenne de cinq années d'avant-guerre. La différence serait plus grande si la comparaison était faite soit entre l'année 1927 et l'année 1913, soit entre la moyenne de 1923-1927 et celle de 1909-1913. Elle le serait plus encore si, au lieu de la totalité des céréales prises en bloc, on considérait les espèces les plus précieuses pour l'exportation. Tandis que les emblavures de maïs ont augmenté de deux fois et demie par rapport à la moyenne de 1909-1913, la surface ensemencée de

(1) Sur les mêmes territoires qu'occupe actuellement l'U. R. S. S.

froment ne représente que 80 pour 100 de celle d'avant-guerre, et celle ensemencée d'orge seulement 60 pour 100.

Le rendement à l'hectare n'atteint pas davantage le niveau d'avant-guerre. Les belles récoltes de ces dernières années n'ont produit que 72 à 75 millions de tonnes, tandis qu'en moyenne, pour les années 1909-1913, elles étaient de 80 millions de tonnes. Quant au froment et à l'orge, en 1925-1927, on a récolté 20,5 millions de tonnes de froment contre 24,7 millions de tonnes d'avant-guerre; et seulement 4,7 millions de tonnes d'orge contre 10 millions d'avant-guerre.

Enfin, il faut tenir compte de la forte augmentation de la population russe depuis 1914. En 1914, sur les mêmes territoires occupés actuellement par l'Union Soviétique, le chiffre de la population, d'après les calculs du Comité central de statistique, était de 135 millions et demi. D'après le recensement général de 1926, la population de l'Union atteignait 147 millions. En 1927, année à laquelle se rapporte la statistique agricole que nous venons de citer, la population devait être de 150 millions, — puisque depuis 1922, après la diminution causée par la grande guerre, la guerre civile et la famine, la population augmentait par an de 2 pour cent.

Si donc, au lieu d'une évaluation globale, on compte par tête, la diminution de la production de céréales apparaît plus considérable encore.

Il est non moins important de constater dans quelle mesure a diminué la proportion des céréales que le producteur apporte au marché, après avoir mis en réserve les quantités nécessaires à son alimentation, à l'approvisionnement en semences, à la constitution de stocks.

Quelle est la cause de ce très grave phénomène? M. Lyastchenko la voit dans la disparition des grandes propriétés foncières d'avant la révolution, et dans l'extrême morcellement des terres : de 15 millions avant la guerre, les exploitations paysannes avaient passé à 22 millions il y a trois ans; il y en a actuellement de 24 à 25 millions. En effet, le petit producteur, obligé de mettre en réserve une quantité relativement plus grande, ne fournit à la vente qu'une partie relativement plus petite. C'est ainsi que les groupes de paysans, moyens et petits propriétaires, ne consentent à vendre que 10 à 15 pour 100 de leur production, tandis que les groupes supérieurs consacrent

de 20 à 40 pour 100 et jusqu'à 50 pour 100 de leur production à approvisionner les marchés. Avant la guerre, les quatre cinquièmes des céréales apportées sur le marché étaient fournis par les propriétaires fonciers et par les paysans aisés : actuellement, les trois quarts proviennent de moyennes et de petites exploitations paysannes. Quant au froment et à l'orge, ils occupent de cinq à dix fois plus de place dans les grandes exploitations que dans les petites.

Même appréciation de la situation agricole chez un autre auteur, M. Karatyguine (1). Après avoir constaté que la reconstitution de l'agriculture soviétique s'est effectuée, non pas sous la forme de l'intensification de la production, mais sous la forme de l'extension des emblavures, il poursuit : « La forme extensive du développement de l'économie rurale, avec ses bas rendements, a eu comme conséquence un bas revenu de l'agriculture, et cela, non seulement si on le compare avec le revenu donné par l'agriculture des autres pays, mais aussi par rapport au revenu donné par l'agriculture russe d'avant-guerre. Cela s'explique : 1° par le fait que les terres des propriétaires fonciers où le capital et le travail étaient appliqués d'une manière plus intense ont passé aux paysans, et 2° par l'absence, actuellement, chez le paysan, de l'outillage et des capitaux nécessaires. »

Ainsi il est établi, par les spécialistes soviétiques eux-mêmes, qu'une des raisons du lent développement de l'agriculture soviétique et de la diminution des quantités qu'elle fournit au marché, est la division des terres réalisée par la politique agraire et sociale du gouvernement soviétique.

On sait de reste, — et je l'ai établi à maintes reprises, ici même, — que cette raison n'est pas seule à expliquer la crise agricole actuelle. C'est le système lui-même, dans son ensemble, qui devait fatalement amener un conflit entre les paysans et le gouvernement bolchévique, l'intérêt de celui-ci étant d'acheter aux paysans les céréales le moins cher possible et de leur vendre le plus cher possible les produits de l'industrie d'État. Le gouvernement soviétique est incapable d'abaisser les prix de vente de ces produits, car l'industrie, sous le régime qu'il a instauré, travaille avec un coût de production extrêmement élevé. Forcé de s'adresser à l'industrie soviétique, le paysan

(1) L'industrie d'Etat et l'agriculture, *Revue économique*, août 1927.

russe n'apporte sur le marché que les quantités de céréales strictement indispensables pour se procurer l'argent nécessaire au paiement des impôts et à l'achat des objets dont il lui est absolument impossible de se passer et qu'il ne peut pas fabriquer lui-même.

De là vient que le pouvoir soviétique, malgré une succession de bonnes récoltes, n'arrive pas à constituer les stocks nécessaires, soit forcé d'arrêter les exportations et d'avoir recours à cette mesure extravagante : *l'importation des céréales*!

KOLHOS ET SOVHOS

C'est au cours du premier trimestre de l'exercice 1927-1928, — commençant au mois d'octobre, — que la situation se révéla dans toute sa gravité. Aux causes que je viens d'indiquer, il convient d'ajouter la panique que le pouvoir soviétique lui-même venait de créer en s'avisant de dénoncer de soi-disant visées agressives des pays capitalistes et de faire courir des bruits de guerre. Cette fable fut prise au sérieux par le paysan : aussitôt, par crainte de la réquisition et en prévision de la hausse des prix, les céréales se cachèrent.

Le Gouvernement décréta des mesures exceptionnelles. Il accusa le paysan d'accaparement. Il exigea le paiement de tous les arriérés d'impôts, forçant ainsi les producteurs à réaliser, pour se procurer de l'argent. Il alla jusqu'à mettre en jugement et jeter en prison les paysans détenteurs de réserves, et à confisquer ces réserves. Une véritable chasse fut organisée contre les paysans qui ne voulaient pas vendre leurs céréales ou qui essayaient de les vendre à des particuliers dans des conditions plus avantageuses.

Ces mesures, malgré l'annonce d'une nouvelle bonne récolte, n'ont pu redresser la situation et la ramener même au niveau de l'année précédente : en avril 1928, le Gouvernement n'a pu acheter que 225 000 tonnes de céréales contre 454 000 en avril 1927, en mai 1928 seulement 281 000 contre 318 000 en mai 1927. Dans une récente résolution du Comité central et de la Commission centrale du contrôle (6 avril 1928), il est reconnu que les « mesures extraordinaires prises pour augmenter les livraisons de céréales par les paysans, ont provoqué un mécontentement des paysans et des manifestations hostiles contre les

autorités soviétiques ». On peut donc affirmer que cette politique a fait faillite.

Le pouvoir soviétique s'en rend compte et cherche d'autres moyens pour se procurer les céréales dont il a si grand besoin. Ici, comme dans tous les autres domaines de la politique économique et sociale, deux voies s'ouvraient devant lui : la voie de la sagesse et du bon sens qui l'aurait mené à une politique plus modérée, plus favorable à l'initiative, au travail et à l'épargne; et une autre voie, celle de la démagogie, qui aboutit à exagérer les tendances extrémistes et à poursuivre des chimères sociales pour des buts purement politiques. C'est cette seconde voie qu'a choisie le Gouvernement des Soviets. Il a formé le projet fantaisiste de se libérer de la dépendance des paysans aisés, en groupant les petits producteurs en grandes exploitations collectives, les *Kolhos*, et en formant de grands domaines agricoles d'État, les *Sovhos*.

Les Kolhos et les Sovhos ne sont pas des inventions d'aujourd'hui. A l'époque du communisme intégral, les Soviets avaient déjà essayé de bolchéviser les campagnes en créant des comités de pauvres et en essayant de collectiviser la production agricole par la création des Kolhos. L'expérience échoua piteusement. Quant aux Sovhos, leur origine est dans la disette dont souffraient les villes, aux premières années du bolchévisme : les citadins s'en allaient dans les villages pour trouver un peu de farine en échange des quelques objets mobiliers qui leur restaient encore. Diverses institutions officielles obtinrent alors de petits domaines à exploiter pour nourrir leurs fonctionnaires : ce furent les premiers Sovhos.

A l'heure actuelle, s'il reste encore sur le territoire de l'U. R. S. S. des Kolhos et des Sovhos, leur rôle dans l'ensemble de la production agricole du pays est à peu près nul. D'après le calcul du Comité central de statistique (1), la surface ensemencée en céréales, pour l'ensemble des Kolhos et des Sovhos, représente environ 1,7 pour 100 de la surface de l'Union ensemencée en céréales, et ils fournissent environ 2 pour 100 de la récolte de céréales. Sur l'ensemble des céréales récoltées, les Sovhos ne peuvent mettre en vente que 50 pour 100 et les Kolhos 30 pour 100 de leur production, de telle manière que

(1) *Revue économique* de juin 1928, p. 17.

les Kolhos et les Sovhos ne fournissent, par petites quantités et à un grand nombre de marchés, qu'en tout et pour tout moins de 3 000 tonnes de céréales.

Quand le gouvernement soviétique, pour un but de propagande et « pour relever la conscience socialiste des paysans », organisa dans tout le pays des congrès de Kolhos, et à Moscou, le congrès général, il proclama que des progrès merveilleux avaient été accomplis dans ce domaine, en quelques mois, depuis qu'avait été lancé le mot d'ordre : « Réunissez-vous en Kolhos. » On lit dans l'article sur *les Résultats des congrès des Kolhos* publié le 21 juin 1928 par l'*Economitcheskaya Jizn* : « A quel point la collectivisation est devenue un mouvement des masses, on peut le juger d'après les chiffres suivants : d'octobre 1927 au 15 avril 1928, ont été organisés 16 000 nouveaux Kolhos, ce qui constitue une augmentation de 140 pour 100. »

A coup sûr, un tel chiffre est pour frapper l'imagination. Mais à examiner les choses d'un peu près, nous nous apercevons que, dans le plus grand nombre de cas, on affuble du nom de Kolhos une simple association de quelques familles paysannes pour exécuter en commun un travail agricole quelconque, — associations qui d'ailleurs ont existé de tous temps en Russie. Ou encore on forme les Kolhos uniquement en vue de profiter des différents avantages que les autorités accordent à ces enfants chétifs mais choyés du communisme : larges attributions de crédits, exemption d'impôts, etc. Les formes les plus simples de Kolhos, les associations pour le travail en commun, dont l'importance au point de vue de la production est minime, représentaient, en octobre 1927, 30 pour 100 du nombre total des Kolhos : le 15 avril 1928, elles en représentaient 75 pour 100. La plupart de ces Kolhos sont de toutes petites associations groupant cinq à dix ou douze familles tout au plus et, pour cette raison, dénommés Kolhos-nains. Il est superflu de démontrer que de pareils Kolhos ne vont être ni viables, ni rentables : sur la surface restreinte des terres que possèdent de pareils Kolhos, l'emploi d'une machine agricole ou d'un tracteur ne peut avoir pour effet que des pertes. Enfin, toutes les études sur la question signalent la formation de faux Kolhos : leurs organisateurs n'ont pour but que de s'assurer par ce procédé l'ouverture de crédits. Est-il besoin de faire remarquer que le mouvement des Kolhos, d'origine uniquement politique, n'a

aucune chance de se développer dans les conditions actuelles de la vie paysanne russe.

Il faut en dire autant des Sovhos. Les Sovhos, lisons-nous dans une étude de M. Galevius (1), occupent seulement 1,2 pour 100 de la surface des terres agricoles de l'Union. Cette surface ne représente que 6,5 pour 100 des terres qui appartenaient avant la révolution aux propriétaires fonciers. Ils sont souvent exploités par des institutions qui n'ont avec l'agriculture aucun rapport, vestiges du temps où les Sovhos étaient rattachés aux diverses institutions d'État et représentaient pour les employés et les ouvriers de ces institutions les seuls moyens qu'ils eussent de se procurer le pain, le lait, etc. Mais, constate l'auteur de l'étude, si l'importance économique des Sovhos n'est pas grande, « ils sont, pour le pouvoir soviétique et le parti communiste, autant de points d'appui dans l'œuvre de la socialisation des campagnes ».

FABRIQUES DE GRAINES D'ÉTAT

En même temps qu'il encourage les Kolhos et les Sovhos, sans d'ailleurs en attendre aucun résultat économique sérieux, le pouvoir soviétique a imaginé une nouvelle invention, autour de laquelle il est en train de faire un grand battage dans ses journaux et dans diverses réunions. Ce sont les grandes « Fabriques de graines d'État » qui permettraient la culture intensive des céréales par des procédés exclusivement mécaniques.

Ces « fabriques » doivent donner, d'après les calculs du commissariat des céréales, 100 millions de pouds de céréales par an.

Pour former en quatre ans de pareils géants agricoles, il faut disposer de puissants moyens techniques et financiers. Cette considération n'arrête pas, — sur le papier du moins, — le gouvernement soviétique. Dans un pays qui manque des cadres d'agronomes les plus strictement indispensables, il élabore un projet, d'après lequel, pour former et exploiter ces grandes fabriques de graines, il fournira, dans l'espace de quatre ans, 125 directeurs agronomes supérieurs, 1 300 directeurs de domaines, plusieurs milliers de mécaniciens, monteurs, etc. Quant aux capitaux à investir dans ces entreprises d'État, ils sont évalués par le commissariat de l'Agriculture à

(1) *Revue économique*, Moscou, 1928, n° 4, p. 73.

337 millions de roubles, soit 4 milliards et demi de francs.

Au surplus, la Russie possède-t-elle encore de grands espaces non occupés, et pouvant être utilisés sans de longs et coûteux travaux d'irrigation, d'assèchement, de déboisement, etc? Le projet du Gouvernement prévoit l'installation de ces fabriques de grains dans le Caucase du Nord, dans certaines régions du Bas Volga, dans l'Oural, dans la Sibérie, dans la région des Cosaques. Dans les trois premières de ces régions, on aurait peine à trouver des surfaces d'un seul tenant d'une importance correspondant aux prévisions du projet. Dans les autres, les conditions climatiques du sol ne sont pas favorables à la grande culture : sur cinq années, il y en a ordinairement deux de disette et une de rendement élevé, allant jusqu'à 100 pouds par déciatine et plus : en moyenne, on ne peut pas compter, dans ces régions, sur un rendement de plus de 45 à 50 pouds par déciatine, avec l'emploi de méthodes agricoles perfectionnées. Mais c'est surtout le manque d'eau et la densité tout à fait insuffisante de la population (de 11 à 14 habitants par kilomètre carré) qui constituent les obstacles les plus sérieux à l'exploitation rationnelle de ces régions par un pouvoir manquant des moyens financiers et techniques appropriés.

On peut donc affirmer que le Gouvernement des Soviets rencontrera dans la réalisation de ses projets des difficultés insurmontables. Et qui sait si un jour Kolhos et Sovhos ne provoqueront pas une riposte de la part des paysans? Cette invention du pouvoir soviétique pourrait bien avoir un lendemain analogue aux journées de juin provoquées par la débâcle des ateliers nationaux. Que le Gouvernement des Soviets ait imaginé une pareille machine de guerre contre les paysans, est le plus clair aveu d'impuissance, — impuissance à organiser et développer la production paysanne, impuissance à faire la paix avec les paysans, dont dépend, en grande partie, le sort même du pouvoir soviétique (1).

(1) Ces lignes étaient écrites quand les journaux soviétiques nous ont apporté le texte de la résolution prise par le Comité central du parti communiste de l'Union sur la question de l'approvisionnement en céréales. Ce document confirme entièrement ce que nous venons d'exposer. Il déclare notamment que les mesures prises au cours de l'exercice 1927-1928, pour amener les paysans à vendre leurs céréales, ont provoqué parmi eux un profond mécontentement et doivent prendre fin. Cette politique a fait, par conséquent, faillite, non sans avoir, dans une forte proportion, augmenté l'hostilité des paysans envers le pouvoir.

LE PROBLÈME INDUSTRIEL

Ce n'est pas seulement dans le domaine agricole que le pouvoir soviétique se heurte à de pareils obstacles. Il se montre aussi impuissant à résoudre le problème industriel et le problème ouvrier, et là aussi il a recours à des expédients pour donner le change à l'opinion publique.

Dans toutes les études que nous avons consacrées à l'économie soviétique, notre point de vue a toujours été que le vice foncier de cette économie est la coexistence de l'économie d'État (englobant l'industrie nationalisée, les transports, le commerce extérieur), toujours déficitaire, et de l'économie privée (englobant la production agricole, fruit du travail de toute la masse des paysans, et une partie du commerce intérieur, notamment du commerce de détail) toujours destinée à combler le déficit de l'économie d'État. L'économie soviétique ne peut exister qu'en exploitant sans merci l'économie privée. Comme nous l'avons montré, cette exploitation s'effectue par la vente à la population des objets fabriqués à des prix très chers, par le prélèvement d'impôts très élevés et par la lourde contribution que constitution l'émission du papier-monnaie déprécié de plus de la moitié de sa valeur nominale. L'entretien de l'industrie soviétique, — sous la forme de dotations budgétaires ou d'ouverture de « crédits » à l'industrie par les banques d'État, — pèse d'un poids particulièrement lourd sur l'économie du pays.

Rappelons-nous que le pouvoir soviétique a reçu du régime précédent une industrie prospère dotée d'un outillage puissant, possédant, avec des cadres d'ouvriers qualifiés et avec un excellent personnel technique, des stocks énormes de matières premières. Entre les mains de ses anciens propriétaires, non seulement l'appareil industriel russe satisfaisait entièrement aux besoins des consommateurs en leur livrant des produits d'une excellente qualité à des prix deux fois moins élevés que les prix actuels; mais, en même temps, l'industrie russe servait aux capitaux investis des revenus considérables, environ 800 millions de roubles or par an, dont une partie était employée au développement de l'outillage industriel, et une autre était servie aux actionnaires sous forme de dividendes,

sans parler de fortes contributions qu'elle versait au Trésor en payant, comme impôts et sous d'autres formes, de 400 à 500 millions de roubles or par an.

A l'occasion de son dixième anniversaire, le Gouvernement des Soviets a bruyamment vanté les succès de la production industrielle soviétique, et affirmé que cette production avait déjà presque atteint le niveau de celle d'avant-guerre. Dans l'étude que nous avons consacrée à cette question, nous nous sommes permis d'émettre des doutes sur l'exactitude de la statistique soviétique. Mais, même en admettant que, quantitativement, l'industrie soviétique se soit accrue au cours des dernières années, cela ne prouverait nullement que cette industrie soit en progrès.

En effet, pour prouver que l'industrie est rationnellement organisée, qu'elle est viable, qu'elle donne des bénéfices, il faut démontrer : 1° que l'industrie fournit des produits d'une qualité normale; 2° que le coût de production est normal pour l'époque et le pays donnés; 3° que l'industrie est capable de développer la production jusqu'aux limites nécessaires pour couvrir les besoins de la consommation; 4° qu'elle donne un revenu suffisant pour payer l'intérêt du capital investi, et assurer le renouvellement de l'outillage usé. Examinons chacun de ces chapitres.

La *qualité* des objets fabriqués par l'industrie soviétique non seulement est au-dessous des standards d'avant-guerre, mais est franchement mauvaise. Le record appartient à l'industrie textile. Les marchandises qu'elle livre aux consommateurs sont absolument inutilisables : les étoffes sont lâches, mal tissées, d'une largeur qui n'est pas uniforme dans une même pièce; les tissus se déchirent dès qu'on les touche, les cotonnades sont brûlées par l'impression, les couleurs passent et déteignent. Les produits métallurgiques ne valent guère mieux. Usines et chemins de fer se plaignent constamment de la mauvaise qualité du métal pour les rails et les tuyaux fabriqués par les usines soviétiques; les acheteurs de machines agricoles protestent contre les défauts de celles qu'on leur livre, etc. Les tuyaux fournis comme devant supporter une pression de vingt atmosphères, éclatent à la pression d'une atmosphère et demie; le savon, au lieu de laver, salit; les allumettes ne veulent pas s'allumer; les meubles jouent et cassent; les chaussures sont

fabriquées avec une mauvaise matière première et sont mal cousues; les bottes se décousent et les talons tombent; la vaisselle émaillée s'écaille au premier usage; les vitres sont pleines de bulles; les briques sont mal cuites, déformées. et donnent 80 pour cent de casse ; les couleurs sont inutilisables (1), etc.

L'élévation du *prix de revient* est, depuis longtemps, le vice radical de l'industrie soviétique. Vainement, depuis 1924-1925, le pouvoir soviétique a-t-il essayé de lutter : d'après les données du spécialiste soviétique Moltchanoff, les prix de revient dans les 11 principales branches de production, après un an d'effort, étaient encore en moyenne de 197 pour 100 supérieurs aux prix de revient d'avant-guerre (2). Cela, non pas seulement dans les usines et fabriques travaillant avec l'outillage ancien, mais aussi bien dans les établissements industriels nouvellement outillés (3). On trouve dans les journaux soviétiques nombre de cas où les nouvelles installations qui devaient rationaliser la production d'après le dernier mot de la technique moderne, ne faisaient qu'élever le prix de revient et abaisser la qualité. On peut citer, à titre d'exemples : les verreries d'Ekaterinoslaw et Konstantinovsky (4), les fabriques de bouteilles Serguievsky et Pokrovsky, dont le coût de production dépasse de 8 à 10 fois les prévisions (5), les nouvelles scieries et usines pour travail du bois du Severoles (6), les résultats obtenus par l'introduction de procédés mécaniques dans le bassin du Donetz, etc. L'exemple le plus frappant des tristes résultats donnés par le régime actuel de l'industrie est fourni par les stations hydroélectriques. Au témoignage du substitut soviétique Kondourychkine (7), le prix de revient de l'énergie est, dans les stations hydroélectriques de Volkhov et de Zemo-Avtchal, supérieur au prix de revient des stations chauffées au charbon, et cela même à Pétrograd et à Tiflis où la houille est particulièrement chère.

Si nous faisons la comparaison avec les autres pays, nous voyons qu'en 1927-1928 les prix de revient des produits indus-

(1) Voir *l'Économitcheskaya Jizn* du 29 X, 27, 28, 29 et 31 XII 1927, 22, 29 I 1928; *Pravda* du 29 I 28.

(2) *Economitcheskoye Obosrenie*, IX, 1925. — (3) Voyez *Economitcheskaya Jizn* du 1 X 1927. — (4) *Id.* 12 II, 2 III, 30 XII 1927. — (5) *Id.* 29 I, 1928. — (6) *Id.* 19 I, 1928. — (7) Voyez son livre : *le Capital privé devant les tribunaux soviétiques*.

triels en Angleterre, en France, en Allemagne, aux États-Unis ne représentaient que 40 à 45 pour 100 de ceux de l'U. R. S. S.

Mais c'est certainement *l'insuffisance de la production* qui est le côté le plus faible de l'industrie soviétique : la disette de produits industriels a été permanente, au cours de ces dernières années, dans l'U. R. S. S. Après la crise de surproduction de 1922-1923, alors qu'environ 50 pour 100 de la production sont restés invendus, les quantités fournies par l'industrie soviétique ont toujours été insuffisantes pour répondre à la demande pourtant très restreinte d'une population tombée dans la misère.

Ce manque de marchandises a pris dernièrement un aspect particulièrement grave : ces queues interminables d'acheteurs que nous avons signalées plus haut à la porte des magasins d'État et des sociétés coopératives. A Moscou, récemment, la population a perdu patience et pris d'assaut les boutiques (1) : le Gouvernement a dû appeler les troupes pour rétablir l'ordre.

Impuissant à augmenter la production, le Gouvernement soviétique *a inventé un moyen original et vraiment incroyable de lutter contre la disette de marchandises, qui consiste à abaisser artificiellement le pouvoir d'achat de la population*. Cette politique de réglementation de la demande *anormale* des consommateurs a été officiellement inaugurée en 1926 (2) : depuis lors, elle fait définitivement partie du système d'administration. Dans le rapport du *Gosplan* au Conseil du travail et de la défense et au Conseil des commissaires du peuple sur les prévisions économiques pour l'exercice 1927-1928, il est dit que « la réglementation de la demande de la population est considérée comme le seul moyen d'établir un équilibre entre l'offre et la demande des produits industriels (3). » De même, l'économiste soviétique Salkind, examinant les conditions de l'équilibre du marché, insiste sur les mesures ayant pour but « de freiner l'accroissement des revenus des populations urbaines », notamment en abaissant les salaires ; il recommande aussi d'augmenter la pression sur les paysans, en abaissant encore les prix des produits agricoles, en élevant l'impôt agricole, en donnant à l'emprunt agricole le caractère d'un emprunt forcé, etc.

(1) *Journal du Commerce et de l'Industrie* du 4 VIII 28.
(2) Voir *Econ. Jizn* du 1 X, 30 XI, 2 XII 1926. — (3) *Econ. Jizn*, 9 IX 27.

La politique de pression sur les prix des produits agricoles s'est exercée avec une rigueur qu'on peut mesurer grâce aux chiffres suivants. Tandis qu'à l'heure actuelle le pouvoir d'achat des produits agricoles représente en moyenne, dans les autres pays, entre 74 et 90 pour 100 de leur pouvoir d'achat d'avant-guerre, en U. R. S. S., le pouvoir d'achat des produits agricoles par rapport aux marchandises manufacturées représente actuellement le quart ou le tiers de celui d'avant-guerre (1). Et en 1927 et 1928 la situation a fortement empiré.

Tel est le système par lequel le pouvoir soviétique a organisé l'exploitation du paysan russe : en usant du monopole qu'il s'est attribué dans la grande industrie et dans le commerce extérieur, et en éliminant le commerçant privé du marché du blé, il a pu abaisser fortement les prix des produits agricoles tout en élevant les prix des produits industriels de deux à trois fois leur valeur au-dessus du niveau d'avant-guerre. De cette façon, le paysan couvre les déficits de l'industrie étatisée. Quant à la liberté du commerce, promise par Lenine à l'aube du Nep, elle est de nouveau supprimée en pratique pour le paysan russe, qui est tenu de vendre ses produits aux institutions soviétiques et ne peut pas se passer des produits de la grande industrie nationalisée.

Le président du conseil des Commissaires du peuple, Rykoff, dans son discours à la III[e] Session du VTZ IK (Comité exécutif de l'Union) a nettement reconnu que « *le système des prix est un moyen de puiser les ressources dans le secteur privé (paysans), pour les besoins du secteur socialiste (industrie, commerce et transport étatisés)* ». C'est l'aveu que le secteur soi-disant socialiste est un parasite qui ne peut subsister qu'aux dépens du secteur privé.

Il résulte de tout ce qui précède que l'industrie d'État soviétique s'est montrée impuissante à s'acquitter de sa tâche essentielle qui est d'approvisionner la population de toutes les quantités de marchandises de qualité normale dont elle pourrait avoir besoin, en les lui vendant à des prix normaux.

Examinons maintenant si cette industrie peut du moins subsister par elle-même et si ses revenus peuvent couvrir les frais

(1) *Econ. Jizn*, 1926, n° 202.

de production, l'entretien et l'amortissement de son outillage.

En règle générale, une industrie réalise des bénéfices quand le coût de production, — y compris toutes les dépenses générales et d'exploitation et l'amortissement des capitaux, — est inférieur au prix du marché libre réglé par l'offre et la demande. Les conditions sont toutes différentes dans l'U. R. S. S., où l'industrie soviétique jouit du monopole, et où la libre concurrence des producteurs n'existe pas. Les prix de vente de produits industriels ne sauraient en conséquence y être fixés de la même manière que dans les autres pays, où le commerce est libre. Le gouvernement soviétique fixe ces prix de la même manière que sont fixés en Europe les prix des produits faisant l'objet d'un monopole fiscal. En fait, les bénéfices réalisés par les entreprises soviétiques ont la même origine et sont de la même nature que les impôts.

Eh bien! malgré cette situation exceptionnelle faite à l'industrie soviétique, ses revenus non seulement ne sont pas suffisants pour assurer des bénéfices au Trésor, mais ne permettent même pas d'amortir l'outillage dans des conditions normales, de telle manière que l'outillage industriel soviétique continue, — surtout dans l'industrie lourde, — à s'user et à se détériorer. Comme il est juste, cette usure s'accélère avec le développement de la production. Ainsi s'opère la consommation par l'industrie soviétique de ses capitaux fixes.

Dans son étude sur *la Métallurgie noire dans l'économie de l'U. R. S. S.* (1), l'économiste soviétique Goltzmann écrit : « Les réserves sont épuisées. Toutes les usines, qui se trouvaient encore en état de conservation, travaillent, même celles qui devraient être liquidées. Maintenant va commencer inévitablement le processus inverse : liquidation d'un nombre de plus en plus grand d'usines ayant usé leur outillage au point de ne pouvoir plus exécuter que des travaux à la main. » Dans l'industrie du bois, l'outillage est usé dans la proportion de 45 pour 100 (2), et, dans la meunerie, dans la proportion de 50 pour 100 (3); les mines du bassin du Donetz ne pourront fournir, d'après les calculs du professeur Goubkine, que 1 700 millions de pouds (4), tandis qu'en 1916 le Conseil des

(1) *Revue économique*, 1927, n° 3. — (2) *Economitcheskaya Jizn*, n° 248. — (3) *Id.*, 2 II 1927. — (4) *Id.*, 1 XI 1927.

Congrès des propriétaires des mines du midi de la Russie évaluait la puissance de production de ces mines à 2800 millions de pouds. Par conséquent l'usure de l'outillage de ces mines peut être évaluée à 40 pour 100. D'après Gordon, il y a danger que la production ne s'arrête même dans les branches de l'industrie les moins atteintes, en raison de l'état où se trouvent les machines à vapeur. Il a été établi au Congrès technique de la chaleur, tenu à Moscou, que plus de la moitié des chaudières et plus d'un tiers des moteurs et des machines à vapeur sont âgés de plus de vingt ans. Une très grande partie est arrivée à un tel degré d'usure que 29 pour 100 des moteurs (comme puissance) et 36,5 pour 100 des chaudières (comme surface de chauffe) devraient être immédiatement remplacés.

LE PROBLÈME OUVRIER

Il est de toute évidence que, si le Gouvernement soviétique exploite l'industrie dans les conditions que nous venons de décrire, c'est pour créer une situation privilégiée à la classe ouvrière, pivot de la dictature bolchévique (1). Or, par un enchaînement nécessaire, et qu'il était facile de prévoir, en même temps que la crise économique de l'U. R. S. S. devient plus aiguë, la situation de la classe ouvrière s'aggrave d'autant. En dépit des efforts que multiplient le parti communiste et les syndicats professionnels pour faire de cette classe une classe de privilégiés, l'aggravation de la situation économique du pays entraîne fatalement l'abaissement du *standing* de la vie de l'ouvrier russe.

Un des principaux indices de cette situation est l'accroissement du nombre des chômeurs, malgré l'augmentation du nombre des ouvriers employés dans l'industrie. D'octobre 1927 à mars 1928, le nombre des ouvriers dans l'industrie a passé de 2072600 à 2155000, soit en augmentation de 83000. Au cours de la même période, *le nombre des sans travail s'est accru de 304700 passant de 1178100 à 1482800.* Parmi les membres des unions professionnelles le nombre des chômeurs a augmenté de 250000, soit de 83 pour cent. Le chômage sévit particulièrement parmi les ouvriers qualifiés et

(1) *Écon. Jizn*, X, 1926 : *Prévisions du Gosplan.*

mi-qualifiés : ils forment les deux tiers du nombre total des chômeurs (un quart pour les seuls ouvriers qualifiés).

Les chiffres que nous venons de citer concernent exclusivement les chômeurs officiellement enregistrés. Il faut y ajouter ceux que les bourses de travail n'enregistrent pas, soit au moins un million. Le nombre total des chômeurs serait donc de deux millions et demi, soit environ 25 pour cent des salariés dans l'Union soviétique et 15 pour cent de la population urbaine en âge de travailler.

Quant aux salaires, les efforts faits pour diminuer les prix de revient ont eu pour premier effet une diminution des gains de l'ouvrier. C'est ainsi que les salaires moyens exprimés en argent ont baissé, du quatrième trimestre 1926-1927 au deuxième trimestre 1927-1928, de 2 roubles 73 à 2 roubles 71. En même temps les fameux « suppléments » aux salaires ont également subi une diminution. C'est ainsi que les secours médicaux sont si insuffisants et si mal organisés, qu'une grande partie de la population ouvrière ne peut en profiter et doit s'adresser à des médecins à ses frais.

Une dernière et tragique remarque : l'exploitation à l'extrême de l'énergie musculaire de l'ouvrier, l'usure des appareils de production, l'incurie de l'administration ont augmenté dans une sinistre proportion le nombre des accidents du travail. Il est particulièrement grand parmi les mineurs : sur 1000 ouvriers on a compté 115 accidents du travail en 1924, 131 en 1925, 180 en 1926, 222 en 1927. Parmi les ouvriers du bâtiment, il y a un accident du travail sur cinq ouvriers.

SANGLANTE RÉPRESSION D'UN COMPLOT IMAGINAIRE

La crise économique profonde de la Russie soviétique étant la conséquence directe du système tout entier de l'économie bolchévique, le seul remède serait de renoncer délibérément à tous les principes sur lesquels repose cette économie. Mais renoncer à ces principes ce serait amener la ruine de la dictature bolchévique : l'histoire du Nep a démontré que le bolchévisme est incapable d'évoluer et de se plier progressivement aux conceptions qui constituent le fondement même des États modernes.

Est-il besoin de dire que le pouvoir soviétique n'a nulle intention d'évacuer ses positions de sa propre initiative?

En face d'une population bafouée, irritée, martyrisée et tombée en pleine misère, il cherche de nouveau à faire retomber la responsabilité de la détresse du pays sur la contre-révolution que les « blancs » sont censés préparer, soi-disant avec l'appui des gouvernements étrangers. Au début, il s'en prenait à la guerre civile; mais voilà déjà six ans que la guerre est finie! Il fallait inventer un nouveau responsable. Cette fois c'est une catégorie d'intellectuels qui a été choisie pour servir de « tête de turc » : ingénieurs et techniciens sont accusés de contre-révolution et de sabotage. Tel est l'objet du procès monstre que le gouvernement des Soviets a déclenché contre eux, procès qui s'est terminé par une série de condamnations capitales, ajoutant de nouvelles pages sanglantes à l'histoire du bolchévisme russe.

L'industrie houillère du Donetz, où la crise économique est particulièrement aiguë, a été prise pour cadre à ce procès forgé de toutes pièces par la Tcheka et qui constitue un éclatant défi aux principes les plus élémentaires de l'équité.

Voici comment l'accusation a été échafaudée : 50 ingénieurs techniciens ont été accusés d'avoir formé une organisation criminelle ayant pour but de saboter les charbonnages et mines d'anthracite du Donetz au profit des propriétaires dépossédés et des producteurs de France et de Pologne.

Le procès se déroula dans des conditions atroces pour les accusés. Il était clair, dès le début, que leur sort était décidé d'avance. Et pourtant, malgré les règles toutes spéciales de la procédure dans les tribunaux soviétiques; malgré le fait que les défenseurs étaient terrorisés et que deux d'entre eux avaient été récusés pour avoir osé émettre des doutes sur l'existence même du corps du délit; malgré les « aveux » extorqués par la G. P. U. à la plupart des accusés emprisonnés dans ses geôles depuis août 1927; malgré tout un régiment de faux témoins embrigadés par le procureur; malgré les tortures auxquelles ont été soumis les accusés au cours même du procès, — l'un des accusés a déclaré que les « aveux » qui lui ont été arrachés au cours du procès, l'ont été après sept nuits passées sans sommeil, — il est facile, rien qu'à lire les comptes rendus officiels des débats, de se rendre compte que complot, organisation contre-révolutionnaire et sabotage n'ont jamais existé dans le bassin du Donetz.

L'évidence avec laquelle a éclaté l'innocence des accusés n'a pas arrêté le Gouvernement soviétique : 11 accusés ont été condamnés à mort (dont 5 ont été exécutés) et 40 à la prison, ce qui, étant donné le régime pénitentiaire soviétique, équivaut à la mort lente. Nouvelles victimes ajoutées à celles, innombrables, qui ont été déjà sacrifiées sur l'autel de la révolution communiste.

On voit clairement le but de ce procès et à quoi tendaient les accusations que tous les efforts de la G. P. U. et du procureur n'ont pas réussi à étayer. Il s'agissait de faire retomber sur les ingénieurs, — lesquels n'ont dans les entreprises soviétiques aucun rôle dirigeant, — la responsabilité du chaos qui règne dans l'industrie soviétique et des crises qui, sous le régime communiste, ébranlent périodiquement la vie économique russe. Les masses ouvrières commencent à gronder et à rechercher les auteurs responsables de leur misère. C'est alors que le pouvoir soviétique imagine le complot du Donetz pour essayer de tromper la population irritée en lui prouvant que ce n'est pas le Gouvernement des Soviets qui est l'auteur de ses malheurs et de ses souffrances.

Aussi bien, il en sera pour ses frais et il n'a trompé personne. La population sait trop bien que les intellectuels sont écartés de toute direction, de toute influence sur la vie politique et économique; que tout est commandé dans le pays par d'innombrables organisations communistes qui doivent, — en théorie du moins, — régler toute la vie économique sur les plans élaborés par les institutions suprêmes du parti communiste. Aucune place n'est réservée dans ce système aux ingénieurs spécialistes, qui sont devenus de vrais parias de l'industrie communiste.

Ainsi le pouvoir soviétique continue son œuvre sanglante d'extermination des intellectuels russes, seule œuvre qu'il soit capable de poursuivre avec méthode et de réaliser. Cependant, le monde civilisé assiste en silence à ce travail destructeur d'un grand pays et d'une grande civilisation. Mieux encore : il se trouve toujours des hommes prêts à mettre leurs mains dans ces mains ensanglantées, soit qu'ils espèrent, contre toute espérance, une évolution du pouvoir soviétique, soit qu'ils cèdent au mirage de profits à tirer de l'établissement de relations économiques avec Moscou.

***

Je résume les conclusions qui se dégagent de cette nouvelle et importante étape sur la voie qui mène le pouvoir soviétique à la débâcle finale :

1° Le Gouvernement soviétique est placé devant une nouvelle crise, plus redoutable que toutes les crises précédentes, parce que, survenue après dix ans de dictature, elle atteste de façon indiscutable le caractère mensonger des déclarations des représentants soviétiques et de la presse soviétique concernant les soi-disant « énormes » succès obtenus par les Soviets dans le domaine de la production.

Les événements de l'année 1927-1928 apportent ainsi une réponse péremptoire à tous les démentis que MM. Lubimoff et consorts ont essayé d'opposer aux faits et aux chiffres de nos études précédentes.

2° Cette crise est d'autant plus dangereuse pour le pouvoir soviétique qu'elle se développe non pas dans le domaine politique, mais bien dans le domaine économique. Les crises politiques ne présentent pas encore à l'heure actuelle un réel danger pour le Gouvernement des Soviets, qui peut facilement en venir à bout : la classe intellectuelle est écrasée ou se trouve en exil ; la population n'a aucun moyen d'organiser une opposition efficace, le Gouvernement disposant d'un appareil formidable de terreur et de répression. La crise économique, au contraire, atteint la population tout entière et la terreur est inefficace contre la masse de la population tout entière.

D'ailleurs, l'intensité de la crise n'est pas due à des phénomènes de caractère accidentel et passager. Elle est le résultat direct du régime instauré par le pouvoir soviétique, régime qui a détruit les bases mêmes de toute vie et activité économiques : le droit de propriété privée, la liberté du travail, le droit intangible sur les fruits de ce travail, l'égalité devant la loi, la possibilité d'épargner et de former des capitaux, etc.

3° La nouvelle crise ébranle tout le système de l'économie soviétique ; elle fait disparaître les dernières réserves, qui assuraient encore la stabilité à une monnaie à moitié dépréciée. Le pouvoir soviétique n'est pas en état de reconstituer ces réserves. La vente projetée des objets des musées et des trésors historiques du pays, ne pourra pas créer des ressources suffi-

santes pour conjurer la catastrophe économique imminente.

4° A l'heure actuelle, nul ne peut fixer l'heure de la faillite finale et déterminer la forme que revêtira cette faillite. Mais les moyens qu'emploie le pouvoir soviétique, dans le domaine agricole et industriel, pour se défendre contre la catastrophe qui le menace, trahissent l'inquiétude dont il est l'envahi. Il se débat dans des convulsions et cherche en vain des solutions héroïques d'un problème insoluble.

5° Quant au monde civilisé, qu'il redouble d'attention et de vigilance en présence des événements qui se produisent à l'est de l'Europe. Il aurait tort de se rassurer sous prétexte que le pouvoir soviétique est impuissant à l'attaquer à main armée. Ce pouvoir dispose d'autres moyens dont il serait plus qu'imprudent de nier l'efficacité : la propagande, la dissolution des principes de morale et de droit, qui constituent les bases mêmes des sociétés modernes. Les exemples des résultats atteints dans ce domaine, ne sont que trop nombreux et trop frappants. La révolution chinoise, qui vient de remettre le pouvoir de fait entre les mains des masses populaires, dont le credo se distingue à peine de celui des communistes russes, est bien l'œuvre de Moscou.

La crise actuelle et les moyens que le Gouvernement des Soviets emploie pour la combattre proclament, une fois de plus, combien il est urgent de réaliser le front unique de tous les pays civilisés et l'isolement économique des Soviets, afin d'opposer l'indispensable barrière au danger dont le monde entier est menacé par le communisme de Moscou.

Comte W. Kokovtzoff.

MÉMOIRES DE CAULAINCOURT, DUC DE VICENCE

EN TRAINEAU AVEC L'EMPEREUR

V [1]

L'ARRIVÉE AUX TUILERIES

DE VERDUN A PARIS

L'Empereur soupa le lendemain à Verdun (2). Ayant repris à Erfurt une voiture sur des roues, il fallait s'arrêter deux fois par jour pour graisser. On profitait de ce retard obligé pour manger. Depuis Dresde, l'Empereur ne parlait que de Paris, de la surprise de l'Impératrice, de l'étonnement de tout le monde. Depuis Francfort, il calculait l'heure de son arrivée à Paris et acquérait à chaque poste la certitude d'y être avant minuit, si rien ne nous retardait. Plus les estafettes se succédaient et plus il était avide de détails. Toujours plus content qu'il ne l'espérait de l'opinion et de la manière dont on prenait la nouvelle de notre retraite de Moscou et l'interruption de toute correspondance, il était cependant fort occupé de l'effet qu'aurait produit le bulletin et s'étonnait de ne pas en avoir de nouvelles, surtout depuis que M. de Montesquiou, qui avait précédé son envoi, nous avait rejoints. A en juger par les correspondances particulières, chaque famille était trop occupée des siens pour

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juillet, 15 août et 1er septembre.

(2) 17 décembre

donner une grande attention aux affaires publiques. On ne croyait pas qu'il dût y avoir de bataille. On se figurait les Russes hors d'état d'en donner. Cette opinion rendait les inquiétudes moins vives. Nos désastres étaient tout à fait ignorés. Ce fameux bulletin, qui les peignait d'une manière si tragique, n'avait pu paraître que le 16, deux jours plus tard que ne le pensait l'Empereur, comme nous l'apprîmes ensuite.

Ce retard contrariait l'Empereur qui aurait désiré que cette publication l'eût précédé de quelques jours. Il avait voyagé avec plus de rapidité qu'il n'avait pensé. L'Empereur, habituellement si calme, si impassible, était alors agité par tant d'émotions diverses, de regrets et d'espérances, il était si près de tant de bonheur et déjà si loin de tant de malheur, qu'il ne pouvait cacher ce qu'il éprouvait. Après avoir causé longtemps de tout ce qui le préoccupait, il revint, pour la troisième fois, sur notre aventure d'Eisenach. Il ne pouvait s'expliquer la conduite du maître de poste, prévenu longtemps d'avance et sachant que les chevaux étaient pour un voyageur marquant. Le lieu et l'heure, tout rendait sa conduite suspecte. L'Empereur me donna l'ordre d'écrire à M. de Saint-Aignan, pour qu'il prît des renseignements précis sur les motifs de sa conduite et pour qu'il se plaignît au gouvernement, s'il y avait lieu. Il le chargeait d'en rendre compte sur-le-champ.

— Comme cela m'est personnel, ajouta l'Empereur, je ne veux pas qu'on arrête maintenant ou déplace le maître de poste, mais il est bon de savoir s'il n'y a pas quelque intrigue là-dessous.

L'armée, la Pologne étaient une source intarissable pour la conversation. Deux estafettes de l'armée, avec des nouvelles des soixante heures qui avaient suivi notre départ, se succédèrent. Le Roi et le major-général mandaient que le désordre continuait, que l'intensité du froid avait fait quitter le drapeau, même à beaucoup d'hommes de la Garde, mais rien ne préparait, ne semblait même devoir faire prévoir les événements qui suivirent. L'Empereur savait bien que son départ augmenterait un peu le désordre, que la Garde même en serait peut-être plus affectée que les autres corps, mais Wilna étant le but que chacun voulait atteindre, peu lui importait que l'on y arrivât isolé ou en corps. Les distributions de vivres et d'habillement ne devant se faire qu'aux hommes sous le drapeau, il paraissait sûr d'y rallier l'armée. Ces dépêches le confir-

mèrent donc plus que jamais dans l'opinion que l'armée garderait cette position. Je la combattis vainement. Il plaisantait, se moquait de mes raisonnements qu'il appelait mes pressentiments.

— Vous voyez tout en noir, me dit-il.

L'événement seul put le détromper. Dans ce moment, l'Empereur était plus que jamais plein d'espérance. Se trouver en France lui paraissait un retour de sa bonne fortune. Il avait le pressentiment que l'étoile du grand homme reprenait son ascendant et, sûr de maitriser encore les événements, il ne pouvait croire alors aux malheurs qu'il prévoyait peut-être comme moi, quarante-huit heures avant.

A Harville, nous dépassâmes le piqueur Fagalde qui ne put aller plus loin que Mars-la-Tour. A Saint-Jean (1), l'essieu de devant de notre voiture se rompit à cinq cents pas de la poste. L'Empereur monta avec moi dans un petit cabriolet ouvert qui servait au courrier qui nous suivait. Il fallut abandonner les pelisses qui ne purent y trouver place. Depuis Fulda nous sentions grande différence dans la température. C'est dans cette « croquante » que nous arrivâmes à Meaux. Amodru seul restait avec nous et avait encore assez de courage pour nous devancer un peu et commander les chevaux, quoique nous fussions à un train d'enfer. L'Empereur ayant été reconnu à Mayence, les postillons se répétaient que c'était lui, mais les maîtres de poste ne pouvaient le croire qu'en le voyant. Quant aux postillons, ils nous menaient comme des gens persuadés avant d'avoir reçu le napoléon que je remettais à chacun. On ne peut se faire une idée de l'empressement des maîtres de poste et des postillons, dès que nous arrivions et que l'on apprenait, par le postillon qui nous menait, que c'était l'Empereur au lieu du grand-écuyer que le piqueur avait annoncé. Depuis Metz, nous croyions avoir trouvé le printemps. La glace avait fait place à une boue horrible. A Meaux, le maître de poste nous donna sa chaise qui fermait bien et qui nous mena aux Tuileries (2). Depuis Claye, le pauvre Amodru, encore plus accablé par le sommeil que par la fatigue, chancelait à chaque instant sur

(1) A Saint-Jean-les-Deux-Jumeaux.

(2) C'était, dit Bourgoing d'après Wonsowicz, une disgracieuse voiture de voyage, à deux immenses roues et à brancard, ancien modèle qu'on nommait alors, depuis deux cents ans, une chaise de poste.

son cheval. Il fallait que je l'encourageasse à chaque moment. A ma voix, il se réveillait et reprenait courage. Enfin, il put entrer dans la cour devant nous et nous ouvrir la portière.

C'EST L'EMPEREUR...

Le postillon, toujours au grand galop, passa, sans qu'on le lui eût dit, sous l'arc de triomphe et sans que les vedettes eussent le temps de l'en empêcher.

— C'est d'un bon augure, me dit l'Empereur (1).

Il descendit sain et sauf à l'entrée du milieu, dans le moment où l'horloge sonnait le dernier quart avant minuit (2). J'avais déboutonné ma redingote de manière à laisser voir la broderie de mon uniforme. Les factionnaires, nous prenant pour des officiers porteurs de dépêches, nous laissèrent passer et nous arrivâmes à l'entrée de la galerie ouverte sur le jardin. Le Suisse, qui se couchait, vint, la lumière à la main et en chemise, pour voir qui frappait. Nos figures lui parurent si bizarres qu'il appela sa femme. Je dus me nommer plusieurs fois pour les persuader et les décider à ouvrir. Ce ne fut pas sans peine et sans s'être bien frotté les yeux, lui et sa femme qui me tenait la lumière sous le nez, qu'ils me reconnurent. La femme ouvrit et lui fut appeler un des valets de pied de service. L'Impératrice venait seulement de se coucher. Je me fis conduire à l'appartement de ses femmes, soi-disant pour lui donner des nouvelles de l'Empereur qui me suivait comme nous en étions convenus. Pendant tous ces colloques, le Suisse et les gens toisaient l'Empereur de la tête aux pieds. Un d'eux s'écria :

— C'est l'Empereur !...

On ne peut se faire une idée de leur joie. Ils ne pouvaient se contenir. Les deux femmes de service près de l'Impératrice sortaient de son appartement au moment où j'entrais dans le leur. Ma barbe de quinze jours, mon costume, mes bottes fourrées, ne les frappèrent pas, sans doute, plus agréablement que le Suisse, car je dus décliner les bonnes nouvelles que j'apportais de l'Empereur pour qu'elles ne se sauvassent pas du spectre qu'elles croyaient voir devant elles. Le nom de

(1) Le passage sous l'arc de triomphe du Carrousel était exclusivement réservé à la voiture de l'Empereur.

(2) 18 décembre 1812.

l'Empereur les rassura enfin et les aida à me reconnaître. Une d'elles m'annonça à l'Impératrice. Pendant ce temps l'Empereur, qui avait peine à cacher son impatience, mit fin à mon ambassade en entrant chez l'Impératrice et en me disant :

— Bonsoir, Caulaincourt, vous avez aussi besoin de repos.

LA SCÈNE CHEZ CAMBACÉRÈS

Je me rendis sur-le-champ, comme me l'avait prescrit l'Empereur, chez l'archichancelier qui ne s'attendait pas à ce que la dépêche, qu'il expédiait pour l'estafette de la nuit, pût arriver aussitôt à destination. Si je n'étais pas arrivé dans la chaise de poste, si un valet de pied du château, en livrée, ne m'avait pas suivi et que le fouet du postillon ne m'eût pas servi de passeport, on aurait aussi hésité à me recevoir chez l'archichancelier. Ma figure ne faisait pas fortune. Le valet de pied de la Cour dut me servir, en quelque sorte, d'introducteur, car les gens du prince me regardaient et ne savaient, en vérité, que penser de cette figure que personne ne pouvait reconnaître et ne voulait annoncer. M. Jaubert, de la Banque (1), et quelques autres personnes qui étaient dans le salon du prince étaient comme pétrifiés de cette apparition. Chacun me regardait sans prononcer un mot. On ne savait que penser de mon arrivée et de cette figure qui ne leur paraissait pas celle du nom que l'on avait annoncé. A cette impression produite, dans le premier moment, par mon costume et ma barbe, se joignit tout de suite pour tout le monde cette réflexion : « Où est l'Empereur? Quelle nouvelle y a-t-il?... N'est-il pas arrivé un malheur? » Chacun se disait cela sans pouvoir l'articuler. Le terrible bulletin avait paru. On ne s'était pas réveillé le matin sur de douces impressions; on était triste; on ne savait pas l'Empereur à Paris. Pourquoi le grand-écuyer y était-il ? Pourquoi l'avait-il quitté ? L'heure qu'il était, la pâle lumière d'une lampe, les incertitudes où l'on avait été, les tristes détails que l'on connaissait, ceux auxquels on s'attendait, tout mettait du noir dans l'esprit et le disposait à de tristes pressentiments. Telle était la situation des personnes qui se trouvaient dans le salon pendant que j'y attendais le retour du valet de chambre

(1) Le comte François Jaubert, gouverneur de la Banque de France depuis 1807.

entré dans le cabinet du prince pour m'annoncer. Cette scène muette ne peut se décrire. Tout le monde me regardait sans pouvoir proférer une parole : elles semblaient expirer sur leurs lèvres. Chacun cherchait son arrêt dans mes regards et l'expression de toutes les physionomies annonçait plus de crainte que d'espérance. Un peu remis du premier étonnement, M. Jaubert, auquel j'adressais la parole, s'écria :

— Et l'Empereur ? Où est-il ? Monsieur le duc...

Il ne put finir sa phrase. Chacun répéta, avec l'air consterné, ces mots :

— Et l'Empereur ? Ou est-il?

— A Paris, répondis-je.

A ces mots, toutes les figures se déridèrent et j'entrai chez le prince. Son premier mot fut la même exclamation dont je n'attendis pas le dernier mot pour le rassurer. Je lui transmis les ordres de l'Empereur, je causai quelques moments avec lui et le chargeai de faire annoncer par le canon, à la pointe du jour, le retour de l'Empereur, de prévenir les ministres ainsi que la Cour qu'il y aurait lever à onze heures, etc.

En entrant chez moi, je donnai des ordres pour que l'on envoyât un page chez Madame Mère et chez chacune des princesses, à huit heures du matin, pour leur annoncer l'arrivée de l'Empereur. J'écrivis au grand-chambellan pour le service du Palais. M. le comte de Montesquiou (1) vint immédiatement chez moi, ainsi que le ministre de la Police que je venais de faire avertir.

SOUVENIRS DE LA RETRAITE DE RUSSIE

Le lendemain (2), l'Empereur m'ordonna de me charger du portefeuille des Affaires étrangères pendant l'absence de M. de Bassano et de lui apporter quelques parties de la correspondance de Vienne, ainsi que les derniers traités avec l'Autriche et la Prusse. Harassé des quatorze nuits que je venais de passer sur le qui-vive sans avoir fermé l'œil, écrasé en quelque sorte par le sentiment de la responsabilité qu'un tel voyage, fait dans de telles circonstances, avait laissée peser sur moi et

(1) Le comte A. E. P. de Montesquiou-Fezensac était grand-chambellan de l'Empereur depuis 1810.

(2) 19 décembre.

encore plein de la préoccupation où j'avais été, sans cela, qu'il arrivât quelque chose à l'Empereur, qui s'était confié à mes soins et à ma foi, ces impressions si récentes m'avaient causé une telle tension de nerfs que j'avais besoin de repos. Je priai donc l'Empereur de me dispenser de ce travail et de le laisser à M. de la Besnardière. Il y consentit.

Je ne puis dire de quel poids mon cœur, mon imagination se trouvèrent soulagés quand j'eus le bonheur de donner le bras à l'Empereur pour descendre de sa chaise de poste au perron des Tuileries. Je ne crois pas que j'éprouve jamais une satisfaction, un contentement de moi-même semblable à celui que je ressentis en le voyant sain et sauf dans son palais.

A onze heures, je fus aux Tuileries, pour le lever. Les ministres, un grand nombre d'officiers de la maison et notamment de chambellans s'y trouvaient réunis. On m'entoura, me fêta comme si j'eusse été un favori, comme un homme en crédit qui venait de passer quatorze nuits et autant de jours, tête à tête avec la puissance.

Le terrible bulletin avait paru dans le *Moniteur* du 16. Nous en avions eu la nouvelle par la dernière estafette que nous avions reçue en route. Il avait produit une si vive impression, même sur les plus courtisans, qu'ils cherchaient aussi dans mes regards des nouvelles de ceux qui leur étaient chers. Personne n'osait m'en demander. Le bulletin était seul arrivé ; aucune lettre particulière n'avait été distribuée. Je fus assez heureux pour tranquilliser beaucoup de personnes, mais, hélas ! j'en affligeai un grand nombre, quoique le désordre, le disséminement où l'armée avait marché depuis Malojaroslawetz, eût mis l'état-major dans l'impossibilité de donner des renseignements sur beaucoup d'officiers, même supérieurs, qui, démontés et manquant de tout, durent chercher leur subsistance en suivant les bandes qui erraient sur les flancs de la colonne et se trouvaient tantôt à la tête, tantôt à la queue. Les plus résolus étaient réduits à cette cruelle nécessité, car une poignée d'or, même avant la Bérésina, n'eût pu procurer un morceau de pain.

Ces malheureux isolés se nourrissaient, la plupart du temps, de la chair des chevaux qui tombaient sur la route. On dépeçait ces animaux avant de les tuer ! Malheur à celui qui tombait ! On se jetait dessus et son maître aurait eu quelquefois bien

de la peine à le défendre. Les premiers arrivés attaquaient la culotte; le plus adroit ouvrait le flanc et prenait le foie qui était, de fait, le morceau le moins dur et le meilleur. Tout cela se passait sans que personne songeât à tuer la pauvre bête, tant on était pressé de se remettre en route. Les plus heureux des isolés faisaient de la bouillie, si l'on peut donner ce nom à une farine sale et plus souvent à un son ramassé dans la poussière des greniers et délayé dans de l'eau. Heureux ceux qui avaient conservé un vaisseau quelconque pour la cuire! On voyageait, ce meuble à la main, et on le conservait bien plus précieusement que son argent. Mais, comme nous avions, malgré nos misères, besoin de rire, on appela les malheureux qui voyageaient, le poêlon à la main, des « fricoteurs », et même ceux qui jeûnaient s'amusaient aux dépens des bien avisés qui conservaient ce moyen de vivre. S'approchait-on d'un feu pour faire cuire sa bouillie, ceux qui n'avaient pas de vase étaient à la queue, derrière vous, pour obtenir que vous leur prêtiez le vôtre. Ceux qui trouvaient des pommes de terre étaient l'objet de l'envie de tout le monde. Une fois en Pologne, les grandes habitations en offrirent beaucoup, mais elles étaient éloignées et rares, et l'on ne voulait pas trop s'écarter de la route. Le maître manquait de tout comme le domestique, le colonel comme le soldat!

Cette détresse avait confondu tous les rangs et, nivelant tous les besoins, le plus malheureux était encore celui qui, par son rang, ne pouvait donner le mauvais exemple du pillage. Honneur, cependant, mille fois honneur aux soldats français, au caractère national naturellement généreux! Que de malheureux qui avaient bravé mille morts pour se procurer une si mauvaise subsistance, qui n'avaient point d'espoir de trouver quelque chose le lendemain en bravant de nouveau des nuées de cosaques et de paysans encore plus barbares qu'eux, donnaient ou partageaient leur mauvais repas avec un infortuné qu'ils trouvaient affaibli ou malade, attendant la mort couché sur la route! Combien d'autres s'arrêtaient, au risque d'être pris ou tués, pour secourir et aider un malheureux traînard à marcher! Que d'officiers, auxquels il répugnait de quitter les colonnes, quoique leurs régiments fussent fondus, préféraient mourir à la vue de leurs drapeaux et sur la route que suivait l'armée, à chercher leur nourriture avec des

isolés ou des pillards!... Que d'officiers, dis-je, furent secourus, nourris par ces isolés! Le soldat qui s'était procuré quelque subsistance passait rarement près de l'officier, qui avait l'air d'en manquer, sans lui en offrir quoiqu'il ne le connût pas, quoiqu'il ne fût pas de son corps. J'ai été mille fois témoin de ces bonnes actions.

Marchant moi-même à pied au milieu de l'armée, avec un simple spencer de drap bleu brodé et mon chapeau brodé, il m'arrivait souvent de m'asseoir quelques instants pour me reposer. Eh bien! il ne se passait pas de jour que des soldats, cheminant avec une grillade de cheval, ou quelques pommes de terre dans une mauvaise cravate, ou de la bouillie dans un poêlon, ne m'offrissent, me croyant fatigué ou ayant besoin de partager leur repas, de m'aider à marcher. Que ne puis-je reconnaître quelques-uns de ces braves? Mille fois honneur aux Français, dont le plus grand nombre est resté compatissant dans la plus grande des détresses! Si la faim, le plus impérieux des besoins, si la perspective de la mort ont quelquefois rendu des hommes sourds aux cris de douleur et de détresse de leurs semblables, combien de soldats, de domestiques bravaient tout pour aller chercher quelque subsistance à leurs officiers, à leurs maîtres? Honneur à la nation qui produit de tels hommes et à l'armée qui a de tels soldats..! Et honte aux lâches et déloyaux Français qui voudraient flétrir d'une manière quelconque une gloire si noblement acquise et plus précieuse que ces lauriers qui feront aussi l'envie de nos neveux comme celle de cette Europe qui n'a jamais pu nous vaincre!

Ce caractère français, ce mépris du besoin au milieu des plus grandes privations, ce mépris de la mort quand il peut y avoir seulement la moindre gloriole ou de l'originalité à la braver, me rappellent l'action d'un voltigeur qui était au camp de Boulogne. L'Empereur passant son régiment en revue, il présente les armes et sort du rang comme s'il avait une réclamation à faire.

— Que veux-tu? lui dit l'Empereur.

— Attendez un moment, mon général, répondit-il.

Mettant en même temps son sac bas, chacun croyait qu'il y cherchait un papier, et ses chefs, comme il ne se pressait pas trop, lui disaient qu'il aurait dû l'avoir d'avance à la main, mais, sans se démonter, il leur répondit :

— Mon général m'attendra bien, car c'est quelque chose que je lui garde depuis longtemps.

L'Empereur se mit à rire et lui dit de prendre son temps. Officiers, soldats, tout le monde riait autour du voltigeur, pendant qu'il explorait son linge sale pour trouver une petite boîte, noire de crasse, qu'il offrit à l'Empereur, en lui disant :

— Tenez, mon général. Je garde la praline qui est dedans depuis Gênes. C'est la ration que l'on nous donnait pour un jour. Nous nous serrions diablement le ventre alors. Eh bien! quoique nous eussions faim, je me dis un jour : il faut garder ta ration pour le général Bonaparte; tu la lui donneras. Je ne risquai pas grand chose, car si les Autrichiens m'avaient pris ou tué, ils n'auraient pas fait un grand fricot avec. Je suis content, à présent, puisque vous l'avez.

Officiers et sous-officiers qui avaient été à Gênes sous le maréchal Masséna reconnurent, en effet, cette boule de cacao, de la grandeur d'une petite noix, pour la ration qu'on leur donnait alors. Chacun attesta la bonne conduite de ce voltigeur, cité pour des actions d'éclat, mais qui, ne sachant pas lire, n'avait pu obtenir de l'avancement. L'Empereur lui fit donner une gratification.

DERNIÈRE CONVERSATION

Je reviens sur la dernière journée de notre voyage, dans laquelle les nouvelles reçues de l'armée ramenèrent naturellement la conversation sur sa situation. L'Empereur, après avoir lu la lettre du roi de Naples, me dit, comme s'il avait déjà eu le pressentiment des événements :

— Je crains qu'il ne fasse pas tout ce qui est nécessaire pour réorganiser l'armée. J'aurais peut-être mieux fait de l'emmener à Paris ou de le laisser retourner à Naples, mais il ne serait peut-être pas revenu pour l'ouverture de la campagne ; il me manquerait avec la jeune cavalerie que j'aurai. Il m'est attaché, mais il a une ambition et une vanité ridicules. Il se croit des talents politiques supérieurs, ce qui lui manque tout à fait. La Reine a plus d'énergie dans son petit doigt que le Roi dans toute sa personne. Ils sont jaloux d'Eugène parce qu'ils convoitent l'Italie. Le Roi voudrait persuader aux Italiens que ce pays-là ne peut avoir d'existence et d'avenir que par la

réunion de toute l'Italie sous un même sceptre. Il s'en cache avec moi, mais, n'étant pas aussi discret avec tout le monde, ces détails me reviennent. Si le Roi me survivait, il serait capable de quelque incartade, mais j'y mettrai ordre d'avance. Tous les Français que j'ai faits rois oublient bien vite qu'ils sont nés dans cette belle France et que leur plus beau titre est celui de citoyen français. Il cita, à cet égard, Bernadotte et ses frères, et entra dans des détails qui venaient à l'appui de ce qu'il venait de dire. Il parla de la nécessité de remonter le moral de l'armée, de rendre à notre infanterie, — voyageant individuellement, mourant de faim et traînant par petites bandes sur les flancs de la route sa gloire et sa misère, — son ancienne énergie.

— Il faut, ajouta-t-il, redonner à ces hommes, qu'aucun danger n'a arrêtés, le sentiment de ce qu'ils peuvent encore pour leur salut et pour l'honneur de la patrie. De fait, on est physiquement épuisé, mais, moralement, ces hommes qui se traînent avec peine, qui errent comme des spectres, retrouveraient encore le sentiment de ce qu'ils peuvent, si un chef énergique leur parlait et leur disait : « Arrête-toi là, Français. Les Cosaques ne doivent pas aller au delà. C'est ici qu'il faut vaincre ou mourir. »

Cette conversation mena l'Empereur à faire la réflexion que cette force morale, cette énergie qui fait que l'on se raidit contre les difficultés, n'était pas donnée à tout le monde. Personne, dit-il, n'a plus de courage sur le champ de bataille que Murat et Ney et personne n'a moins de décision qu'eux, quand il faut se décider dans le cabinet.

— Il y a, en général, ajouta-t-il, bien peu d'hommes d'État. J'ai sûrement les ministres les plus capables qu'il y ait eu en Europe, mais l'on s'apercevrait cependant bientôt combien ils sont au-dessous de l'opinion qu'on en a, si je n'imprimais plus le mouvement à ces rouages.

Il fit un grand éloge de la capacité du comte Daru et cita dans la finance le comte Mollien, comme ayant les idées les plus nettes, les plus arrêtées sur cette partie.

— Clarke, dit-il, n'est qu'un bon premier commis, travailleur, probe, mais homme d'une capacité médiocre, bon où il est parce que je fais faire le ministère de la Guerre par un de mes aides de camp, ou, pour mieux dire, parce que je le fais moi-

même. M. de Cessac (1), ajouta-t-il, est un homme intègre, plus propre que personne, après Daru, pour mener l'administration de la Guerre. Molé est un homme de caractère. Je l'emploierai; il aura sa place à la tête de la magistrature; s'il y justifie ma confiance, j'ai d'autres projets sur lui. Le baron Pasquier est un homme d'esprit. Je lui crois des moyens supérieurs et beaucoup de décision. Je l'essaye à la préfecture de police, afin de le pousser s'il répond à mon attente, mais je n'aime pas ses relations avec les Rémusat qui sont gens d'intrigues et d'argent, sur le compte desquels je me suis trompé.

Après cette revue où plusieurs conseillers d'État et d'autres personnes trouvèrent place, mais d'une manière ou peu marquante ou peu agréable pour elles, ce qui fait que je n'en dis rien, l'Empereur me reparla de son fils. Il me demanda de nouveau qui il pourrait charger de son éducation, ajoutant que la France, si riche en hommes de talent, était cependant bien pauvre en hommes supérieurs, quand on avait à faire un choix comme celui-là.

— N'est-ce pas que vous êtes bien embarrassé, Caulaincourt, pour nommer quelqu'un, même pour choisir parmi toutes les personnes dont nous venons de parler?

Les comtes Daru, Molé, lui paraissaient avoir, sous certains rapports, une partie des qualités qu'il désirait. Il reprochait au premier des formes trop bonhommes, au second d'être pédant, ce qui, ajouta-t-il, pouvait convenir aux manières de l'ancienne robe. Il trouvait dans le baron Pasquier beaucoup de choses qui lui convenaient et regrettait de l'avoir fait passer par la police, quoique ce fût une bonne école.

— Fontanes, dit-il, est trop homme de lettres. Se trouvant chef de l'Université, ce choix plairait, d'autant qu'il dirige l'instruction publique dans un bon esprit. Marquant par son grand talent oratoire, il manque tout à fait de ces grandes idées, de ces grandes vues politiques et administratives qui constituent l'homme d'État. Puis, il m'a tant loué, ajouta-t-il, que le public ne manquerait pas de dire que je donne mon premier courtisan pour gouverneur à mon fils.

Il parla ensuite du duc Decrès :

— C'est un homme de beaucoup d'esprit et de capacité et qui a, avec cela, beaucoup de caractère. Son cynisme, ses formes dures,

(1) Lacuée, comte de Cessac, ministre de l'Administration de la Guerre.

désagréables, déplaisent. Ensuite, il pèche sous le rapport de la première éducation où la vie de l'homme de mer a gâté la sienne. Il est aussi entêté que vous, Caulaincourt, ajouta l'Empereur. Il a voulu une fois me mettre le marché à la main, mais il a vu que j'étais homme à l'accepter et, comme il tient au fond à son ministère, il est devenu plus traitable. On le déteste dans la marine à laquelle il a cependant rendu de très grands services. Il m'a éclairé sur beaucoup de points, sur lesquels j'avais des idées très fausses. Il avait de l'aversion pour les flottilles : c'était là le sujet de nos querelles. Il ne faisait cas que des gros vaisseaux; aussi ai-je eu de la peine à lui faire comprendre mon but. En créant ces flottilles, il regrettait l'argent qu'elles coûtaient et il avait assez raison. Decrès a toujours été contre mes péniches.

La conversation retomba sur les affaires générales. Ce que l'Empereur m'avait dit sur les projets du roi de Naples me fournit l'occasion de parler de Rome et du Pape. Je déplorai sa captivité qui faisait, lui dis-je, un mauvais effet partout, quoique la Chrétienté ne prît plus les armes pour soutenir les foudres du Vatican. L'Empereur convint que c'était une affaire désagréable.

— En éloignant momentanément le Pape de Rome, dit-il, j'ai cru le séparer de quelques mauvais conseils. J'aurais peut-être mieux fait de l'y laisser, mon gouvernement étant assez fort en Italie pour en imposer même aux prêtres. C'est pourtant à ce coup d'État que j'ai dû la tranquillité dont ce pays a joui depuis un an. Les Anglais n'ont cessé d'y répandre de l'argent pour produire des soulèvements, au moins partiels, et ils ont échoué. Si on veut être de bonne foi, les consciences, même les plus timorées, ne peuvent trouver, dans mes discussions avec le Pape, qu'un différend politique. Moi, à qui l'Église doit le rétablissement de la religion en France, peut-être même son maintien en Europe, je suis certainement aussi bon catholique que Charles-Quint qui a aussi fait enlever un Pape sans être pour cela un hérétique.

Après être revenu sur l'époque à laquelle il avait fait son Concordat, l'Empereur me parla du Tribunat. Il me dit que l'abus de la tribune lui ayant démontré l'inconvénient de notre organisation politique, il avait cherché à y remédier. Il avait tâché de calmer les orateurs les plus turbulents en leur

faisant sentir qu'un gouvernement qui s'établissait et qui était à peine en paix avec l'Europe, avait besoin d'être soutenu au lieu d'être attaqué. L'état d'hostilité, où l'on se mettait contre lui, l'affaiblissait au dehors autant qu'il le tracassait au dedans. Obligé de tout créer, de tout organiser dans l'intérieur, d'y panser les plaies d'une longue révolution et d'y calmer, par conséquent, les passions, il lui fallait pendant quelques années de la bienveillance, même de l'indulgence, s'il se trompait, au lieu de l'amère censure dont on abusait. On ne pouvait rétablir les finances sans mettre de l'ordre, sans saper des abus, sans déplacer des personnes.

— Les orateurs, ajouta-t-il, ne voulurent rien entendre. Plus occupés de se populariser que de défendre les vrais intérêts du pays, ils furent indomptables. Convaincu alors qu'il fallait des changements, n'ayant à choisir qu'entre l'intérêt de la France et les prétentions ambitieuses de quelques orateurs, la plupart sans patriotisme, mon parti fut bientôt pris, et j'ai rendu la tribune muette, de l'avis des hommes les plus libéraux mais qui voulaient un gouvernement possible et sentaient le besoin qu'il fût fort pour maintenir, dans ces premiers moments, la paix au dedans et au dehors. J'ai obtenu ce résultat en changeant l'organisation du Tribunat qui n'était plus en harmonie avec la nôtre.

« Cette époque et les moments qui suivirent furent les plus heureux de ma vie. J'avais réconcilié la France avec le Saint-Siège et réglé par un Concordat ses rapports avec lui d'une manière convenable. Ce Concordat, me répéta l'Empereur, avait trouvé beaucoup d'opposants dans quelques hommes d'État. Des généraux marquants s'y montrèrent plus qu'opposés. Il en résulta même une ou deux conspirations, dans lesquelles figurèrent mes plus fidèles et plus dévoués généraux d'Italie et d'Égypte. Quelques-uns prirent ce prétexte parce qu'ils étaient mécontents que je ne leur eusse pas laissé exploiter les fonds de l'État et faire de la Garde les prétoriens dont j'aurais payé l'aveugle dévouement en les gorgeant d'or. J'ôtai aux uns leur commandement dans la Garde; d'autres furent déplacés. Je refusai, pendant quelque temps, de les voir. Enfin, je pardonnai comme si l'on n'eût pas abusé de ma confiance et que l'on n'eût montré qu'un faux zèle. Ils crurent n'avoir été qu'indiscrets : comme je suis sans rancune, tout est oublié.

Je reviens au salon de service avant de terminer ce qui est relatif à la campagne et au voyage de l'Empereur. Le bulletin avait produit une sensation si douloureuse que personne, comme je l'ai dit, n'osait me faire une question. Le seul domestique qui nous eût accompagné dormait et avait d'ailleurs défense de rien dire dans ses conversations. L'Empereur s'exprimait aussi franchement sur nos revers que le faisait le bulletin, mais on ne pouvait encore avoir des nouvelles de l'arrivée de l'armée à Wilna, et, par conséquent, il ignorait, comme tout le monde, les plus grands désastres. Il avait les jambes un peu enflées, les yeux bouffis, le teint de quelqu'un dont le froid a altéré la peau, du reste l'air de la santé. Il était si heureux de se trouver à Paris, qu'il n'avait pas besoin de composer son maintien pour paraître satisfait et nullement abattu. Il travailla toute la journée et même une partie de la nuit pour expédier des ordres et imprimer à toutes les parties de l'administration le mouvement qu'il voulait leur donner. Il me parut très satisfait de l'opinion et de l'esprit public depuis la publication du bulletin. Son arrivée avait calmé beaucoup de craintes et diminué les plus grandes inquiétudes, mais, hélas! sans sécher les larmes des familles qui avaient des pertes à déplorer.

L'Empereur parlait de ses désastres, de la faute qu'il avait faite en restant à Moscou comme l'aurait fait un étranger.

— Le succès de l'entreprise a tenu à huit jours, disait-il. Il en est de tout ainsi dans le monde : le moment, l'à-propos sont tout.

En recevant MM. Decrès et de Cessac, son premier mot fut :

— Eh bien! messieurs, la fortune m'a ébloui. Je me suis laissé entraîner au lieu de suivre le plan que j'avais conçu et dont je vous avais parlé, M. de Cessac (1). J'ai été à Moscou ; j'ai cru signer la paix et j'y suis resté trop longtemps. J'ai cru obtenir en un an ce qui ne devait être exécuté qu'en deux campagnes. J'ai fait une grande faute, mais j'aurai les moyens de la réparer.

Dès les premiers moments, la physionomie de Paris lui parut consolante. L'effet que produisit son retour fut prodigieux. L'Empereur s'en aperçut et fut, dès le second jour, ras-

(1) Le plan était de prendre position à Witepsk, d'organiser les provinces polonaises et d'accabler la Russie par un déploiement de forces immenses, si ces dispositions ne l'amenaient pas à la paix pendant l'hiver (*Note de Caulaincourt*).

suré sur les conséquences que pourraient avoir ses pertes. Celles de Wilna ne changèrent pas cette opinion.

— Le terrible bulletin a fait son effet, me dit-il, mais je vois que ma présence fait encore plus de plaisir que nos désastres ne font de peine. On est plus affligé que découragé. Cette opinion se saura à Vienne et tout se résoudra avant trois mois.

J'ai omis beaucoup de choses dans les détails que je viens de donner sur les conversations que j'ai eues avec l'Empereur pendant notre long tête-à-tête ; je puis du moins garantir l'exactitude de ceux que je rapporte et, le plus souvent même, celle des paroles. Ma conscience ne m'a pas plus trompé que ma mémoire. J'avais depuis longtemps l'habitude de dire franchement à l'Empereur ce que je pensais, sans craindre de le choquer et je lui dois la justice de déclarer que, pendant ce voyage, il m'a plutôt invité à casser les vitres qu'à ménager mes expressions. Il m'encourageait même par la franchise de sa discussion et de ses confidences. Il m'a prouvé ce que je pensais déjà, que, s'il n'aimait pas toujours toutes les vérités, il estimait cependant ceux qui les disaient en conscience. Dans d'autres circonstances, si la conversation tombait sur un point qu'il ne voulait pas traiter, il la rompait d'une manière quelconque : si c'était chez lui, en vous congédiant ou en vous quittant, ou l'interrompant par un ordre étranger au sujet dont on parlait, quelquefois aussi par ces mots : « Vous m'entendez rien à cela. » Dans le traîneau, au contraire, il excitait toujours. Se sentait-il blessé ? Il plaisantait. Il témoignait surtout le besoin d'épanchement. Quelques réflexions lui déplaisaient-elles trop, il changeait pour le moment de thème, mais revenait, ou ce jour-là ou le lendemain, sur la même question. L'Empereur eut, j'ose l'assurer, la bonté, pendant tout ce voyage, de m'écouter presque toujours sans se fâcher et je pus, je le répète, me convaincre, par la nature et la franchise de ses conversations, que l'on pouvait avoir beaucoup de droits à sa confiance sans en avoir à sa faveur.

L'Empereur dormait en voiture comme dans son lit, plusieurs heures de suite. En tout, son organisation physique ne le cédait pas au moral. Il avait toute la force, toute la santé dont il avait besoin. On peut dire qu'il eut toujours le sommeil à commandement. L'incommodité du traîneau, dans lequel il

ne pouvait se coucher et à peine étendre les jambes, la fatigue de ce long et pénible voyage, dans une saison si rigoureuse, se réduisirent, pour lui, à avoir les jambes un peu enflées pendant quelques jours, les yeux bouffis, le teint cuivré par l'impression du froid.

S'il m'est permis de dire un mot sur ce que j'éprouvai moi-même à la suite de ce voyage, je dirai qu'à la maigreur près, je n'en éprouvai pas d'autres inconvénients que ceux qui affectèrent l'Empereur, quoique je n'eusse pas clos la paupière, pendant ces quatorze jours et nuits, et que se fût ajoutée à la fatigue, l'inquiétude que devait donner à un galant homme un tel dépôt confié à son honneur, autant qu'à ses soins et à sa prévoyance. Arrivé à Paris, je fus au moins huit jours sans pouvoir dormir, tant j'avais le sang fouetté.

NAPOLÉON Ier INTIME

Son caractère et ses habitudes. — Ce journal m'ayant mis dans le cas de citer quelques circonstances pénibles, peut-être même fâcheuses de la vie du grand homme, il est de mon devoir, comme observateur véridique qui n'a pas caché les torts, de faire remarquer aussi les qualités, car, comme le disait Kléber à Bonaparte, à son retour du Caire, après l'échec de Saint-Jean d'Acre : « Moquez-vous de cela : c'est un grain de poussière sur un bel habit. » Je vais donc entrer dans quelques détails sur le caractère et les habitudes de l'Empereur.

L'Empereur n'était pas naturellement violent. Personne ne se maîtrisait comme lui quand il le voulait. La preuve en est qu'à très peu d'exceptions près, et malgré des circonstances qui auraient souvent mis tout autre homme hors de lui, il gardait habituellement avec chacun un ton sérieux, même quand il avait le plus à se plaindre. Son ton était alors, sans doute, fort sec mais pas inconvenant, pas humiliant. Si je l'ai entendu se servir quelquefois d'expressions, on peut dire grossières, j'en citerais à peine cinq à six exemples, et ce n'était qu'avec des personnes dont la conduite ne méritait réellement aucun ménagement. Quant à ces expressions, il n'y attachait pas la même importance, la même délicatesse que d'autres personnes. Peut-être manquait-il de cette urbanité, de cette recherche de délicatesse et surtout de cette indulgence pour les petites

choses que l'on appelle bonté chez les grands. Nos mœurs et nos traditions en faisaient peut-être, dans son intérêt, un devoir politique à notre souverain ; mais, ce qui pouvait avoir échappé, sous ce rapport, à la première éducation, aux habitudes de l'enfance, était bien racheté par cette vertu poussée au plus haut degré, sur les choses de quelque importance. Certaines expressions qui nous choquaient n'avaient pas, pour l'Empereur, le même sens que pour nous. Il avait même toutes les prétentions d'un homme bien élevé et remarquait plus qu'un autre, dans les manières du prochain, ce qui lui échappait sur lui-même. Il citait souvent, et même avec une certaine affectation, les sociétés marquantes qu'il avait fréquentées dans ses jeunes années. Il aimait à parler de ses succès auprès des femmes. En tout, s'il y avait un côté faible dans ce grand et merveilleux ensemble, c'était celui de la vanité du passé, comme si tant de gloire et un tel génie avaient besoin d'antécédents.

Certaines expressions un peu grivoises, dont il se servait parfois, venaient aussi, je crois, de l'habitude des camps dans les premières années de la Révolution. Au reste, il ne lui en échappait qu'autant qu'il le voulait et seulement lorsqu'il lui convenait de prendre un ton badin, car bien rarement il prononçait un mot choquant lorsqu'il était fâché. Toutes les personnes qui ont entouré l'Empereur se plaindraient à tort de ses formes, de sa manière d'être et de ses expressions avec elles, dans leurs rapports journaliers. Soit par caractère, soit par esprit de calcul, il montrait rarement de la bienveillance, et s'il laissait apercevoir qu'il fût content, on pouvait se dire que c'était malgré lui.

— Les Français, disait-il, sont légers, familiers, prêts à manger dans la main. Pour ne pas être obligé de les remettre à leur place, il faut être sérieux avec eux et se tenir à la sienne. La royauté est un rôle. Les souverains doivent toujours être en scène.

Aussi était-il toujours grave, même lorsqu'il voulait prendre les formes de la bienveillance, et, comme il le disait, cajoler les gens.

Si l'Empereur avait à témoigner du mécontentement, c'était le plus souvent par un tiers. S'il s'en chargeait lui-même vis-à-vis d'une personne marquante et que la chose fût grave, il en dissimulait une partie avec elle : le surplus pouvait revenir par

des tiers, car il aimait à épancher son mécontentement. Il ménageait la personne à laquelle il parlait, parce que, comme il le disait franchement, il ne voulait jamais se mettre dans le cas de ne pouvoir se servir des gens et que qui que ce soit se crût la porte tout à fait fermée. Aussi répétait-il que le gouvernement doit avoir pour principe, non seulement de ne jamais rebuter personne, mais d'attirer à lui ceux qui se tiennent loin. Il m'a cité des maréchaux, des généraux, des hommes très marquants qu'il avait crus ses plus fidèles, ses plus dévoués amis, et qui avaient conspiré contre lui sous le Consulat et notamment lors du Concordat et qu'il s'était borné à tenir éloignés de la Cour pendant quelques mois.

Suivant ce principe, les exemples étaient rares. C'était, disait-il, toujours malgré lui et seulement quand un grand intérêt public l'y forçait, mais encore évitait-il les condamnations juridiques.

L'Empereur ne caressait ni l'officier ni le soldat : cependant il ne maintenait pas la discipline et fermait les yeux sur les désordres. Il n'aimait même pas trop qu'on lui en parlât, quand ils n'allaient pas au delà du boire et du manger. Il convenait lui-même que son système de guerre ne pouvait admettre une discipline sévère, puisque l'on vivait sans distributions. S'il fermait les yeux sur les désordres des soldats dans l'abondance, il était sévère pour eux dans la disette. Il n'admettait pas les plaintes et citait souvent les légions romaines. Dans la campagne d'Eylau, ces grands exemples servirent de texte à toutes ses conversations pendant l'hiver. Il voulait persuader que l'on pouvait se passer de tout. Il cherchait à nous modeler sur les temps héroïques, à monter les têtes par ces nobles souvenirs et ces grands exemples. Les Français se battent bien sans se monter la tête ; ils savent se priver, souffrir, même mourir de faim tant que la gloire est à côté du danger, mais, quand le canon ne tire plus, et que, battant en retraite, il faut trouver ses jambes au lieu de son audace, ces héros ne sont plus que des hommes.

Comment il jugeait la Révolution. — L'Empereur condamnait, plus que personne, les crimes de la Révolution et la Révolution même. Aussi, avait-il un certain éloignement pour les hommes de l'ancienne Cour qui y avaient participé. Il m'en

a souvent parlé avec peu de ménagements. L'organisation de la pairie et une grande fondation expiatoire de ces crimes dans le beau monument de la Madeleine, destiné à un temple de la Gloire, étaient deux pensées qu'il faisait marcher de front et qui l'occupaient beaucoup. Il projetait d'y ériger un monument à Louis XVI, à la Reine et d'autres pour toutes les victimes qui avaient péri.

Il ne pardonnait pas aux hommes qui avaient profité de leurs fonctions pour faire de l'argent, pour pressurer les pays où ils commandaient, qu'ils administraient, et encore moins à ceux qui vendaient leur prétendu crédit.

On peut dire que l'Empereur était ce que l'on appelait, pendant la Révolution, « aristocrate ». Ses réflexions portaient à croire que cette opinion était chez lui antérieure à son avènement au pouvoir, quoiqu'elle n'eût pas toujours été la base de sa conduite. Un royaliste de la Cour de Hartwell n'aurait pas parlé des Bourbons, de la Révolution et de ses malheurs, avec un sentiment plus prononcé et des regrets plus réels, mais c'était toujours en y joignant les réflexions d'un homme d'État et en appuyant sur ce qu'il fallait tirer parti de tout ce que la Révolution avait produit de grand et d'utile.

— C'est, disait-il, une ère nouvelle qui a retrempé la France abattue par les règnes des favoris, des maîtresses et les abus qui marchent à leur suite. Pour la terminer, il faut confondre toutes les opinions et se servir des hommes les plus opposés. C'est donner la preuve la plus convaincante que le gouvernement se sent fort : alors, il donne l'impulsion et ne la reçoit pas.

Son mépris des hommes. — En général, il estimait peu les hommes. Il louait rarement, même ceux qui avaient le plus fait, à moins que ce ne fût dans le moment où il avait besoin qu'ils fissent encore davantage. Mais aussi, sans doute, par une espèce d'esprit de justice, il blâmait peu ou point ceux qui faisaient mal, quand ce n'était pas pour des choses trop graves. Sans doute, la pensée qu'ils pourraient faire mieux plus tard entrait pour quelque chose dans cette apparente indulgence, car, bien qu'il sévît rarement, il se rappelait. S'il déplaçait pour des choses graves, ce n'était que pour un temps.

— Les souverains, disait-il, ne doivent jamais ôter aux hommes tout espoir de pardon.

Les torts contre la délicatesse, le manque de procédés et d'égards le blessaient, quoique sa première éducation ne fût pas remarquable sous ce rapport et qu'étant toujours dans un rôle politique, il ne se piquât nullement de montrer à cet égard les qualités qu'il exigeait des autres. Il se plaignait amèrement dans les conversations particulières. En tout, il aimait à se plaindre des personnes qui l'entouraient, même du prince de Neuchatel, de Duroc, des ministres, des chefs des différents services, comme s'il avait été mal servi. Je pus juger souvent par ce que l'Empereur me dit d'eux, ce qu'il pouvait, à plus forte raison, leur dire de moi. Il y aurait cependant de l'ingratitude de ma part à oublier que l'Empereur fit souvent, en mon absence, l'éloge du service qui m'était confié. A la vérité, c'était pour exciter le zèle et faire, en même temps, la critique d'un autre. Il aimait à opposer les uns aux autres les chefs des différentes parties de l'administration. Il n'eût pas été fâché qu'on eût mal vécu ensemble et j'ai pu souvent remarquer qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour que Duroc et moi fussions jaloux l'un de l'autre et même ennemis.

Son peu d'estime pour les hommes faisait que l'Empereur n'exigeait pas d'eux, en général, plus de qualités et de vertus qu'il ne leur en supposait. Il n'oubliait rien, mais il était cependant sans rancune. Sa haine personnelle n'a jamais poursuivi personne. Son intérêt, sa politique le guidaient toujours en tout. Il n'avait, on peut le dire, point de haine, point de passions dans les petites choses et tout porte à croire que cette indulgence ou cette indifférence venait de cette mauvaise opinion qu'il avait des humains. Si la politique lui a souvent fait faire grâce, ses sentiments y étaient aussi pour quelque chose. Ceux-là valaient mieux qu'il ne voulait le laisser croire. Au reste, l'opinion où il était que ce sont les circonstances qui mènent les hommes, a été pour beaucoup dans sa clémence.

Il y a peu de personnes dont l'Empereur ne m'ait parlé, depuis sa femme et les souverains de l'Europe jusqu'aux moindres particuliers. J'ai été donc souvent à portée d'observer que rien ne lui échappait. Il n'avait pas plus de bienveillance dans la vie privée que dans les affaires politiques. Toutes les interprétations étaient contre le prochain. Toujours en scène comme Empereur, il croyait les autres dans un rôle étudié avec lui. Aussi, son premier mouvement, sa première impression,

étaient-ils toujours de la méfiance. C'était l'affaire d'un moment : il revenait de suite, mais il fallait s'attendre à ce que sa première réflexion fût au moins amère, si même elle n'était pas injurieuse. Soupçonnant que votre observation ou votre proposition avait pour but un intérêt personnel ou caché, ami ou ennemi, il confondait d'abord l'un et l'autre. J'ai fait si souvent cette expérience que je puis en parler en connaissance de cause. L'Empereur pensait et disait, en toute occasion, que l'ambition et l'intérêt sont les mobiles de toutes les actions. Aussi admettait-il rarement que l'on eût bien fait par honneur ou délicatesse. Il remarquait cependant les personnes qui paraissaient mues par ces sentiments ou guidées par leur devoir. Il en tenait compte au fond, mais n'en témoignait rien. Il m'a souvent fait douter que les souverains crussent avoir un prochain.

Le chevalesque du caractère français, la courtoisie, ce ton gracieux, bienveillant, que les princes affectent, même avec les ministres dont ils viennent de signer le renvoi, manquaient tout à fait à l'Empereur. Il ne dissimulait que dans les choses très importantes : pénétré sans doute de sa force et de sa supériorité, il ne s'en donnait pas la peine dans l'habitude de la vie et souvent même dans des affaires majeures. Il était souvent indiscret. En général, dans les affaires, la conversation l'entraînait. Il disait plus qu'il ne voulait et n'aurait dû dire. S'il eût eu un peu de cette courtoisie française que l'on peut appeler la couleur du pays, on l'eût adoré, il eût tourné toutes les têtes. Mais il avait une grande et rare qualité : il n'aimait pas le changement ; il tenait aux hommes qu'il employait et préférait le plus mauvais instrument au meilleur, plutôt que d'en changer. Vous n'étiez pas caressé, mais, aussi, vous étiez sûr qu'aucune intrigue ne pouvait vous détruire dans son esprit. Le gouvernement ayant une direction, des maximes fixées et l'Empereur gouvernant par lui-même, l'existence des ministres ne pouvait dépendre d'un changement de système. Plus on vous aurait attaqué près de l'Empereur et plus il aurait mis de persistance à s'assurer de la réalité des torts qu'on vous imputait et d'entêtement à vous garder.

— Je suis mon ministre, disait-il souvent. C'est moi qui mène mes affaires. Je suis donc assez fort pour tirer un bon parti des hommes médiocres. De la probité, de la discrétion et de l'activité, voilà tout ce que je demande.

Napoléon et les femmes. — Dans son intérieur, l'Empereur était tout à fait bonhomme. Ses manières avec l'Impératrice étaient tendres, affectueuses. Il a été fort amoureux et pendant assez longtemps de l'impératrice Joséphine avant de l'épouser et lui a toujours conservé de l'attachement. Il aimait à faire l'éloge de ses grâces, de sa bonté, même longtemps après qu'il ne la voyait plus. Aucune femme n'avait fait une impression aussi vive sur lui. C'était, selon l'Empereur, les grâces personnifiées. C'est à tort que l'on croit qu'il a eu beaucoup de maîtresses. Sa tête s'est sans doute montée quelquefois, mais l'amour fut rarement pour lui un besoin et peut-être même un plaisir. Il vivait trop en regard du public pour se donner à ses yeux même des distractions qui, au fond, l'amusaient peu et ne duraient qu'un moment. Il a cependant été réellement amoureux pendant quelques jours de Mme D... (1). Il s'est donné comme passe-temps pour rompre avec l'impératrice Joséphine Mme Gaz... (2) et Mme Mat... (3) entre le divorce et l'arrivée de l'Archi-duchesse. Il a eu, les dernières années de l'impératrice Joséphine, Mlle Georges et quelques autres femmes autant par curiosité que pour se venger des scènes de jalousie qu'amenèrent ces infidélités. Mlle Wal... lui a plu à Varsovie (4). Il en a eu un enfant et lui a conservé plus d'attachement et de souvenir qu'à toute autre. Mais tous ces goûts passagers ne l'ont jamais occupé au point de le distraire un moment des affaires de l'État.

Il était si pressé de raconter ses succès que l'on eût pu croire qu'il ne les avait recherchés que pour les publier. L'Impératrice était alors sa première confidente. Malheur à la belle qui avait cédé, si elle n'était pas comme la Vénus de Médicis, car aucun détail n'échappait à sa critique et au plaisir qu'il avait à l'exercer avec quelques personnes, vis-à-vis desquelles il aimait à étaler ses succès. L'impératrice Joséphine eut, le soir même, tous les détails de la conquête de Madame... Le lendemain du premier rendez-vous, l'Empereur me les

(1) Mme Duchâtel, née Marie-Antoinette-Adèle Papin, femme du directeur général de l'Enregistrement et des Domaines.

(2) Charlotte Gazzani, née Bartani, lectrice de l'Impératrice.

(3) Peut-être Mme de Mathis, quoique la très passagère liaison de l'Empereur avec cette jeune femme semble avoir été antérieure à l'époque indiquée par Caulaincourt.

(4) Mme Walewska.

raconta aussi sans rien omettre de ce qui pouvait flatter ou choquer l'amour-propre de la belle. Ce grenadier du camp de Boulogne ne se trompait pas trop, quand il répondait à un de ses camarades qui lui demandait si « le petit caporal » avait des enfants : « F... bête, ne sais-tu pas qu'il a ses amours dans la tête ? »

Son sommeil. L'Empereur à table. — L'Empereur avait besoin de beaucoup de sommeil, mais il dormait quand il voulait et dans le jour comme la nuit. La veille d'une bataille n'a jamais troublé son repos et, même pendant l'affaire, quand il jugeait qu'elle ne pouvait se décider que dans une ou deux heures, il se couchait à terre sur sa peau d'ours et dormait profondément jusqu'à ce qu'on le réveillât. J'en ai encore été témoin à la bataille de Bautzen, entre onze heures et demie et une heure. Après avoir reconnu toute la position, il dit :

— Il faut laisser marcher l'affaire. Je ne puis porter les grands coups que dans deux heures.

Et il dormit plus d'une heure. A la guerre, on le réveillait pour tout. Le prince de Neuchâtel, qui recevait les rapports et qui connaissait ses intentions, ne le ménageait pas. L'Empereur se levait toujours à onze heures du soir, ou, au plus tard, à minuit, heure à laquelle arrivaient les premiers rapports des corps d'armée. Il travaillait deux à trois heures, souvent même plus, pour confronter les rapports, examiner les mouvements sur les cartes et donner ses ordres. Il les dictait tous au major-général ou à un secrétaire et le prince de Neuchâtel les transmettait. Quelquefois il écrivait aussi lui-même au commandant des corps d'armées, afin de fixer davantage leur attention s'il s'agissait de choses importantes, ce qui n'empêchait pas la partie officielle de passer par l'état-major général.

L'Empereur mangeait vite et avalait avec une telle vivacité qu'on pouvait croire qu'il mâchait peu ou pas du tout. On a débité beaucoup de contes sur sa manière de vivre. La vérité est qu'il ne faisait que deux repas. Il préférait à tout le bœuf ou le mouton, les fèves, les lentilles ou les pommes de terre, le plus souvent en salade. Il était rare qu'il bût sa bouteille de vin dans sa journée. Il préférait le Chambertin. Après son déjeuner et son dîner, il prenait une tasse de café à l'eau. Toute sa recherche était là. Il l'aimait assez fort ; depuis sa campagne d'Égypte, il préférait le moka. Pendant celle de

Russie, même dans la retraite, il put avoir, tous les jours, son vin, son café et, pour nourriture, les choses auxquelles il était accoutumé.

Son génie. — L'Empereur s'occupait des moindres détails. Il voulait imprimer à tous l'action de son génie. Il me faisait venir, pour les ordres du quartier général, des officiers d'ordonnance, pour les officiers de son état-major, pour la correspondance, les estafettes, les postes, etc. Les chefs de la Garde, l'intendant de l'armée, le chirurgien en chef, le brave Larrey, tous étaient mandés au moins une fois chaque jour. Rien n'échappait à sa sollicitude. On peut donner ce nom à sa prévoyance, car aucun détail ne lui semblait indigne de son attention. Tout ce qui pouvait contribuer aux succès, au bien-être du soldat, lui paraissait digne de fixer chaque jour ses regards. On ne peut pas dire de l'Empereur qu'il se soit jamais endormi au sein de la prospérité, car, quelque grand que fût un succès, il s'occupait, au moment où il venait de l'obtenir, de toutes les précautions qu'il aurait prises s'il avait eu un revers.

Quelque fatigué qu'il fût, l'Empereur reconnaissait toujours, même au milieu de la poursuite la plus vive et des succès les plus marqués, les terrains qui pouvaient offrir une position en cas de revers.

L'Empereur avait à cet égard une mémoire étonnante des localités. La topographie du pays semblait s'être modelée dans sa tête. Jamais homme n'eut, avec plus de mémoire, un génie plus créateur. Il eût fait sortir des hommes, des chevaux, des canons du sein de la terre. Les numéros de ses cadres, de ses régiments, celui de ses compagnies de transports, des vivres, de ses bataillons du train, se classaient dans sa tête d'une manière merveilleuse. Sa mémoire suffisait à tout. Il savait où chacun était, quand il partirait, quand il arriverait. Sa mémoire mettait, on peut dire, en défaut les états du chef de chaque parti, mais cet esprit d'ordre pour tout faire coopérer à son but, pour tout créer et organiser, enfin pour tout faire arriver à point nommé, n'allait pas au delà. Il eût fallu, pour lui, que la solution de toutes les affaires de la campagne fût dans le gain de quelques batailles. Il était si maître de son échiquier qu'il les eût certainement gagnées. Mais ce génie créateur ne savait

pas conserver. Improvisant toujours, il consommait, usait, désorganisait en peu de jours, par la rapidité de ses marches, tout ce que son génie venait de créer. Si une campagne de trente jours ne lui produisait pas les résultats d'une année, la plus grande partie de ses calculs se trouvait en défaut par les pertes qu'il avait faites, car tout était si rapide, si imprévu, les chefs sous ses ordres avaient si peu d'expérience et de soin, et avaient, surtout, été si gâtés par les succès précédents, que tout se trouvait désorganisé, gaspillé, disséminé.

Le génie de l'Empereur avait toujours opéré de si grands prodiges que chacun se reposait sur lui du soin de ses succès. Arriver pour le jour de la bataille paraissait tout. Bien sûr de se reposer après et d'avoir le temps de réorganiser son service, l'on s'inquiétait peu de ce qu'on perdait, de ce qu'on laissait derrière, car l'Empereur en demandait rarement compte. Les prompts résultats des campagnes d'Italie et d'Allemagne, les ressources qu'offraient ces pays, avaient gâté tout le monde, même les chefs inférieurs. Cette habitude du succès nous a coûté bien cher en Russie, et, plus tard, dans nos revers. La glorieuse habitude d'aller toujours en avant avait fait de nous de vrais écoliers en fait de retraite. L'habitude d'avoir ses troupes sous la main et le désir qu'avait toujours l'Empereur de reprendre l'offensive lui faisaient encombrer les routes. Il y entassait les colonnes. On exténuait, de cette manière, hommes et chevaux.

On n'a jamais plus mal combiné une retraite ; aussi n'en fit-on jamais avec moins d'ordre. Jamais convois ne marchèrent plus mal. Les calculs, les arrangements conservateurs n'entraient pour rien dans les dispositions et c'est bien à cette imprévoyance qu'il faut attribuer une partie de nos désastres. S'agissait-il de mouvement rétrograde, l'Empereur ne se décidait qu'au dernier moment, toujours trop tard. Sa raison ne pouvait vaincre sa répugnance et l'État-major, trop habitué à recevoir sa moindre impulsion de celui qui prévoyait toujours tout, ne prenait aucune disposition. Façonné à n'être qu'un instrument d'obéissance, il ne put rien pour le salut général. L'Empereur ne consentait même pas aux sacrifices les plus nécessaires pour conserver ce qui devait lui être le plus indispensable. Dans cette longue retraite de Russie, il fut aussi incertain, aussi indécis le dernier jour que le premier, quoique la nécessité de ce mouvement ne lui parût pas plus douteuse

qu'aux autres. Se flattant toujours de s'arrêter, de prendre position, il s'entêta à conserver un matériel immense qui fut cause qu'on perdit tout. Il poussait, on peut le dire, plus loin que qui que ce soit, l'antipathie des réflexions sur ce qui le contrariait. La fortune lui avait si souvent souri qu'il ne put jamais la croire tout à fait infidèle.

LE ROI DE NAPLES

Je ne puis quitter cette campagne sans parler du roi de Naples qui eut une si grande influence sur nos succès et sur nos revers. Le caractère belliqueux de ce prince le portait à flatter souvent, même sans le vouloir, la passion dominante de l'Empereur pour guerroyer. Il en voyait cependant les inconvénients et en déplorait même les conséquences avec quelques personnes. Le général Belliard, son chef d'état-major, ne se faisait point illusion. Homme d'un noble caractère, il ne cachait pas au Roi ses pensées et les malheurs que sa prévoyance lui laissait entrevoir. Mais les plus belles résolutions du Roi disparaissaient dès qu'il voyait l'ennemi ou entendait le canon. Il n'était plus maître de son enthousiasme. Il rêvait tous les succès que son courage était fait pour lui assurer et les illusions de la valeur arrivaient au quartier-général pour compléter celles du génie. Toujours noble, généreux, secourable pour tous, humain envers l'ennemi vaincu, ce prince ajoutait aux qualités qui distinguent les vrais braves, le désir très marqué en lui de faire dire du bien de sa personne et de passer pour un de ces preux qui tendaient si courtoisement la main à ceux qu'ils avaient terrassés. Il ne craignait pas d'affronter l'humeur de l'Empereur pour hasarder une vérité utile ou pour rendre service, mais l'Empereur le repoussait et le Roi se taisait : lui plaire était son but.

Personne n'était plus obligeant que lui, même pour ceux dont il croyait avoir à se plaindre. Il aimait l'Empereur, voyait ses défauts, en apercevait les conséquences, mais il avait dans le caractère une disposition à la flatterie, sucée sans doute avec le lait de son pays, qui paralysait ses bonnes intentions presque autant que l'influence que l'Empereur exerçait depuis longtemps sur lui. Sa malheureuse passion des costumes faisait paraître le plus brave des rois, le roi des braves, comme un roi des tréteaux des boulevards. Ses costumes, son bonnet, son

aigrette, ses bottes à l'antique lui paraissaient des moyens de séduction près des femmes. Il se croyait réellement le plus beau des hommes avec cet attirail dont il avait moins besoin qu'un autre pour être un bel homme. L'Empereur, qui le trouvait ridicule, qui le lui disait et le répétait tout haut, n'était cependant pas fâché de cette bizarrerie qui plaisait d'autant plus aux soldats qu'elle attirait l'attention de l'ennemi et faisait, par conséquent, braver au roi plus de dangers qu'à eux.

DERNIERS DÉTAILS

Je reviens aux détails de ce qui se passa à Paris et des nouvelles qu'on reçut de l'armée, après notre arrivée. Le grand-maréchal et le comte de Lobau arrivèrent quarante-huit heures après l'Empereur, ainsi que M. le baron Fain (1). D'autres officiers arrivèrent aussi successivement, ainsi que les aides de camp de l'Empereur qui avaient eu diverses missions. L'estafette donnait chaque jour des détails sur l'armée et l'Empereur apprit le désastre de Wilna, abandonnée le 10 plutôt qu'évacuée. On ne peut se faire une idée du désordre qui avait régné dans cette ville depuis l'entrée de l'armée. L'Empereur fut accablé de cette nouvelle. Il me fit appeler à l'instant.

— Eh bien! Caulaincourt, me dit-il, dès qu'il m'aperçut, le Roi a quitté Wilna. Il n'a fait aucune disposition. L'armée, la Garde se sont sauvées devant quelques cosaques. Le froid a fait perdre la tête à tout le monde et le désordre a été tel qu'on a laissé, sans être poursuivi, à la montagne après Wilna, toute l'artillerie et tous les équipages. Il n'y a pas d'exemple d'un semblable sauve-qui-peut, d'une telle bêtise. Ce que cent hommes de courage eussent sauvé a été perdu au nez de plusieurs milliers de braves, par la faute de Murat. Un capitaine de voltigeurs eût mieux commandé l'armée que lui.

Un des premiers soins de l'Empereur à son arrivée à Paris, fut de bien connaître tous les détails de l'affaire Malet et le degré de culpabilité de M. Frochot, préfet de la Seine, que sa qualité de conseiller d'État et la place importante qu'il occupait rendaient à ses yeux plus coupable qu'un autre. L'Empereur

(1) On se rappelle que Duroc, Lobau et Fain, partis de Smorgoni en même temps que l'Empereur, dans une seconde voiture, avaient, dès la première étape, été distancés par celle de Napoléon.

l'aimait. M. de Bassano, son ami, le lui avait toujours représenté, me dit-il, comme un des hommes qui lui étaient le plus dévoués, et il le tenait pour fort capable. Ces souvenirs et le degré de confiance qu'il lui avait toujours accordé augmentaient d'autant son irritation contre ce fonctionnaire, qu'une enquête et un avis signé de toutes les sections du Conseil d'État, convoquées séparément pour juger un de leurs membres, déclarèrent avoir manqué de fermeté et de décision pour maintenir le gouvernement auquel il avait prêté serment. Personne ne mit en doute, cependant, son attachement à l'Empereur qui n'en était pas moins outré de sa conduite et, répétait-il, de son ingratitude.

— Il faut, dit-il, un exemple, non sur l'homme que je veux ménager, mais sur le conseiller d'État. Il est temps que l'on apprenne, si on l'a oublié, ce que c'est que d'être fidèle à son serment. Il faut fixer les principes sur cela.

Aussi, l'Empereur attacha-t-il tant d'importance à la conduite qu'avait tenue ce premier magistrat de Paris, comme il l'appelait, qu'il y fit allusion dans sa réponse aux félicitations du Sénat et d'autres corps sur son retour.

La présence de l'Empereur à Paris calmait les plus vives inquiétudes. L'activité de ses dispositions faisait diversion. On remarquait déjà partout une étonnante activité. La France n'était qu'un vaste atelier et ce moment aurait dû être, pour lui, le plus consolant, le plus heureux de sa vie, car, au lieu de lui demander compte de ses revers, de ses pertes, la nation, tous les Français rivalisaient de zèle, de dévouement, et cette époque fut aussi glorieuse pour le caractère national que pour l'Empereur, qui développa, avec une étonnante activité, toutes les ressources de son génie dans l'organisation comme dans la direction et dans l'emploi de tous les moyens.

Tout s'organisait, se créait comme par enchantement. Les millions du trésor privé et du domaine extraordinaire avaient été tirés des caves des Tuileries et prêtés au Trésor de l'État. L'Empereur ne pensa qu'à la France et à tout faire concourir pour qu'elle reparût, avant peu, sur le théâtre de la guerre avec des forces telles qu'elle pût discuter, sans précipitation, les conditions d'une paix honorable.

CAULAINCOURT, DUC DE VICENCE.

NOS GRANDES ÉCOLES

XVII (1)

L'INSTITUT FRANÇAIS EN ESPAGNE

Discere, Docere, telle est la devise inscrite au front de l'Institut français de Madrid. Apprendre l'Espagne, enseigner la France, pour que les deux nations, se comprenant mieux, resserrent les liens d'une amitié de jour en jour plus féconde, telle est la mission que se sont donnée les Universités fondatrices de Bordeaux et de Toulouse, fraternellement unies dans un patriotique effort d'expansion intellectuelle. Par des routes différentes, les deux Universités sont arrivées au même but.

On n'ignore pas, dans les milieux universitaires, que l'enseignement de l'espagnol fut créé et développé en France par les initiatives d'Ernest Mérimée. C'est pour lui, pour aider à ses efforts et les consacrer, que fut fondée, en 1886, à la Faculté des lettres de Toulouse, la première chaire de langue et de littérature espagnoles. Vinrent ensuite celles de Bordeaux, de Montpellier et de Paris. Le premier concours d'agrégation d'espagnol eut lieu en 1900, et presque aussitôt furent institués la licence spéciale et les certificats rendus nécessaires par l'extension que prit l'étude de la langue espagnole dans nos lycées, nos collèges et nos écoles primaires supérieures, surtout dans le Sud-ouest et le Sud. Ernest Mérimée comprit bien d'ailleurs que tout ce mouvement devait se prolonger en Espagne, et il fonda l'*Union des Étudiants français et espagnols*. Il s'agissait d'ins-

(1) Voyez la *Revue*, 1er février 1926, — 1er mai et 1er juillet 1928.

taller chaque année dans la péninsule, pendant les deux mois de vacances, les futurs professeurs d'espagnol. Cela se fit en 1905. Le centre d'études, très heureusement choisi, fut Burgos. « Diverses raisons, a écrit Ernest Mérimée lui-même, avaient décidé le choix de cette ville : sa proximité de la frontière, la pureté, généralement reconnue, du castillan que l'on y parle, l'agrément du climat pendant l'été, l'intérêt du séjour au point de vue de l'art et des souvenirs historiques. » Le succès fut grand; et, comme succès oblige, Ernest Mérimée s'avisa que « ce qui semblait plus désirable encore, et mieux approprié à la fonction naturelle des Universités françaises et de notre haut enseignement, c'était de faire connaître au public notre littérature dans le cours de son long et glorieux développement, et surtout (car c'est là ce qui intéresse particulièrement les étrangers non-spécialistes) dans ses manifestations les plus modernes ».

C'est pour cela qu'en 1909 le fils du directeur, Henri Mérimée, alors maître de conférences à la Faculté des lettres de Montpellier, fut appelé à donner à Madrid une série de cours publics sur des sujets de littérature française. Ces cours eurent lieu, cette année et les suivantes, à l'Université centrale qui, avec autant de générosité que de courtoisie, avait mis ses amphithéâtres et ses appariteurs à la disposition des professeurs français. Depuis lors l'œuvre s'est amplifiée, de la façon la plus heureuse, dans le succès et la prospérité.

Cependant que les professeurs s'intéressaient si activement à la langue castillane, s'efforçaient si utilement de répandre la connaissance de la nôtre, des spécialistes de la plus ancienne histoire tournaient de leur côté des regards curieux vers la péninsule. Les préhistoriens, tout au début de ce siècle, avaient porté brusquement leur attention sur les peintures de la grotte d'Altamira (Santander), découvertes en 1886 et depuis lors dédaignées ou méconnues. Breuil et Cartailhac établissaient et proclamaient définitivement l'authencité magdalénienne du merveilleux plafond qu'illustre un monde d'animaux prodigieux. Désormais l'Espagne est devenue l'un des domaines privilégiés de l'art paléo et néolithique. D'autre part, dès 1889, l'érudition et le goût de Léon Heuzey ont révélé au monde savant et aux Espagnols eux-mêmes l'intérêt puissant des statues du Cerro de los Santos (Albacete), qu'une prudence légitime avait dissimulées comme indignes dans un recoin du

pavillon espagnol de l'Exposition universelle. Arthur Engel, en 1891, confirmait par une enquête sagace l'authenticité mise en doute des *Saints* et leur donnait un état-civil : l'archéologie ibérique était née. La découverte de la fameuse Dame d'Elche, en août 1897, et son entrée triomphale au Louvre, la Dame d'Elche, que l'instinct divinatoire d'Heuzey avait prédite, faisait enfin à l'Espagne sa place, et lui marquait son rôle dans la civilisation antique des peuples méditerranéens.

La France, et en particulier l'Université de Bordeaux, qui eut l'honneur de participer largement à cette initiation scientifique, se devaient de s'intéresser de plus en plus près à la mise en valeur de ce nouveau domaine. L'année précédente, le projet s'était réalisé de créer entre les professeurs bordelais et leurs collègues espagnols, et plus généralement entre les savants des deux pays, quelques liens d'amitié et d'étude dont le profit, comme le charme, seraient bientôt sentis de tous. Avec ses collègues, MM. Camille Jullian, Georges Radet, Édouard Bourciez, Georges Cirot, l'auteur de ces pages fonda la *Société de correspondance hispanique*. Aussitôt affluèrent à Bordeaux les renseignements de toute espèce concernant en particulier les antiquités hispaniques, et des articles et notices divers sur des matières de philologie et d'histoire. Pour faire connaître ces nouvelles et ces travaux, il fallut bientôt une revue spéciale : ce fut le *Bulletin hispanique*, qui, sous l'active impulsion de MM. Cirot et Radet, affirme depuis vingt-huit ans son utilité et son succès.

Et dès lors l'idée naissait et grandissait de créer l'École française d'Espagne, sœur modeste des grandes écoles d'Athènes et de Rome. Le projet ne parut ni banal ni chimérique à Louis Liard, toujours prêt à encourager les initiatives de ses chères Universités, alors directeur de l'Enseignement supérieur, ni à Henri Roujon, directeur des Beaux-Arts, qui lui non plus, si lettré et si artiste, n'avait pu rester insensible au charme sévère de la Dame d'Elche.

On retrouverait sans doute aux Beaux-Arts un rapport étendu sur l'intérêt qu'il y aurait à établir en Espagne une mission permanente, et sur la possibilité d'une telle institution (1898). On essayait d'y montrer que l'Espagne est un vaste champ de recherches et d'études historiques, artistiques, philologiques, littéraires. On y détaillait d'abord les richesses préhistoriques et ibériques :

« Un domaine immense, disait-on, l'Ibérie, est découvert, presque vierge. Il faut en fixer les limites et les divisions géographiques et ethniques, retrouver et explorer tous les établissements qui en subsistent, découvrir et relever les ruines des villes et des nécropoles, rechercher par des fouilles les restes de l'architecture, de la sculpture, de toutes les industries de la terre-cuite, de la métallurgie, de l'orfèvrerie, recueillir les documents épigraphiques, numismatiques, etc. » On montrait ensuite comment l'Espagne, placée aux bornes occidentales du monde ancien, reçut sans trêve et sans fin les apports des civilisations étrangères, comment elle prolongea la Phénicie, la Grèce et Rome, et comment l'histoire de ce pays, trop négligée dans ses époques anciennes, mérite une savante réhabilitation à laquelle pourra collaborer noblement la France. On n'insistait pas moins sur l'Espagne chrétienne, qui n'est pas beaucoup mieux connue que l'Espagne antique, et tour à tour étaient énumérés les champs d'étude qui, à perte de vue, étalent à profusion leurs trésors ; on dressait la liste séduisante des mille problèmes anciens ou nouveaux qui, depuis les temps de la conquête arabe, à travers tout le Moyen âge et la Renaissance jusqu'à nos jours, sollicitent, sans qu'elles puissent de longtemps se rassasier, l'érudition et la critique.

Ce premier projet n'aboutit pas. L'autorité de celui qui l'avait conçu était aussi faible, sans doute, qu'insuffisante sa diplomatie. L'État sembla se désintéresser de l'affaire ; pourtant le grain était semé, il leva ; mais le fruit qu'il donna ne fut pas celui que l'on peut croire, puisqu'au lieu de l'École qu'on attendait, mûrit cet échange de cours et de conférences entre l'Université de Bordeaux et les Universités espagnoles qui mit en honneur le mot depuis lors souvent utilisé (et aujourd'hui même par les Allemands de Madrid), d'*intercambio*. Tout l'honneur de l'*intercambio* revient à M. Raymond Thamin, alors recteur de Bordeaux, au doyen de la Faculté des Lettres, M. Georges Radet, et à M. Georges Cirot, professeur de langue et littérature espagnoles à la même Faculté, sans oublier le maître incontesté des hispanisants d'alors, Morel-Fatio, qui appuya l'entreprise de toute sa grande autorité. Des groupes de professeurs bordelais allèrent à différentes reprises donner des conférences à Madrid, Oviedo, Saragosse, Valladolid, Séville, Valence, Grenade, Barcelone, partout admirablement reçus et encouragés à revenir,

et plusieurs fois aussi des professeurs et savants espagnols, Canella, Altamira, Gascon y Marin, Sela, Carracido, Ovejero, Anton y Ferrandiz, d'autres encore non moins renommés dans leur pays et dans le nôtre, vinrent avec grand succès se faire entendre à Bordeaux.

Mais la vie de l'*intercambio* était nécessairement morcelée, intermittente ; des difficultés d'ordre administratif et d'ordre financier s'opposaient aux fréquentes et onéreuses absences de professeurs. Il ne pouvait avoir un programme fixe, s'établir à des dates immuables. D'où, conséquence fatale, mais fort heureuse, la création qui ne se fit pas trop longtemps attendre (1909) de l'*École des Hautes Études Hispaniques.*

L'école, très modeste, se logea pour débuter en garni, tandis que l'Union des étudiants continuait à recevoir pour ses conférences l'hospitalité bienveillante de l'Université de Madrid. Mais l'une et l'autre étaient ambitieuses ; elles aspiraient à se mettre dans leur immeuble et dans leurs meubles pour assurer la continuité de leur effort dans la stabilité. Leur patriotisme devait se rencontrer, en dépit de la géométrie, dans leurs routes parallèles, et de cette rencontre naquit l'*Institut français en Espagne*, joliment installé dans un élégant hôtel construit pour lui, et où, jusqu'à présent, s'est heureusement développée sa double vie féconde.

***

L'histoire de notre maison mérite qu'on la rappelle, car elle est un excellent exemple de ce que peut à l'étranger, comme en France, l'union des cœurs et des bonnes volontés jointe à celle des intérêts bien entendus. Les bons ouvriers de l'œuvre furent, avec les recteurs de Bordeaux et de Toulouse, MM. Thamin et Lapie, M. Révoil, ambassadeur de France, dont l'ardeur et le dévouement nous laissent un souvenir ineffaçable, et M. R. Delvaille, président de la Société française de bienfaisance et d'enseignement de Madrid. Celui-ci sut obtenir de la colonie française le concours très généreux qui permit de construire à ses frais, et sur un terrain acheté par elle, l'immeuble qui, très peu de temps après son achèvement, grâce aux largesses de l'État, devint la propriété des deux Universités.

L'École des Hautes Études Hispaniques et l'Union des étudiants s'y établirent en 1913, et les fêtes très brillantes de l'inau-

guration, le 26 mars, réunirent, rue du Marquis de la Ensenada, sous la présidence de M. Jules Steeg, envoyé spécial du gouvernement de la République, en présence de MM. les Recteurs, un grand nombre de délégués des Universités et des corps savants de France, l'Institut en tête, avec les plus hauts représentants du gouvernement de S. M. le roi d'Espagne, de hautes personnalités de la politique, de l'art, de la littérature et de la science de Madrid. Ce jour-là, jour d'honneur, les fondateurs furent bien payés de leur peine. L'Institut français, sous sa forme définitive, a donc actuellement quatorze ans d'existence. Il n'a pas failli à son double programme, sans cesser d'améliorer son organisation, et cela, malgré la tourmente de la guerre, où c'est miracle que, si jeune, il n'ait pas sombré.

La mort a par trois fois frappé à la porte de l'École des Hautes Études Hispaniques, lui ravissant les meilleurs parmi les meilleurs de ses fils. Une victoire agenouillée dans une inclinaison pieuse, tenant une place de gloire dans la salle des cours publics, porte à jamais inscrits sur le bronze les noms de Costes, Laffargue et Leroux, tombés au champ d'honneur. *Sunt lacrymæ victoriarum*, a gravé sur le socle le jeune sculpteur, dont le bas-relief douloureux pleure de toute l'émotion d'un double deuil fraternel...

Mais, comme nos héros luttèrent au front, aux Dardanelles, dans la Marne, à Verdun, ceux que leur âge ou leur santé confinaient à l'arrière, firent aussi tout leur devoir : ils ont tenu. Ils ont opposé une résistance inlassable à la propagande ennemie déchaînée en calomnies et en outrages dans un pays neutre qu'elle voulait en vain séduire; ils ont combattu dans une lutte ardente, mais toujours loyale, à la française, par la plume et la parole, par la projection et le cinéma, et aussi par la continuité sereine du labeur professionnel, cours et conférences, recherches et publications. Et ce ne fut pas un des moindres étonnements, ni des moins utiles à notre cause, que cette obstination dans un effort d'enseignement et de science de quelques universitaires au milieu des passions et du fracas des armes. L'Institut s'honore d'avoir agi et travaillé à la fois en pleine mêlée et au-dessus de la mêlée.

Ceux qui l'ont alors dirigé sont fiers de rappeler que sous la présidence de son doyen Ernest Mérimée, et en intime collaboration avec l'Ambassade de France, s'organisa à l'Institut le

Comité international de propagande. C'est aussi en communion d'idées et d'efforts avec l'Institut que fut fondé par le très regretté Pierre Imbart de la Tour le *Comité de rapprochement franco-espagnol*, que furent préparées et menées à bien les très importantes missions interacadémiques qui firent tant pour notre cause, et les missions espagnoles qui allèrent jusqu'au front, jusqu'à Verdun, connaître l'héroïsme militaire, civil et industriel de notre patrie en danger. Il va sans dire que les deux sections de l'Institut s'unirent constamment pour soutenir les initiatives communes de leurs chefs ; ceux qui ne pouvaient, malgré eux, donner leur sang, prodiguèrent leur esprit et leur cœur, et dans notre histoire les années terribles devront rester des années lumineuses.

La victoire conquise, l'Institut a repris sa carrière normale. Sous l'habile impulsion d'Ernest Mérimée, et de son fils Henri, son brillant second et bientôt son successeur, l'Union des étudiants a répandu à profusion l'enseignement de tout ce qui constitue notre histoire et notre civilisation originale, par des cours publics quasi journaliers, confiés à de jeunes professeurs choisis avec sûreté et installés à poste fixe, aussi vite épris d'une tâche si belle que séduits par le charme de la plus hospitalière et cultivée des capitales, et aussi par des séries extraordinaires de conférences en nombre restreint sur les sujets les plus variés ayant toujours rapport à la France ou à ses relations avec l'Espagne. Pour celles-ci il est fait appel à de notoires professeurs, critiques, littérateurs ou savants de France. Si nous n'en donnons pas la liste, qui serait trop longue, et si nous ne faisons pas un choix arbitraire et peu courtois parmi tant de noms qui sont chers à l'Institut au même titre, marquons du moins le très élégant éclectisme qui offrit tour à tour notre chaire aux plus classiques représentants de nos Universités et aux plus hardis écrivains d'avant-garde.

C'est immédiatement après Pâques que nos compatriotes apportent à Madrid la bonne parole française. Chaque jour, pendant près d'un mois, le grand salon se remplit et souvent la foule des auditeurs déborde dans les vestibules, sans que la grâce du printemps nouveau vainque l'attrait de l'éloquence. L'on vit même, un beau soir d'avril 1926, la large rue du Marquis de la Ensenada noire de monde, les portes assiégées, le Lycée français, voisin de l'Institut, envahi par les plus pressés

ou les plus hardis, afin de s'introduire par une savante manœuvre : c'est que Sa Majesté Alphonse XIII, donnant une marque d'estime et un encouragement de plus à l'œuvre française, daignait assister au récit du voyage épique du commandant et de Mme Delingette à travers l'Afrique. Ce jour-là, le directeur Henri Mérimée, portant la mort prochaine sur son visage blême, s'était levé, vacillant, stoïque, de son lit de souffrance pour recevoir l'hôte royal dont la présence donnait une consécration suprême à l'œuvre de son père et à la sienne.

Il y a mieux encore. Les Mérimée ont établi l'heureuse coutume de faire présenter les conférenciers français par d'illustres confrères ou amis espagnols, puis d'appeler des orateurs espagnols à alterner avec les français dans le cycle des conférences de printemps. Les jours où MM. Azorin, Mariano Benlliure, Carracido, Gomez de Baquero, Lazaro Galdeano, Marquina, Menendez Pidal, Ortega y Gasset, Perez de Ayala, Octavio Picón, Antonio Maura, le comte de Romanones, sans parler d'autres illustres, ont occupé la chaire de l'Institut, compteront toujours pour lui parmi les plus mémorables et les plus brillants.

Ce furent aussi de belles journées, celles où les deux sections, unies à de grands amis espagnols dans une même pensée d'hommage posthume, célébrèrent la gloire d'Anatole France, la renommée de Morel-Fatio, d'Ernest et d'Henri Mérimée, ou l'héroïque sacrifice de Bergonié, victime de la traîtrise des rayons à d'autres salutaires.

Les fêtes de l'art ont fièvreusement compensé ces tristesses, et qui ne se souvient à Madrid des concerts donnés dans notre salle trois fois trop exiguë par les plus illustres virtuoses français du violon, du piano et du clavecin ?

Même pendant les vacances, l'Institut ne chôme pas ; les cours d'été de Burgos, qui porteront désormais le nom du fondateur Mérimée, continuent à réunir une colonie internationale très variée, nombreuse et vivante, amicalement unie dans la joie d'apprendre le plus pur castillan en une des plus précieuses cités d'art de l'Espagne, au grand pays des épopées.

Une riche bibliothèque, où, auprès des indispensables classiques et des beaux livres d'art fondamentaux, sont assemblées dans le plus large esprit d'hospitalité jusqu'aux productions les plus discutées et les plus discutables de la plus récente littérature, s'ouvre libéralement à tous les lecteurs, et ils sont nom-

breux, qui s'intéressent au mouvement de la pensée française contemporaine. C'est une bibliothèque de prêt unique à Madrid; elle est toujours *à la page*, grâce aux envois annuels de l'État.

Enfin, pour préparer des auditeurs à ces conférences et des lecteurs à ces livres, il ne faut pas oublier qu'ont été créés des cours journaliers de langue et même de philologie française, auxquels collaborent tous les maîtres de l'Institut avec des maîtres du Lycée voisin. Le succès de cette institution est si marqué, les auditeurs d'âge et de condition variés s'y montrent si assidus, que la grande opportunité en est de jour en jour plus évidente.

* * *

L'Institut, grâce à ces cours, à ces conférences, à ces classes, apparaît chaque jour, en son rez-de-chaussée, comme une ruche active et bourdonnante. Au premier étage, cependant, l'École des Hautes Études Hispaniques vit sa vie plus silencieuse, mais non moins ardente et féconde. Nous avons dit quelles intentions la firent naître. Elle n'a pas menti à ses origines. Sans doute il serait outrecuidant de la comparer à ses grandes aînées d'Athènes et de Rome; les diverses civilisations qui se sont succédé dans la péninsule n'ont eu ni l'ampleur, ni l'originalité, ni l'influence de l'antiquité classique, Égypte, Grèce ou Rome, ni celle de la Renaissance en Italie. Athènes et Rome restent et doivent rester au premier rang dans les préoccupations de ceux, et il y en a encore, par bonheur, qui croient à la vertu des humanités. La maison du Lycabète et le Palais Farnèse attirent, comme il convient, et doivent attirer de préférence l'élite de notre jeunesse savante. D'ailleurs, à ceux qui ont la bonne fortune de passer par ces grandes écoles, s'ouvre assez aisément l'enseignement supérieur, et ils se préparent en des années heureuses une belle carrière officielle de professeurs et d'érudits. L'École des Hautes Études Hispaniques n'offre au contraire à ses membres qu'un avenir universitaire à tout le moins incertain, et il faut aux jeunes gens qui sollicitent ses bourses, rares et plus que modestes, une vocation invincible de la recherche libre et désintéressée.

Certains ont pu croire, au début, que les candidats seraient clairsemés et de qualité secondaire; mais ceux qui connaissaient bien l'Espagne, ses trésors incomparables d'archives, de

bibliothèques, de musées, les beautés si diverses de son sol et de ses monuments, la pittoresque originalité changeante de ses mœurs, de ses types et de ses costumes, la chevaleresque courtoisie de son peuple, qui savaient aussi quel magnifique domaine d'inédit constitue toute l'Espagne archéologique au sous-sol plein de mystérieuses richesses, ceux-là n'avaient nulle crainte : les postulants devaient être chaque année plus nombreux, et ils l'ont été; même, phénomène prévu, mais qui comble d'aise le directeur, ceux qui sont élus ne veulent plus s'en aller, et ceux que les règlements ont définitivement éloignés, ne rêvent que de revenir dans ce paradis perdu, dont les portes se rouvrent pour eux avec plaisir et sans la moindre violence.

L'École, fondation d'une Université, se devait d'être universelle, et ce n'est pas un de ses caractères les moins originaux Elle n'a cessé d'accueillir, naturellement, comme sa clientèle de cœur, les « littéraires » issus de l'École normale supérieure, de l'École des Chartes ou des Facultés des lettres ; mais elle fait aussi largement leur place aux « scientifiques », comme aux juristes, aux sociologues ou aux artistes. Les membres sortants de l'École d'Athènes ou de l'École de Rome ne dédaignent pas quelquefois de faire un stage en Espagne, et, par une honorable réciprocité, on a vu d'excellents « espagnols » devenir « athéniens » ou « romains ».

Il suffit de parcourir le *Bulletin hispanique*, devenu l'organe officiel de l'École et subventionné par elle, pour se rendre compte de l'activité souple et variée de ce petit monde savant, et dans la *Bibliothèque* qu'elle a fondée, à l'instar de ses grandes aînées, laquelle comprend déjà treize fascicules, on est heureusement surpris de voir, à côté des catalogues des vases peints, des terres cuites ou des bronzes du Musée archéologique national, ou des sculptures antiques du Prado, un livre sur sainte Thérèse ou sur saint Jean de la Croix en même temps que tel autre sur la Question agraire en Andalousie, et la thèse de Maurice Legendre, étude approfondie et singulièrement passionnante de géographie humaine, sur le misérable pays des Jurdes.

Comme la section toulousaine, la section bordelaise a ses livres, et ses revues, répondant à ses besoins encyclopédiques; l'École possède déjà plus de 10000 volumes dus moins à des achats qu'aux dons d'amis généreux. Sans parler de la bibliothèque du directeur, qu'il a toujours regardée comme un

bien propre de l'École, celle-ci a reçu la très précieuse bibliothèque hispanique d'Artur Engel, unique en ce qui concerne l'archéologie et la numismatique. A ce trésor ce généreux ami de la première heure a joint sa belle collection d'antiquités recueillies par lui en Espagne, où se trouvent quelques objets uniques que nous envient les musées. C'est le noyau du musée particulier que l'on rêve, autour duquel se sont déjà groupés quelques-uns des plus beaux objets ibériques ou romains exhumés aux fouilles d'Alcañiz, de Setefilla ou de Belo.

Car l'École ne borne pas sa mission aux silencieux travaux de cabinet ou d'archives. Pour faire honneur à sa marraine, l'énigmatique et troublante Dame jaillie de l'oasis d'Elche en un jour fortuné, elle voue une activité de prédilection aux fouilles qui permettent de ressusciter dans un pays presque vierge encore et d'une richesse insoupçonnée, toute une merveilleuse civilisation préhistorique, ibère, phénicienne, grecque, romaine, visigothe ou arabe. Le gouvernement espagnol accorde avec une extrême libéralité toutes les autorisations que règle la loi ; l'Académie des Inscriptions, des bienfaiteurs, comme le célèbre hispanophile Archer Huntington, ou Artur Engel, déjà nommé, et d'autres, qui ne veulent pas être nommés, viennent au secours d'un trop faible budget. De savants collaborateurs espagnols (George Bonsor, le souverain archéologique de l'Alcor, fils adoptif de Carmona, est-il anglo-français ou andalou ?), Vicente Bardaviu, Cayetano de Mergelina, ont partagé la dure vie primitive des *excavaciones* en Andalousie et en Aragon, et l'École a ses mémoires de fouilles dans toutes les bibliothèques, comme ses vitrines béloniennes au Musée archéologique national. L'avenir est là, comme dans les autres domaines, plein de promesses qu'il ne peut pas ne pas tenir, et ce sera l'honneur de l'École de collaborer à la grande œuvre de résurrection de l'Espagne antique, et d'enrichir les collections nationales ou provinciales.

Les membres de l'École, quoique très absorbés par leurs travaux personnels, trouvent néanmoins le temps de prendre part à l'enseignement donné soit à l'Institut même par la section toulousaine, soit au Lycée français. Si les conférences publiques qu'ils donnent ici sur des sujets de leur compétence spéciale sont hautement appréciées pour la variété qu'elles apportent aux cours réguliers et normaux, les classes qu'ils

font là contribuent heureusement au succès des élèves aux divers examens du baccalauréat. C'est du reste ainsi qu'il est bon qu'on s'entr'aide.

Qu'on ne croie pas du reste que les pensionnaires que l'État, l'Université de Paris, fondatrice d'une bourse, et l'Université de Bordeaux entretiennent avec un peu de parcimonie bien involontaire, se confinent à l'Institut comme en un couvent, et ferment leurs yeux, leurs oreilles et leurs esprits à tout ce qui n'est pas l'objet spécial de leurs études. On veut que ces jeunes professeurs et ces jeunes savants soient les agents aussi dévoués qu'actifs de l'entente intellectuelle franco-espagnole, et pour cela il faut que chacun connaisse intimement l'Espagne et vienne à l'aimer de tout cœur. Aussi leur conseille-t-on de voyager, de voyager beaucoup, quittes à négliger parfois momentanément leur besogne livresque, et non seulement de grande ville en grande ville, suivant les itinéraires immuables de Cook ou de Duchemin, mais de petites villes en villages, et de villages en hameaux, de hameaux en *cortijos*, à travers plaines, vallées et monts, du nord au sud, de l'est à l'ouest, en travers, en tous sens. Comme on le pense, le conseil est suivi, avec joie d'abord, et bientôt avec enthousiasme. Si tous les membres de l'École n'ont pas l'énergique endurance du camarade qui pédale d'église en église et de monastère en monastère, infatigable pèlerin des sanctuaires romans, pour rassembler une innombrable collection de photographies de sculptures inédites, il n'en est pas un qui hésite devant la perspective des mauvais gîtes et des nourritures rudimentaires, et ce sont des jours d'allégresse, ceux où la « Ford préhistorique », chargée et surchargée, s'enfonce à la découverte au cœur des provinces proches ou lointaines, bruyante, secouante, paresseuse et charmante, car une jeunesse ravie y rit et chante près de son directeur rajeuni.

L'Italie et la Grèce même ne laisseront pas (on nous en a fait parfois confidence) aux « athéniens » et aux « romains » devenus « espagnols », des souvenirs plus vifs et plus nostalgiques que les sierras castillanes, les plaines et les rivages andalous, les vergers d'oranges valenciens, la palmeraie d'Elche, les monts asturiens, ou la tumultueuse mer galicienne qui s'engouffre en mugissant dans les falaises qu'elle ronge et découpe en profonds fiords poétiques.

Telle est aujourd'hui l'École des Hautes Études Hispaniques, mais sa fortune va bientôt prendre une face nouvelle, quand elle quittera l'Institut actuel pour s'installer à la Casa Velázquez. Dès sa naissance, elle avait désiré s'orner d'une section artistique; *Di melius fecere*. Les dieux, ce furent ici l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, M. Ch. Widor, et le très regretté Pierre Imbart de la Tour, de l'Académie des Sciences morales, qui fut pendant et après la guerre l'âme du rapprochement franco-espagnol ; ce fut Sa Majesté Alphonse XIII, qui, séduit par l'idée de donner à Madrid une sœur moderne de la Villa Médicis sous l'invocation de l'un des plus grands peintres du monde, fit céder à l'Institut de France un terrain dans un site admirable. M. Widor, nouvel Orphée, a charmé les farouches gardiens de nos finances, et les pierres se sont mues et se meuvent encore aux sons de ses orgues miraculeuses. La Casa Velázquez s'élève face au merveilleux panorama de sierras bleuissantes chères à son patron immortel. Un accord intervenu sans peine entre l'Académie des Beaux-Arts et l'Université de Bordeaux, accord très libéral, également honorable pour « les deux hautes parties contractantes », réunira bientôt dans une intime vie commune deux jeunesses très bien faites pour se comprendre, se pénétrer et s'aimer; les artistes, dont les merveilles des paysages et de l'art espagnols enchanteront les sens et l'imagination, et les philologues, les historiens, les critiques, mieux installés dans un plus beau temple de leurs méditations et de leurs études.

Ce n'est pas le lieu de dire ici les bienfaits que l'on attend d'une telle alliance, et des heureuses influences réciproques qu'elle entraînera. Les jeunes artistes y gagneront un esprit plus généralement ouvert aux idées, et un sens critique dont l'effet sur eux-mêmes ne peut être qu'utile ; les autres apprendront à ouvrir des yeux plus naïfs sur les spectacles de la nature, à jouir avec un goût plus fin et plus averti des choses de l'art et de la beauté. Et ne disons rien des amitiés exquises qui fleuriront dans le Palais enchanté, lien des collaborations fécondes. Quelle œuvre de peintres, d'architectes et d'archéologues, celle que nous méditons, où l'on verra les romantiques *castillos* de la Castille ou de l'Andalousie, ruinés et branlants, rougis ou dorés par les soleils séculaires, ici reproduits en vibrantes aquarelles, là restaurés en leur fraiche nouveauté par

d'élégants et précis dessins d'architectes, tandis que des pages savantes, dues aux membres de l'École, en retraceront la passionnante histoire exhumée des archives!

Le jour proche où s'inaugurera la Casa Velázquez, où les drapeaux enlacés de France et d'Espagne onduleront au front de la grande Porte du Palais d'Oñate, autre don splendide de l'Espagne à ses hôtes de la Moncloa, nos compatriotes d'Espagne pourront dire que la patrie a posé la dernière pierre d'un grand et harmonieux édifice. Dans quel autre pays pareil effort a-t-il construit palais intellectuel d'une plus belle et plus solide tenue? A la base, les écoles françaises, laïques ou confessionnelles, soutenues avec la plus libérale et patriotique impartialité par le gouvernement de la République, partout nombreuses et presque partout florissantes (dont plusieurs ont l'honneur d'être nées en pleine guerre), avec leurs cours du soir, leurs cours d'adultes, leurs bibliothèques, toutes leurs œuvres post-scolaires, inspectées et conseillées par l'*Office de l'Enseignement français* créé par l'Ambassade pour coordonner leurs efforts, nos écoles élémentaires, qui répandent dans l'Espagne entière avec les plus ingénieuses méthodes et les plus éprouvées, notre langue, véhicule de nos idées, et sèment dans les jeunes sillons les grains féconds de l'amitié. Au premier étage, le Lycée de Madrid, dont l'Institut seconde de son mieux le labeur, après avoir pris une part prépondérante à sa création, représente plus qu'honorablement notre enseignement secondaire, tandis qu'à Barcelone des cours annexes de l'Institut français de cette ville sont peut-être l'embryon d'un deuxième établissement semblable, non moins utile. Plus haut, l'Institut français de Madrid, avec ses deux sections maintenant réunies sous une direction unique qui les anime d'un même esprit fraternel, et l'Institut associé de Barcelone, émanations directes de notre enseignement supérieur, fils de deux Universités au vaste rayonnement qui, par l'enseignement des Toulousains, par les recherches des Bordelais, diffusent et font de la science. Et tout au sommet, où brillera dans le fronton l'image d'un grand génie, presque un dieu, Velasquez, l'art viendra mettre le charme, l'éclat et la poésie de sa parure.

PIERRE PARIS.

LES CONDITIONS PERMANENTES DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

La nation française, à travers les âges, dans son effort permanent pour défendre sa vie et garder la part de sol nécessaire à son activité, s'est trouvée aux prises avec d'autres groupements humains, soit qu'elle résistât aux pressions de l'extérieur, soit qu'elle cherchât à s'épanouir au dehors. L'enchaînement de ces relations avec d'autres États, à la fois analogues et différents, c'est proprement l'histoire de la politique extérieure de la nation française. A l'époque moderne, où les peuples civilisés ont formé des individualités nationales nettement distinctes et souvent antagonistes, la diplomatie, qui est l'art d'établir et de régler les rapports des nations entre elles, s'est particulièrement développée et on a volontiers, par une extension abusive mais que l'usage a consacrée, appelé histoire diplomatique l'histoire des relations entre les États organisés. Les relations entre les États organisés et civilisés et les peuples moins avancés constituent le domaine de l'histoire coloniale.

La politique extérieure met en œuvre les forces et en établit l'équilibre; elle ne crée pas ces forces, elle les discipline et les adapte. Soit que, replié sur lui-même, il concentre ses ressources pour sa défense et sa conservation, soit que, débordant au dehors, il étende son domaine ou son influence, un peuple emploie à ses fins tous les avantages, naturels ou acquis, et toutes les ressources de l'organisme national. Forces militaires de terre et de mer, gouvernement et administration, finances et économie nationale, valeur morale et capacité intellectuelle, rayonnement religieux, scientifique, littéraire, artistique, tout a son prix et son efficacité, tout concourt à l'effort total de la nation pour vivre et s'épandre. Pour les peuples comme pour

les individus, la loi de la vie, c'est la continuité de l'effort. Si l'organisme se corrompt, si la valeur des individus s'abaisse, si le sentiment national s'atrophie, la capacité de résistance et d'action extérieure est réduite et l'équilibre peut se trouver rompu au profit d'autres personnalités nationales plus saines. La politique extérieure apparaît donc comme le résultat ultime d'une sorte de balance entre tous les avantages naturels et les énergies morales d'une part, toutes les faiblesses et les tares de l'autre, qui constituent la valeur et comme le poids d'une nation en face des autres. Ainsi l'histoire diplomatique implique toutes les autres branches de l'histoire nationale; elle les met en action.

Plus est complexe et délicate cette adaptation à l'œuvre extérieure des éléments multiples dont est faite la puissance d'une nation, plus l'initiative des individus trouve à s'y employer; nulle part l'énergie des volontés supérieures ne se manifeste avec plus d'efficacité; nulle part aussi les fautes ne portent des conséquences plus dangereuses, plus lointaines, plus inéluctables. Et le malheur veut que la bonne gestion des affaires ne se manifeste qu'exceptionnellement par des résultats éclatants, mais couramment par des dangers évités, des occasions saisies, la paix maintenue, l'ordre assuré, la prospérité développée; la source de ces félicités, qui est dans la clairvoyance d'un ou de plusieurs hommes, échappe à l'attention publique et même à la recherche savante : il n'y a pas d'histoire des événements qui ne sont pas arrivés.

L'action des hommes, individus ou collectivités, s'exerce, pour chaque nation, dans des conditions physiques et matérielles plus ou moins permanentes et déterminantes; presque aucune d'elles, et de celles même qui paraissent le plus fixes, n'a un caractère absolu et immuable; presque toutes sont modifiées ou modifiables par le jeu de la liberté humaine. L'Océan est immuable, mais tenait-il le même rôle dans les relations entre les peuples avant et après l'invention des bateaux à vapeur? Les conditions géographiques qui servent de cadre à l'activité des sociétés humaines, — et dont l'influence a été si lumineusement étudiée par M. Jean Brunhes, — sont naturellement parmi les moins variables; cependant la volonté et l'intelligence réagissent contre elles, les adaptent à leurs besoins et réussissent à les transformer. Le canal de Suez a été une révolution dans la

politique mondiale ; le tunnel sous la Manche en serait une. Le charbon, le pétrole ont existé durant des siècles sans exercer la moindre influence sur la politique des peuples et un jour viendra où ils n'en exerceront plus. Certaines conditions naturelles inclinent la politique française dans certaines directions constantes; ces conditions n'ont rien d'absolu ni, au sens philosophique du mot, rien de déterminant. Selon la formule de Bacon, l'homme discipline la nature en lui obéissant. Le cadre géographique prépare et conditionne, dans une certaine mesure, l'histoire, il ne la détermine pas; la géographie n'est pas une prédestination.

Les faits économiques sont, sans doute, les plus étroitement associés aux conditions matérielles; il s'en faut qu'ils y soient complètement asservis ; d'ailleurs ils sont loin d'être l'unique créateur et régulateur des faits politiques. Toutes les explications matérialistes, celle de Buckle, celle de Karl Marx, faussent l'histoire et mutilent l'homme. Rien n'est plus complexe et plus délicat à analyser que le fait politique, tant ses aspects sont changeants, ses origines multiples, ses conséquences enchevêtrées. Toutes les formes de l'activité des sociétés humaines concourent à l'action politique. La liberté humaine trace, sur la trame permanente des nécessités matérielles, un dessin toujours nouveau où se marque l'empreinte des personnalités fortes. Le génial bon sens d'un grand ministre ou la vanité d'un brouillon changent la marche de l'histoire. La défaillance d'un général, la frivolité d'un souverain, l'erreur de jugement d'un ministre des Affaires étrangères suffisent pour hypothéquer lourdement, durant des siècles, l'avenir d'une nation. Il semblerait donc que les peuples ne dussent confier qu'à des capacités éprouvées des intérêts si essentiels; mais les génies sont rares, rares même sont les hommes qui unissent la droiture et la résolution du caractère à la clarté de l'intelligence et à l'expérience des affaires ; souvent les plus capables et les plus dignes sont écartés des hauts emplois, sous tous les régimes politiques, par la nécessité de conquérir, à force d'intrigues et de luttes, ce que Richelieu appelait « les quatre pieds carrés du cabinet du roi » ; lui-même dépensait plus d'habileté à s'y maintenir qu'à tenir en respect les ennemis de l'État. Pour un Richelieu, pour un Mazarin, combien d'incapables et d'ignorants! La médiocrité fréquente des acteurs qui faisait dire au chancelier

Oxenstiern : « si tu savais, mon fils, par quels pauvres esprits le monde est gouverné », et qui étonne au premier abord, s'explique par là, et elle-même explique en partie la disproportion entre les efforts déployés et les résultats obtenus après des siècles de luttes, de travail et d'ingénieuses combinaisons.

Sur la page blanche de l'histoire politique s'inscrit la volonté forte des hommes qui ont été des destructeurs ou des constructeurs, souvent l'un et l'autre à la fois ; ils font prendre aux événements un cours nouveau et précipitent les solutions ; sur eux se concentre l'attention des siècles parce qu'ils ont créé. L'œuvre d'un Charlemagne, d'un Napoléon, apparaît en un relief puissant que les années n'effacent pas ; ces esprits novateurs et réalisateurs impriment sur leur temps et les âges qui suivent le sceau de leur génie. Ils sont les héros dont parle Carlyle, les hommes représentatifs au sens d'Emerson. Mais, si puissante que soit leur personnalité, elle n'est vraiment efficace que si elle est accordée aux tendances générales du génie national dont elle est, à un certain moment de la durée, l'émanation sublime. Précisément, ils sont des politiques supérieurs parce qu'ils incarnent au degré héroïque les aspirations de leur temps et que, les incarnant, ils les transforment, les exaltent, les clarifient, les réalisent.

Le contenu de cette expression, — l'âme d'un peuple, l'âme nationale, — échappe à l'analyse scientifique. Les grands penseurs « réalistes » du XIII[e] siècle qui enseignaient la « réalité » des universaux avaient compris ou pressenti tout ce qui se manifeste d'unité puissante et permanente dans ces individualités collectives, dans ces êtres sociaux, composés de millions d'êtres individuels, que sont les nations. Le « vouloir vivre en commun », dans le même cadre naturel, sous les mêmes lois, de la même civilisation, n'est lui-même qu'une résultante. A l'origine, il y a autre chose, beaucoup d'autres choses qui s'accumulent au cours des siècles. « Il y a dans l'âme d'un peuple une force mystérieuse dont l'histoire n'a jamais osé s'occuper et dont l'opération surhumaine est inexprimable à la parole et à la plume (1). » Il y entre un élément racial, à la condition d'entendre qu'il s'agit de races historiques, non de races anthropologiques. A la source lointaine de toutes les oppositions qui

(1) Shakspeare, *Troïlus et Cressida*, traduit par M. Izoulet dans l'introduction au livre de Mahan : *le Salut de la race blanche et l'Empire des mers*, p. XLIV.

distinguent Germains et Français, il y a peut-être un élément ethnographique. Mais la communauté d'habitat et d'intérêts, les heures de misère, de danger ou de gloire vécues ensemble, les mêmes croyances, la langue, la civilisation sous tous ses aspects délicatement nuancés, c'est tout cela, et bien d'autres choses encore, qui, d'affinités naturelles et historiques, constitue l'âme d'une nation. La moitié peut être des Allemands d'aujourd'hui sont des Slaves germanisés et de combien de variétés anthropologiques la nation française, la plus unifiée de toutes, n'est-elle pas l'amalgame? Le sentiment plus ou moins précis d'une solidarité nationale est antérieur à la discrimination très nette des nations constituées à peu près comme elles le sont encore aujourd'hui. Sur le vieux fonds historique, chaque époque bâtit selon ses besoins et les circonstances, mais quelque chose demeure qui échappe, par la complexité même de ses origines et de sa composition, à une analyse exacte.

Comme les soleils qui peuplent les immensités sidérales, les grandes collectivités nationales ont exercé et exercent une attraction plus ou moins forte, un rayonnement plus ou moins énergique. Un perpétuel travail d'assimilation, quand il s'agit d'une personnalité très vivante et irradiante comme la française, articule sans cesse les uns aux autres des éléments disparates et fabrique de l'homogène avec de l'hétérogène ; mais la masse, sans perdre tout à fait ses qualités distinctives, se modifie peu à peu ; elle s'altèrerait si des éléments nouveaux s'agrégeaient en quantité trop forte au noyau primitif. Cette masse nationale possède une faculté de rayonnement et d'attraction d'autant plus active que sa cohésion intrinsèque est plus achevée et qu'elle poursuit avec plus d'éclat ce travail interne de création intellectuelle et sociale qui se résume dans le mot : civilisation. Attraction et rayonnement, l'énergie créatrice d'une collectivité nationale se manifeste par cette double opération. Les peuples idéophores, les porte-flambeaux, sont en définitive les seuls êtres vivants de l'univers historique. Grands les peuples qui ont une histoire !

*
* *

Les historiens ont célébré les avantages de la position géographique de la France dans les frontières naturelles de l'ancienne Gaule : le Rhin, les Alpes, les Pyrénées, la Méditer-

ranée, l'Océan ; ils ont vanté la douceur de son ciel, la variété de ses climats dont aucun n'est excessif, la fécondité de son sol, la grâce et la majesté de ses paysages, en un mot le caractère si « humain », c'est-à-dire si merveilleusement préparé pour la vie des hommes, où s'est formée et développée la nation française. Comment oublierait-on le tableau si brillant, mais quelque peu artificiel, de Michelet ? En réalité, le cadre de la vie française ne présente aucune particularité comparable, par la portée des conséquences, au fait de l'insularité dans la formation du caractère national des Anglais. Il s'en faut qu'il n'y ait que des avantages dans la position des terres françaises, péninsule extrême vers l'Ouest du vaste continent eurasique dont l'Europe n'est qu'une presqu'île. La forte cohésion, l'esprit d'unité et de centralisation qui distinguent la précoce personnalité historique de la France, lui auraient sans doute assuré une redoutable supériorité sur les peuples voisins plus lents à prendre pleinement conscience de leur vie nationale, si sa situation géographique ne l'avait toujours obligée à monter la garde sur plusieurs frontières et incitée à s'engager, sur terre et sur mer, dans plusieurs directions.

Depuis qu'il y a une histoire, les peuples de l'Eurasie, les habitants de ces grandes plaines du Nord qui commencent au pied de la falaise d'Artois pour se prolonger, sans obstacles sérieux, jusqu'aux montagnes de l'Asie centrale, tendent d'un mouvement continu vers la lumière de l'Océan, vers le ciel plus doux des rives méditerranéennes « où fleurit l'oranger ». Mais, gênés par les Alpes, les hommes du Nord ne sont pas descendus directement vers la Méditerranée ; ils se déplacent plus aisément dans la vaste plaine, ils arrivent au Rhin, le passent et les voilà en France. Il faut que les peuples qui prétendent se fixer sur le sol de la Gaule et en faire leur foyer national réagissent, fassent front vers l'Est, arrêtent les migrations : c'est la garde au Rhin. C'est la première et la plus constante de ces « nécessités permanentes » qui pèsent sur notre histoire. Depuis Arioviste jusqu'à Guillaume II, la menace est toujours présente et fréquente l'invasion ; par le plateau de Lorraine ou par les Pays-Bas, l'attaque est vite parvenue aux points vitaux de l'organisme français : Reims, Soissons, le bassin de Paris. La contre-offensive française est plus rare et n'est jamais qu'une riposte ; elle a beaucoup de peine à atteindre les centres ner-

veux de la vie allemande; Munich, Cologne, Vienne, Berlin sont loin et d'accès difficile. Quand la France vit en sécurité, elle n'a aucun intérêt à attaquer les terres allemandes, à s'enfoncer vers l'Est où rien ne l'attire.

Le Rhin! D'où vient la fascination qu'il exerce sur les populations françaises comme sur celles de la Germanie? Il est, pour les secondes, le grand fossé qu'il faut franchir, quand on vient de l'Est, avant d'entrer dans la terre promise; pour les premières, il est l'obstacle qui, de la mer du Nord aux Alpes, s'oppose à l'invasion. Il est la borne antique de la Gaule et de la Germanie, de la civilisation romaine et du monde « barbare ». Il est, selon le mot du président Wilson, « la frontière de la liberté ». Quand les soldats allemands le franchissent pour l'invasion, c'est avec une sorte d'ivresse d'orgueil et de rapine; quand les Français l'atteignent, c'est avec le sentiment qu'ils ont accompli la tâche héréditaire, le vouloir profond de toutes les générations gauloises et françaises qui ont lutté sur le Rhin pour le salut de la patrie, pour l'ordre européen et la sauvegarde de la civilisation occidentale. Que la France soit présente sur le Rhin, c'est la condition essentielle d'un équilibre pacifique en Europe.

Le Rhin, pendant de longs siècles, avec son cours rapide et torrentueux, sa largeur, la rareté des ponts, a été un obstacle difficile à franchir, une vraie frontière; aujourd'hui, canalisé, asservi à l'industrie humaine, il est devenu une grande route, l'une des voies commerciales les plus fréquentées d'Europe, un port qui s'enfonce au loin dans les terres et y prolonge la navigation commerciale; les deux rives participent à la même activité. Terre historique de contact et de mélange, de compénétration des civilisations et des peuples, la Rhénanie a été, durant des siècles, un champ de bataille en même temps qu'un foyer de vie intense, un centre d'attraction où les disciplines latines se sont mesurées et confrontées aux civilisations germaniques. La région intermédiaire, où la Moselle et la Meuse creusent de profonds sillons et où la disposition du relief et des cours d'eau favorise le particularisme et le morcellement, est restée un champ de bataille entre le germanisme et la latinité. Mais, malgré l'épaisseur du rideau de l'Ardenne, malgré la direction de la Meuse qui, après un cours supérieur concentrique à celui de l'Aisne, prend tout à coup, en aval de Sedan,

le parti de percer vers le Nord comme si elle désertait la France, toute cette zone serait sans doute aisément entrée dans la mouvance de la monarchie française, si Louis le Pieux n'avait eu que deux fils. Il faut toujours en revenir, dès que l'on veut comprendre nos destinées, à l'ancienne Lotharingie et au partage de 843. Les conditions naturelles n'imposaient pas que, là, s'organisât un État indépendant; là, pourtant, s'est développée, au quinzième siècle, la politique de Bourgogne et s'est affirmée, au dix-neuvième, la personnalité nationale de la Belgique; mais c'est le traité de Verdun qui a créé, entre France et Germanie, cette région disputée et qui en a fait une terre d'Empire.

Le hasard d'une succession, à une époque où les royaumes étaient partagés comme un bien de famille, a pesé et pèse encore sur toute notre histoire. L'existence d'une zone qui n'est ni la France ni l'Allemagne, l'obligation d'y établir l'influence française pour assurer la sécurité du reste du pays et en achever l'unité, oblige la politique nationale à une perpétuelle vigilance et l'entraîne vers le Rhin, en descendant la Moselle et la Meuse. C'est une de ces nécessités permanentes qui gouvernent la politique française. Du Nord-Est sont toujours venus, pour la France, les grands périls et, quand elle a détourné son attention du Rhin et de la Belgique, elle n'a pas tardé d'être durement rappelée à la réalité. En 1468 l'ennemi est à Péronne, en 1544 à Château-Thierry, en 1557 à Saint-Quentin, en 1636 à Corbie, en 1711 à Denain, en 1792 à Verdun, en 1814, en 1815, en 1870 à Paris, en 1914 à Noyon, à Péronne, à Montdidier et devant Verdun. La frontière du Nord-Est, où vient heurter la ruée des peuples de l'Europe centrale qui convoitent l'Occident, c'est la brèche de la France où il lui faut veiller.

Mais la France a d'autres frontières continentales. Au sud-est les Alpes, au sud-ouest les Pyrénées. La frontière aujourd'hui nous y paraît solidement assise sur la crête des montagnes, mais il n'en a pas toujours été ainsi; dans le massif des Alpes, comme dans celui des Pyrénées, des États s'étaient développés à cheval sur les hautes vallées des deux versants : la France fut longtemps obligée de compter avec la Savoie et la Navarre. La Savoie, française de langue et de culture, n'est entrée dans l'unité nationale que depuis 1860. Du haut des Alpes, on voit s'ouvrir les riches plaines lombardes, au delà desquelles s'allonge entre ses deux mers la péninsule italiote : là resplen-

dit Rome de tout l'éclat de sa gloire antique et de tout le lustre de la Papauté, Rome symbole et siège de l'unité, où sur les ruines du monde païen et sur le tombeau des apôtres s'élève la plus haute puissance morale que le monde ait révérée. La France a une politique en Italie, une politique vis-à-vis de Rome. Depuis le baptême de Clovis, le sacre de Charlemagne, le règne de saint Louis, il s'est établi, entre la France et le Saint-Siège, des affinités, des collaborations; la France fait figure, dans l'histoire, de puissance catholique; elle accomplit, en vivant sa propre vie, les « gestes de Dieu » : « fille aînée de l'Église », c'est-à-dire fille majeure et raisonnable, sur qui l'Église peut s'appuyer, qui a son franc parler, qui dit son mot dans les affaires communes et qui ne se laisse pas mettre en tutelle.

Quand la France se bat sur le Rhin, face à l'Est, elle a l'Espagne à dos; si des hasards dynastiques placent sur le trône d'Espagne des princes qui sont en même temps souverains d'autres États de l'Europe centrale ou septentrionale, les Pays-Bas par exemple, le péril devient extrême. La France ne peut donc se dispenser d'avoir une partie de sa politique tournée vers l'Espagne; et réciproquement l'Espagne en ce qui concerne la France qui est sa seule voisine, l'unique voie de terre par où elle communique avec les États continentaux.

Sur toutes ses autres faces, la France est baignée par les mers. Mais le Pas-de-Calais et la Manche sont étroits; des falaises de Calais on voit les roches blanches du Kent. Des Normands et des Picards, partis de France, firent un jour la conquête de l'Angleterre. Le peuple anglais fut lent à discerner les avantages de l'insularité et à s'aviser que son avenir était sur l'eau; longtemps l'ambition de ses rois fut de chercher sur le continent une couronne et des provinces. Il est remarquable que leurs échecs n'eurent jamais de conséquences désastreuses pour l'Angleterre. La France, avec ses frontières vulnérables et les convoitises qui l'assiègent, a toujours payé cher ses erreurs, ses défauts de vigilance; l'Angleterre, au contraire, quand elle s'est fourvoyée, se replie, comme en un fort, derrière sa « ceinture d'argent »; c'est pourquoi, par une étrange contradiction, quand il s'agit de l'Europe, son éducation politique apparaît parfois si incomplète et sa politique si souvent heureuse. L'Angleterre, dans son île, a été plus fréquemment

un danger pour la France que la France pour elle, car elle attache un grand prix à ce que les côtes qui lui font face soient sous sa dépendance, ou du moins partagées de telle sorte qu'elles ne puissent servir de base à un débarquement, ni de support à une grande puissance maritime. Elle a toujours eu, sur le continent, une clientèle ; longtemps elle a gardé un pied-à-terre à Calais ; elle a lutté avec acharnement pour que la France ne devînt pas une grande puissance navale : c'est un axiome pour elle que sa sécurité dépend de la maîtrise des mers. On a souvent comparé l'Angleterre à un navire : l'homme d'État britannique est un pilote qui tient avant tout à garder sa liberté de manœuvre et qui ne se sent à l'aise qu'au large.

Le marin anglais, sur son vaisseau, ne saurait avoir la même vision du monde que le paysan français sur son sillon; il aperçoit la terre du point de vue de la mer; il est, avec le continent, en relations de voisinage et d'affaires, mais il n'est pas directement et nécessairement mêlé à ce qui s'y passe. L'Europe est pour lui une côte qui borde les mers anglaises, ce n'est pas une maison où il est forcé de résider; il ne sent pas un intérêt direct et capital à bien aménager cette maison dont il est l'hôte, où il compte des amis et des clients, mais où il n'habite pas. Ainsi la France peut avoir à souffrir du voisinage de l'Angleterre presque autant que du contact avec l'Europe continentale : de ce côté-là aussi, il faut qu'elle soit vigilante. Mais comme elle est tenue de veiller sur toutes ses frontières, elle n'obtient que par exception, à des heures fugitives, la supériorité navale, si bien que l'Angleterre, au cours des siècles, a eu plus d'action sur la politique française que la France sur la politique britannique.

L'Océan, qui s'ouvre largement en face de nos côtes et de nos estuaires, nos presqu'îles, telles que la Bretagne, invitent les populations maritimes à se lancer hardiment sur les flots : les marins de Dieppe ont aperçu l'Amérique avant Christophe Colomb Les mers tentent le génie aventureux et la hardiesse sagace de nos navigateurs; le goût de l'apostolat, qui est l'un des traits du caractère humain et sociable de la race, entraîne aussi nos missionnaires à la conquête des âmes. Les Français sont ainsi parmi les découvreurs de l'Amérique et les premiers fondateurs des sociétés américaines; et, à mesure que les siècles s'écoulent, que la navigation se perfectionne et qu'aussi les

États américains deviennent plus peuplés, plus riches, plus capables de prendre une place éminente dans la vie civilisée, apparait mieux l'avantage d'une situation géographique presque péninsulaire qui porte les rivages de la France au-devant des Amériques : quand on vient du nouveau monde, par bateau ou par avion, c'est en France que l'on met d'abord pied à terre; lorsque des soldats américains sont venus, pour la première fois, se battre en Europe, ce fut pour la France et en France. Mais l'activité des Français sur l'Océan n'a été qu'intermittente; elle est restée le privilège de quelques-unes de nos populations maritimes et le souci de quelques-uns de nos grands hommes d'État : trop de tâches diverses sollicitaient, parfois impérieusement, les énergies nationales pour que la France ait pu s'adonner avec assez de suite aux entreprises lointaines de navigation et de colonisation ; les succès qu'elle y a obtenus ont été souvent précaires. Mais, lorsqu'il lui est advenu de perdre des colonies, ce fut toujours à la suite d'échecs continentaux.

Plus continue a été l'activité française dans la Méditerranée. C'est la mer latine par excellence sur laquelle la France, par la vallée du Rhône, par le Languedoc et la Provence, a sa porte largement ouverte. Dans l'histoire de l'expansion de la nation française, Marseille a sa place à part, une place presque indépendante, comme furent, sur une plus large échelle, Gênes et Venise dans l'Italie du Moyen âge et de la Renaissance. En face de nos côtes méditerranéennes, quelles perspectives séduisantes s'ouvrent, baignées dans la lumière de l'Orient ou illuminées par le soleil d'Afrique ! C'est la Corse, l'Italie, Naples où s'établit une dynastie angevine; c'est, droit au Sud, Alger, Tunis, le Maroc, d'où les caravanes du Sahara conduisent vers le Soudan mystérieux; au Levant, c'est la Grèce, c'est Constantinople où, au temps de la grande expansion féodale, régnèrent des empereurs français; c'est l'Égypte, route des Indes; ce sont ces « échelles » où, dans le langage des populations indigènes, tout Européen est un Franc ; c'est Jérusalem où le tombeau du Christ attire pèlerins et croisés. Par ses marins, ses commerçants, ses religieux, parfois ses soldats, la France n'a jamais cessé, depuis les Croisades, voire depuis Charlemagne, d'exercer une action et une influence dans les deux bassins de la Méditerranée, d'avoir une politique orientale, méditerranéenne et afri-

caine; c'est l'une des formes les plus anciennes, les plus constantes, les plus fécondes, de son action extérieure et de sa grandeur.

Ainsi, tandis que ses frontières de terre obligent la France toujours menacée à rester toujours sur le qui-vive, ses frontières de mer l'invitent aux relations lointaines et à l'expansion. De tous côtés, elle est sollicitée ou pressée; sa conformation géographique lui facilite toutes les relations extérieures; mais si elle est à même d'agir, elle est aussi exposée à subir. Il faut voir, dans ces conditions permanentes de sa vie nationale, beaucoup plus que dans une légendaire versatilité du caractère français, l'explication de ce que le rythme de notre politique a eu souvent de heurté, d'instable, de changeant. « La France, a-t-on dit, a eu trop de fers au feu en même temps. » Mais pouvait-elle agir autrement? Devait-elle canaliser, à toutes les époques, sa politique dans la direction qui nous paraît, à un moment donné, essentielle? D'autres générations ont eu des vues différentes, parce que les circonstances, de leur temps, se présentaient autrement. Que parmi les hommes qui ont dirigé nos destinées, quelques-uns ne se soient pas tenus assez en garde contre ce que Gambetta appelait un jour « les sollicitations téméraires ou jalouses », c'est certain. Mais la France ne serait pas la France, et le rayonnement de son génie aurait été moins éclatant, si elle s'était dérobée aux grandes œuvres de civilisation que la Providence posait devant son activité comme

Un vase tout rempli du vin de l'espérance.

Il a fallu que la nation française demandât aux hommes qui ont assumé la responsabilité de ses destinées plus d'attention et de clairvoyance avisée que d'autres peuples : politique de mesure, de nuances, de prudence en même temps que d'initiative et d'énergie ; politique de choix et d'équilibre, de vigilance et de prévoyance. Si ses conducteurs ont été parfois, — l'un d'eux surtout, — tentés par des rêves démesurés, les circonstances l'expliquent ou leur génie personnel, mais la plupart, ceux qui sont vraiment représentatifs du tempérament national, n'ont souhaité et cherché que l'arrondissement suffisant, « le pré carré », la sécurité, l'aisance des entournures, la cohésion et l'unité du bercail. Mais une politique sans noblesse, sans élan, ne pouvait convenir à la France. Elle a été

grande parce que souvent elle a demandé à son peuple des efforts qui pouvaient sembler déraisonnables et disproportionnés à ses moyens. L'État qui occupe sur le globe la situation d'élection où la France a vécu et s'est développée, ne pouvait être que vigoureux et puissant sous peine de n'être pas. Peut-être est-ce l'une des raisons qui expliquent que les Français ont eu pleine conscience de leur personnalité nationale et de leur cohésion avant d'autres peuples et plus fortement qu'eux. M. Camille Jullian a montré, dans ses brillantes leçons du Collège de France, combien est ancien et vivace le sentiment national dans notre pays. Aucune patrie n'a été aimée avec plus de désintéressement, d'héroïsme, de mystique pureté que la patrie de Jeanne d'Arc.

Politique continentale et politique de la mer; l'une et l'autre sont essentielles à la vie de la France; son front de mer a un développement à peu près égal à son front de terre. L'invasion et la destruction la menacent d'un côté, de l'autre l'asphyxie, le lent dépérissement dans une vie étroite et repliée sur elle-même. A certaines heures de notre histoire, tantôt l'un, tantôt l'autre de ces deux périls a été plus directement menaçant. La prédominance continentale d'une seule puissance crée pour la France un danger de mort; l'hégémonie maritime d'une seule puissance n'est guère moins à redouter pour sa sécurité et son développement. Durant ces quatre derniers siècles, la politique française manœuvre entre deux adversaires, l'Allemand, l'Anglais; cette double lutte résume presque tout l'essentiel de son histoire; ses alliances, ses hostilités, ses négociations s'ordonnent en fonction de ce double antagonisme. Souvent le danger continental se présente en combinaison avec le péril maritime : ce sont les périodes critiques où l'indépendance et l'intégrité du territoire sont menacées. Parfois notre diplomatie réussit à les dissocier ou à gagner des alliances capables de faire contrepoids : ce sont les époques où la France retrouve une relative liberté d'action.

La lutte, cependant, reste un état anormal; pour vivre, il faut s'accommoder, rendre habitable l'Europe, praticables les mers, accessibles les colonies. La politique française a donc besoin de mesure et de prudence; elle recherche l'équilibre et l'ordre. Elle évite, tant qu'elle le peut, d'opter entre les amitiés qui s'offrent et de rompre avec les inimitiés menaçantes; elle

sait qu'il n'est pas, en politique, d'opération plus délicate et périlleuse que le choix d'une alliance qui ne donne pas toujours un ami sûr, mais qui, toujours, suscite un ou plusieurs ennemis déclarés. L'habile homme d'État pratique l'art subtil d'élire ses amis et aussi ses ennemis, mais il évite, tant qu'il le peut, de se lier les mains ; souvent son mérite consiste à ne pas se prononcer, à maintenir ouvertes toutes les avenues et réalisables des combinaisons variées.

On s'étonne qu'au milieu du conflit des intérêts, des luttes nationales et territoriales, des âpres batailles pour la vie qui caractérisent l'âge moderne, la France ait cependant trouvé dans son âme les réserves d'énergie et de foi nécessaires pour accorder, dans sa politique, une place à l'idéal. Elle n'a jamais laissé prescrire sa vocation d'apostolat. Souvent, au cours de son histoire, elle s'est sentie emportée par de grands souffles généreux ; elle n'a jamais cru que la justice et la pitié fussent incompatibles avec le souci étroit des intérêts matériels et, si parfois elle en a pâti, souvent aussi elle en a recueilli les bénéfices. En tout cas, il n'est pas possible de tracer un tableau de notre politique nationale sans tenir compte de ce goût du général et de l'universel, en partie hérité de la grande époque idéaliste du moyen âge, qui imprime à nos annales un caractère si original et si noble.

Telles sont les directions principales où l'on peut suivre l'effort politique de la nation française. Selon les temps et les circonstances, l'une ou l'autre s'impose et domine ; l'art des grands chefs, souverains ou ministres, a été de discerner, pour chaque heure historique, les nécessités périlleuses, la capacité de résistance et les possibilités d'action. Quelques-uns se sont trompés ; la plupart, guidés par une sorte d'instinct supérieur des intérêts nationaux ou éclairés par l'opinion publique, ont conduit, en dépit des jalousies et des haines, non sans dommages, mais non sans gloire, les destinées de la France.

RENÉ PINON.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

LA SCIENCE ET LA DÉFENSE NATIONALE

Parmi les enseignements que nous a laissés la guerre, il en est un sur lequel tout le monde aujourd'hui est à peu près d'accord : à côté du facteur moral, — qui n'a rien perdu de sa valeur, — en est apparu un autre qui semble devoir prendre de plus en plus d'importance, le facteur matériel. On oppose moins à l'ennemi des poitrines que des machines, avec des hommes qui savent s'en servir. Le général en chef n'a plus à chevaucher sur le front des troupes. C'est une sorte de directeur d'usine assis à son bureau, ayant sous les yeux sa carte et à portée de sa main ses téléphones, ses sonneries d'appel, et demain peut-être, au dire de certains, ses signaux de télécommande, ses tableaux de télévision. Les soldats seront souvent précédés de machines protectrices à déclenchement automatique. Ne parle-t-on pas déjà d'avions sans aviateurs, de bateaux sans pilotes, de chars d'assaut sans garnison? La guerre, — si elle doit être, — sera scientifique.

Ceux donc qui, en dehors des diplomates, ont le souci ou la charge de la défense nationale, se trouvent maintenant devant un problème très net : quel est le secours que la science peut apporter à la patrie en guerre?

Il ne s'agit nullement, et nous y insistons, de diminuer ici l'influence du moral. Le soldat mécanicien, électricien ou chimiste, aura peut-être besoin de plus d'abnégation et de courage qu'autrefois. L'élan de ses camarades ne l'aidera plus à se jeter dans l'action. Jouet fragile de forces formidables, attaché d'au-

tre part à sa machine qui limitera ses initiatives, sa passivité, sa résignation, son « cran » seront plus que jamais ses grandes vertus. Mais il devra de plus avoir des connaissances nouvelles, savoir manipuler un poste de T. S. F., dresser une antenne, désenrayer une arme automatique, écouter dans un téléphone, voir dans une lunette, interpréter des signaux, lire un tableau d'appel. La machine exigera des machinistes avertis. Leur éducation sera l'œuvre de l'armée; mais l'invention des appareils, leur mise au point, leur adaptation et leur simplification, de quel organisme vont-elles dépendre? Les problèmes de défense nationale qui jusqu'à présent étaient entre les mains des seuls militaires, doivent donc, pour une part, être confiés aux techniciens et aux savants. Que pouvons-nous attendre d'eux?

***

Laissons de côté la question des explosifs, et des armes à longue portée. La puissance d'un pays du point de vue militaire, son potentiel de guerre, — suivant une expression nouvelle fort exacte, — procèdent en outre d'une foule de supériorités de détail. En dehors des instruments de destruction proprement dits, il y a mille auxiliaires qui, par eux-mêmes, ne sont pas meurtriers, mais qui sont cependant les gages indispensables de la victoire : appareils de télégraphie ou de téléphonie secrets, discrets, simples, portatifs, procédés de liaison faciles et rapides, lunettes d'observation claires et grossissantes, télémètres précis et indéréglables, périscopes lumineux et peu encombrants, projecteurs puissants, engins de détection de toutes sortes faisant appel à toutes les lois de la physique et appartenant à tous ses domaines : électricité, optique, acoustique. L'arsenal d'une armée ne comprend pas uniquement des canons et des munitions. Tout ce que la science peut donner à l'homme de facilités nouvelles pour voir, entendre, parler, agir, trouve son emploi à la guerre. La valeur de la défense nationale est faite de la somme de ces réalisations, et la victoire est, en grande partie, la sanction de leur supériorité.

Il reste à savoir comment ce secours peut être obtenu. Une solution « passive » consisterait à attendre les offres des industriels et des constructeurs. Elle est extrêmement dangereuse. Ceux-ci connaissent mal les besoins exacts de nos soldats ou de nos marins. Un télémètre, par exemple, peut bien être théori-

quement construit par un fabricant quelconque d'appareils d'optique, mais encore faut-il que le marin qui, en définitive, doit être le seul à s'en servir, indique les épreuves auxquelles il sera couramment soumis (chocs, variations de température) et les qualités réclamées spécialement de ces appareils : champ, grossissement, etc. De même un appareil de T. S. F. militaire ne peut être un appareil d'amateur. En dehors des qualités de robustesse qu'il doit avoir pour résister à des maniements parfois brutaux, il devra souvent fonctionner suivant des principes particuliers qui lui donneront par exemple un caractère secret indispensable. L'industriel aura-t-il le temps d'étudier de tels appareils? En aura-t-il même les moyens? Spéciaux dans leur principe et dans leur destination, ces appareils demanderont des études, exigeront des laboratoires, que les industriels, du moins les nôtres, ne possèdent pas. Travaillant en série, l'étude et la mise au point d'appareils à quelques exemplaires ne les intéressent pas.

Il y a plus : des appareils destinés à la défense nationale ne doivent pas être divulgués. Or l'étranger est toujours à l'affût. Quelle aubaine pour lui s'il arrive à se procurer des appareils conçus chez nous, expérimentés parfois par nos services d'État, et dont les études auront même pu être subventionnées par nos ministères? Nous voudrions pouvoir affirmer que le fait ne s'est jamais produit.

Des organismes nouveaux s'imposent donc, laboratoires d'État aux vues larges mais au but précis, au courant de tout ce qui se fait de nouveau dans le domaine des sciences physiques ou chimiques, de la mécanique et de la technique en général, par conséquent très largement documentés. Ces laboratoires devront posséder une direction avisée, pour saisir tout le parti à tirer d'une découverte, si minime soit-elle, et des ingénieurs spéciaux capables de développer ces découvertes, de leur faire franchir le domaine, parfois un peu théorique, où elles sont nées pour les faire entrer dans la pratique, passant en un mot d'une idée ou d'un principe abstrait à une réalisation concrète. Travail long, ingrat et difficile, demandant à la fois une haute culture, de la méthode et du sens pratique, travail ignoré du grand public trop porté à croire qu'une invention est le produit d'un heureux hasard, alors que, dans la lutte pour la vie, l'invention qui réussit évoque plutôt l'idée d'une bataille gagnée,

c'est-à-dire est le résultat d'une opiniâtre préparation, d'une mise au point approfondie, l'aboutissement d'un patient effort.

Nous sommes là au cœur de la question : cette mise au point réfléchie, cette expérimentation souvent infructueuse, toujours instructive, cette progression lente mais sûre, ne laissant rien de côté, mais apercevant toujours le but pour marcher droit au succès, ce long et patient travail, dont le résultat final intéresse uniquement celui qui l'utilisera, voilà l'œuvre des laboratoires de recherche. Ce sont eux qui fourniront à l'industriel les plans complets des appareils à construire, ou tout au moins des schémas suffisamment dégrossis ; ce sont eux qui devront solliciter les savants, leur poser des problèmes, leur donner des sujets d'études parfois théoriques, mais en vue d'applications futures à la défense nationale, ce sont eux qui réaliseront par leurs propres moyens les appareils très spéciaux, sans intérêt commercial, ou à caractère nettement secret, résultant d'une découverte nouvelle dans la physique ou dans la chimie ; ce sont eux, les animateurs, qui aideront les inventeurs trop souvent méfiants ou ignorants, qui stimuleront leurs recherches, contrôleront leurs résultats, continueront leurs efforts, et tout cela pour un but unique et complexe à la fois : la défense nationale.

***

Certes, bien avant la guerre, l'étranger, et l'Allemagne en particulier, s'étaient rendu compte de l'importance de la recherche scientifique au point de vue de la défense nationale. Depuis la guerre, l'effort pour développer les laboratoires de recherche a pris une ampleur impressionnante, et, à ce point de vue, il est tout à fait intéressant de voir comment chaque nation a su adapter son génie propre à la solution de ces problèmes.

Nous savons le prestige dont jouissent les universités de l'autre côté du Rhin. La direction des laboratoires de recherche en vue de la défense nationale y fut donc confiée à des professeurs. C'est ainsi qu'avant la guerre certains d'entre eux furent chargés d'étudier tous les problèmes d'acoustique. On sait l'importance grandissante de cette science. Non seulement la guerre a posé trois problèmes d'acoustique qui sont ceux du repérage par le son des avions, des canons et des sous-marins, mais le développement formidable et imprévu de la

T. S. F. a entraîné la construction de microphones, de téléphones, de haut-parleurs, de salles d'audition. Or, quel était notre bagage en acoustique en 1914 pour construire rationnellement ces appareils? Reconnaissons-le : beaucoup de calculs, très peu d'expériences, aucun appareil de mesure. Les Allemands ont rapidement compris l'intérêt national, à tous points de vue, d'étudier à fond ces questions. Comme ils savent voir grand, ils commencèrent par construire à Kiel, à proximité de leur grand port militaire, un immense laboratoire de recherche ayant plus de cent mètres de long et cinq étages, avec un atelier très bien outillé pour construire les appareils. Celui-ci était d'ailleurs entre les mains d'une société particulière, la *Signal Gesellschaft*. Féconde liaison, dans le même bâtiment, de la science et de l'industrie !

Les questions d'acoustique furent traitées à fond du point de vue théorique et expérimental et des appareils nombreux furent construits et mis en pratique : appareils d'écoute de sous-marins, appareils de signalisation entre bâtiments dans l'eau et dans l'air, appareils de sondage par le son. Les Allemands sont justement fiers de leur effort. Un très beau livre, l'*Unterwasserchaltecknik*, a d'ailleurs rendu compte de toutes leurs études. Nous voudrions pouvoir en dire l'esprit de méthode, le caractère nettement scientifique, le sens pratique. Pour aboutir, nulle recherche n'effrayait, si éloignée fût-elle du but final, pourvu qu'elle pût apporter un renseignement nouveau utilisable. Qui de nous croirait qu'en 1917, en pleine guerre sous-marine, les Allemands faisaient dans la Mer du Nord des mesures de la vitesse du son dans l'eau ?

Il ne peut être question ici d'énumérer tous les laboratoires de recherche allemands. Ils sont trop. Tous puissamment outillés, riches, organisés et spécialisés : laboratoire de Zeiss à Iéna, où l'on fabriquait avant la guerre les télémètres, les périscopes, les projecteurs pour la guerre et la marine et dont la fabrication pourrait reprendre rapidement grâce à l'excellente organisation de l'usine, à sa tradition, à ses ouvriers, à ses machines; Institut technique de la lumière créé en 1921 à Karlsruhe, et tous les laboratoires d'aéronautique qui, ces dernières années, ont préparé lentement, mais sûrement, ces avions métalliques que nous admirons aujourd'hui et que certains des nôtres voudraient voir reproduire du jour au lendemain.

En Suisse, le centre le plus important de recherches scientifiques est à Zurich. Alors qu'en Allemagne la recherche scientifique a un caractère universitaire, ici, elle a un caractère nettement démocratique. Ceci provient de l'idée suivante qui nous a souvent été exposée par des Suisses, que la recherche scientifique doit être considérée non pas comme un luxe réservé à une élite, mais comme une nécessité dans une démocratie. Au-dessus de la porte de l'Établissement central, de ce que l'on pourrait appeler le Quartier des instituts universitaires, sont gravés ces mots : *Durch den Willen des Volkes Erichtet*, « Élevé par la volonté du peuple ». Les laboratoires, extrêmement nombreux, sont de véritables palais construits au milieu de parcs ; ils sont vastes, éclairés, d'une propreté irréprochable, avec tout le confort moderne. Malgré cela, le directeur de l'Institut de physique nous disait un jour que son plus grand désir était que son laboratoire vînt à brûler ; et, comme nous nous étonnions, il ajoutait : « Comme cela, on m'en construira un plus beau. »

En Angleterre, la recherche scientifique a un caractère pratique et commercial. Les laboratoires travaillent à la fois pour l'État et les ministères spécialisés, et aussi pour les industriels. Ceux-ci paient les travaux faits pour eux. Avec cet argent, on subventionne les recherches très spéciales à rendement non immédiat, les mises au point difficiles, les expérimentations longues de la statistique. Le *National Physical Laboratory* est le grand laboratoire de recherche anglais. Il comprend dans une enclave le laboratoire secret de l'Amirauté. Ce dispositif donne évidemment de grandes facilités de travail. Les Anglais sont, en effet, aujourd'hui convaincus de l'importance de la recherche pour la défense de leur pays, comme l'indiquait par exemple, le 12 mars 1923, M. Amery, premier lord de l'Amirauté, en présentant à la Chambre des communes le budget de la marine royale pour 1924. « Je ne crois pas, disait-il, qu'un homme qui n'a pas été mis en contact direct avec les problèmes de la marine moderne puisse se rendre compte de la transformation technique qui a été effectuée dans ces dernières années, transformation qui a été si accélérée par l'expérience de la dernière guerre. La marine d'aujourd'hui et de demain est presque aussi différente de la marine d'il y a vingt ans, que celle-ci

l'était de la vieille marine à voiles. Le développement de la T. S. F., des mines, des moyens de protection contre les mines, de l'attaque et de la défense sous-marines, de l'aviation, a transformé le travail et avec lui l'organisation de la marine. C'est la difficulté de se rendre compte de cela qui a causé la plupart des critiques adressées aux « établissements à terre », comme si ceux-ci étaient des parasites inutiles de la flotte, où les officiers et les hommes en excès étaient cachés pour gagner leur solde et attendre d'avoir de l'ouvrage. Au contraire, ces établissements sont des écoles et des lieux de recherches de la plus grande activité, et sont indispensables à l'efficacité de la marine moderne. Aucun crédit du budget n'est mieux employé que ceux qui sont affectés à ces établissements, et l'augmentation des chapitres 5 et 6 qui les concerne, est, je l'affirme, le témoignage de la détermination d'atteindre les plus importants résultats futurs avec les plus faibles dépenses présentes. »

Le *National Physical Laboratory*, situé dans la banlieue de Londres à Teddington, est entouré de vastes jardins et somptueusement installé (restaurant, tennis, golf, piscine, salles de jeu, etc.). Il s'agrandit peu à peu par l'achat de maisons voisines : « L'unité d'agrandissement, nous disait le secrétaire, est la maison. » Ce laboratoire comprend des bâtiments séparés pour l'optique, l'acoustique, la T. S. F., l'électrotechnique, la chimie, la métallurgie, l'aérodynamique, avec une immense soufflerie et le bassin d'essai des carènes de William Froude.

C'est l'Amérique qui doit nous réserver le plus de surprises. En dehors de ses laboratoires industriels dont nous pouvons difficilement en France nous faire une idée, il existe un organisme d'État, le *Bureau des Standards*, fondé en 1901, dont les moyens puissants permettent d'aborder et de résoudre les problèmes industriels et scientifiques les plus divers. L'État lui confie l'étude des questions intéressant la défense nationale, qu'il ne voudrait pas confier à des industriels. Son budget est de 2 millions de dollars par an. Il comprenait en 1926 deux cents physiciens. La liste des questions traitées emplirait la *Revue*. On y trouverait tout ce qui concerne l'armement, les moyens de liaison et de communication, par fil, par sans-fil, par signaux sonores ou optiques, en utilisant à la fois la lumière

blanche, l'infra-rouge ou l'ultra-violet, les appareils d'optique, les moteurs, les dispositifs de télécommande; et il ne s'agit pas seulement d'appareils déterminés, construits ou étudiés en bloc, mais souvent d'éléments très particuliers, des mesures de détail, la valeur d'un tout dépendant du fini de ses parties.

Voici la façon dont M. Burgess, directeur du *Bureau des Standards*, comprend l'aide que son laboratoire peut apporter à la défense nationale. Il écrit dans la *Revue navale* de janvier 1926 : « La guerre moderne est une science aussi bien que la physique, la chimie et l'astronomie. En fait, on peut difficilement imaginer ce que seraient nos établissements militaires sans les recherches scientifiques et techniques. Pendant la guerre mondiale, l'idée que la guerre dépend de la science s'imposa de la manière la plus frappante à la masse du peuple. Même avant la guerre, l'activité du laboratoire l'a amené en contact étroit avec les ministères de la Guerre et de la Marine, et, par suite, le *Bureau* s'est trouvé prêt à jouer son rôle dans le programme militaire quand la guerre éclata. »

Malgré la puissance des moyens d'action du *Bureau des Standards*, les Américains ont reconnu la nécessité d'avoir encore des laboratoires plus spécialisés. L'arsenal d'Edgewood se consacre presque uniquement à l'étude et à la fabrication des fumées et des gaz. Surface : 4000 hectares. Frais d'installation : 35 millions de dollars. Budget annuel : 1 milliard de dollars. Voilà des chiffres qui valent mieux que de longs discours. On raconte que le grand chimiste allemand Haber visitant ces laboratoires fut très impressionné et s'écria : « *It is not a plant, it is a country!* » Ce n'est pas une usine, c'est un pays! Mais ce n'est pas tout : le 15 mars 1916, le ministre M. Daniels, accompagné de M. Edison, comparut devant la Chambre des représentants et la convainquit « qu'on pouvait faire des économies considérables si on avait les moyens de fixer les besoins de la marine par une recherche préalable, au lieu de se contenter des affirmations des industriels ». Ainsi fut créé le laboratoire de recherche de Bellevue, placé sous la dépendance directe du ministre sans être une annexe des bureaux techniques, pour bien marquer qu'il s'agissait moins de questions de matériel à perfectionner que de recherches nouvelles, d'inventions à mettre au point, de parti à tirer des dernières découvertes. Le nombre des travaux entrepris et publiés dans la *Revue*

navale des États-Unis est vraiment impressionnant : c'est l'exploitation en grand de la physique moderne.

Pas un fait nouveau dont on ne s'empare, pas une propriété nouvelle dont on ne cherche, et, il faut ajouter, dont on ne trouve une application. Les théories les plus abstraites, les notions les plus désintéressées et, semble-t-il, les plus théoriques ont ainsi des applications déconcertantes. Un exemple : les rayons X, qui ont donné ces dernières années au physicien d'admirables vues sur la constitution de la matière, sur la répartition des atomes dans la molécule et sur leurs positions respectives, permettent par cela même d'étudier la nature et l'état des constituants d'un alliage. D'où des travaux remarquables sur les aciers pour moteurs d'avion, ou pour plaques de blindage, en métal résistant, mais léger, afin de pouvoir construire de grands bateaux dont le tonnage satisfasse cependant aux dernières conventions de Washington...

On voit combien large est le sens qu'il faut donner à ces mots : la recherche scientifique. Elle n'a pas uniquement pour but d'agrandir nos connaissances, de repousser les frontières de nos sens, de dégager les grandes lois qui nous régissent, et cela pour une pure satisfaction de notre esprit ou jouissance de notre orgueil : elle s'applique en fait à tout ce qui se crée, elle nous donne des moyens de contrôle, des procédés de fabrication imprévus, des possibilités nouvelles. Aussi est-elle, dans notre civilisation industrielle, une nécessité du progrès, une garantie de succès, une marque certaine de supériorité matérielle.

Comme la défense nationale est faite de plus en plus de cette supériorité, sa valeur dépendra de plus en plus dans chaque pays de l'importance de ses laboratoires, du nombre et de la science de ses chercheurs, de l'organisation de leurs efforts, de l'exploitation de leur succès.

FRANÇOIS CANAC.

REVUE LITTÉRAIRE

LA PERSONNE ET L'ART DE SULLY PRUDHOMME

Si je suis bien informé, les jeunes gens d'aujourd'hui n'ont pas pour le poète des *Vaines tendresses* la pieuse et fervente admiration que professaient pour lui leurs aînés d'il y a trente ou quarante ans; et si, par hasard, ils feuillettent encore les *Contemporains* de Jules Lemaître, comme ils doivent sourire en lisant l'article ingénieusement attendri que le fin critique a consacré

Au délicat Sully qui fit les *Solitudes*!

La gloire de l'auteur de *la Justice* n'a pas encore franchi la période d'ingratitude et d'injuste oubli qui attend invariablement tous ceux qui viennent de disparaître. Mais, à divers signes, il me semble que cette fâcheuse période est pour lui bien près d'être close. Et je ne voudrais pas être le dernier à sonner le coup de cloche.

Un bon livre récent de M. Edmond Estève nous y aidera excellemment. Ce livre, qui, comme tant d'autres remarquables ouvrages, est la reproduction d'un cours d'Université, est solide, judicieux, très bien informé; il utilise même un certain nombre de documents inédits; c'est actuellement la meilleure étude d'ensemble que nous ayons sur Sully Prudhomme. En y joignant les livres plus anciens de M. Ernest Zyromski, de M. Camille Hémon, la belle étude de Gaston Paris dans ses *Penseurs et Poètes*, et, bien entendu, les œuvres du poète, en particulier ses œuvres posthumes, le recueil des *Épaves*, le *Lien social*, le *Journal intime*, les *Lettres à une amie*, que M. Louis Barthou a publiées en un volume qui n'a pas été mis dans le commerce, et diverses correspondances que nous a fait connaître M. Jean Monval, on a entre les mains tout ce qui est nécessaire pour parler avec une suffisante précision d'un écrivain qui, avant d'être un auteur, s'est surtout efforcé d'être un homme.

Il est né en plein Paris, le 16 mars 1839, dans ce Paris qui lui était « profondément cher »; mais par sa mère, tout au moins, il était d'origine lyonnaise : l'âme rêveuse, repliée, brumeuse de la vieille cité industrielle et mystique, de la patrie de Ballanche, de Laprade et de Puvis de Chavannes revit, à n'en pas douter, dans les vers de celui qui a été par excellence le poète de la vie intérieure. Ses parents ne s'étaient pas mariés très jeunes, et ce ne fut qu'au bout de dix années de tendres fiançailles que la petite dot de la mère et la modeste position du père, — il était employé de commerce, — leur permirent de fonder un foyer. Une fille leur naquit, puis un fils. Celui-ci avait à peine deux ans quand le père mourut : ce tardif bonheur n'avait pas duré quatre années. La mère fut inconsolable. Sa piété, son haut sentiment du devoir lui donnèrent la force d'accepter la vie ; mais son âme endeuillée fut désormais inaccessible à la joie. « Je revois, nous dit Gaston Paris, une femme grande, mince, à la physionomie très douce, avec des cheveux tout blancs, des yeux profonds et tristes, un peu inquiets, un faible sourire plein de bonté. » Son fils, qui lui ressemblait beaucoup au moral et qui l'aima très tendrement, aux premiers regards qu'il jeta sur le monde, n'eut donc que de sombres visions de deuil, de douleur, de noire désolation ; il n'aperçut la vie qu'à travers un crêpe. *Cui non risere parentes*... Et l'on s'explique les impressions de sombre tristesse qui se sont ainsi, de trop bonne heure, déposées au fond de son âme, l'inspiration douloureuse et l'accent désolé de ses plus belles poésies. Ne reprochons pas trop leur pessimisme à ceux qui ont beaucoup souffert ou vu souffrir.

Il fallait vivre. Une sœur et un frère aînés non mariés vinrent aider la pauvre veuve à élever ses enfants. On fit ménage commun. Dans cet intérieur reconstitué, mais un peu étroit, où il ne semble pas que la mère eût toute l'autorité souhaitable, et où la disparition du père et l'absence d'une direction virile et éclairée durent sans doute se faire cruellement sentir, l'enfant, bien qu'il aimât la vie de famille et qu'il eût pour son oncle et pour sa tante une grande affection, ne paraît pas avoir toujours été parfaitement heureux. Il était doux, timide, délicat, un peu fragile : à huit ans, on le mit en pension; il y fut très malheureux : au dire de tous ses amis, ses souvenirs d'internat comptent parmi les plus amers de sa vie, et ses vers, à cet égard, n'ont fait que traduire, sans les amplifier, ses impressions d'enfant trop sensible, d'adolescent scrupuleux, inquiet, que la rude réalité blesse et opprime.

Cependant l'âpre destinée n'était pas sans lui ménager quelques

joies : d'abord, quelques chaudes amitiés de collège qu'il conserva jusqu'à la mort; puis d'encourageants succès scolaires. Élève du lycée Bonaparte, il dut à l'enseignement universitaire une solide culture classique, un élargissement et un affinement de l'esprit en tous sens, et aussi cette ferveur d'émulation, ce juvénile amour de la gloire qui font si souvent de nos collégiens des candidats au métier d'homme de lettres. Il aimait passionnément les sciences, et déjà s'insinuait en lui ce culte un peu naïf de la « Science » qui fut la foi commune de sa génération. Au sortir de la quatrième, il « bifurqua », pour le plus grand bien de sa pensée, a-t-on dit quelquefois, ce dont je ne suis pas très sûr. Il se destinait à l'École polytechnique, mais une ophtalmie, fruit d'un travail trop intense, vint interrompre ses études et orienter tout différemment sa carrière.

Sa famille l'envoya à Lyon pour y préparer, chez des cousins, son baccalauréat ès lettres. Là, dans ce nouveau milieu très catholique, dont il subit manifestement l'influence, il eut une de ces aventures d'âme qui jettent un jour singulier sur les profondeurs d'une nature morale. Sa foi religieuse avait déjà reçu plus d'une atteinte : de précoces lectures philosophiques faites sans grand choix, à ce qu'il semble, dès l'âge de quinze ans, ses premières études scientifiques avaient jeté en lui les germes d'un orgueil intellectuel que sa sincérité a plus d'une fois confessé. Mais à dix-huit ans, il n'avait pas encore définitivement « parié », et, à son insu, il était mûr pour « le coup de foudre moral » dont il nous a laissé le récit. « Je me réveillai, une nuit, nous conte-t-il, tout autre que je ne m'étais endormi deux heures auparavant, ou du moins bien changé, car je m'écriai en moi-même : Comment ai-je pu douter un seul instant d'une doctrine dont la vérité m'apparaît soudain si éclatante? En effet, je voyais directement, je sentais la divinité de Jésus, et tous les nuages qui avaient jusque-là pour moi obscurci les dogmes me semblaient dissipés. Je m'agenouillai, je fis une prière dont je ne me rappelle plus les paroles, et le lendemain je conçus le projet de me faire dominicain. » Une fois rentré à Paris, ce beau zèle tomba vite : les fréquentations, les lectures, celle, entre autres, de la *Vie de Jésus*, par Strauss, « eurent bien vite raison, ajoute-t-il, de ma croyance improvisée. Je redevins ce que j'étais auparavant : un chercheur inquiet, désabusé, mais non découragé. J'avais gagné à cette expérience de savoir ce que c'est que la foi, et, par suite, d'en contracter le respect. » Et il est à noter que c'est au nom de l'histoire et de la métaphysique, et non pas de la science

que, de son propre aveu, il a définitivement rejeté la révélation.

D'autres « expériences » moins dramatiques allaient suivre. Le jeune homme, qui ne voulait pas être une charge à sa mère, accepta une médiocre place d'employé à la correspondance, aux usines du Creusot; puis, revenu à Paris, il entra comme clerc dans une étude de notaire; en même temps, et non sans ennui, il faisait son droit. Surtout il composait des vers, suivant une habitude contractée dès le collège, lisait et écrivait beaucoup, poursuivait avec passion ses études philosophiques. Enfin ses camarades l'introduisaient à la conférence La Bruyère, groupement de jeunes étudiants en droit qui se cultivaient et discutaient en commun et se communiquaient leurs premiers essais. Il y rencontra José-Maria de Heredia et Georges Lafenestre, poètes eux aussi, et se lia avec eux.

Ici se place un épisode de sa vie sentimentale qui, par le retentissement profond qu'il eut dans sa pensée intime et dans son œuvre, dans l'organisation même de son existence, mérite qu'on y insiste un peu. Nature très tendre, voluptueuse et même sensuelle, avec un fond de gravité et un ardent désir de pureté, Sully Prudhomme était prédestiné à sentir et à goûter toutes les nuances de l'émotion amoureuse. Chastes amours d'enfant de huit ans, gracieux et déjà troublants « enfantillages » d'adolescent romanesque n'ont été pour lui que le prélude d'un sentiment passionné qui, entre vingt et vingt-cinq ans, s'empara de son cœur tout entier. Une amitié d'enfance s'était peu à peu transformée en une affection « tendre et violente ». Il se crut payé de retour; il rêva du parfait bonheur partagé, de l'amour complet dans le mariage, de l'union indissoluble des âmes et des destinées, du chaud foyer construit à deux. Il s'était mépris. La jeune fille qu'il aimait se fiança à un autre. Il fut profondément malheureux, songea peut-être au suicide... Aventure assez banale, diront peut-être quelques-uns : ils oublient qu'en pareille matière, l'importance des événements ne se mesure qu'à la profondeur des âmes. Sully Prudhomme était de ceux qui prennent tout au sérieux, et même au tragique. Le désastre lui parut irréparable. La blessure, longtemps saignante, ne s'est peut-être jamais cicatrisée. En dépit des sollicitations familiales et amicales, il n'a jamais voulu se marier : le paradis terrestre qu'il avait entrevu s'était refermé sur lui pour toujours. Et sans doute il a pardonné ; il a fini par se consoler peut-être; il s'est diverti : on le pressent à quelques aveux du *Journal intime*. Gaston Paris nous avertit que son ami a connu « toutes les ardeurs et tous les entraînements de

la jeunesse, et d'une jeunesse qu'il ne faudrait pas se représenter comme trop idéale ». Lui-même, écrivant à Coppée, à propos du *Reliquaire*, lui disait : « *La Trève* et quelques passages où le libertinage se nomme pour s'accuser me choquent dans mon goût et mon éducation, encore bien que je sois libertin comme les autres » Mais, quelles qu'aient pu être ses faiblesses, elles n'ont point entamé ce culte de la vertu, ce respect de la femme, cette pudeur de la pensée et de l'expression, bref, cet idéalisme moral qui forme pour nous le charme secret de ses poésies amoureuses. Enfin, sa correspondance en fait foi, dans un coin obscur de son imagination et de son cœur il a toujours gardé, du moins à titre d'idéal irréalisable, ce rêve d'un amour chaste et légitime, d'un tendre et sûr foyer qui avait été le vœu et l'espoir de sa jeunesse. « Mon idéal, écrivait-il un jour à Mme Amiel, serait de vivre dans un cabinet de travail avec une compagne silencieuse et très tendre, qui trouverait naturel que je reste des heures sans lui rien dire... Ce dont j'ai passionnément besoin, c'est de la caresse dans l'air, chose que le mariage promet seul. Le célibat est une espèce de la rage. » Il n'a jamais su combler « l'abîme » qu'il sentait « entre son rêve et sa vie ».

Cependant les portefeuilles du poète se remplissaient de vers que ses amis goûtaient fort, qu'on applaudissait à la conférence La Bruyère, parfois dans les salons, qui s'insinuaient dans quelques revues, la *Revue contemporaine*, la *Revue nationale*, et que Guillaume Guizot, notamment, le pressait de publier en volume. On l'introduisit chez Leconte de Lisle qui lui enseigna l'art de faire difficilement des vers faciles, et, bien qu'il ne fût pas, comme l'a dit joliment M. Estève, « un Parnassien de la stricte observance », il se laissa enrôler dans le Parnasse. C'était alors, au témoignage de Verlaine, « un beau jeune homme grave, grand, fluet, à la barbe châtain très fine, assez longue, à la chevelure brune, soignée, sans affectation malséante, sévèrement élégant, qu'une légère myopie tenait un peu incliné. Les yeux bleu clair avaient une douceur virile qui prévenait dès le premier abord. La voix était mélodieuse, et comme tendre ; un enjouement mélancolique donnait à la conversation, toujours intéressante, un charme exquis. » Un ami, Jules Guiffrey, lui trouva un éditeur ; et, au mois de mars 1865, paraissait chez le libraire Achille Faure, aux frais de l'auteur, un recueil de *Stances et Poèmes* qui révélait au public le nom, inconnu jusqu'alors, de Sully Prudhomme.

J'ai là sous les yeux ce volume, fort honnêtement imprimé et manifestement trop copieux, et que Sully a considérablement corrigé

et remanié dans la suite. J'ai tenu à le relire en entier, tel qu'il se présentait pour la première fois à ses « amis inconnus », avec ses imperfections et ses gaucheries originelles, afin de saisir tout près de leur source l'inspiration et l'art du poète. En dépit d'inévitables défauts, — obscurité, préciosité, abus des formules abstraites, — l'art y est déjà très grand et très sûr, mais l'inspiration, très diverse et mêlée, est un peu incertaine. Le poète a eu le tort de vouloir « tout dire » dès ce premier recueil; il y a entassé, dans un ordre assez artificiel, des pièces de valeur fort inégale, et appartenant, sinon à des époques très diverses, tout au moins à des moments très différents d'une même pensée. Avons-nous affaire à un poète philosophe orateur et humanitaire, épris d'action, avide de progrès, comme les dernières pièces *l'Art, Encore, A Alfred de Musset*, tendraient à nous le faire croire? ou bien à un parnassien humaniste, qui, un jour, notera tel aspect d'une rue de Paris, et, un autre jour, fixera dans la jolie pièce de *Silène* une savoureuse vision d'antiquité? ou encore à un élégiaque pénétrant, subtil et douloureux, qui trouve à mettre en vers ses déceptions et ses peines de cœur un secret allègement à sa sensibilité souffrante? Nous ne savons trop; et nous sommes fâchés de ne pas savoir; et nous comprenons au total l'article un peu froid et réservé de Sainte-Beuve, qui n'arrivait pas à se faire une idée très nette de la personnalité changeante et complexe de ce nouveau poète.

J'ai voulu tout aimer, et je suis malheureux,

soupirait ce dernier. Oui, c'est bien cela; il a aimé trop de choses, entre lesquelles il n'a pas su fermement choisir. Or il faut choisir pour être compris, se limiter pour imposer son rêve, ou, ce qui vaut mieux encore, ramener à la forte unité d'une tendance directrice la multiplicité de ses impressions et de ses vues. *L'Ame, Paris, les Jeunes filles, la Vie, Paris, l'Art :* telles sont les divisions primitives du recueil; et c'étaient là, convenons-en, des aspirations bien dispersées. Visiblement, le jeune poète, dès ce premier livre, avait voulu s'exprimer tout entier, et, avec la sincérité touchante qui a toujours été la sienne, il avait voulu opérer comme la synthèse de ses idées d'alors et de ses expériences. Il n'y a peut-être que trop bien réussi. Son livre avait le défaut d'être l'écho trop fidèle et trop complet de sa vie. L'art ne doit pas être la simple copie de la vie; il s'en inspire, la simplifie et la concentre. De plus en plus Sully Prudhomme se pénétrera de la nécessité de ces transpositions préalables.

Il était indéniable pourtant qu'un vrai poète nous était né. Les beaux vers robustes et pleins, musicaux, imagés, les stances bien rythmées, les pièces finement ouvragées, amies de la mémoire, abondaient dans ce premier recueil. Surtout, parmi quelques imitations ou réminiscences, — d'Alfred de Musset, notamment, — une note bien personnelle, « un frisson nouveau » se faisait jour, qui ne pouvait manquer d'aller au cœur de tous ceux qui aiment profondément la poésie. C'était un accent profond et douloureux, comme une voix discrète et tendre, pénétrante, doucement harmonieuse, presque confidentielle, et que l'on comparerait volontiers au soupir involontaire d'une âme. La pensée était parfois un peu subtile et le sentiment un peu mièvre ; mais il y avait tant de sincérité, tant d'émotion, tant d'*humanité* dans cette poésie, le rythme en était si exactement, si finement adapté à l'idée qu'on se laissait naïvement prendre aux entrailles, et qu'on était prêt à tout pardonner au poète qui avait su si bien trouver le chemin de notre cœur. Relisez ces pièces que nous savions tous autrefois par cœur, *les Chaînes*, l'inévitable *Vase brisé, l'Habitude, Rosées, les Berceaux, Ici-bas, Un songe, les Yeux, l'Ame, Ma fiancée, les Adieux. Si je pouvais...* Je sais que le goût des générations change, et que rien n'est plus individuel que l'émotion poétique. Mais si vraiment ceux qui se sont enchantés des « beaux vers tremblants » de Sully Prudhomme, qui les ont jalousement conservés dans un coin de leur mémoire et de leur cœur, si ceux-là se sont entièrement mépris sur la valeur du poète qu'ils ont aimé, qui nous assurera que Corneille ou Racine, Lamartine ou Victor Hugo ont jamais pu enfermer dans aucun de leurs vers la moindre parcelle d'éternité?

Il faut croire d'ailleurs qu'en dépit de leurs imperfections ou de leurs faiblesses, les *Stances et Poèmes* répondaient assez bien aux dispositions de la sensibilité contemporaine, car le recueil eut un certain succès. L'année suivante, l'éditeur Lemerre en donnait une édition nouvelle, en même temps qu'il publiait un second recueil, de sonnets, celui-là, intitulé *les Épreuves*. La famille du poète avait reconnu et accepté sa vocation littéraire, qu'un modeste héritage, heureusement survenu, lui permettait de suivre en toute liberté. Il dit adieu avec grand plaisir au notariat, aux examens de droit, et, sans cesser de philosopher, il se consacra désormais à son labeur poétique. Un voyage en Italie, où il accompagna Georges Lafenestre, lui fut une occasion, à lui qui, par nature, était plutôt un explora teur du monde des âmes, d'ouvrir largement les yeux sur le monde

extérieur, d'enrichir son bagage d'impressions de nature et d'art : il en rapporta des *Croquis italiens*, dont l'inspiration et la facture le rattachaient peut-être plus directement au Parnasse que ses productions antérieures. Mais bien vite, comme s'il était las de ce voyage au pays des apparences, il revenait à sa veine habituelle et tout intérieure ; et, en 1869, il publiait *les Solitudes*, qui achevaient de le consacrer le poète né des intimités douloureuses.

Il semble que ses meilleurs amis aient été quelque peu surpris, et même attristés, de le voir de plus en plus s'engager dans cette voie... Ils attendaient de lui, — et les *Stances et Poèmes*, même *les Épreuves*, dont une partie est encore intitulée *Action*, pouvaient, à cet égard, entretenir leurs illusions ou leurs espérances, — ils attendaient de lui une poésie plus virile, et, sinon plus généreuse, du moins plus confiante et plus optimiste. Hélas ! leur répondait le poète, dès son premier livre, « le doute est violent comme toute angoisse et la conviction n'est pas souple. J'ai dit tout ce qui m'est venu au cœur ». Je crois bien en effet que Sully Prudhomme a tout simplement suivi sa pente. Certaines âmes naissent blessées. Elles peuvent bien quelquefois, dans les chauds élans de la jeunesse, s'ouvrir aux longs espoirs et aux ardents enthousiasmes ; bien vite, — et les rudes leçons de l'expérience n'y sont même point nécessaires, — bien vite elles retombent sur elles-mêmes et sur leur tristesse native. Il faut surtout les plaindre. L'âme de Sully était de celles-là. Sa correspondance nous le montre invinciblement triste, inquiet, scrupuleux, s'encombrant de mille obligations, se tourmentant des moindres choses, se déclarant incapable de bonheur. La vie qui, tout d'abord, ne lui avait pas été très douce, mais qui aurait peut-être trempé un autre caractère, n'avait fait que renforcer ces dispositions intimes. Joignez à cela qu'il était dévoré par cet impitoyable et corrosif esprit d'analyse qui, lorsqu'il ne s'accompagne pas d'une volonté très forte, dissout les convictions les plus robustes et rend impropre aux grands partis pris générateurs de l'action. Nerveux d'ailleurs, doué d'une sensibilité presque maladive, véritable écorché moral, peu d'êtres ont été plus naturellement prédestinés à la tristesse, au doute, au découragement, même au pessimisme. En traduisant ces sentiments et ces idées dans ses vers, il s'abandonnait à sa nature. Et, les pièces où il révélait ainsi le fond de son âme se trouvant être les plus vibrantes, les plus prenantes, et, littérairement, les plus belles et les plus parfaites de ses recueils, il était comme encouragé, par son succès même, à exhaler sans contrainte cette sombre veine

d'inspiration personnelle. Il faudrait être bien pharisien pour le lui reprocher très sévèrement.

Vers la fin de décembre 1869 et au début de 1870, en moins d'un mois, il perdait successivement sa mère, son oncle et sa tante, avec lesquels il vivait. Ce lui fut un coup terrible ; la destinée semblait s'acharner sur lui. Frappé dans ses plus chères affections familiales, brusquement forcé de se refaire une vie nouvelle, ce qui, pour lui surtout, était une très grave affaire, il vécut quelque temps dans un « état d'abattement et de fatigue » trop compréhensible. Il s'habituait peu à peu à sa « solitude effroyable », et se remettait au travail, songeant même à un « roman où la question religieuse serait très engagée », quand la guerre éclata. Quoique peu guerrier de nature, d'habitudes et d'esprit, et dispensé de toute obligation militaire, il s'engagea non pas simplement dans les bataillons de marche de la garde nationale, mais dans la mobile. Sa santé, déjà ébranlée par le travail et par le chagrin, ne résista pas aux fatigues et aux privations du service et du siège, et aux angoisses patriotiques : on dut le démobiliser. Tout souffrant qu'il fût, il revenait à la poésie, et il publiait ici même ses douloureuses *Impressions de la guerre*. L'armistice signé, il partait rejoindre à Clermont sa sœur mariée. Peu après, il rentrait à Paris en pleine Commune, partagé entre l'horreur et la pitié.

Quels que soient les vainqueurs, je plains les combattants,

soupirait-il dans un vers qu'il empruntait, sans s'en douter, à Lamartine, lequel l'empruntait à Corneille. « J'ai fait beaucoup de choses absolument contraires à ma nature, depuis un an, écrivait-il, et je commence à en être tout à fait las. Mon caractère très faible a dû se roidir si souvent qu'il est rompu comme un arc forcé, c'est-à-dire indifférent; aucun acte héroïque ne l'a relevé; j'ai accompli obscurément une série de devoirs ingrats. Affreuse année qui m'aura initié à des douleurs dont je n'avais pas la moindre idée. » Ses nerfs étaient « tendus au dernier degré ». Tant d'épreuves physiques et morales finirent par déterminer une violente névrose qui, mal soignée, faillit l'emporter, et qui, une fois guérie, — « toute la partie inférieure du corps était presque paralysée », nous dit Gaston Paris, — lui laissa une santé bien chancelante. Nos aventures personnelles ne devraient jamais influer, dit-on, sur nos idées générales; mais l'homme est homme, et quand la vie lui est particulièrement dure, comment porterait-il sur elle un jugement très optimiste ?

Il ne faut donc pas nous étonner qu'après deux poèmes d'une

inspiration plus sereine, mais qui datent d'avant la guerre, *la Révolte des fleurs* et *les Destins*, Sully Prudhomme ait publié en 1875 ce recueil des *Vaines tendresses* qui contient quelques-uns de ses plus purs chefs-d'œuvre, — *Aux amis inconnus*, *Prière*, *Conseil*, *l'Épousée*, *Ce qui dure*, *Vœu*, — mais qui ne justifie que trop le vers célèbre de son cher Musset sur la beauté de la désespérance.

Le poète a dû sentir lui-même que cette désespérance qui va jusqu'à condamner la vie n'était peut-être pas, au lendemain de la guerre, et à la veille peut-être d'une autre invasion, d'un excellent citoyen : car il a essayé de prendre le contre-pied de son sinistre *Vœu* dans une pièce intitulée *Palinodie*, et qu'on a recueillie parmi les *Épaves*. Hélas! la pièce pessimiste est beaucoup plus belle, d'une éloquence beaucoup plus poignante que l'autre; manifestement le sentiment qu'elle exprime, — la *Correspondance* en témoigne, — devait être en lui d'une singulière profondeur.

Parmi les thèmes douloureux qu'il a développés le plus fréquemment, il en est un qu'il a fait peut-être plus particulièrement sien et sur lequel il revient avec une sombre insistance : c'est celui de l'irréductible solitude morale où vivent tous les hommes, de l'impuissance radicale où sont les âmes individuelles de se pénétrer, de communier entre elles. Chacune d'elles est un monde fermé : en dépit de tous leurs efforts, elles ne peuvent se fuir, s'oublier elles-mêmes, se fondre dans une âme étrangère. Les plus nobles élans de notre sensibilité nous trompent ; l'amour, même l'amour maternel, l'amitié nous donnent l'illusion, mais non la réalité de cette intime union des cœurs à laquelle notre pauvre humanité aspire.

Cet âpre pessimisme n'est peut-être pas irréfutable. Mais, quelles que soient les expériences personnelles qui l'ont inspiré, on sent, à la vivacité et à l'amertume de l'accent, que cette sombre conception de la vie sentimentale n'est point, pour le poète, un simple jeu d'esprit, et qu'elle a été vécue et pensée avant d'avoir été rimée. Il faut reconnaître que la désespérance n'a pas été une mauvaise Muse et que les vers qu'elle a suggérés au poète ne comptent pas parmi les moins beaux de son œuvre.

Sully Prudhomme aspirait à une autre gloire. Il ne se contentait pas d'être poète ; il était, ou il se croyait philosophe. De bonne heure, à l'exemple de Lucrèce, dont il avait traduit le premier livre en vers, il a rêvé de marier ces deux inspirations. Noble et dangereuse ambition. La poésie philosophique n'est pas impossible ; mais elle est très difficile à réaliser; elle exige toute sorte de délicates transpositions,

sous peine de tomber dans le prosaïsme, la sécheresse abstraite, l'abus des formules algébriques, ou des périphrases trop ingénieuses. Ces écueils, le poète de *la Justice* et du *Bonheur* a trop rarement su les éviter. En dépit de fort beaux vers, de développements pleins de grâce ou d'éloquence, ces deux poèmes sont des erreurs, de généreuses erreurs, mais des erreurs. Lui-même en a bien eu le sentiment. Dans une lettre inédite à Théodore de Banville, que me communique M. Pératé, et qui est datée du 17 avril 1878, au lendemain de la publication de *la Justice*, il avoue qu'il y a des « passages où il est resté malgré lui prosaïque » et « il lui semble, déclare-t-il, qu'il éprouve les sensations d'un joueur qui a trop risqué ». Ces sensations, le lecteur les éprouve à son tour; et, tout en rendant hommage aux intentions élevées, aux belles ambitions du poète, il prononce tout bas le mot d'échec.

Et cependant, s'il n'avait pas écrit *la Justice* et *le Bonheur*, il manquerait quelque chose à son œuvre poétique; ou plutôt, cette œuvre ne serait pas ce qu'elle est en réalité, le reflet complet et vivant de sa personnalité morale. On peut trouver que la philosophie de Sully Prudhomme n'est pas très originale, qu'elle n'a pas laissé de trace dans l'histoire des idées, et la question se pose de savoir si l'abus de la spéculation abstraite n'a pas été, littérairement, plus nuisible qu'utile au poète. Mais enfin, c'est un fait que, de tout temps, il a été en proie à la grande inquiétude intellectuelle et qu'il a essayé de se faire une opinion sur tous les hauts problèmes qui hanteront éternellement la pensée de l'homme. Le problème de la justice, en particulier, l'a toujours préoccupé, et cela, dès le collège. Ayant longuement réfléchi à cette troublante question, il se trouva tout naturellement amené à en disserter en vers. Il aurait voulu mettre son art au service de ses idées; sans prétendre au rôle de « mage », il rêvait pour la poésie une action moralisatrice. « Le sujet de mon livre, écrivait-il encore à Théodore de Banville, est un défi à la science exacte de fonder la justice sans la révélation du cœur. Sur ce point nous sommes complètement d'accord. Mais je crois qu'une trop grande foi dans les indications de l'instinct peut compromettre les applications de la justice; le peuple n'est que trop porté à simplifier la solution des problèmes sociaux en les tranchant par des formules généreuses, mais inapplicables. Que ne peut-on donner aux ignorants le sentiment des difficultés connues des savants, et à ceux-ci les battements de cœur de ceux-là! J'exprime ce vœu en définissant la justice : l'amour dans la lumière. »

Vouloir répandre ces idées qui lui tenaient au cœur, c'était une haute et noble ambition. C'en était une autre que de proposer au public cultivé la méditation poétique du problème du bonheur, ce problème qui si souvent avait hanté les veilles de l'inquiet et douloureux poète des *Solitudes*, et qui ne comporte pas de solution humaine.

Qu'on dise : Il osa trop; mais l'audace était belle, —

si belle, qu'elle classe, même littérairement, celui qui s'en est laissé éblouir. Poète philosophe incomplet, Sully Prudhomme s'est mis tout entier dans son art : il n'a rien voulu réserver de lui-même; et les tourments de sa pensée lui ont paru aussi dignes d'être revêtus de poésie que les angoisses de son cœur. C'est parce qu'il a eu de la poésie cette conception altière, mais virile et largement humaine, que sa poésie, même sentimentale, a eu cette profondeur d'accent, cette puissance suggestive, cette portée philosophique, que le seul Vigny peut-être a atteintes avant lui.

On peut concevoir de grands écrivains, — un Corneille, par exemple, ou un Bossuet, — qui ne mettent guère dans leur œuvre écrite qu'une partie d'eux-mêmes, la plus haute sans doute et la plus impersonnelle. Et certes, ils sont très grands, et nous ne leur marchandons pas notre admiration. Mais ils nous intimident un peu; nous ne nous sentons pas de plain pied avec eux. Il en est d'autres au contraire, — un Pascal ou un Musset, — qui se jettent dans leur œuvre avec leur âme tout entière, dont l'œuvre est le prolongement de la vie. Ceux-là ne nous paraissent pas peut-être plus grands, mais plus humains, plus proches de nous, plus fraternels; et nous leur vouons un culte où il entre un peu de tendresse. Sully Prudhomme est de cette famille. Nous lui pardonnons ses faiblesses; nous lui épargnons nos objections; sa sincérité nous émeut si profondément que nous ne le voyons plus que

Dans un rêve où la vie est plus conforme à l'âme.

Et de tous ses écrits nous ne retenons peut-être qu'un volume, mais un volume qui contient de subtils et délicats chefs-d'œuvre, et où nous contemplons avec ravissement, selon le mot d'un de ses plus vieux amis, « une lueur intime et douce comme celle d'une flamme enfermée dans l'albâtre, une grâce qui charme et qui pénètre, une sorte de vie secrète et palpitante, et comme une caresse inquiète qui se glisse dans le cœur pour le faire délicieusement souffrir ».

VICTOR GIRAUD.

REVUE MUSICALE

LE SENTIMENT RELIGIEUX DANS LA MUSIQUE DE BOITO

MARGUERITE. — « Dis-moi, Henri... Comment te comportes-tu avec la religion ? Tu es un bon, un excellent cœur, mais je crois que tu n'en as pas beaucoup... Crois-tu en Dieu ?

FAUST. — « Qui oserait le nommer et dire : je crois en lui ? Quel être sentant pourrait oser dire : je ne crois pas en lui ?... Tout ne flotte-t-il pas dans un éternel mystère, invisible, visible autour de toi ?... Remplis-en ton cœur et quand tu nageras dans la plénitude de l'extase, nomme ce sentiment comme tu voudras ; nomme-le bonheur, cœur, amour, Dieu. Je n'ai pas de nom pour cela (1). »

A qui l'aurait interrogé de la sorte l'auteur de *Mefistofele*, où ce dialogue est mis en musique, eût peut-être répondu ainsi. Nous disons : « Peut-être », car notre ami se taisait volontiers des choses divines. Un jour, nous parlant du grand artiste qu'il admirait, le pape Pie X déplorait son incroyance. Sa mort n'en rendit que trop témoignage. Ses funérailles furent païennes. Il n'avait pas demandé, malgré l'exemple de Verdi, son maître bien-aimé, qu'elles fussent accompagnées par « un prêtre, un cierge, une croix ».

Mais dans l'œuvre d'Arrigo Boito, sinon dans sa vie, le sentiment religieux eut une place. Nous essayerons de la marquer ici.

« *Ave Maria.* » Sur les paroles de l'angélique salutation, que de mélodies, que d'accords, au cours des âges, ont monté vers le ciel !

Era già l'ora che volge il disio...

(1) *Faust*, première partie, traduction de Blaze de Bury.

« C'était déjà l'heure qui tourne le désir de ceux qui naviguent et qui attendrit leur cœur le jour où ils ont dit à leurs doux amis adieu ; l'heure qui blesse d'amour le nouveau pèlerin, s'il entend là-bas la cloche qui semble pleurer le jour qui meurt. » Entre les « soirs » sans nombre de la poésie, voilà peut-être le plus beau. Dante a fait cet honneur à l'oraison chrétienne de prendre pour signe et pour symbole de l'heure du crépuscule, le tintement de la cloche et la récitation de l'*Ave Maria*.

L'idée vint un jour à Boito d'illustrer un *andante* de Schumann avec les deux célèbres *terzine* du *Purgatoire*. « Les dames, nous écrivait-il plaisamment, appellent cela une « application ». Cela consiste à coudre les contours d'une étoffe ancienne sur un fond moderne, et cela est toujours affreux. » N'en disons rien, car l'auteur lui-même ne voulait pas s'en souvenir. Il ajoutait seulement :« Dante m'a octroyé son pardon, (du moins je le pense), puisqu'il n'a jamais cessé de me révéler les sublimes beautés de son poème. Et Schumann, j'espère, ne me sera pas moins miséricordieux. »

Ailleurs, dans le prologue de *Mefistofele*, c'est le Seigneur lui-même que le musicien, avec sa propre musique, a salué. Un jour, après avoir dit quelque bien de ce prologue, nous reçûmes de l'auteur le billet que voici : « Je suis très heureux de ne pas vous avoir trop déplu avec ma vieille guitare. Mais la psalmodie des femmes mérite toute votre réprobation. (Elle ne l'avait d'ailleurs point encourue.) C'est sec, creux, grimaçant et banal. Je voudrais pouvoir redresser ce fragment, mais l'ensemble de la composition n'est plus d'âge à supporter une opération orthopédique. » Aussi ne l'essaya-t-il pas. La plupart du temps, et de parti pris, il préférait oublier l'œuvre de sa jeunesse, — de ses vingt-six ans, — que désavouait son esprit, sinon peut-être son cœur. Il allait plus loin, si loin, qu'il avait fini par nous interdire amicalement d'en parler, d'en écrire et même, lui vivant, de l'entendre. Sa mort seule a levé la défense.

« Vieille guitare. » C'était calomnier ce prologue. Ainsi que celui du *Faust* de Gœthe, il se passe dans le ciel. Personnages : le Seigneur, (invisible), Méphistophélès, (insolent), et les chœurs célestes. Rien de « sec » et de « grimaçant », hormis ce qui doit l'être, la figure du Malin. Tout le reste au contraire consiste dans une longue et large effusion. L'ensemble est de style décoratif. Derrière la toile, avant qu'elle se lève, des trompettes sonnent. Entre leurs appels, des silences donnent l'impression de l'espace, et bientôt une lente,

universelle acclamation : « *Ave Signor* », l'emplit tout entier. Puis ce sont des chœurs rapides, syllabiques, dont les notes répétées semblent tomber en pluie légère et douce. Elle se fond dans une reprise de l'*Ave* qui ne cesse de s'accroître par degrés, par étages sonores. Tout cela forme comme un panorama de l'empyrée, une espèce de « gloire ». *Ascensiones in corde suo disposuit*. En son Paradis, également d'après Gœthe, Schumann a disposé de plus magnifiques « élévations ». Mais celles-ci ne sont tout de même pas d'un médiocre architecte musicien.

Après *Mefistofele*, plus d'un demi-siècle après (1868-1924), *Nerone*. Tragédie historique, tragédie passionnée jusqu'à la violence, à la frénésie, enfin tragédie sacrée, *Nerone* met en présence et aux prises deux idées, deux esprits, deux religions ennemies, le paganisme à son déclin et le christianisme à son aurore. Dans la musique même, après deux auditions et de nombreuses lectures, c'est l'idéal chrétien qui nous paraît aujourd'hui vainqueur. Et cette victoire, il l'obtient, comme ses premiers serviteurs et martyrs, par la douceur, la tendresse et l'amour. J'allais, me souvenant d'abord d'une page entre toutes exquise, j'allais ajouter : par la faiblesse. Voici la scène. Elle se passe pendant la nuit, sur la Via Appia. Une vierge chrétienne, Rubria, vient prier et répandre des fleurs, avec des larmes, sur la terre où s'ouvre parmi les sépultures païennes l'asile caché de ses frères. Chrétienne, elle ne l'est pourtant qu'à demi. Convertie par l'un d'eux, Fanuel, qu'elle aime d'un chaste et mystique amour, Rubria demeure attachée en secret au culte de Vesta, qui fut longtemps sa déesse. Et ce lien, ce partage, est le péché qui trouble son cœur, son pauvre cœur incertain, et qui le brise. Incertitude, remords, tout cela donne à la prière de la jeune fille un caractère de détresse et de fragilité qui attendrit.

De tous les *Pater noster* en musique, peut-être moins nombreux que les *Ave Maria*, pas un, pour les raisons que nous essayons de définir, ne ressemble à celui-là. Nul autre n'est aussi timide, aussi humble, aussi fervent et souffrant à la fois. En vérité, dans la musique aussi, lorsqu'elle est belle, il y a plus de choses que dans toute notre philosophie, ou notre critique. Cherchons du moins comment elle s'y prend ici pour les exprimer. Elle chante à demi les paroles et les psalmodie à demi, d'une voix un peu tremblante et monotone, sur des notes égales, régulières et basses. Très haut au contraire, les accords qui l'accompagnent sont constamment froissés à leur sommet, et comme blessés, mais à peine, par une dissonance

légère. Un peu plus loin s'élève de l'orchestre une mélodie purement, tendrement italienne. A chaque verset de son oraison la jeune fille donne un accent, une intention particulière. Quand viennent les mots : « *Il nostro pan cotidiano ne dona*, notre pain quotidien », pour elle mêlé d'amertume et trempé de larmes, elle se souvient de Fanuel, de Fanuel qu'elle aime et qui peut-être va partir. Alors elle s'émeut et, le cœur percé par un glaive de douleur, elle supplie, elle adjure : « *Fa ch'io riveda quel che m'abbandona.* » Le mouvement est admirable d'humaine tendresse et de passion féminine. Poignant sans être impie, il jette parmi les soupirs de l'amour divin le cri d'un autre et plus cruel amour.

Enfin, — et ceci n'est pas moins beau, — nous sentons que la prière de Rubria pourrait aussi bien jaillir d'autres âmes que la sienne, et qui lui ressemblent : celles qui ne croient qu'à demi, qui souffrent de leur imparfaite et douteuse croyance, de leur foi mal assurée contre ces rappels et ces retours du passé dont les Augustin et les Polyeucte ont connu le péril et craint la captieuse douceur. Ainsi le sens, la beauté de la musique s'étend et nous devient commune à tous. Et sa beauté, ne l'oublions pas, est faite de sa faiblesse. Tout à l'heure éclateront sur la Voie Appienne, en un *tutti* formidable, les fanfares triomphales de Néron qui revient à Rome. Mais en vain s'armera tout l'univers sonore. Le roseau pensant et chantant qu'est la frêle mélodie n'en sera point écrasé.

Dans *Nerone*, tragédie pagano-chrétienne, le christianisme est décidément le plus fort, et toujours par la douceur. L'acte « du jardin » n'est pas indigne de porter, comme un autre, un tout autre, et de garder ce nom. A l'entrée des catacombes de Calixte, je le connais, ce jardin. Souvent, par les beaux soirs romains, j'y suis venu lire et méditer les vers admirables de la scène religieuse de *Nerone*, avant même qu'en fût composée la musique. Je ressens encore, et pour jamais, la poésie du lieu, de l'heure, et du poème. Le soleil descend là-bas derrière la coupole de Saint-Pierre, à laquelle une allée de cyprès et de rosiers conduit doucement le regard. A l'opposé, le tombeau de Cœcilia Métella paraît, entre deux petites coupoles d'église. Un grand pin d'Orient le couronne. Plus loin la *Campagna* déserte et rose monte vers les collines albaines. Je ne sais pas, devant un plus noble horizon, de jardin plus mélancolique. Parmi les marbres épars, au creux même de ces marbres fleurissent des pensées d'un violet sombre et doux. Elles semblent porter le deuil fidèle et tranquille des martyrs endormis dans le Seigneur. C'est

ici que Fanuel, assisté de Rubria, préside à l'assemblée des fidèles, à leurs prières, à leurs cantiques. Mais bientôt, conduits par Simon le magicien, les soldats romains envahissent l'enceinte consacrée. Fanuel se laisse emmener par eux sans permettre à ses frères de le défendre. Ils l'entourent du moins, puis l'accompagnent et lui font de leurs chants un mélodieux cortège. Les voix s'éloignent, s'éteignent. Demeurée seule et douloureuse, Rubria les écoute longtemps : « J'entends encore... Ils chantent : Amour! Amour!... J'entends, j'entends encore... » Enfin, avec un grand cri : « Je n'entends plus! » elle tombe inanimée.

Le *Pater* était un premier et timide rayon de la lumière chrétienne. Voici maintenant un tableau sur lequel elle va se répandre. Dans le jardin les fidèles sont réunis, silencieux. Fanuel leur prêche l'évangile des Béatitudes. « Alors, voyant les foules prêtes à l'écouter, Il monta sur la montagne et leur dit . Heureux les doux, car ils posséderont la terre. Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » Précédée par quelques mesures à l'unisson et de caractère liturgique, belle d'une beauté simple, austère, est l'intonation première. Mais de verset en verset elle s'anime et s'attendrit. Tout est grave, paisible et pur. Aucun trouble, nulle dissonance ; des harmonies, des cadences constamment parfaites, qui font penser aux belles paroles gravées sur la tombe d'Amiel dans le cimetière de Clarens : « Aime et reste d'accord. » Docile aux variantes du texte sacré, lumineuse et voilée tour à tour, la musique est douce avec les doux; avec ceux qui pleurent et qui seront consolés, elle se fait compatissante et consolatrice. Mais tout à coup elle éclate; à la période mystique, une autre, lyrique, succède; à la prière, à la méditation, le psaume, le cantique d'allégresse. « *Oh! date* », chante le chœur,

Oh! date a piene
Mani le rose!
Vigili spose,
Lo sposo viene.
Spogliate i clivi,
Le valli e gli orti.
Fiori sui vivi!
Fiori sui morti!
. . . .
Oh! date i gigli
A mani piene!

C'est littéralement l'effusion virgilienne : *Manibus date lilia plenis!*

mais plus abondante, plus riche encore, accrue de toute la force, de toute la magnificence que sait ajouter, quand elles sont dignes l'une de l'autre, la musique à la poésie. Et voici que cette musique de nouveau s'apaise, se recueille et pour ainsi dire se referme. Elle n'est plus qu'une psalmodie où passent et repassent, murmurés à peine, les trois mots, les trois beaux mots de la trilogie théologale : « *Fede! Speranza! Amore!* »

La scène se termine par l'adieu de Fanuel à ses frères, à Rubria sa sœur chérie. C'est un modèle de discours musical. Il n'a rien de l'« air » classique et symétrique, à compartiments et reprises. Au lieu de se répéter, il se développe. Il suit un cours régulier, mais libre. Toutes les phrases, tous les membres mélodiques dont il est formé sont reliés par l'unité du sentiment, du style et d'une tonalité maîtresse que suffisent à varier, sans la rompre, des modulations heureuses, et çà et là, sur un fond uni, un accent plus vif, une touche plus forte, un mouvement aussitôt réprimé, dont la voix s'émeut, sans se troubler. « Mon âme est triste jusqu'à la mort... Comme il avait aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin. » Sans être ici prononcées, de telles paroles y semblent cachées et sous-entendues. Il en est d'autres, présentes celles-là, que la musique effleure à peine, mais de quel souffle léger et pur! « Ainsi gémit Rubria, ainsi tu laisses sur ma paupière la larme cuisante de l'adieu! — Femme, répond Fanuel, ma lèvre est faite d'une argile mortelle. » Et nul baiser ne serait aussi doux que ce refus du plus chaste, du plus religieux baiser.

Fanuel et Rubria, celle-ci martyre et mourante, ne l'échangeront pas. Dernier acte : les souterrains du *spoliarium*, où les cadavres, après les jeux sanglants, sont jetés. Au-dessus, Rome brûle et s'écroule. Fanuel, échappé au supplice et aux flammes, cherche Rubria parmi les décombres. Il l'y découvre enfin, respirant encore. Alors va se développer la scène dernière de la tragédie, et la plus sainte. « On meurt longtemps », a dit, je crois, Joubert. En musique, je sais peu de morts aussi longues, aussi touchantes que celle de la jeune chrétienne. Pour la charmer, la musique use de tous ses dons. Le verbe et le son, la parole et le chant ont ici même efficace. Ils agissent ensemble. Consubstantiels, on les distingue mal l'un de l'autre. Chanter et parler à la fois, ou, comme disaient les Florentins du *seicento*, « *un canto che parla* », tel est, au début de cette scène, le langage de la musique. Elle s'exhale toute en plaintes, en soupirs. C'est à peine si l'orchestre, par une harmonie discrète,

mais expressive, par une velléité mélodique, un « *accenno melodico* », souligne la parole, ou plutôt, loin de la fortifier, l'atténue encore, et donne à telle inflexion, à telle cadence de la voix, ce que Shakspeare appelle « une douceur mourante ».

Enfin voici venu pour Rubria le moment de l'aveu différé si longtemps, mais que son cœur et ses lèvres ne peuvent plus retenir. « Je servais un autel mensonger. Tous les soirs je venais, apportant l'amphore du temple à la fontaine du jardin sacré... Puis, après la prière, je regagnais l'atrium antique, au pied de la montagne. J'espérais unir en une seule flamme le foyer de Vesta et la pieuse lampe de la vierge sage. Voilà mon péché. Je l'ai beaucoup expié. Je t'ai tout confessé. J'attends ton pardon. J'ai espéré en toi. Souris moi... Maintenant je suis heureuse et pure. » A l'humble confession, balbutiée d'une voix haletante et mouillée de larmes, répond une absolution plus qu'animée, exaltée, un éclat, un transport de lyrisme sacré. Le contraste est pathétique. Après quel abaissement, quel relèvement soudain! Après quelles paroles chantantes, quels chants, qui ne font que chanter! Et dans tout cela, dans ce long dialogue de mort et d'amour, d'amour mystique, mais d'amour, le goût le plus sûr, le plus pur, n'est pas un instant offensé. Rien de sensuel, ou seulement de profane, rien de *Thaïs* ou d'*Hérodiade*, qui puisse être repris. Fanuel est assis. La tête de Rubria, de la pauvre enfant pénitente et bénie, que saintement il ose nommer l'épouse, repose sur sa poitrine. Poésie et musique, rien au théâtre ne nous émeut davantage, et jusqu'aux larmes. Poésie et musique, elles bercent ensemble, et de quelle cantilène adorable deux fois! la douce moribonde. Oh! combien avait raison d'en écrire, après l'avoir entendue, un critique et un artiste de nos amis, qui comprend l'Italie et qui l'aime : « Elle me touche ce soir, cette berceuse, plus que les harmonies du sommeil de la Walkyrie et que les lamentations de Brunnhilde parmi les fanfares funèbres de l'écroulement du Walhall. J'y trouve une beauté supérieure à celle de Bayreuth, une muse plus naturelle que celle qui règne despotiquement sur le *Bühnenfestspiel* du compositeur germanique (1). » *Et ego*.... Il y a quelque trente ans, en son *studio* de la via Principe Amedeo, à Milan, Boito me fit entendre pour la première fois la scène finale de *Nerone*. Ce jour-là, rien qu'à regarder le poète-musicien, rien qu'à l'écouter, je sentis vibrer en moi comme en lui, grâce à lui, le génie commun

(1) M. Louis Gillet : *Dans les montagnes sacrées* (1 vol. chez Plon, 1928). V. le chapitre : *On joue* « Nerone » *à la Scala*.

de sa patrie et de la mienne. L'accord déjà ancien de nos deux esprits, de nos deux cœurs, en résonna plus profond et plus tendre, pareil à l'harmonie musicale que définit dans l'admirable *Falstaff* du même Boito le sonnet délicieux du jeune Fenton. Et tout bas je me répétais les mots que Boito m'avait adressés un autre jour à propos de certaine page de Verdi : « *Arte latina! Arte divina! Divina!* »

Oui, vraiment latines par la simplicité, par la lumière, par la tendresse chrétienne, ces pages de poésie et de musique sont divines aussi. Un jour, alors que nous en connaissions les paroles seulement, nous avions dit à Boito : « Quelle musique ne faudra-t-il pas! » Il nous répondit : « Vous avez prononcé un mot redoutable, qui est au fond de ma conscience et qui renferme un éloge... Oui, j'ai forgé de mes propres mains l'instrument de ma torture. Je suis encore là à souffrir. Mon cher ami, quel travail! Et qu'elles sont aujourd'hui peu nombreuses, les notes dignes d'être mises sur la portée. En aurai-je? » Il en eut en bien des pages de *Nerone*, mais nulle part de plus dignes qu'ici d'une plus suave poésie.

J'ose à peine la traduire. Mais lisez, « *Voi che avete l'intelletto sano* », lisez ce dialogue, ineffable en tout autre langage que le sien, que les deux siens. Doucement et pour jamais Rubria s'endort entre les bras de Fanuel, au murmure de la voix chérie qui la berce de cantilènes et d'évangéliques récits. « Mer de Tibériade..., bords tranquilles où parmi les joncs de Génésareth oscille encore la barque où pria Jésus... Cadence paisible comme celle d'un berceau... Les enfants accouraient en foule, invités par elle... Lente, au-dessus du Liban, se levait la lune... » Et la musique oscille elle-même sur un rythme berceur. Lentement elle aussi, elle monte à travers des modulations pâles et tendres comme la clarté de la « *lunare aurora* ». Paysage, état d'âme, jamais l'équation fameuse ne fut plus harmonieusement résolue. Le sentiment, sinon la croyance, anime, inspire cette musique sainte et lui donne le magique pouvoir de nous fondre le cœur. Dans l'ordre de la beauté, la piété sans la foi peut faire des miracles, ou du moins des chefs-d'œuvre. La fin de *Nerone* en est un.

CAMILLE BELLAIGUE.

NOTES SUR LÉONARD DE VINCI

M. Oswald Siren, directeur du musée de Stockholm, le célèbre orientaliste dont tout le monde connaît les ouvrages sur les palais de Pékin, n'oublie pas qu'il a été un maître des études italiennes et se plaît à revenir dans son ancien domaine. Son livre sur Léonard, classique en suédois et en anglais, était devenu introuvable. L'édition française qu'il en donne aujourd'hui sera la bienvenue (1). Cette monographie est un modèle. Toute la vie de l'artiste s'y trouve mise en lumière, chacun de ses ouvrages analysé et expliqué par une série de comparaisons qui le replacent dans son vrai jour. C'est une suite de leçons, d'une précision magistrale : chaque ouvrage est étudié dans la suite des esquisses et des dessins qui le préparent, des imitations qui l'ont suivi ; on assiste au travail de l'artiste, à la genèse de sa pensée, au cours fluide des métamorphoses qui transforment une idée dans le cerveau d'un homme de génie.

On sait qu'aucun des grands maîtres de la Renaissance n'a joué de malheur autant que Léonard : il a produit infiniment peu, et de ce peu il nous reste à peine quelques épaves ; *la Cène* de Milan n'est qu'une ombre, la fresque de la *Bataille d'Anghiari*, qui passait pour son œuvre la plus considérable, s'était évanouie du vivant même de l'auteur; des deux grands monuments qu'il entreprit, l'un, la statue équestre de Ludovic Sforza, qui l'avait occupé dix ans, ne fut jamais coulé en bronze et le modèle en terre fut détruit par les troupes de Louis XII; celle du maréchal Trivulce ne fut jamais exécutée. Plusieurs tableaux fort admirés, comme la *Léda*, ne nous sont plus connus que par des copies, et par l'immense impression que ces ouvrages produisirent sur l'imagination des peintres.

(1) Oswald Siren, *Léonard de Vinci*, traduction de M. Jean Buhot, 3 vol. in-4° dont 2 vol. de planches. Van Oest, édit. Paris-Bruxelles, 1928.

Léonard est un homme dont nous sommes presque réduits à jauger l'importance par le volume d'air, la masse d'atmosphère qu'il déplace autour de sa personne; mais la place qu'il occupait, nous n'avons plus pour la remplir qu'une poussière de débris. Sa personnalité est presque tout entière à recréer. Il faut reconstruire par la pensée une œuvre qui nous échappe, et dont les originaux sont presque tous anéantis.

C'est ce qu'a réussi à faire M. Siren avec une méthode et une science admirables. La critique ainsi comprise devient un spectacle esthétique. Écrire une seule des pages dont se compose ce volume, suppose une étendue d'investigations qui confond : connaître non seulement la littérature du sujet, mais encore tous les musées d'Europe et d'Amérique, tel tableau de Cracovie, de l'Ermitage, du Prado ou de la collection Lichtenstein, tous les dessins épars de Venise à Weimar, de Windsor à New-York, les croquis dispersés dans les innombrables feuillets des manuscrits de l'artiste; rapprocher la *Sainte Anne* du Louvre des autres tableaux qu'on connaît sur ce motif, depuis le Pérugin de Marseille jusqu'à telle bizarre icone d'une collection de Princeton, une telle information représente une ampleur d'enquête, un programme de voyages, une recherche vraiment imposante; une campagne de cette envergure, entreprise pour un seul livre, sort des habitudes étriquées où nous confine le budget misérable de l'érudition française... On n'y va pas chez nous, hélas ! avec cette largeur de vues. Aussi aurait-on bien de la peine à citer en France, dans les dernières années, un ouvrage comparable à celui dont je parle. Avons-nous, depuis la mort d'Émile Bertaux, un grand italianisant, un connaisseur de la force d'un Bode, d'un Wœlflin, d'un Toesca ou d'un Berenson? Il est un peu triste de penser que dans les notes de son ouvrage M. Siren n'a pas eu à mentionner une seule fois un travail français.

Mais revenons à Léonard. On se rappelle l'opuscule fameux de M. Paul Valéry qui fut en quelque sorte le manifeste de l'auteur et où le poète de *la Jeune Parque* formule sa théorie de l'œuvre d'art. Ce singulier traité, cet art poétique sous forme de biographie intellectuelle, ou sous les espèces d'un portrait purement idéologique, est bien un ouvrage à la mode d'il y a trente ans, un exercice spirituel dans le genre de ceux dont Barrès donnait le modèle dans les méditations « ignatiennes » de son *Culte du moi*. Il serait d'ailleurs curieux de comparer le traité de M. Valéry avec les pages des *Trois stations* consacrées à *la Cène* de Léonard à Milan. Ce qui pré-

occupe M. Valéry, c'est un certain rapport entre deux ordres d'activité ou de phénomènes cérébraux qui diffèrent par leurs résultats; c'est un lieu commun que d'opposer l'art et la science, comme s'ils n'étaient pas également des produits de l'esprit, et quand ils se rencontrent dans la même intelligence, comme c'est le cas chez Léonard, il est aisé de voir que cette opposition est très superficielle. Au reste, M. Valéry se défend de faire un véritable portrait de Léonard : ce grand homme n'est pour lui qu'un mythe, et il faut avouer que l'état où son œuvre nous est parvenue rend cette vue assez légitime et spirituellement vraisemblable.

Tout le monde connaît la lettre à Ludovic le More où l'artiste, pour donner à ce prince un aperçu de ses talents, énumère ce qu'il sait faire et tous les tours qu'il est capable de mettre à son service : il se déclare prêt, écrit-il, à lui construire un pont volant, des tanks, des mitrailleuses, de l'artillerie, des catapultes, tout un matériel de siège formidable; il a des secrets inouïs pour creuser et faire sauter des mines, pour évacuer l'eau des tranchées, tracer des boyaux et des sapes, irriguer des prairies, établir dans les villes un système inédit de canaux et de chaussées; bref il se présente comme le chef et l'entrepreneur d'un arsenal, comme un virtuose du génie civil et militaire, comme une sorte de Panurge valant à lui seul une armée; ce n'est qu'à la fin de cet exposé qu'il ajoute, comme une chose tout à fait accessoire, qu'il se charge de fondre à la gloire du prince la statue équestre qu'il appelle le cheval de bronze, objet qui était alors la suprême ambition des potentats, et qu'enfin comme peintre il ne redoute aucune concurrence.

On a cité mille fois ce texte comme un monument du génie de la Renaissance et comme le témoignage de ce « pantagruélisme », de ce vaste esprit d'une époque qui refuse toutes les limites, embrasse toutes les connaissances et ne se satisfait de rien, tant que l'homme ne s'est pas rendu universel. Déjà cette étendue immense de facultés, cette sorte d'esprit dédaléen, qui semblait unir dans Léonard un Apelles et un Archimède, avait vivement excité l'admiration des contemporains; Vasari parle avec terreur de ce maître qui par tant d'observations sur toutes choses s'était rendu le confident et le rival de la nature, presque le parent du Créateur. Cela est devenu de nos jours un thème littéraire, surtout depuis la belle publication faite par Ravaisson des manuscrits de Léonard. On a vu dans ce grand homme un prophète du progrès, le précurseur du scientisme, le Prométhée moderne; il suffit de lire l'essai de Gabriel Séailles

pour juger des sottises que nous a values cette vue, sur le nouvel Icare, ce frère italien de Faust, comme disait déjà Michelet.

Je n'ai garde de m'aventurer dans un si grand sujet; je ne saurais aucunement dire s'il est vrai que l'on découvre chez Léonard des pressentiments de Copernic et des lueurs des théories de Fresnel et de Faraday. Léonard n'est pas le seul qu'ait tourmenté l'oiseau et qui ait désiré de nous donner des ailes : cette rêverie est presque aussi vieille que l'homme, et ce n'est pas Léonard qui a entrevu le moyen d'en faire une réalité. Ses admirables études sur le mécanisme du vol n'ont pas fait avancer la question d'un pas, n'ont rien fait pour la faire descendre du domaine des chimères. Ce n'est, comme l'avoue M. Siren, qu'une brillante expérience de la pensée (si ce mot offre une signification), une « théorie sans valeur pratique ».

Mais il me semble que la question n'est pas là : elle n'est pas de mesurer la valeur scientifique de Léonard (où je n'ai aucune compétence), mais de savoir ce que son art a dû à sa science. Le Suisse Bœcklin aussi était un des fervents du vol humain, avant les expériences d'Ader, et sa peinture n'en vaut pas mieux pour cela. On raisonne toujours comme si le cas de Léonard, artiste-savant, était unique : mais il n'en est rien. Fulton, qui a inventé la machine à vapeur, était peintre, et c'est lui qui a fait à Paris non seulement le premier pyroscaphe, mais le premier panorama. Sait-on que Samuel Morse, l'inventeur du télégraphe Morse, était un rapin, et qu'on voit de lui à l'Hôtel de Ville de New-York un portrait de La Fayette? Le grand Pasteur lui-même a fait des pastels que l'on a publiés et dont les originaux sont conservés dans sa famille. Ces trois hommes ont eu dans les sciences un rôle plus important que l'auteur de *la Joconde*, et n'en sont pas de meilleurs peintres : il serait dangereux d'expliquer par ses facultés scientifiques la supériorité de Léonard.

Ce qui complique la question, c'est qu'il y a dans l'art une part certaine de science. Pendant très longtemps, on n'a pas très bien séparé tout ce qui était du domaine des arts mécaniques : la distinction de l'artiste et du savant est tout à fait récente. L'ingénieur en particulier se confondait avec l'architecte. Les gothiques, vers la fin du XIVe siècle, étaient parvenus sous ce rapport à une extrême perfection. Ils avaient des machines ou, comme on disait, des engins d'une complexité surprenante, dont témoigne l'invention de ce qu'ils appelaient « entremets », c'est-à-dire surprises ou intermèdes. Il y en avait de très fameux dans les divertissements de la cour de Bourgogne. A cet égard, il se pourrait que Léonard fût beaucoup moins un pré-

curseur de la Renaissance, qu'un continuateur du moyen âge. Il en a le goût du secret, de la cabale, de la cryptographie, cette passion qui lui fait écrire ses livres à rebours et enfouir les trousseaux de clefs à l'aide desquels il cherche à crocheter la nature dans le fouillis de ses grimoires. Cet ange des temps nouveaux, ce génie ouvrier qui, dit-on, créait l'avenir me fait souvent penser, au milieu de ses chantiers, de ses multiples curiosités et de ses entreprises toujours inachevées, à ce grand Lucifer de l'estampe de Durer, à cette *Mélancolie* aux ailes foudroyées, assise, le visage dans les mains, parmi ses équerres, ses compas, ses sextants, au pied d'une tour, parmi les ruines de ses rêves.

Il ne me paraît nullement sûr que l'artiste, chez Léonard, ait tellement profité de la science, et que le démon de l'investigation qui le possédait l'ait bien servi. Beaucoup le regrettaient déjà de son vivant. L'envoyé d'Isabelle d'Este, désespérant de lui arracher un tableau, écrit à la duchesse : « Il s'enfonce dans l'étude de la géométrie et il se montre fort impatient de la peinture. » Je sais que ce renoncement à l'art, pour poursuivre des buts plus élevés, peut être une grandeur ; produire, exécuter, peut sembler, à un certain degré, un intérêt secondaire, une besogne de manœuvre, auprès de l'œuvre supérieure et vraiment seigneuriale, qui est la possession et le perfectionnement de la pensée. On conçoit qu'une telle attitude soit faite pour séduire le rare écrivain d'*Eupalinos* et du *Cimetière marin*. Mais quand on pense aux dons inouïs de Léonard, on ne peut s'empêcher de pleurer le peu d'usage qu'il en fait et le temps qu'il a perdu à accumuler son ingénieux fatras. Assez d'autres sans lui ont fait avancer les sciences, et lui seul avait le pouvoir de créer ces lignes et ces formes qui enchantent. A côté d'une *Joconde*, tout l'esprit que l'artiste prodigue en inventions d'inutiles machines semble dépensé en bagatelles.

Mais ces considérations générales sur l'art et la science ne sont pas le véritable objet du mémorable essai de M. Valéry. Le poète, auquel on a reproché quelquefois d'être obscur, n'a soif de rien plus que de clarté et de précision. Rien ne lui est plus insupportable que le vague, que ces mots d'inspiration, d'instinct, de tempérament, que tout ce vocabulaire mystique par lequel on a coutume de qualifier l'œuvre d'art : la poésie lui semble exclure toute espèce de merveilleux et de naïveté. Elle est, au contraire, pour lui, le domaine de l'artifice et de la construction, l'opération par excellence de la réflexion et du calcul. Il a horreur du romantisme. Il méprise les

enfants du hasard et de la nuit. Il a apporté sur tout cela des clartés rigoureuses et c'est en ce sens surtout que Léonard lui semble un maître ou, pour mieux dire, un type et un symbole particulièrement heureux.

Je sais bien qu'il y a de quoi être écœuré de tout ce qui s'est écrit sur le mystère de *la Joconde*. La littérature est insupportable en ce qu'elle passe à côté du sujet et prête une foule de sous-entendus romanesques ou psychologiques à un ouvrage qui se présentait pour l'auteur comme un problème technique d'exécution et de modelé. Il est absurde de chercher midi à quatorze heures, et l'on comprend l'irritation et le dédain d'un Valéry pour tant d'enthousiasmes bavards et de lyrisme à bon marché.

Quant à ce fameux « pli de visage », où l'on a entrevu tant d'abîmes, découvert l'infini de la nature et de la femme, le critique remet tout au point par une de ces formules d'une élégance décisive dont il a le secret : « Il sait, nous dit-il en parlant de Léonard, il sait de quoi se fait un sourire, c'est-à-dire de quels jeux des muscles, de quelles irradiations nerveuses, de quelle horlogerie toute physiologique, dont le curieux avait cent fois démonté les rouages, se compose ce léger mouvement qui donne, sur l'épiderme, l'illusion de l'affleurement d'une âme. »

C'est ici que je me permets de n'être pas du sentiment de M. Valéry. Ce que c'est qu'un sourire, Léonard le savait peut-être, mais le sculpteur de l'ange de Reims ne le savait certainement pas (du moins en tant qu'anatomiste); il ignorait les ficelles que tire la nature pour donner au masque le charme de l'expression humaine, et pourtant le sourire de Reims touche bien le cœur autant que celui de la Joconde. Ingres ne savait pas un mot de l'anatomie, « cette science horrible », et le demi-sourire de Mme de Senones ou de Mme Devaucay n'est pas moins magique que celui de Monna Lisa.

Je ne voudrais pas blasphémer; mais je ne répondrais pas que toute cette science chirurgicale ne me gâte le visage de cette créature célèbre, et qu'elle ne garde sur ses traits, comme un suaire ou un reflet de morgue, un peu de l'odeur des cadavres et la pâleur de tant de jeunes mortes que l'auteur avait disséquées pour surprendre chez elles les ressorts de la vie. Je ne sens que trop, en vérité, ce qu'il y a de conscient dans les ouvrages de ce grand maître. M. Valéry a bien raison de trouver un peu niais ceux qui parlent de mystère à propos de *la Cène* : la profondeur des combinaisons, des groupements, de la perspective, la signification de chaque

geste et de chaque expression a dans cette peinture quelque chose de si raisonné, toutes les intentions y paraissent si nettement écrites, qu'à côté de cet intérêt, il ne subsiste plus aucune place pour l'émotion religieuse ou pour le simple plaisir esthétique. L'absence d'abandon est poussée dans cette fresque à un point de sécheresse, à un degré d'intellectualité presque odieux. Chef-d'œuvre, d'accord, mais funeste, mais fatal chef-d'œuvre, qui n'a que trop pesé sur l'art de peindre depuis trois siècles : ce mélodrame n'est que trop, comme dit M. Paul Valéry, une « machine » où rien n'est laissé au hasard, à la libre illusion, au chant intérieur. C'est le premier modèle et le magasin inépuisable de toutes les recettes de l'art académique.

Ce qui est étrange, c'est que personne ne s'était avancé dans l'art avec des dons plus vraiment célestes que le fils de Ser Piero d'Antonio de Vinci : il suffit de jeter les yeux sur ce qu'il faisait à vingt ans, pour voir qu'aucun mortel n'eut à ce point en naissant, par un inexplicable privilège, le don de la beauté. M. Bernard Berenson l'a dit il y a longtemps dans une étude fameuse, que je me promets bien de traduire quelque jour (1) : les ouvrages du jeune homme, lorsqu'il entrait dans l'atelier de Verocchio, ne ressemblaient à rien de ce qu'on avait vu encore dans l'art européen. La première œuvre datée qui nous reste de lui, le prodigieux paysage de 1473, est une page si « beethovenienne » qu'on n'en trouve pas de semblable en Occident avant certaines estampes d'Herkules Seghers ou que plutôt, pour en rencontrer de pareilles, on est obligé de songer à certaines peintures des hautes époques chinoises, pleines du sentiment cosmique de l'univers. *L'Adoration des mages* qu'il laissa inachevée, et qu'il peignit à vingt-cinq ans, cette grande grisaille à peine frottée, cette esquisse fascinante du musée des Offices, est une des œuvres peintes qui exercent le plus irrésistible sortilège : on n'a jamais fini de déchiffrer cet écrin de merveilles, ce trésor d'inventions plastiques, de grâce, de mouvements, ce grand enchantement incolore, tracé au bout du pinceau en traits de bistre et de sépia, pareil aux batailles, aux cortèges que l'artiste s'amusait plus tard à discerner dans la moisissure des murs. Il y a dans ces ombres à peine indiquées des silhouettes d'une beauté jamais vue et jamais égalée, des groupes sans aucun sens comme les calvacades qu'on voit aux flancs des vases grecs, une profusion de génie : tout cela dit à demi-

(1) B. Berenson, *the study and criticism of italian art*, t. III, Londres, 1916.

mot, avec cette souplesse d'écriture, ces pleins, ces déliés du pinceau, cette vie de l'arabesque qui est tout le secret des maîtres de l'Orient.

Et jusqu'au dernier jour, dans ses moindres croquis, jusque dans les vignettes de ses traités « scientifiques » l'enchanteur conserva ce merveilleux pouvoir, cette magie du style, ce don de créer de la beauté, qui est le propre du poète. Mais de bonne heure il les perdit quand il se mit à peindre. Il n'y a pas un de ses cartons, un de ses innombrables dessins pour la *Sainte Anne* du Louvre, qui ne possède ce charme sublime dont le tableau est si malheureusement dénué.

J'ai peur que l'intellectualisme, l'excès de recherche cérébrale, n'ait gâté à jamais les plus admirables dons de la nature. Jamais une seule fois après *l'Adoration des Mages*, on n'a vu se renouveler le miracle de cette promesse unique : tout ce qui suit n'est plus que désillusion. L'art européen avait failli se libérer chez ce divin jeune homme de toute la scolastique, de l'appareil matériel du savoir, si étranger à l'art, et dont l'Orient se passe si bien pour nous donner l'émotion de la poésie profonde. Une porte s'ouvrait sur le domaine de l'intuition, de la contemplation pure : il a fallu qu'elle se refermât.

Je sais bien que ce rationalisme, cette étude abstraite du réel, sont une part de l'art et composent un de ses éléments de progrès : cet approfondissement du relief et de la construction, cette conquête, cette géométrie de la forme et de l'espace, c'est l'œuvre immortelle des ateliers florentins du *Quattrocento*. Ces chercheurs passionnés ont créé le langage moderne. Mais en est-il un seul qui atteigne à la poésie d'une *Madone* siennoise de Sassetta ou de Matteo di Giovanni? Giorgione et Titien ne se sont guère occupés de la gloire de savoir et d'accroître notre connaissance de la nature, mais leur lyrisme nous ravit et nous met en communication avec les rythmes profonds de l'univers. Léonard est peut-être la victime de l'esprit florentin, de cet aride esprit d'analyse et de science, auquel il immola des dons inouïs, remplaçant le génie de l'art par une mathématique glaciale de la peinture et finissant par tuer en lui tout ce qu'il y avait de précieux, de spontané et de vivant.

LOUIS GILLET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La presse de tous les pays, durant cette quinzaine, a commenté abondamment la signature solennelle du pacte Briand-Kellogg. Il nous sera permis, à nous aussi, de revenir sur la seule manifestation oratoire à laquelle ait donné lieu la cérémonie, le discours du ministre des Affaires étrangères de la République française.

M. Aristide Briand a fort heureusement indiqué ce qui donne au pacte sa valeur politique actuelle, à savoir le retour des États-Unis et la présence de l'Allemagne. Le président Coolidge lui-même, dont M. Briand rappelle les paroles, a expliqué avec netteté les raisons qui ont décidé le gouvernement des États-Unis à transformer un pacte franco-américain en une manifestation universelle de renonciation à la guerre : « Une action de guerre en un lieu quelconque du monde, a-t-il dit, porte préjudice aux intérêts de mon pays. » Voilà donc la cérémonie humanitaire du 27 août ramenée au niveau des intérêts commerciaux et financiers des États-Unis. Un pays qui a investi partout des capitaux considérables et qui est le banquier de tous les peuples a un intérêt majeur à ce que la paix ne soit troublée nulle part. Sur ce terrain solide des avantages matériels, on peut espérer que, si la paix était menacée, il ne serait pas impossible d'amener les États-Unis à une intervention pacificatrice. Reste à savoir si cette intervention se produirait nécessairement à bon escient ou au hasard des sympathies et antipathies du moment. M. Briand, dans son discours, déclare que le pacte « expose le délinquant à un désaveu certain, à l'inimitié probable de tous les contractants ». Mais qui est le délinquant? C'est toujours à cette difficulté politique et morale de la désignation du coupable que l'on est ramené.

Un événement que notre génération n'a pas oublié nous offre un

frappant exemple des iniquités auxquelles pourrait être induite la justice internationale, si elle existait, ou, à son défaut, l'État assez puissant pour prononcer le *quos ego* pacifiant. C'est l'explosion du cuirassé américain *Maine* en rade de La Havane, le 15 février 1898, qui fut l'occasion de la guerre entre les États-Unis et l'Espagne. L'opinion américaine fit, elle aussi, explosion; la destruction du vaisseau ne pouvait être que l'effet d'une torpille espagnole : on reconnaissait à un pareil attentat la déloyauté d'un peuple latin en décadence, indigne de gouverner Cuba et les Philippines. L'opinion déchaînée exigea la guerre. L'affaire du *Maine* éloigna de l'Espagne même les sympathies qui ne demandaient qu'à compatir à ses malheurs. Or, lorsque, bien des années plus tard, la carcasse du cuirassé fut renflouée, il apparut, clair comme le jour, que l'explosion avait été produite par une cause interne et que, par conséquent, les autorités aussi bien que les citoyens espagnols en étaient parfaitement innocents. Mais Cuba, Porto-Rico, les Philippines étaient depuis longtemps enlevés à l'Espagne.,. Le proverbe a raison : « Quand on veut tuer son chien, on dit qu'il est enragé » ; et il se trouve toujours des témoins qui, de bonne foi, viennent l'affirmer. Si le pacte Briand-Kellogg est susceptible d'applications pratiques, craignons les erreurs judiciaires et les emballements de l'opinion. M. Briand a d'ailleurs reconnu, dans son discours, qu'après le pacte, il reste à organiser la paix.

C'est le vœu de tous les Français. Le ministre des Affaires étrangères a dit, en fort bons termes : « J'exprime la satisfaction de tout un peuple heureux de se sentir enfin compris au plus profond de sa psychologie nationale. » Mais, pour que ces sentiments pacifiques, très fortement enracinés dans l'âme de cette démocratie française qui a su faire si héroïquement la guerre, ne la conduisent pas à d'amères désillusions, une grande manifestation d'opinion ne suffit pas. M. Briand disait, le 6 septembre, à des journalistes, à Genève : « Même après le pacte de Paris qui est un obstacle mis sur le chemin de la guerre, je me rends bien compte qu'il faut de nouveau de persévérants efforts pour consacrer cette œuvre et pour amener l'époque heureuse où les peuples ne seront plus à la merci de mouvements d'opinion susceptibles de les jeter de nouveau dans une guerre. » Mais, si l'on veut que ces efforts soient possibles et qu'ils soient bienfaisants, si l'on veut éviter les déboires qui, trop souvent, sont le fruit de l'idéologie, il faut se garder de répandre, sur la nature et le caractère des guerres qui affligent l'humanité, des

doctrines sans rapports avec la réalité. On regrette que M. Briand, dans son discours, ait esquissé une sorte de théorie de la guerre qui l'a entraîné à de téméraires affirmations.

Comme le pacte lui-même, M. Briand cherche à établir une distinction entre la guerre, « instrument de politique nationale », « la guerre égoïste et volontaire », et celle qui serait le contraire. Discrimination pratiquement impossible : l'histoire de toutes les guerres en fait foi. La guerre hispano-américaine de 1898 fut bien, de la part des États-Unis, un « instrument de politique nationale » : pourtant on s'enthousiasmait à l'idée d'affranchir des colonies « opprimées »; l'explosion du *Maine* acheva de soulever l'opinion publique. Les Croisades furent certes des guerres « volontaires », mais non pas des guerres égoïstes. Qui, en 1904, de la Russie ou du Japon, était dans le cas de légitime défense? Les responsabilités de la guerre de 1914 sont bien clairement établies; pourtant les Allemands contestent ce qui nous paraît incontestable, tant les peuples, comme les individus, sont prompts à se persuader ce qu'ils ont intérêt à croire et à se forger un rôle qui flatte leur amour-propre et satisfasse cet orgueil national qui, en certains cas, se transforme si rapidement en une vertu. Où sont, en histoire, les faits? Il n'y a que la lumière qui les éclaire.

« Considérée jadis comme de droit divin, continue M. Briand, et demeurée, dans l'éthique internationale, comme une prérogative de la souveraineté, une pareille guerre (égoïste et volontaire) est enfin destituée de ce qui constituait son plus grave danger : sa légitimité. Frappée désormais d'illégalité, elle est soumise au régime conventionnel d'une véritable mise hors la loi... C'est l'institution même de la guerre qui se trouve ainsi attaquée directement..., à sa racine. » Voilà, révérence parler, un beau galimatias! Et, ce qui est plus grave, ce sont des erreurs historiques et psychologiques. La guerre n'a jamais été « une institution », elle n'a jamais été légale; elle est un état de fait, un état de violence qui est la négation de l'idée de loi. Les juristes ont fait de louables efforts pour imposer à la guerre certaines bornes et certaines règles qui n'ont jamais eu pour effet de la rendre légale. Les institutions ont essayé de canaliser la guerre, d'enrayer ses ravages : telles furent, sous la tutelle des Papes, les institutions chrétiennes du moyen âge pour lesquelles un philosophe tel qu'Auguste Comte ne cachait pas son admiration. Il est absurde de prétendre que la guerre était « de droit divin » jusqu'à la révélation du pacte Kellogg; c'est

la paix qui est d'institution divine : sur ce point l'enseignement de l'Église catholique n'a jamais varié. La guerre reste aujourd'hui ce qu'elle était hier, aussi bien pour les monarchies que pour les républiques, une « prérogative de la souveraineté »; il appartient, en effet, à un gouvernement, quel qu'il soit, de décider si la guerre est légitime, donc nécessaire : hors de là, il n'y a plus qu'anarchie et déliquescence. La déclaration de la guerre est et reste l'une des prérogatives essentielles de l'État, en tous pays et sous tous les régimes. Mettre la guerre « hors la loi » est une expression trompeuse. S'il s'agit de la loi morale, elle a toujours condamné la violence et l'agression. S'il s'agit des lois internationales, le problème est, au contraire, de soumettre la guerre à leur autorité. Il est bien vrai qu'il est important de promouvoir et de répandre l'esprit de paix, mais il est déplorable de donner de la paix et de la guerre des définitions qui en faussent le caractère et tendent à répandre une idéologie sans fondement réel, mais non sans danger pratique.

Plus près des faits, bien que plus modeste, est le programme du gouverneur Smith, candidat des démocrates à la présidence des États-Unis : « La fin des guerres, dit-il, doit venir d'un effort plus réel pour en supprimer les causes, mais aussi de l'extension de l'arbitrage et de la juridiction internationale. » Il faudrait ajouter que les institutions destinées à assurer la paix ne peuvent être efficaces que si elles disposent d'un pouvoir supérieur aux nations et de sanctions puissantes et efficaces. Mais il s'agit toujours, dans le remous des passions et des intérêts, de déterminer l'agresseur, ou, comme dit M. Briand, le délinquant. « Aucune nation, déclare le premier ministre du Canada, M. Mac-Kenzie King, ne peut aujourd'hui s'offrir le luxe d'avoir toutes les autres contre elle. » C'est juste. Mais, combien ne doit-on pas craindre les entraînements, les erreurs d'une opinion trop souvent faussée et truquée! Combien il serait plus pratique, plus efficace de fonder la paix sur les traités et d'en exiger le respect jusqu'à ce qu'ils soient modifiés par consentement mutuel ou par voie d'arbitrage! La guerre est, dit-on, hors la loi; mais les traités sont la loi.

Il est un exemple qui hante tous les esprits et auquel divers journaux ont fait allusion. Si demain, en violation formelle des traités, l'Allemagne, par quelque moyen que ce soit, s'annexait six millions d'Autrichiens, l'Europe telle que l'ont créée les traités de 1919 serait détruite, l'indépendance des États de l'Europe centrale serait me-

nacée, l'hégémonie allemande sur le continent, dont la destruction a coûté tant de sang, serait rétablie, plus redoutable que jamais. Le devoir de la France et de ses alliés, leur salut dans l'avenir, exigerait des mesures immédiates, fût-ce même la mobilisation, pour empêcher un pareil attentat à la sécurité de tous les États de l'Europe continentale. Est-il certain cependant qu'il ne se rencontrerait pas quelque subtil exégète du droit public pour qualifier d'agression les mesures que la France, d'accord avec ses alliés ou, à leur défaut, seule, serait obligée de prendre? Encore une fois, les traités sont la loi et les prophètes; il est possible de les appliquer dans un esprit de justice et dans l'intérêt de la paix; mais il faut commencer par les respecter. Le ministre des Affaires étrangères de Pologne, M. Zaleski, a dit avec sagesse aux représentants de la presse française : « Le problème de la paix ne se présente pas d'une façon uniforme dans le monde entier. A côté de régions où le danger de la guerre est improbable, il y en a d'autres où survivent des ressentiments et des passions souvent difficiles à maîtriser. Dans ces régions, la paix doit être organisée en tenant compte des circonstances particulières, des conditions géographiques, économiques et sociales. » Le pacte Briand-Kellogg ne le fait à aucun degré ; son efficacité est en raison inverse de son universalité. C'est au contraire la tâche plus modeste, mais plus efficace, que la confiance des gouvernements a donnée à la Société des nations.

Pour achever l'œuvre du pacte de Paris, c'est vers Genève que se tournent les espérances. Là fonctionne l'institution née des traités de 1919 et qui déjà a fait ses preuves : le pacte Wilson après le pacte Coolidge. Le Conseil a ouvert le 30 août sa cinquante et unième session sous la présidence de M. Procope, ministre des Affaires étrangères de Finlande, et l'Assemblée sa neuvième session, le 3 septembre, sous la présidence de M. Zahle, ministre des Affaires étrangères du Danemark. Comme toujours, et de plus en plus, les grands personnages affluent. Sir Austen Chamberlain et M. Stresemann sont absents, sérieusement malades l'un et l'autre; ils sont remplacés, le premier par lord Cushendun (naguère sir Ronald Mac-Neil), le second par le chancelier lui-même, M. Hermann Muller, l'un des chefs de la social-démocratie allemande, celui-là même qui vint à Paris à la veille de la mobilisation de 1914 pour assurer aux socialistes français que leurs camarades allemands ne voteraient pas les crédits de guerre. Peut-être l'a-t-il oublié? Le souvenir ne laisse pas que d'être fâcheux ou pour sa clairvoyance ou pour sa bonne foi. Voici

M. Briand avec M. Paul-Boncour, M. Scialoja, le chancelier Seipel, M. Marinkovitch, M. Benès, M. Zaleski et son adversaire M. Valdemaras, M. Politis, bref, tous les grands premiers rôles; n'oublions pas M. Quinones de Leon, si expert à négocier les compromis utiles, que chacun est heureux de revoir.

Qu'a-on-fait? Des discours, beaucoup de discours. Pourtant, à la première séance de l'Assemblée, le 4, personne ne voulut parler. Tirez les premiers! Mais aucun des délégués ne se souciait d'ouvrir le feu dans cette bataille pacifique. Et puis, comme d'habitude, le véritable intérêt de la session est dans les rencontres et les entretiens particuliers des hommes d'État. Mais, de ce qui s'y dit, on est sans nouvelles précises. Et ce n'est pas le moindre inconvénient de ces conciliabules entre ministres qui ont le pouvoir de décider et qualité pour engager leurs pays. C'est une résurrection, sous l'une de ses formes les plus dangereuses, de cette diplomatie secrète tant honnie des partis démocratiques. Les avantages qui peuvent, en certains cas, résulter d'un entretien direct entre deux ministres sont compensés et au delà par les inconvénients et les dangers. L'Assemblée de la Société des nations tend à devenir un congrès périodique de la paix où il est rare que des résolutions effectivement utiles soient prises, mais où, dans la coulisse, il arrive que des intérêts importants soient compromis. La diplomatie des diplomates est, de toutes, la moins onéreuse; si elle est parfois lente, elle aboutit pourtant à des résultats. Et puis, il y a tant d'affaires qu'il est avantageux de laisser pendantes et déplorable de régler! Demandez plutôt à M. Valdemaras!

Cette affaire polono-lithuanienne revient encore à l'ordre du jour. La « recommandation » du 10 décembre 1927 n'a servi à rien, malgré la bonne volonté de la Pologne. Le premier ministre de Lithuanie n'a perdu aucune occasion de braver le Conseil; son unique argumentation consiste à répéter : Wilno est la capitale de la Lithuanie et aucune paix n'est possible tant que les Polonais y resteront. Bien mieux! Il a fait inscrire dans la constitution que Wilno est la capitale de l'État lithuanien. Il se sent appuyé par Berlin et par Moscou et trouve moyen de s'échapper chaque fois qu'on le presse d'aboutir à une négociation. On s'imaginait que, cette fois, le Conseil allait formuler des exigences; il s'est contenté de recommander de nouvelles négociations qui s'ouvriront le 3 novembre, si M. Valdemaras n'éprouve pas le besoin d'en reculer l'échéance. Si elles n'aboutissent pas, la sanction sera bénigne : une enquête de

techniciens envoyés par Genève. Une pareille faiblesse, vis-à-vis d'un État qui se moque de la Société des nations, ne rehausse pas son prestige. Partout l'attitude de la Lithuanie crée un péril de guerre de chaque jour. Si demain la Pologne, à bout de patience, se décidait à employer la manière forte, serait-il juste, nous le demandons, de la condamner en vertu du pacte Briand-Kellogg? Ce petit jeu pourrait finir par coûter cher à la Lithuanie, car un homme de bonne foi peut-il considérer comme viable un État qui n'ose pas entretenir des relations commerciales, diplomatiques, postales, ferroviaires avec un État voisin sans risquer de se dissoudre? Même si elle était cent fois justifiée, la revendication de Wilno ne devrait pas être un obstacle à une reprise des relations. Est-ce que la France, mutilée par le traité de Francfort, n'a pas accrédité un ambassadeur à Berlin?

Le Conseil a été saisi, par la République de Costa-Rica, d'une question embarrassante et quelque peu indiscrète. Avant de rentrer dans la Société des nations, le gouvernement de San-José désirait être fixé sur la manière dont on interprète, à Genève, la doctrine de Monroe. Sur cette affaire, les lecteurs de la *Revue* ont lu, dans le précédent numéro, l'article si frappant de M. Jules Cambon. La doctrine de Monroe est-elle une déclaration unilatérale faite par les États-Unis ou l'un des fondements du droit international pour tous les États américains? A-t-elle pour objet, selon ses origines, d'empêcher toute intervention d'une puissance européenne dans les affaires des États américains ou bien est-elle destinée, comme il résulte des déclarations du secrétaire d'État Elihu Root, à assurer la sécurité des États-Unis et leur contrôle sur tous les États latins des trois Amériques? On sait que l'article 21 du pacte de la Société des nations range explicitement la doctrine de Monroe parmi les « ententes régionales qui assurent le maintien de la paix », et sont compatibles avec les dispositions du Covenant. La question soulevée par le Costa-Rica est un signe des temps, elle révèle la sourde et d'ailleurs vaine impatience avec laquelle les petites républiques hispano-indiennes de l'Amérique centrale et méridionale supportent la suprématie des États-Unis. Le Conseil de Genève s'est borné à une prudente réponse. Il n'a pas à adopter une interprétation quelconque de la doctrine de Monroe, encore moins à en donner une définition; il se borne à déclarer que la mention de cette doctrine à l'article 21 « n'a pour effet ni d'affaiblir ni de limiter aucune des garanties stipulées dans le pacte ». Ainsi, théoriquement, la Société des nations se regarderait comme compétente pour intervenir dans un conflit entre deux États

américains. Il va de soi qu'en fait une telle intervention serait d'abord subordonnée à l'agrément des États-Unis.

A Paris, M. Stresemann, à l'occasion de la signature du pacte Briand-Kellogg, a eu un entretien avec M. Poincaré. A Genève, le chancelier Muller a eu plusieurs entrevues avec M. Briand, puis avec lord Cushendun, M. Scialoja, M. Hymans. Il n'est pas douteux que la question de l'évacuation des provinces rhénanes a été abordée. Il n'y a rien là que de naturel et de correct. C'est entre les gouvernements, sur le terrain des intérêts, que cette affaire doit être débattue. Nous ne croyons pas d'ailleurs qu'elle soit sur le point d'être résolue; l'absence de M. Stresemann et de sir Austen Chamberlain est un indice certain que, si des négociations ont pu être amorcées, des idées générales échangées, rien n'est décidé ou sur le point de l'être. Il est à croire que le chancelier Muller, demandeur, a formulé des propositions, encore qu'il fasse dire par ses journaux que l'Allemagne n'a rien à offrir, pour une évacuation à laquelle elle a droit.

On comprend, encore une fois, que le gouvernement allemand cherche à obtenir des Alliés la cessation d'une occupation qui reste moralement onéreuse pour le Reich; mais ce qui est à la fois maladroit et peu correct, c'est de faire déclarer par la presse que, par ses engagements de Locarno, de Genève et de Paris, l'Allemagne a acquis le droit d'obtenir, sans contre-partie, l'évacuation. Dans son discours à l'Assemblée de Genève, M. Muller s'est abstenu d'insister sur ce thème; il n'a pas prononcé le mot d'évacuation. Il s'adresse à l'opinion des démocraties et trace un tableau des engagements pris en diverses occasions par l'Allemagne; ils suffisent à assurer la sécurité et la paix. Que veut-on de plus? Le désarmement général doit être la conséquence et la contre-partie du désarmement que l'Allemagne a réalisé. Ici intervient la confusion volontaire que nous signalions il y a quinze jours. Le désarmement de l'Allemagne est une obligation imposée aux États agresseurs en 1914 et vaincus en 1918; il n'a aucun rapport avec la réduction générale des armements à laquelle le traité de Versailles propose à ses signataires d'aboutir lorsqu'ils regarderont leur sécurité comme pleinement assurée. Mais cette confusion intéressée se lie à tout le système allemand sur les origines de la guerre et sur « le mensonge de la culpabilité ». Comment les Allemands ne comprennent-ils pas que, plus ils insistent pour désarmer leurs vainqueurs, plus leur sincérité pacifique devient à bon droit suspecte; ils perdent par là toute la confiance que leur bonne volonté avait pu leur attirer.

Nous ne connaissons pas encore, à l'heure où nous écrivons, ce que M. Briand répondra à M. Muller; on le voudrait plus ferme et plus précis qu'à son ordinaire. Mais déjà, le 9 septembre, à Meaux, à propos de l'anniversaire de la bataille de la Marne, M. Painlevé, ministre de la Guerre, a péremptoirement répondu : « Les hommes à qui incombe la responsabilité de diriger les destins de la France, ceux d'hier, d'aujourd'hui et de demain, doivent éviter un double écueil : il leur faut se garder à la fois d'une aveugle défiance qui laisserait échapper des occasions peut-être décisives de rapprochement entre les peuples et d'une confiance trop généreuse ou prématurée dont notre pays risquerait d'être victime. C'est entre ces deux périls que la France doit trouver et poursuivre sa route : entreprise difficile et qui ne comporte pas de mots d'ordre simplistes. » Et M. Painlevé rappelle les réductions d'armements que la France s'est librement imposées. En vérité, on ne saurait mieux dire, ni avec plus d'opportunité.

Le ministère d'union nationale que préside M. Poincaré vient de perdre, dans de tragiques circonstances, l'un de ses membres les plus distingués : M. Bokanowski, ministre du Commerce et de l'aviation, a été victime, le 2 septembre, en quittant Toul à bord d'un avion pour se rendre à Clermont, d'un terrible accident; l'appareil est tombé par suite d'une panne de moteur; le ministre et les quatre personnes qui l'accompagnaient ont péri carbonisés. L'émotion, bien justifiée, a été très grande dans le pays; non seulement l'opinion publique, — et nous avec elle, — regrette un ministre jeune, actif, clairvoyant, patriote, mais elle s'alarme d'une catastrophe qui ne peut manquer de jeter quelque discrédit sur l'aviation française. La presse, à l'occasion d'un malheur aussi retentissant, a demandé la création d'un ministère spécial qui concentrerait toutes les affaires concernant la conquête des airs et l'organisation pratique de l'aviation commerciale. Chacun sait que si, chez nous, le téléphone marche mal, c'est que les appareils sont mauvais; s'ils sont mauvais, c'est, dit-on, que des condidérations d'ordre politique ou, plus simplement, l'action d'influences rémunérées se seraient exercées dans la commande et la réception des appareils. N'en serait-il pas de même pour les appareils d'aviation, avec cette circonstance aggravante que ce sont des vies humaines qui sont en jeu? Concentration des pouvoirs, quel que soit le nom du chef, c'est bien; mais surtout élimination de toute considération qui ne

serait pas strictement technique. Si la fin tragique de M. Bokanowski avait pour résultat une nouvelle et meilleure organisation de l'aviation, lui et ses compagnons ne seraient pas morts pour rien. Autour de la succession du ministre du Commerce, les passions politiques n'ont pas tardé à s'agiter. Bien que rien ne soit décidé à l'heure où nous écrivons, on peut tenir pour assuré que M. Poincaré s'efforcera de ne pas modifier l'équilibre des groupes dans la composition de son cabinet. Il ne serait pas étonnant que M. Loucheur passât du Travail au Commerce et que M. Oberkirch, sous-secrétaire d'État au travail, en devînt le ministre : ainsi les ambitions éveillées seraient heureusement déçues.

L'un des chefs illustres qui ont conduit nos armées à la victoire, le maréchal Fayolle, est mort le 27 août. Des maréchaux qui, de leur vivant, reçurent de la reconnaissance nationale la plus haute dignité militaire, il est le premier qui nous soit enlevé; sa mort est un deuil pour l'armée et pour le pays. Sans bruit, ce modeste, ce savant, que la limite d'âge avait atteint comme général de brigade avant la mobilisation, a rendu de signalés services dans deux ordres différents. Ce fut, d'abord, comme professeur d'artillerie à l'École de guerre; tandis que son ami Foch enseignait la tactique générale et le colonel Pétain la tactique d'infanterie, lui mettait au point la tactique de cette artillerie dont l'importance a été prépondérante dans les batailles de 1914 à 1918. Pendant la guerre, le général Fayolle, d'abord à la tête d'une division de réserve, puis du 33e corps, enfin d'une armée et d'un groupe d'armées, eut l'occasion d'appliquer ses doctrines et de montrer les qualités de sang-froid, de décision, de lucidité qui font les grands capitaines. Partout la victoire lui fut fidèle. L'élévation de son caractère, la haute culture de son esprit, son parfait désintéressement font de lui un modèle accompli des plus belles vertus du soldat et du chef. C'est parmi ses pairs qu'après d'émouvantes funérailles nationales le maréchal Fayolle repose aux Invalides.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

wski
via-
jour
ques
e où
cera
son
avail
vail,
reu-

oire,
, de
aute
est
, ce
gade
dres
École
érale
nt la
ante
néral
orps,
ppli-
déci-
toire
e son
mpli
pairs
yolle